Digitized by Google

6000236700

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

L.-C. DE SAINT-MARTIN

Digitized by Google

PARIS — TYPOGRAPHIE MORRIS ET Cie
Rue Amelot, 64

Digitized by Google

BODLEIANA · BIBLIOTHECA

Digitized by Google

L. C. DE SAINT MARTIN

dit le Philosophe inconnu

Tiré du Cabinet de Mr Matter de Strasbourg

Inspecteur Général Honoraire de l'Instruction Publique

Digitized by Google

LA

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

L.-C. DE SAINT-MARTIN

DIT

LE PHILOSOPHE INCONNU

ET

KIRCHBERGER, BARON DE LIEBISTORF

Membre du Conseil souverain de la République de Berne

DU 22 MAI 1792 JUSQU'AU 7 NOVEMBRE 1797

OUVRAGE RECUEILLI ET PUBLIÉ

PAR

L. SCHAUER ET ALP. CHUQUET

Éditeurs-Propriétaires des NOMBRES et de L'ÉCLAIR SUR L'ASSOCIATION HUMAINE

AMSTERDAM
VAN BAKCKENES ET Cie, LIBRAIRES-ÉDIT.

LEIPZIG
J.-A. BROCKAUS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

SAINT-PÉTERSBOURG
DUFOUR ET Cie, LIBRAIRES

LA HAYE
BELINFANTE FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL
GALERIE D'ORLÉANS, N° 13

1862

210. h. 240.
~~200. d. 89.~~

Digitized by Google

BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Digitized by Google

Monsieur L. SCHAUER, homme de lettres, à Paris.

J'ai, Monsieur, à vous remercier beaucoup d'avoir pensé à moi pour me faire lire cet écrit de Saint-Martin. J'ai toujours eu pour lui beaucoup de vénération et ressenti de l'attrait, quoique je sois des plus profanes en ces matières.

Je vois que, grâce à vous et à M. Matter, je vais en apprendre sur lui davantage.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

SAINTE-BEUVE.

Paris, ce 6 décembre 1861.

Digitized by Google

Digitized by Google

Monsieur SCHAUER, homme de lettres, à Paris.

MONSIEUR,

Veuillez recevoir l'expression de ma reconnaissance pour la bonté que vous avez eue de m'envoyer votre intéressant volume (1) et pour la lettre aimable dont vous avez bien voulu l'accompagner. Je regarde cette publication comme un service important rendu à l'histoire du mysticisme français, et je vous remercie d'avance de l'édition complète des œuvres de Saint-Martin que vous nous promettez dans votre Avant-Propos.

Saint-Martin n'est pas seulement une belle âme, c'est une noble intelligence et une des plumes les plus suaves qui se soient consacrées au service du spiritualisme, dont le mysticisme est une des formes les plus élevées. J'ai éprouvé un grand charme à relire dans votre belle édition, *l'Éclair sur l'Association Humaine*.

Recevez-en, Monsieur, mes remercîments et mes félicitations avec l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

AD. FRANCK.

Paris, le 17 janvier 1862.

(1) *Des Nombres*, par L. C. de Saint-Martin. E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

L.-C. DE SAINT-MARTIN

LETTRE PREMIÈRE

Berne en Suisse, le 22 mai 1792.

MONSIEUR,

Ne soyez pas surpris de recevoir la lettre d'un inconnu; ce sont vos ouvrages et votre mérite personnel, auquel je ne suis pas entièrement étranger, qui m'ont mis la plume à la main. Pendant que la plupart des penseurs s'occupent des intérêts qui agitent les nations, j'emploie mes heures de loisir à l'étude des vérités qui ont une influence plus directe sur le bonheur des hommes que les révolutions politiques; sur ces objets qui agrandissent la sphère des connaissances humaines, en nous indiquant combien peu, jusqu'à présent, nous avons su, et de quelle importance sont les choses qui nous restent encore à savoir. Je vous avouerai, monsieur, avec la sincérité et la franchise d'un Suisse, que l'écrivain le plus distingué à mes yeux, et le plus profond de ce siècle, est l'auteur *des Erreurs et de la Vérité*, et qu'une correspondance avec lui me procurerait une des plus grandes satisfactions de ma vie. Dans cet ouvrage, monsieur, vous avez couvert d'un voile quelques vérités importantes, pour ne pas les exposer

Digitized by Google

à la profanation de ceux dont le cœur est perverti, et dont les yeux sont fascinés par les préjugés du vulgaire ou les sophistications des prétendus philosophes; mais j'ose croire, et même avec quelque certitude, que l'auteur *des Erreurs et de la Vérité* ne se refusera pas à des éclaircissements vis-à-vis des personnes qui cherchent cette vérité de bonne foi, et qu'à l'instar du plus grand modèle, il cherche à répandre la lumière autant que possible. Chaque page de ce livre admirable respire un sentiment de bienveillance, et cette bienveillance me garantit mon assertion. Je crois avoir deviné ce que vous entendez sous la dénomination de la cause active et intelligente dans l'ouvrage *des Erreurs et de la Vérité;* je crois avoir compris de même dans quel sens on a pris le mot de vertus dans le *Tableau naturel*; il ne me reste plus aucun doute sur cette terminologie; suivant moi, la cause active est la vérité par excellence; et si quelqu'un demande, comme Pilate : *Quid est veritas?* je lui dirai qu'il doit transporter les lettres de sa question, et qu'il y trouvera la réponse : *Est vir qui adest.* Mais c'est la connaissance physique de cette cause active et intelligente, connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque, qui me paraît le plus grand nœud de l'ouvrage *des Erreurs*, je le répète, une connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque, car le sens interne même peut quelquefois être sujet à erreur; parce que nos sens et notre imagination parlent souvent si haut, et notre sentiment peut quelquefois être si multiplié, surtout dans le tourbillon des affaires, que nous ne sommes pas toujours en état d'entendre la voix douce de la vérité. Cependant, rien de plus important que de la discerner avec quelque certitude, car « si » cette cause active et intelligente ne pouvait jamais être connue sen- » siblement par l'homme, il ne pourrait jamais être sûr d'avoir trouvé » la meilleure route et de posséder le véritable culte; puisque c'est » cette cause qui doit tout opérer et tout manifester, il faut donc que » l'homme puisse avoir la certitude dont nous parlons, et que ce ne soit » pas l'homme qui la lui donne; il faut que cette cause elle-même offre » clairement à l'intelligence et aux yeux de l'homme les témoignages » de son approbation; il faut enfin, si l'homme peut être trompé par » les hommes, qu'il ait des moyens de ne pas se tromper lui-même, » et qu'il ait sous la main des ressources d'où il puisse attendre des » secours évidents. » C'est sur ce point essentiel que des éclaircissements me seraient infiniment précieux. Comment arriver avec certi-

Digitized by Google

tude à cette connaissance physique de la cause active et intelligente? Les vertus du *Tableau naturel* sont-elles des aides à cette connaissance physique? et comment la connaissance physique des vertus même devient-elle possible? Voilà des questions sur lesquelles je recevrai tout ce que vous jugerez à propos de me communiquer avec reconnaissance et avec respect, car il n'y a que des motifs bien respectables qui puissent vous engager à prendre la peine de cette communication.

J'ose encore vous prier d'ajouter une autre grâce, c'est de me mander quels sont les livres qui partent effectivement de votre plume, et quels sont ceux qui exposent vos sentiments sans mélange d'opinions étrangères? Vous voyez, monsieur, avec quelle confiance je m'adresse à vous, et, en attendant un mot de réponse de votre part, auquel je serai très-sensible, je vous prie d'agréer l'hommage sincère de mes sentiments les plus distingués.

KIRCHBERGER, baron de Liebistorf, membre du Conseil souverain de la république de Berne.

LETTRE II

Paris, le 8 février 1792.

MONSIEUR,

Je ne m'arrêterai point à vous remercier, pour mon propre compte, des choses flatteuses que vous avez la bonté de m'adresser par votre lettre du 22 mai dernier; je veux m'oublier pour ne m'occuper que de rendre grâce à l'Auteur de toute sagesse, qui a permis que votre belle âme sentît le besoin de s'approcher de cette source de toutes nos félicités. Je vois que vous avez parfaitement saisi le sens de la

Digitized by Google

cause active et intelligente, et celui du mot vertus, et je crois que c'est là le germe radical de toutes les connaissances; quant aux fruits qui en doivent résulter, ils ne peuvent naître que selon les justes lois de la végétation, à laquelle nous sommes obligés de participer depuis la chute; et ces fruits ne peuvent se connaître qu'à mesure qu'ils naissent. Vous paraissez trop instruit pour ignorer que l'âme de l'homme est la terre où ce germe se sème, et où, par conséquent, tous les fruits doivent se manifester. Suivez la comparaison de saint Paul, Ire aux Corinthiens, ch. 15, sur la végétation spirituelle et corporelle, et vous verrez clairement la vérité de cette parole du Sauveur : « Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. » Év. Jean, III, 3. Ajoutez-y seulement que cette renaissance dont parle le Sauveur se peut faire de notre vivant, au lieu que saint Paul parlait seulement de la résurrection finale. Cette œuvre est celle à laquelle nous devrions travailler tous, et si elle est laborieuse, elle est aussi remplie de consolation par les secours que nous y recevons lorsque nous nous déterminons bien courageusement à l'entreprendre. Indépendamment du grand jardinier qui sème en nous, il y en a nombre d'autres qui arrosent, qui taillent l'arbre et qui en facilitent l'accroissement, toujours sous les yeux de cette divine sagesse qui ne tend qu'à orner ses jardins, comme tous les autres cultivateurs, mais qui ne peut les orner que de nous parce que nous sommes ses plus belles fleurs. Je comprends bien que c'est sur la nature de ces jardiniers que tombe votre question et votre incertitude de savoir les discerner; mais n'oublions pas la voie douce des progressions. Commençons par mettre à profit les petits mouvements de vertu, de foi, de prières et d'œuvre qui nous sont donnés; ceux-là nous en attireront d'autres qui porteront aussi leur lumière avec eux-mêmes, et ainsi de suite jusqu'au complément de la mesure particulière de chaque individu, et nous verrons que la seule raison pour laquelle les hommes ont de l'embarras et de l'inquiétude, c'est qu'ils enjambent toujours les époques de leur végétation ; tandis que s'ils s'occupaient bien prudemment et bien résolûment de l'époque et du degré où ils se trouvent, la marche leur paraîtrait naturelle, facile, et ils verraient d'eux-mêmes naître la réponse à côté de leurs questions. Ne soyez donc point surpris, monsieur, que je ne puisse vous envoyer des éclaircissements plus positifs sur un objet qui ne consiste que dans l'exercice ou l'expérience. Je vous tromperais si je vous offrais autre chose, je me tromperais moi-

Digitized by Google

même, et je ferais injure à celui que je me fais gloire de reconnaître hautement parmi les hommes pour le seul maître que nous devions avoir et que nous devions suivre.

Vous désirez savoir, monsieur, quels sont les ouvrages qui sortent de la même plume que celui *des Erreurs et de la Vérité;* ce sont jusqu'à présent *le Tableau naturel*, imprimé en 1782, et *l'Homme de désirs*, imprimé il y a deux ans. L'édition était en très-petit nombre, et il n'en existe plus; mais j'ai appris qu'un libraire nommé Grabit, rue Mercière, à Lyon, venait d'en faire une réimpression pour son compte. En outre, il y a actuellement sous presse deux ouvrages de la même plume, l'un intitulé *Ecce Homo*, et ayant pour but de prémunir contre les merveilles et les prophéties du jour, un petit volume in-12; l'autre intitulé *le Nouvel Homme*, beaucoup plus considérable, et ayant pour but de peindre ce que nous devrions attendre de notre régénération, un volume in-8°. Ce dernier a précisément de grands rapports avec l'objet qui vous intéresse, et sur lequel je vous ai exposé ci-dessus mes idées en abrégé. Les deux ouvrages s'impriment à Paris, à l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre-Français, n° 4. Je ne suis absolument pour rien dans les frais pécuniaires de cette entreprise, et ne veux être absolument pour rien dans les profits, s'il y en a; je les laisse tous à celui qui, par ses avances, en est légitime propriétaire. Ainsi, si votre intention est de vous les procurer, vous saurez où vous adresser. L'*Ecce Homo* sera imprimé dans un mois, *le Nouvel Homme* ne le sera pas avant deux ou trois. Ce *Nouvel Homme* est écrit il y a bientôt deux ans. Je ne l'aurais pas écrit, ou je l'aurais écrit autrement, si alors j'avais eu la connaissance que j'ai faite depuis des ouvrages de Jacob Böhme, auteur allemand, dont sûrement vous n'ignorez pas l'existence. Je ne suis plus jeune, étant tout près de ma cinquantième année; et c'est à cet âge avancé que j'ai commencé à apprendre le peu d'allemand que je possède, uniquement pour lire cet incomparable auteur. Depuis quelques mois, je me suis procuré une traduction anglaise d'une grande partie de ses ouvrages, l'anglais m'étant un peu plus familier. C'est avec franchise, monsieur, que je reconnais n'être pas digne de dénouer les cordons des souliers de cet homme étonnant, que je regarde comme la plus grande lumière qui ait paru sur la terre après Celui qui est la lumière même. Comme sa langue ne doit pas vous être étrangère, quoiqu'il écrive peu régulièrement, et surtout peu clairement, je vous exhorte, si vous en avez le

Digitized by Google

temps, à vous jeter dans cet abîme de connaissances et de profondes vérités, et vous verrez par là combien l'intérêt que je prends à votre avancement est réel et sincère. Je dois vous prévenir cependant qu'il y a encore deux points de sa doctrine sur lesquels je ne suis point entièrement d'aplomb; mais je ne prononce pas jusqu'à ce que je sois initié dans la profondeur de ses principes. Il y a une édition allemande de ses œuvres faite à Amsterdam en 1682; elle est extrêmement rare. Mais j'ai su l'année dernière, à Strasbourg, que l'on en faisait une à Leipzig, qui doit être finie à présent.

Si vous me faites l'honneur de m'écrire, monsieur, vous pouvez m'adresser vos lettres chez madame la duchesse de Bourbon, à Paris; mais, je vous prie, supprimez à jamais le titre d'auteur. Il ne me reste de place, monsieur, que pour vous offrir l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

SAINT-MARTIN.

LETTRE III

—

Morat, dans le canton de Berne en Suisse,
le 30 juin 1792.

MONSIEUR,

C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser le 8 de ce mois. Les conseils qu'elle contient, et l'espérance que vous me donnez d'une continuation de correspondance, a fait naître chez moi la reconnaissance la plus sincère. Je crois qu'il y a des degrés mitoyens et subalternes où les conseils et les indications, tout comme les livres écrits par les élus, peuvent être d'une très-grande utilité, comme des instruments secondaires que la Providence choisit pour l'avancement des hommes. Du reste, soyez persuadé que je respecterai toujours vos motifs, si vous

Digitized by Google

en avez pour ne pas me communiquer encore la solution des questions que je pourrais vous adresser. Il y a, par exemple, une foule de points importants dans les 17e et 19e sections du *Tableau naturel*, sur lesquels, si vous voulez un jour me le permettre, je prendrai la liberté de vous faire différentes demandes; mais je vous prie de ne pas en faire dépendre notre correspondance; un simple silence sur ces articles me sera une réponse suffisante, et n'empêchera pas que le reste de votre lettre n'ait toujours un très-grand prix pour moi. L'indication des ouvrages sortis de votre plume m'était très-intéressante; elle a confirmé mes propres idées sur ces objets. J'attends avec empressement l'*Ecce Homo* et *le Nouvel Homme*, pour lesquels je viens d'écrire aux directeurs de l'imprimerie du Cercle social. J'irai à Berne au premier jour pour tâcher de découvrir les ouvrages de Jacob Böhme. Le bien que vous m'en dites me les fera lire avec soin, sa langue est ma langue maternelle; et, pendant quelques mois de séjour à la campagne, ici, à Morat, j'espère trouver assez de loisir pour les lire avec attention. Je ne les ai jamais vus qu'accidentellement, dans ma jeunesse, mais sans les comprendre, et, ce qui ne devrait pas être un mérite, sans les juger.

Avant que d'entrer dans les occupations de la vie publique, j'ai employé une partie de mon temps à l'étude de la nature; et c'est par ce tableau naturel que j'ai appris que les phénomènes physiques peuvent quelquefois servir de type aux vérités intellectuelles.

Je rapporterai deux observations semblables, elles serviront du moins à vous exposer les idées que je me fais de la régénération de l'homme, idées sur lesquelles je vous prie de me communiquer votre jugement.

Lorsqu'on veut unir deux substances qui par leur nature sont trop distantes pour s'unir, il faut leur en joindre une troisième qui ait une affinité, une analogie avec l'une et l'autre. Ainsi, si l'on veut unir l'huile et l'eau, il faut y joindre un alcali fixe, alors l'huile et l'eau se mêlent intimement.

Ce fait me paraît être le type des agents intermédiaires; il faut que ces agents participent et soient assimilés à la nature des êtres qu'ils doivent unir. Le principal, le plus sublime, et dans un sens l'unique agent intermédiaire, est la cause active et intelligente. (I Timot., 2, 5.)

Outre cela, je crois, et je fonde ma croyance non-seulement sur l'analogie de la nature, mais sur la Sainte Écriture même, que la sagesse divine se sert encore d'agents ou de vertus pour faire entendre

Digitized by Google

les paroles du Verbe dans notre intérieur. Un des passages les plus remarquables sur cette matière est le 20e verset du 103e psaume, qui, à ce que je crois, est le 104e dans la version de l'Église romaine.

Cette doctrine des agents intermédiaires est, suivant moi, supérieurement traitée dans *le Tableau naturel*, et encore, mais pas d'une manière aussi détaillée que dans les ouvrages d'une dame française qui, pendant sa vie, fut cruellement persécutée, ridiculisée et calomniée, pour avoir été l'amie de M. l'archevêque de Cambrai, M. de Fénelon, dont la droiture et les talents blessaient l'ambition de Mme de Maintenon et l'amour-propre de M. de Meaux. Cette femme extraordinaire dit des choses admirables sur les vertus dans le 8e volume de son *Explication du Nouveau Testament*, p. 114, ouvrage assez peu connu.

Combien l'action des agents ou des vertus est nécessaire pour préparer notre âme à l'union totale avec le Verbe, se prouve, suivant moi, encore très-bien par un passage du prophète Malachie, chap. 3, 1; *item*, par l'Épître aux Hébreux, I, 14, et le 12e verset du psaume 90, suivant votre version. Mais je crois que c'est principalement sur nos corps qu'ils exercent leurs pouvoirs; car s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'âme et du corps aussi qu'ils peuvent produire, dans ces âmes qui leur sont unies, des effets qui sont propres à favoriser l'efficace de la grâce; les uns en nous fournissant des pensées, les autres en faisant apercevoir leur présence dans notre cœur, pris au sens physique, par une sensation agréable, une chaleur douce qui porte le calme et la tranquillité dans notre âme. Il y a des personnes qui appellent cette sensation le sentiment de la présence de Dieu; on pourrait l'appeler, à ce que je crois, avec plus de précision, le sentiment de la présence des agents intermédiaires qui font la volonté de Dieu. Je crois que nous nous apercevons de cette réaction des vertus toutes les fois que nous cherchons le Verbe, non pas hors de nous, mais dans nous-mêmes, et que nous jetons un regard intellectuel sur le temple qu'il habite. Jean, XIV, 20; I Cor., VI, 19. Je crois qu'avec le temps, en continuant cette adhérence au Verbe, nous pouvons, à l'aide de ces mêmes vertus, outre-passer la sensation de la présence aperçue, et nous unir au Verbe même. I Cor., VI, 17. Je crois aussi que, pendant les moments de la présence aperçue, nous ne serions pas capables de faire quelque chose qui puisse déplaire à la cause active et intelligente, et que cet exercice nous procure la nourriture de l'âme, qui nous vient par le canal des vertus. Pour nous faciliter autant que

Digitized by Google

possible notre union avec les agents intermédiaires qui sont nos amis, nos aides et nos conducteurs, je crois qu'il faut une grande pureté du corps et de l'imagination, un éloignement de tout ce qui peut dégrader notre organisation, ainsi qu'une grande sobriété physique et morale, que tout homme sensé tâche déjà d'observer par habitude, pendant que d'un autre côté un usage prudent des objets de la nature augmente peut-être nos facultés de l'âme au lieu de les déterminer. Par exemple, la respiration de l'air pur, vital et déphlogistique qui sort des feuilles d'un arbre éclairé par le soleil du matin, ranime notre être; outre qu'il m'a toujours paru que la lumière naturelle élémentaire pouvait peut-être devenir l'enveloppe des agents bienfaisants, dans quelques-unes de leurs manifestations; mais là-dessus je ne fais que balbutier; vous me direz sur cet objet votre opinion, si vous le jugez convenable. A côté des soins physiques, il y a des qualités habituelles de l'âme qui me paraissent les dispositions les plus essentielles pour entrer en liaison avec les êtres bienfaisants qui, depuis la chute de l'homme, sont devenus si nécessaires à sa réhabilitation. La principale me semble être un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui avec un abandon sans limite et une confiance sans bornes; n'ayant qu'un seul et unique, mais indestructible désir de surmonter tous ces obstacles qui sont entre la lumière et nous. Vous voyez, monsieur, que je vous fais une profession de foi en vous exposant mes idées sur le chemin à faire pour arriver à notre grand but; votre expérience, qui vous met à même de connaître les écueils de la route, vos sentiments respectables et votre désir d'étendre le royaume de notre Chef, m'assure que vous ne vous refuserez pas à me les indiquer, et je regarderai chacune de vos lettres comme une faveur. Votre image des jardiniers, de celui qui plante et de ceux qui arrosent, est consolante et sublime, parce que, pour le bonheur de l'humanité, elle est vraie.

Je réserve pour une autre lettre, celle-ci étant déjà trop longue, une seconde observation sur la nature élémentaire, qui forme un type plus frappant encore pour produire un effet opposé, c'est-à-dire pour diviser ce qui est uni, et peut se rapporter à séparer l'homme du zéro dont il est enclavé. En attendant un mot de votre part, permettez-moi de vous dire que mon âme se sent attirée vers la vôtre, et que rien n'est plus sincère que les sentiments distingués dont je serai toujours pénétré pour vous.

KIRCHBERGER DE LIEBISTORF.

Digitized by Google

LETTRE IV

—

Paris, le 12 juillet 1792.

Sans doute, monsieur, qu'il y a des degrés mitoyens où les conseils et les livres sont utiles ; mais ils ne le sont que pour nous découvrir le pays que nous ignorions : c'est ensuite à nos efforts et à notre expérience à nous y conduire. Je ferai tout ce qui sera en moi pour répondre à vos questions, et ma réserve, si j'en ai jamais, sera toujours pour votre plus grand bien. Je n'ai point ici sous les yeux *le Tableau naturel;* mais ayez la bonté de citer en entier les passages sur lesquels vous désirez des éclaircissements.

Je suis charmé que vous vous soyez occupé des sciences naturelles : c'est une excellente introduction aux grandes vérités ; c'est par là qu'elles transpirent, et en outre, ces sciences naturelles accoutument l'esprit à la précision et à la justesse, ce qui est très-important dans les objets supérieurs qui, par l'éloignement où nous en sommes ici-bas, peuvent nous exposer à des méprises bien préjudiciables. Votre loi de l'affinité chimique est une loi universelle que vous avez trop bien sentie pour que j'aie besoin de vous en faire le développement; la nature, l'esprit, le réparateur, voilà les différents alcalis fixes qui nous sont donnés pour notre réunion avec Dieu ; car notre crime primitif a fait de nous une substance bien hétérogène pour le suprême principe. Je crois comme vous, monsieur, que la sagesse divine se sert d'agents et de vertus pour faire entendre son verbe dans notre intérieur; aussi devons-nous accueillir avec soin tout ce qui se dit en nous. Madame Guyon, dont vous me parlez, a très-bien écrit sur cela, à ce qu'on en a dit, car je ne l'ai point lue. Vous croyez que c'est principalement sur nos corps qu'ils agissent ; il y en a pour cette partie intérieure de nous-même, mais leur œuvre s'arrête là, et doit se borner à la préservation et au maintien de la forme en bon état, chose à laquelle nous leur

Digitized by Google

aidons beaucoup par notre régime de sagesse physique et morale; mais gardons-nous de nous trop reposer sur eux; ils ont des voisins qui agissent aussi sur cette même région, et qui ne demandent pas mieux que de s'emparer de notre confiance, chose que nous sommes assez disposés à leur accorder en raison des secours extérieurs qu'ils nous procurent, ou que le plus souvent encore ils se contentent de nous promettre. Je ne regarde donc tout ce qui tient à ces voies extérieures que comme les préludes de notre œuvre, car notre être, étant central, doit trouver dans le centre où il est né tous les secours nécessaires à son existence. Je ne vous cache pas que j'ai marché autrefois par cette voie féconde et extérieure qui est celle par où l'on m'a ouvert la porte de la carrière; celui qui m'y conduisait avait des vertus très-actives, et la plupart de ceux qui le suivaient avec moi ont retiré des confirmations qui pouvaient être utiles à notre instruction et à notre développement. Malgré cela, je me suis senti de tout temps un si grand penchant pour la voie intime et secrète, que cette voie extérieure ne m'a pas autrement séduit, même dans ma plus grande jeunesse; car c'est à l'âge de 23 ans que l'on m'avait tout ouvert sur cela : aussi, au milieu de choses si attrayantes pour d'autres, au milieu des moyens, des formules et des préparatifs de tout genre, auxquels on nous livrait, il m'est arrivé plusieurs fois de dire à notre maître : Comment, maître, il faut tout cela pour le bon Dieu ? et la preuve que tout cela n'était que du remplacement, c'est que le maître nous répondait : Il faut bien se contenter de ce que l'on a. Sans vouloir donc déprécier les secours que tout ce qui nous environne peut nous procurer, chacun dans son genre, je vous exhorte seulement à classer les puissances et les vertus. Elles ont toutes leur département ; il n'y a que la vertu centrale qui s'étend dans tout l'empire. L'air pur, toutes les bonnes propriétés élémentaires sont utiles au corps et le tiennent dans une situation avantageuse aux opérations de notre esprit; mais quand notre esprit a acquis, par la grâce d'en haut, ses propres mesures, les éléments deviennent ses sujets, et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient auparavant. Voyez ce qu'étaient les apôtres.

Je ne crois point comme vous, monsieur, que la lumière élémentaire devienne l'enveloppe des agents bienfaisants dans leurs manifestations; ils ont leur propre lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Notre ami Jacob Böhme nous donnera sur cela de si grands coups de jour, que je vous envoie à lui avec confiance, étant bien sûr

Digitized by Google

que vous en serez content. C'est un des points de ses ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir et qui s'accorde parfaitement avec les instructions que j'avais reçues autrefois dans mon École.

Mais je suis entièrement d'accord avec vous sur les dispositions essentielles pour avancer dans la carrière, et qui, comme vous le dites très-bien, consistent dans un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui avec un abandon sans limite et une confiance sans bornes; j'ajouterai : en supprimant en nous tout bon mouvement de l'homme, et nous réduisant (passez-moi la comparaison) à l'état d'un canon qui attend qu'on vienne poser la mèche.

Au sujet de notre Böhme, je présume, monsieur, que vous aurez quelque difficulté à le suivre dans ce qu'il appelle le *premier principe :* d'autant qu'il s'annonce pour parler créaturellement d'une chose qui n'est point créaturelle et que d'ailleurs il expose quelquefois ce *premier principe* d'une manière qui m'a paru révoltante. Mais, pour vous aider, je vous engage, lorsque vous serez un peu dans l'embarras, de relire son ouvrage *Von den drey principien*, ch. I, §§ 4, 5, 6. Ces trois numéros me sont souvent très-utiles, et j'imagine qu'ils vous le seront aussi, c'est pour cela que je vous les indique.

Je recevrai avec plaisir la lettre que vous m'annoncez, et qui contiendra votre seconde observation sur la nature élémentaire. Je vous en dirai mon avis, comme de la première, soumettant le tout à votre bon et sage jugement. Je suis heureux de voir que mon âme trouve une amie agréable auprès de la vôtre; je vous paye du retour le plus sincère. Adieu, monsieur, je vous quitte sans cérémonie, pour indiquer dans le peu de place qui me reste deux ouvrages sur la voie intime et secrète. Ils sont tous deux dans votre langue, et tous deux dans l'*Histoire de l'Église et des Hérétiques*, par Arnold, 3 vol. in-fol.

Le premier s'appelle *Récit de la Direction spirituelle d'un grand témoin de la vérité, qui vivait dans les Pays-Bas, vers l'an* 1550, *et qui, par ses écrits, est connu sous le nom hébreu de Hiel.* Tom. II, d'Arnold, part. 3, ch. 3, §§ 10, 27, pag. 343. Le second s'appelle *Discours de Jeanne Lead* (Anglaise de nation) *sur la Différence des révélations véritables et des révélations fausses*, se trouvant dans la préface du soi-disant *Puits du jardin* (*Garten brun*), qui a paru à Amsterdam l'an 1697. Tome II d'Arnold, part. 3, chap. 20, page 519. C'est une connaissance fraternelle que j'ai faite à Strasbourg qui m'a envoyé ces

Digitized by Google

deux ouvrages traduits en français de sa propre main. Je ne suis point assez fort en allemand pour les lire dans l'original; ils m'ont fait beaucoup de plaisir, surtout le dernier.

Vous pouvez m'écrire en droiture à Paris, à l'adresse que je vous ai donnée, sans faire passer les lettres par Lyon. J'ai daté de Paris, quoique je sois dans ce moment à la campagne. Je vous adresse aussi cette lettre à Berne, quoique la vôtre soit datée de Morat. Si je dois me rectifier là-dessus, vous voudrez bien me le dire.

LETTRE V

—

Morat, le 25 juillet 1792.

Recevez mes remercîments, monsieur, pour la lettre intéressante que vous avez bien voulu m'adresser le 12 de ce mois. J'ai été on ne peut plus sensible à la promptitude avec laquelle vous avez répondu à la mienne. L'indication d'un pays nouveau par lequel on peut passer pour arriver à son but est déjà un très-grand bienfait pour le voyageur. Sans doute, c'est à lui de surmonter les obstacles qu'il trouve en son chemin, trop heureux si ces obstacles lui ont été annoncés de même que les soulagements qu'il peut attendre. Je crois aussi que la voie active n'est pas inutile au commencement. Je me figure que si, d'après les indications d'un observateur expérimenté et profond, un voyageur entreprend le passage depuis la Hudson's-Bay au Nootka-Sund, il trouvera d'abord des glaces qu'il faudra rompre à coups de hache, ou peut-être des bancs de sable desquels il ne pourra se détacher qu'avec des leviers; mais dès qu'il sera dans les pleines eaux, il n'aura qu'à étendre les voiles pour voguer. Tout ce qu'il risque, ce seront encore quelques petits écueils et des vents qui avoisinent le véritable bon

Digitized by Google

vent, et qui pourraient le détourner; mais à l'aide des indications reçues, d'un bon pilote et de la boussole, il saura les discerner.

Je vous ai parlé des ouvrages de madame Guyon, sans lesquels je crois qu'il ne m'aurait guère été possible de comprendre plusieurs passages *des Erreurs et de la Vérité* et du *Tableau naturel.* Ceci est d'autant plus remarquable que vous ne les avez jamais lus; plus que cela, il se trouve une conformité parfaite entre l'explication importante du tableau d'Élie, pag. 7 et 8, tome II du *Tableau naturel*, et plusieurs passages de madame Guyon. Voici comment *le Tableau naturel* s'explique : « Élie étant sur la montagne, il reconnut que le Dieu de » l'homme ne se trouvait ni dans un vent violent, ni dans le trem- » blement de l'air, ni dans le feu grossier et dévastateur, mais dans » un vent doux et léger, qui annonce le calme et la paix dont la » sagesse remplit tous les lieux qu'elle approche; et, en effet, c'est un » signe des plus sûrs pour démêler la vérité d'avec le mensonge. » Or, ceci est l'abrégé de tout ce que madame Guyon dit de meilleur sur cette instruction d'Élie. La même conformité existe sur d'autres points essentiels entre madame Guyon et Jacob Böhme, dont j'ai pu découvrir un volume in-4°. Cette ressemblance m'a d'autant plus frappé que je suis moralement sûr que madame Guyon n'a jamais su un mot d'allemand, et qu'il est impossible que notre ami Böhme ait pu lire madame Guyon, puisqu'elle est née une vingtaine d'années après la mort de notre philosophe teutonique. Il y a des personnes pour lesquelles la lecture des ouvrages théosophiques serait une nourriture trop forte, auxquelles on pourrait, si l'occasion s'en présente, indiquer les œuvres de madame Guyon pour leur faire aimer l'esprit du christianisme; mais je crois que les ouvrages commencent à devenir rares en France. J'ai appris que des personnes bien intentionnées, en Suisse, avaient fait réimprimer une édition complète, il y a deux ans; elle se trouve chez L. Luguiens, libraire à Lauzanne. Ses principaux ouvrages me paraissent être ses lettres, son explication du Vieux et du Nouveau Testament, et sa vie écrite par elle-même. Un entre-deux encore plus à la portée des gens du monde que les ouvrages de madame Guyon me semblent *les Lettres spirituelles de M. de Fénelon*, imprimées en 4 volumes, 1767, qui se trouvent à Paris et à Lyon. Ce recueil contient quelques lettres du duc de Bourgogne au duc de Beauvilliers, qui, selon moi, sont des chefs-d'œuvre pour faire aimer et pratiquer la religion à ceux qui sont au milieu du monde et des affaires. M. de

Digitized by Google

Fénelon n'a pas été canonisé par la cour de Rome; mais il le sera dans le cœur de tous les honnêtes gens qui liront ses ouvrages.

Vous avez la bonté, monsieur, de me dire, dans votre dernière lettre, des choses très-intéressantes sur les puissances, et la nécessité de les classer; mais, pour les classer, il faudrait pouvoir en faire l'énumération; or, ceci est un domaine entièrement nouveau pour moi, où je ne connais personne; aussi recevrai-je avec reconnaissance tous les renseignements que vous jugerez à propos de me communiquer sur ces matières. L'observation sur les visions m'a surtout frappé. Je ne doute point que, dans l'école dont vous me faites mention, le maître n'ait donné des idées suffisantes pour discerner les puissances favorables d'avec celles qui ne le sont pas. Je me représente qu'il y a des manifestions extérieures et intérieures; dans les unes et dans les autres les visions peuvent s'y glisser; ainsi que les moyens de les discerner sont importants. Je crois que le meilleur remède pour se mettre à couvert de toute influence défavorable, est une confiance totale dans l'amour et dans le pouvoir du grand principe, confiance devant laquelle les visions disparaîtront comme les ombres devant l'approche du soleil. L'école par laquelle vous avez passé pendant votre jeunesse me rappelle une conversation que j'ai eue, il y a deux ans, avec une personne qui venait d'Angleterre, et qui avait des relations avec un Français habitant ce pays, nommé M. de Hauterive. Ce M. de Hauterive, d'après ce qu'elle me disait, jouissait de la connaissance physique de la cause active et intelligente, qu'il y parvenait à la suite de plusieurs opérations préparatoires, et cela pendant les équinoxes, moyennant une espèce de désorganisation dans laquelle il voyait son propre corps sans mouvement, comme détaché de son âme; mais que cette désorganisation était dangereuse à cause des visions qui ont alors plus de pouvoir sur l'âme ainsi séparée de son enveloppe qui lui servait de bouclier contre leurs actions. Vous pourriez me dire, par les préceptes de votre ancien maître, si les procédés de M. de Hauterive sont erreur ou vérité. Un autre fait est celui de madame la marquise de Lacroix, qui doit avoir des manifestations. L'on m'a dit qu'elle en jouissait même en société, et qu'elle suspendait la conversation pour écouter ce que lui disaient ses amis d'un autre cercle. Sans doute que vous avez ouï parler de madame de Lacroix; était-elle dans l'illusion ou dans la vérité?

Je suis entièrement d'accord avec vous : « Notre être étant central,

Digitized by Google

» doit trouver dans le centre où il est né tous les secours nécessaires » à son existence. » Nous approcher de ce centre dès cette vie même, c'est le but de nos désirs; entre ce centre et nous, il y a des intermédiaires, des obstacles à vaincre et des secours à recevoir. La voix intime et secrète, voilà sans doute le grand point. Une disposition qui me paraît y tendre c'est d'envisager les vertus secondaires comme des agents et non comme des distributeurs de grâces, recevoir ce qu'ils nous donnent avec reconnaissance pour le grand donateur, mais diriger notre âme, notre culte, vers la source, vers le grand principe même.

Un des grands moyens de rapprochement, suivant moi, qu'il nous indique, c'est de faire sa volonté. Or, faire sa volonté, c'est précisément s'assimiler à ses agents, et, par là, leur faciliter leurs opérations sur nous. Quant aux manifestations soit intérieures, soit extérieures, je les regarde comme des moyens pour augmenter notre foi, notre espérance et notre charité, qui sont des avantages d'un prix inappréciable; mais encore là-dessus, remettons-nous à la volonté suprême. Si elle juge à propos de nous ouvrir les yeux, elle le fera; sinon la voie de foi sans lumière distincte ne peut pas déplaire au grand principe. Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru. Vous me dites supérieurement bien : « Quand notre esprit a acquis » par la grâce d'en haut ses propres mesures, les éléments deviennent » ses sujets et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient » auparavant. » Notre esprit acquiert ses propres mesures, ce me semble, lorsque nous ne vivons plus de notre propre vie, et que le Verbe vit en nous dans toute sa plénitude, qu'il absorbe toutes nos facultés, que notre esprit se perd, pour ainsi dire, dans le sien. C'est ce degré le plus élevé auquel l'homme puisse atteindre que l'on peut appeler *consommation en unité.* Alors ce n'est plus nous qui agissons, mais le Créateur qui agit pour nous, qui commande aux éléments. Que cet état apostolique soit possible encore dans notre temps, c'est de quoi je ne doute pas un instant; non-seulement la raison, mais encore l'expérience nous le prouve. Je ne citerai qu'un exemple : Lorsque le père Lacombe traversait le lac de Genève, il s'éleva un orage si violent que les bateliers ne conservaient plus aucune espérance; alors le père Lacombe ordonna aux vagues de se calmer, et en même temps les vagues se calmèrent. Ce fait est rapporté par un témoin oculaire dont la probité est au-dessus de tout soupçon.

Digitized by Google

V. la vie de mad. G., je ne l'ai pas sous les yeux, mais je crois qu'il se trouve dans le second volume.

Vous me donnez connaissance d'une idée très-intéressante en me mandant que les agents bienfaisants se servent pour leurs manifestations d'une lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Le peu de connaissances physiques que j'ai me rend cette ouverture on ne peut pas plus vraisemblable. Veuillez avoir la bonté de m'indiquer le traité particulier de J. B. où cette assertion se trouve. Recevez aussi mes remercîments bien sincères pour l'indication de ses ouvrages. Je vous ai marqué plus haut que j'avais découvert un volume in-4° de ses œuvres qui est une édition de 1675; mais dans le moment où j'écris, je viens de recevoir encore trois volumes in-8° d'une belle édition de 1682. Je transcrirai les titres de chaque traité que je possède, pour que vous puissiez vous référer sur eux dans les éclaircissements que vous jugerez à propos de me communiquer, et aussi en cas que vous trouviez quelques lignes ou quelques expressions qui vous arrêtent, que je puisse de mon mieux vous les rendre en français, quoique pour les bien traduire la chose soit difficile et peut-être, à plusieurs égards, au-dessus de mes forces.

ÉDITION DE 1675 PUBLIÉE PAR FRANCKENBERG.

I. Jacob Böhme Lebensbeschreibung.

II. Weg zu Christo in sechs Büchern.

III. Pforte von göttlicher Beschauligkeit. Was Mysterium Magnum sey, etc.

IV. Trost-Schrift. Von den Vier complexionen.

V. Send-Briefe : 1° Was ein Christ seye ; 2° Von Tödtung des Anti-Christs in uns selbst.

VI. Zwey von Christi Testamenten : 1° Von der heil. Tauffe; 2° Von dem heil. Abendmalhle.

VII. Von sechs Puncten. Hohe und tieffe Gründung. Eine offene Pforte aller Heimligkeiten des Lebens.

VIII. Clavis oder Schlüssel etlicher wornehmen Puncten und Wörter, so in Allen des Authoris Bücheren zu finden.

IX. Tabula principiorum, von Gott und von der grossen und kleinen Welt. (*Trois de ces tables y sont jointes.*)

X. Weissagungen aus der glorwürdigen Jesus-Monarchie, aus J. Böhmes Schriften gezogen von Kuhlman.

Digitized by Google

XI. Beschreibung des dreyfachen Lebens des Menschen.

XII. Dialog zwischen einer dürstenden Seele nach der Quelle des Lebens und einer erleuchteten Seele. (*Ce dernier Traité paraît être de Franckenberg*).

ÉDITION DE 1682, DE LAQUELLE JE N'AI A PRÉSENT QUE 3 VOL. IN-8°.

I. Von der Genaden-Wahl, das ist : wie der Mensch zu göttlicher Erkanntnüss gelangen mœge.

II. Von den sechs Punkten.

III. Die kleinen Punkte.

IV. Vom irdischen und himmlischen Mysterio, in 9 Texte.

V. Betrachtung göttlicher Offenbarung in 177 Theosophischen Fragen vorgestelt.

VI. De signatura rerum.

VII. Clavis oder Schlüssel etlicher vornehmen Puncten und Wörter, so in allen des Authoris Büchern zu finden.

VIII. Einige speciale claves welche J. B. seinen vertrauten Freunden mitgethteilet hat.

IX. Tabula principiorum.

X. Viertzig Fragen von der Seelen.

XI. Vom Dreyfachen Leben des Menschen. (*Beaucoup plus étendu que dans l'édition de* 1675.)

XII. Theosophische Send-Briefe.

XIII. Bedencken über Esaiae Stiefel Büchlein.

XIV. Apologien wider Es: Stiefel, wider Balthasar Tilken, wider Gregorius Richter.

Le peu que j'ai pu voir dans ces ouvrages m'a frappé. J'ai trouvé sur différents points une solidité et une clarté remarquables; sur d'autres objets une obscurité qui m'aurait arrêté tout court si vous ne m'aviez pas encouragé. Il est vrai que Jacob Böhme est l'homme le plus étonnant de son siècle. Il me manque encore 1° *Aurora*, son ouvrage *Von den* 3 *principien*, qu'Arnold recommande comme la véritable introduction à ses ouvrages; — *Die* 3 *Bücher von der Mensch werdung Jesu-Christi*. J'ai donné une commission en Allemagne de me les découvrir.

Hiel et Jeanne Lead, que vous avez eu la bonté de m'indiquer, sont deux nouvelles connaissances pour lesquelles je vous prie d'agréer mes remercîments.

Digitized by Google

Arnold contient, outre cela, des choses très-remarquables dans son *Histoire de l'Eglise et des Hérétiques;* il était lui-même un homme très-intéressant et très-instruit. J'ai de lui encore un ouvrage sous le titre : *Die Geheimnisse der Göttlichen Sophia*, 1700, in-8°, qui me semble être sorti d'une bonne source. Son *Histoire de l'Église* est incomparablement plus facile à comprendre pour un étranger que les écrits de notre ami B. Mon édition de son *Histoire de l'Église*, que j'ai acquise sur votre indication, est en 4 vol. in-fol., 1700. Le 4e tome contient des documents et des traités, soit entiers, soit extraits. Dans ce 4e tome, son 3, § 9, il se trouve un précis de plusieurs ouvrages de *Hiel*, dont le nom véritable est *Henri Janson*, né dans les Pays-Bas. Il y a vécu aux environs de 1550. Toute cette partie des connaissances humaines est si intéressante que je me propose de lui destiner autant de temps que possible; et si vous ne vous lassez pas de me continuer vos directions, j'espère qu'avec l'aide de Dieu ce ne sera pas sans succès.

Vous approuvez la règle que je crois la plus essentielle pour avancer dans la lumière; c'est là la porte étroite par où peu de monde passe. Mad. Guyon appelle ce qui s'oppose à cette suppression *propriété*, et notre ami B. *Die selbheit*. Je vous prie de remarquer la ressemblance entre ces deux terminologies sans qu'ils aient su quelque chose l'un de l'autre. Je recevrai tout ce que vous voudrez m'indiquer sur ces objets, et les chemins qui y conduisent, avec reconnaissance.

Ma présente lettre est déjà si longue que je réserverai les citations du *Tableau naturel* et ma seconde observation sur la nature élémentaire pour un autre courrier. Je me suis livré aujourd'hui au plaisir de m'entretenir avec vous; je n'en connais guère de plus grand, excepté celui de recevoir de vos lettres. Vu la bonté avec laquelle vous entrez dans chaque détail que je prends la liberté de vous proposer, j'ose espérer que notre correspondance ne finira pas de sitôt. Je me plais aussi à me flatter d'une espérance bien douce, de l'espérance que « le même centre nous rapprochera toujours de plus en plus, » étant persuadé que les véritables liaisons, et les seules durables ici-bas, sont celles qui se fondent sur l'amour du grand principe, que nous adorons l'un et l'autre.

P. S. Veuillez m'adresser vos lettres à Morat; je reste ici pendant la bonne saison; il n'y a jusqu'à la fin de l'automne que des affaires essentielles qui me font quitter ce séjour, et ce n'est jamais que pour un petit intervalle de trois ou quatre jours.

Digitized by Google

LETTRE VI

Paris, le 11 août 1792.

Je ne puis vous écrire qu'un mot, monsieur, dans les circonstances présentes que le bruit public fera sans doute parvenir à votre connaissance. Je me trouve enfermé dans Paris, y étant venu pour y rendre des soins à une sœur à moi qui y passait, et je ne sais ni quand ni si j'en sortirai. J'ai besoin de toutes mes facultés pour faire face à l'orage; aussi je n'ai pas le loisir de répondre à votre lettre du 25 juillet, ce sera pour un autre moment. Je vous dirai seulement que j'ai connu M. d'Hauterive, et que nous avons fait un cours ensemble. J'ai connu aussi mad. de Lacroix; ce sont toutes des personnes de beaucoup de mérite.

Au sujet de la lumière cachée dans les éléments, lisez 47e épître de Böhme, 13, 16; quand vous aurez *les Trois Principes*, lisez ch. 15, nos 48, 52 et chap. 10, 41.

Adieu, monsieur, une autre fois je vous en dirai plus long. Vous pouvez cependant m'écrire si vous avez quelque chose à me communiquer, et je recevrai vos lettres avec plaisir; mais n'y parlez que de notre objet.

LETTRE VII

Samedi 25 août 1792.

La dernière lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser m'a délivré d'une très-grande inquiétude. Soyez persuadé, monsieur, que

Digitized by Google

j'ai senti tout le prix du moment où vous me l'avez écrite. Je m'étais tout doucement accoutumé à recevoir de vos nouvelles à peu près à la même époque, de sorte que chaque courrier vide aurait augmenté mon inquiétude à l'infini. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur, combien de vœux j'ai faits pour vous et pour les personnes qui vous intéressent. Je commencerai ma présente lettre par une seconde observation sur la nature élémentaire. Ma première remarque exprimait une loi qui indique la jonction de deux choses séparées; la seconde me semble être le type de la séparation de deux choses réunies. Lorsqu'on veut décomposer une substance dont les parties intégrantes sont dans une union intime et dans une proportion complète, alors cette union résiste à tous les moyens analytiques usités, et semble faire exception aux lois connues des affinités. Pour un cas pareil, il ne reste à l'artiste d'autre parti à prendre que de changer les proportions en donnant préalablement une prépondérance à une des parties constituantes. Ce changement fait, les affinités s'appliquent et la décomposition s'exécute. En voici un exemple : Le verre, comme tout le monde sait, est composé d'alcali fixe et de terre vitrifiable ; et quoique l'alcali ait une bien plus grande affinité avec les acides qu'avec la terre vitrifiable, ce serait néanmoins en vain que l'on exposerait le verre à l'action des acides, dans l'intention de le décomposer, parce que ces deux parties intégrantes ont acquis, par l'action du feu, une proportion si exacte et une liaison si intime qu'il résiste à tous les moyens ordinaires. Pour y réussir, il faut changer les proportions en pulvérisant le verre, en le cuisant, en le macérant avec de l'huile de tartre par défaillance. Cet alcali devient peu à peu mat avec le verre, alors on approche les acides, et la décomposition se fait, parce que la proportion originaire a été changée. L'acide s'empare non-seulement de l'alcali ajouté, mais encore de celui qui se trouvait primitivement dans le verre, de sorte que toutes les parties salines se dégagent de la terre qui les tenait comme enchaînées. Le moyen, du reste, est assez peu connu, et il n'y a peut-être pas quatre chimistes français qui en aient ouï parler, du moins n'en ai-je rencontré aucune trace. Je vous abandonne l'application aux vérités intellectuelles, et votre explication me fera grand plaisir. Quant aux questions sur le *Tableau naturel*, je commence à m'apercevoir que je suis encore trop ignorant pour vous en faire, et je me réserve votre bonté pour d'autres époques. Comme je n'ai pas encore reçu *les Trois principes*, de notre ami B., je n'ai

Digitized by Google

pas pu comparer les passages sur la lumière cachée dans les éléments que vous avez bien voulu m'indiquer. Mais, à cette occasion, j'ai trouvé dans la 46e épître de B., 37, 38, un article qui me paraît très-important; c'est une espèce d'eucharistie intellectuelle qui m'a d'autant plus frappé, que j'en ai trouvé des traces ailleurs. C'est la faim et la soif de l'âme qui, étant entrée dans la grâce du réparateur, et reçue par lui, est devenue *substantielle*. B. appelle cette substance *Sophia*, la sagesse essentielle ou le corps du réparateur. Prodage, médecin anglais et disciple de B., dont j'ai reçu accidentellement les ouvrages en demandant après ceux de notre ami, croit que cette sagesse substantielle est le précurseur de Jésus-Christ dans l'âme, une vertu séparée du ternaire sacré, qui cependant n'agit que par la volonté de ce sacré ternaire, qui par contre-coup n'agit jamais que par cette sagesse. Cette sagesse, dit Prodage, n'est pas un ange, mais une vertu angélique, et surpasse toutes les vertus des anges et des hommes. C'est elle qui détruit nos impuretés, notre vanité, notre propriété; c'est elle qui nous régénère; elle tire son origine immédiatement du principe éternel; c'est l'esprit réparateur dont parle saint Paul. Rom., 8, 9. Je vous prie de me dire ce que vous pensez de ce passage de B., épître 46, §§ 37, 38, édon 1682.

Vous avez eu la bonté de me donner des éclaircissements touchant M. de Hauterive et madame de Lacroix qui m'ont fait grand plaisir, parce que j'avais conçu pour madame de Lacroix, sur d'autres avis reçus, une estime très-distinguée.

Depuis ma lettre du 25 juillet, j'ai joui d'une grande satisfaction. J'ai reçu l'*Ecce Homo;* en le lisant j'ai remercié du fond de mon cœur la bonne Providence de ce qu'elle vous a mis dans l'esprit de l'écrire, et je voudrais vous remercier au nom de mes frères les hommes de leur avoir si bien détaillé leur avilissement et leur honte. De tout le mal que vous avez dit de l'espèce en général, je prends très-volontiers ma portion sur mon compte, et je trouve que vous avez dit la vérité et toute la vérité. Permettez-moi de vous demander des éclaircissements sur quelques passages : votre facilité de dire beaucoup de choses en peu de mots, jointe à notre habitude des renvois, soit à vos propres ouvrages, soit à ceux de notre ami B., rendront peut-être mes questions moins indiscrètes.

1° Quel est le sens précis auquel vous prenez le terme *esprit* dans l'acception de ce mot, p. 54, 68, 78, 79?

Digitized by Google

2° Quels sont les écrivains zélés et véhéments, p. 65?

3° Quels sont les juges, p. 129, et comment pouvons-nous avoir connaissance de leurs jugements?

4° Et c'est la plus importante de toutes les questions : en quoi consiste notre principal travail pour nous rapprocher de Dieu? Quel est le chemin qui nous conduit aux jouissances que nous pouvons tirer de notre propre fonds, et quelle est la principale cause de notre part qui nous rend ce chemin si fatigant? Quelles sont les précautions pour ouvrir en nous la voie directe de notre intérieur? Comment pouvons-nous lire dans notre sublime source, et comment mettre les germes divers qui nous constituent dans leur activité et leur développement? Bref, en quoi pouvons-nous contribuer que le jour commence à paraître, et que l'étoile du matin se lève dans le cœur de l'homme? p. 20, 61, 109, 110, 154.

5° Comme la connaissance intime et parfaite du *dénûment spirituel* est de la dernière importance, j'ose vous demander dans quel sens, au juste, vous prenez ce terme. A cela se joint la question subséquente : Pouvons-nous nous dénuer par nous-mêmes? p. 56.

6° Pour nous dépouiller, suffit-il d'avoir le sentiment salutaire de notre lamentable état? L'homme ne peut-il pas avoir le sentiment de ses défauts, sans pouvoir s'en délivrer? Ne peut-il pas s'apercevoir qu'il est vain et propriétaire, et reste toujours tel? p. 110.

7° En supposant que la personne qui m'a parlé du procédé de M. de Hauterive m'ait dit vrai, ce procédé par lequel M. de Hauterive se dépouille de son enveloppe corporelle pour jouir de la présence physique de la cause active et intelligente, ne serait-il pas une œuvre figurative qui indique la nécessité d'un dépouillement intérieur, pour parvenir à jouir de la présence de la parole innée dans notre centre?

Voilà, sans doute, des questions bien importantes que vous voudrez bien pardonner au désir de m'instruire. Je conjecture que plusieurs de ces questions seront traitées dans le *Nouvel Homme*. Veuillez me communiquer les adjonctions ou les changements qui ont trait à ces questions, et que vous auriez désiré d'y faire après la lecture des ouvrages de notre ami B.

J'ose espérer que vous ne laisserez jamais éteindre l'intérêt que vous prenez à mon avancement, et que vous serez toute votre vie persuadé de mes sentiments de respect et de reconnaissance.

Digitized by Google

LETTRE VIII

Du 25 août 1792.

Lors de mon dernier billet, monsieur, il ne m'était guère possible de vous en écrire plus long. Les rues qui bordent l'hôtel où je loge étaient un champ de bataille; l'hôtel lui-même était un hôpital où l'on apportait les blessés, et, en outre, il était menacé à tout moment d'invasion et de pillage. Au milieu de tout cela il me fallait aller, au péril de ma vie, voir et soigner ma sœur à une demi-lieue de chez moi. Heureusement la Providence m'a soutenu d'une manière marquée dans tout ce chaos. J'en suis sorti, il y a quelques jours, pour revenir à la campagne, d'où je me fais un vrai plaisir de reprendre notre correspondance.

Ne soyez point surpris, monsieur, des similitudes que vous apercevez entre mes idées et celles de madame G., de même qu'entre les siennes et celles de notre ami B. La vérité n'est qu'une, sa langue n'est qu'une aussi, et tous ceux qui marchent dans cette carrière disent tous les mêmes choses sans se connaître et sans se voir, quoique, cependant, les uns disent de plus ou moins grandes choses que les autres, selon le plus ou moins de chemin qu'ils ont fait. Prenez pour exemple nos Écritures; l'on y voit partout la même idée et la même doctrine malgré la diversité des temps et des lieux où ont vécu les écrivains sacrés. Je puis assurer que moi, indigne, j'ai inséré dans mes ouvrages nombre de germes dont je n'avais pas moi-même tous les développements et dont néanmoins je sentais la vérité, et que ces mêmes germes je les trouve tous les jours en plein rapport dans mon cher B., ce qui me comble de joie : 1° à cause de la similitude, 2° parce que cela me procure de douces récoltes que je n'aurais peut-être jamais faites sans cela. Il y a cinq ou six ans que je reçus tout naturellement dans mes spéculations une ouverture sur la géométrie et les nombres, qui me transporta du plus vif ravis-

Digitized by Google

sement ; eh bien! un an après, je trouvai ce rayon de lumière tracé tout au long dans les traditions chinoises, rapportées dans les lettres édifiantes de nos missionnaires. Cela avait été écrit il y a quatre mille ans et à quatre mille lieues de moi, et ce rapport ne fit que décupler mon ravissement au lieu de m'humilier ; car la première chose qu'il y ait à savoir c'est que nous ne pouvons rien inventer et que nous recevons tout. Je crois, comme vous, que les différents ouvrages dont vous me parlez peuvent être une excellente introduction; mais les introductions verbales des personnes exercées me paraissent encore plus profitables que les livres, à moins qu'ils ne soient de l'ordre de ceux de mon ami B.; encore aimerais-je mieux l'écouter que le lire. Je suis dans une maison où madame G. est très en vogue. On vient de m'en faire lire quelque chose. J'ai éprouvé à cette lecture combien l'inspiration féminine est faible et vague en comparaison de l'inspiration masculine, telle que celle de J. B. Je trouve dans l'une du tâtonnement, du moral et du mystique en place de lumières; quelques heureuses interprétations, mais beaucoup d'autres qui sont forcées, enfin, plus d'affection et de sentiments que de démonstrations et de preuves, mesure qui est peut-être plus avantageuse au salut de l'auteur, mais qui sert à la véritable instruction de celui qui cherche. Dans l'autre je trouve un aplomb d'une solidité inébranlable; j'y trouve une profondeur, une élévation, une nourriture si pleine et si soutenue, que je vous avoue que je croirais perdre mon temps que de chercher ailleurs. Aussi, j'ai laissé là les autres lectures. Cependant je les laisse aux personnes de la maison qui s'en occupent, et je leur cache même mon auteur favori, parce qu'elles ne seraient pas de force à le suivre, et que, d'ailleurs, j'aurais trop de peine à les traduire.

Si l'énumération des puissances et la nécessité de les classer est un domaine nouveau pour vous, l'ami B. vous procurera de grands secours sur ces objets, et je ne doute point que, si vous avez continué à le lire, vous n'ayez déjà fait des pas sur cela depuis votre dernière. L'École par où j'ai passé nous a donné aussi en ce genre une bonne nomenclature. Il y en a des extraits dans mes ouvrages, et je présume que voici mes idées sur ces deux nomenclatures. Celle de B. est plus substantielle que la nôtre, et elle mène plus directement au but essentiel ; la nôtre est plus brillante et plus détaillée, mais je ne la crois pas aussi profitable, d'autant qu'elle n'est, pour ainsi dire, que la langue du

Digitized by Google

pays qu'il faut conquérir, et que ce n'est pas de parler des langues qui doit être l'objet des guerriers, mais bien de soumettre les nations rebelles. Enfin celle de B. est plus divine, la nôtre est plus spirituelle; celle de B. peut et doit tout faire pour nous, si nous savons nous identifier avec elle, la nôtre demande une opération pratique et opérative qui en rend les fruits plus incertains et peut-être moins durables; c'est-à-dire que la nôtre est tournée vers les opérations dans lesquelles notre maître était fort, au lieu que celle de B. est entièrement tournée vers la plénitude de l'action divine, qui doit tenir en nous la place de tout; et c'est sous ce rapport qu'elle entraîne toutes les facultés de mon être, ne m'étant jamais senti un grand goût ni un grand talent pour les opérations. M. de Hauterive, qui a eu le même maître que moi, s'est donné plus que moi à cette partie opérative, et quoiqu'il en ait reçu plus de fruits que plusieurs de nous, je vous avoue cependant que je n'en ai pas vus de sa façon qui m'aient engagé à changer d'idée. Il a assez d'autres mérites à mes yeux. Madame de Lacroix est aussi une personne très-recommandable, elle passe dans l'esprit de beaucoup de monde pour avoir des dons spirituels efficaces. Elle a essayé de les exercer devant moi, mais je n'ai jamais eu de sa part que des preuves négatives. Au reste, monsieur, le chapitre des communications libres n'est point une chose assez rare pour ne point ouvrir toutes les probabilités sur les communications forcées par les opérations. Le monde est plein de ces deux ordres de faits, et je ne doute point que madame de Lacroix n'ait pu en avoir comme tant d'autres. Mais ce serait de ma part une folle imprudence que d'entreprendre le discernement de tous ces faits qui me sont étrangers. Indépendamment des difficultés sans nombre qui s'y rencontreraient, il n'y a que ceux qui nous sont propres et personnels qui nous importent réellement, et je crois vous avoir déjà dit que dans ce genre, la lumière doit nous accompagner à tous les pas, si nous savons par notre humble et attentive simplicité être fidèles à nos progressions, et ne point faire de trop grandes enjambées. Quant à la persuasion de l'existence de toutes ces choses, elle repose sur la persuasion de notre nature spirituelle, et de tous les droits et de toutes les relations que ce titre d'Esprit établit en nous et autour de nous. Quand nous avons une fois senti notre âme, nous ne pouvons avoir aucun doute sur toutes ces possibilités, et c'est dans les preuves de ce divin caractère de notre être que l'École par où j'ai passé était précieuse, parce qu'elle nous en offrait les démonstrations les plus convaincantes. Mais comme vous

Digitized by Google

êtes rendu sur ces difficultés qui arrêtent tant de monde, suivez le mouvement de votre foi; dirigez, comme vous le faites, votre âme et votre culte vers la source et vers le grand principe lui-même; il ne vous donnera pas de serpents lorsque vous lui demanderez du pain, et vous pourrez manger en paix et avec confiance la nourriture qu'il vous donnera. Tous les faits, toutes les merveilles vous paraîtront simples, parce que cela ne sera pour vous qu'une suite de la nature de notre être dont nous sommes extra-lignés, et que la main divine pouvait seule rétablir par l'organe du Réparateur; profondeurs sur lesquelles je ne ferais que balbutier en comparaison de notre ami B., auquel je vous renvoie. Vous me dites, monsieur, qu'Arnold est plus aisé à entendre que B., je ne suis guère à même d'en faire la comparaison ici. Je l'ai essayée à Strasbourg, et j'ai vu que B. m'embarrassait moins souvent. Cela vient peut-être de ce que, traitant toujours le même objet, il est circonscrit dans un certain nombre de mots, au lieu qu'Arnold est plus varié et emploie plus de mots divers.

Lorsque vous posséderez l'ouvrage des *Trois principes*, de Böhme, je vous serai obligé de me dire ce que signifie le mot *Rähs*, que je trouve, chap. 25, n° 27, à la 6e ligne.

L'anglais le traduit par *prédominant;* mais je ne sais pas si le mot allemand ne veut pas dire quelque chose de plus.

Je n'ai qu'un misérable dictionnaire allemand où ce mot *Rähs* ne se trouve seulement pas. Quant au mot *Selbheit*, que madame G. traduit par *propriété*, il rend parfaitement, dans les deux langues, les obstacles que nous mettons nous-mêmes à notre avancement; mais j'ai trouvé, sur ce point, madame G. portée à une mesure qui me paraît outrée (peut-être faute d'être digne de la comprendre). L'ami B. me rend la chose simple et sensible en me montrant toutes les chaînes que pose sur nous celui qu'il appelle l'esprit de ce monde. Voilà la vraie mort qu'il faut subir, la vraie *propriété* qu'il faut chasser de nous; mais quand la propriété divine daigne la remplacer en nous, il nous est permis de la conserver avec grand soin, et c'est sur cela que je ne trouve madame G. ni claire ni mesurée. La voie des opérations partielles et spirituelles est très-voisine de cet esprit du monde, et surtout de cette région astrale où il fait sa demeure et qui est presque universellement employée par les opérations, sans excepter le maître que j'ai eu et les disciples qui ont suivi cette voie opérative. Elle est par là très-susceptible d'accroître en nous ces *propriétés* dont nous devons nous défendre, vu les avantages

Digitized by Google

et les plaisirs qu'elle nous procure. Aussi suis-je persuadé que c'est là la principale des *Selbheit* sur laquelle nous devons être en garde, et c'est un sens que je n'aurais jamais compris sans les ouvertures de l'ami B.

Adieu, monsieur, je me recommande à vos bonnes prières. Si vous trouvez, comme vous le dites, quelque douceur dans notre commerce, je puis vous assurer que j'y en trouve beaucoup pour mon compte, et j'espère que cela ne fera qu'augmenter pour l'un et pour l'autre, grâce à la nourriture que nous nous proposons de prendre tous les deux. J'ose même me persuader d'avance avoir des titres à votre amitié pour les biens que je vous aurai procurés dans la lecture en question.

Je vous priais dans mon billet de ne me parler que de cet objet, parce qu'à Paris on ouvrait les lettres, et que je n'aurais pas voulu perdre les vôtres, si vous aviez eu envie d'y parler d'autre chose. Mais je vous avoue que, passé mon objet, je me mêle fort peu du reste, étant simple citoyen. Supprimez dorénavant le titre et le nom même de mon hôtesse sur vos adresses, et ne m'écrivez plus à Paris jusqu'à nouvel avis. Voici mon adresse pour le moment : Au château de Petit-Bourg, près Ris, à Ris, route de Fontainebleau.

LETTRE IX

Le 7 septembre 1792.

J'ai vu avec bien du plaisir, monsieur, par votre lettre du 25 août, que le même jour où je pensais à vous, vous pensiez à moi. Si par hasard vous n'avez pas reçu ma lettre, écrite ce même 25 août, ayez la complaisance de me le mander; en tout cas, le mal ne sera pas grand et pas difficile à réparer. Les mêmes raisons qui ont procuré

Digitized by Google

des embarras m'ont aussi occasionné des obstacles qui m'empêchèrent de lire notre ami B. Le peu que j'en ai lu confirme néanmoins très-complétement le jugement que vous en portez et la comparaison que vous faites de ses écrits avec ceux de madame Guyon. Je lui trouve une précision, un aplomb et une solidité inébranlables. J'adopte, comme vous voyez, votre jugement, tout votre jugement, et rien que votre jugement. Cet homme, privé d'instruction et d'études, serait inconcevable sans la lumière d'en haut. J'ignore si la vie de notre ami se trouve dans votre édition; si elle ne s'y trouve pas, je vous en manderai les principales époques, et mon assertion sur l'inconcevabilité de ses talents vous deviendra lucide. Vous avez très-bien présumé les questions que j'ai été tenté de vous faire sur *le Tableau naturel;* mais comme je suis obligé de concentrer mes facultés sur un seul point, sur le seul nécessaire, sur le grand mystère que saint Paul confia aux Coloss., chap. 1, vers. 26, je réserve mes demandes pour un autre temps. En attendant, je vous suis réellement obligé pour vos éclaircissements sur vos deux nomenclatures, et je prévois que j'aurai bien des questions à vous faire sur celle de notre ami mise en parallèle avec les vôtres.

Je crois aux communications libres, mais mon goût est on ne peut pas plus éloigné de ce qui tient aux communications forcées, c'est-à-dire à celles qui ne sont pas une suite naturelle et spontanée de l'état de notre âme avancée aux degrés supérieurs; et puis, lorsqu'on a bien soif de la source, l'on ne songe guère à s'arrêter dans les chemins agréables qui semblent y conduire, sans parler des dangers pour notre intérieur qui peuvent accompagner ces sortes de communications, dangers que vous avez très-bien touchés dans l'*Ecce Homo*, p. 24. Un ouvrage peut-être intéressant à composer, et auquel on pourrait donner une enveloppe historique pour le faire lire avidement de tous les hommes de désir, serait la vie d'un ami de la vérité, que l'on ferait passer par le labyrinthe de toutes les erreurs modernes qui ont trait à la fausse maçonnerie et à l'incrédulité, avant que de lui faire faire connaissance avec un élu respectable qui le conduirait dans le bon chemin. On mettrait dans la bouche de cet élu la quintessence de vos ouvrages et de ceux de notre ami B., qui, parmi les gens de lettres et du monde, sont actuellement aussi peu connus que s'il les avait écrits au fond de l'Arabie il y a 4,000 ans. Les barons de Homed, les Schrœpfer, les Gregomas, les Gabrielis, les Sarpelli, les Cagliostro, et

Digitized by Google

comme tous ces prestidigitateurs s'appellent, serviraient de remplissage pour la fausse maçonnerie; les Nicolaï, les Biester, les Gedike, les Voltaire, les Boulanger pour les fausses idées religieuses et philosophiques, et l'on conduirait notre biographe jusqu'à ce que la faim et la soif de la vérité auraient acquis chez lui toute leur mesure. Alors l'élu lui indiquerait la route du *centre*, sans aucun détour et avec tous ses avantages. Par là, on mettrait, entre les mains de beaucoup de personnes qui n'abordent pas aisément les ouvrages théosophiques, un livre essentiel. Ceci est une idée qui sans doute est susceptible de beaucoup de modifications, selon le but que l'on se propose. A force de soins, de négociations même, je suis parvenu, non pas à posséder, mais à emprunter le volume de notre ami B., qui contient *les Trois principes*. Il n'y a plus guère que les bergers de nos Alpes chez qui l'on trouve ses ouvrages. J'ai d'abord cherché dans le chap, 25, n° 27, le mot *rähs;* l'écrivain anglais qui l'a traduit par *prédominant* a confondu le genre avec l'espèce. Tout ce qui est *rähs* ou *räss*, comme nous l'écrivons, est prédominant; mais tout ce qui est prédominant n'est pas *räss*. Le sens propre et primitif de ce mot signifie un peu plus que *salé;* il avoisine avec *schärfe*, qui, pour les objets qui affectent le sens du goût, veut dire *âcre;* au figuré l'on dit *ein rässes Weib*, une femme acariâtre. Il me semble que notre ami l'adopte dans un sens figuré qui approche de celui de *caustique*, *ätzend*. Ce mot *ätzend* s'emploie pour la sensation que produit sur la peau la cristallisation d'argent dans l'esprit de nitre, dépouillée par la fusion de toute son eau de cristallisation, que l'on nomme *pierre infernale*. *Räss* s'emploie fort peu dans le style moderne; mais dans notre pays, éloignés du centre de l'Allemagne, nous avons conservé quantité de vieux mots, et *rähs* est fort utile chez nous. S'il y a quelques mots qui vous arrêtent, indiquez-les-moi, je tâcherai de vous les expliquer. Au lieu de mots, vous m'expliquerez des choses; alors je ferai le même commerce que les Européens faisaient autrefois avec les habitants du nouveau monde : pour des lingots d'or, ils leur donnaient des clous de fer.

Dès que je serai un peu moins ignorant, je vous prierai de m'indiquer votre découverte sur les nombres, que vous avez trouvés par après dans les *Lettres édifiantes*.

Votre observation sur mad. G., touchant son expression de *propriété* est importante; elle n'a pas eu soin de rendre cette idée prin-

Digitized by Google

cipale assez lumineuse pour ses lecteurs, moyennant quoi il est vraisemblable qu'elle soit restée infructueuse chez plusieurs. Dans ce sens, il me paraît qu'on ne peut jamais avoir trop de lumières. Lorsque, dans ma lettre du 25 juillet, j'ai fait mention des lumières distinctes qui ne me paraissaient pas essentielles pour notre œuvre, je parlais des manifestations, des vues physiques, des communications qui tombent sous le sens extérieur, et je trouve, comme vous, que mad. G. n'est ni assez claire, ni assez assurée sur la propriété qu'il faut conserver et sur celle dont il faut se défendre.

Des renvois à notre ami B. et des explications sur l'esprit du monde et sur la région astrale me seront très-précieuses. Je connais le nom d'un ouvrage français qui parle beaucoup de l'esprit astral, sans que j'aie jamais pu découvrir d'où l'auteur, qui ne connaît pas l'allemand, a pris cet esprit astral. Il paraît que beaucoup de personnes, dans presque tous les pays, s'occupent de pareilles idées.

Non-seulement vous avez, monsieur, des droits à mon amitié, mais encore des titres à ma reconnaissance. L'un et l'autre de ces sentiments sont chez moi, je n'ai pas besoin de vous l'assurer, très-vifs et très sincères. Je vous dois plus que je ne saurais vous le dire, et je prie tous les jours notre grand Bienfaiteur de vous en récompenser. Je supprime sur ma lettre le titre de votre hôtesse, de même que son nom; mais vous me permettrez de vous dire que j'ai une très-haute opinion d'elle. Il est bien rare que des personnes de son âge et de son rang s'occupent aussi solidement.

LETTRE X

Petit-Bourg, le 6 septembre 1792.

Peut-être attendez-vous une seconde lettre de moi, monsieur, avant de m'écrire, en conséquence, je reprends la plume pour répondre à votre lettre du 25 août.

Digitized by Google

Rien de plus juste que votre observation chimique sur le changement des proportions, c'est par cette loi que marche universellement la nature, tant organisée que non organisée. Ne doutons pas que la même loi ne dirige le spirituel ; nous en pouvons tous faire l'expérience sur nous-mêmes, soit pour améliorer nos affections morales, soit pour étendre nos lumières. Dans l'une et l'autre classe, il nous faut éloigner les objets contraires et fortifier, par l'approche des objets favorables et analogues à notre dessein, celles de nos facultés qui sont entravées dans des obstacles et dans des obscurités. L'ami B. vous en dira tant sur cela quand il vous parlera de votre régénération et de l'incarnation du Sauveur, que je puis m'en tenir là sans scrupule.

J'ai lu le passage que vous me citez de lui, Ép. 46, §§ 37 et 38. Quand vous aurez lu les *Trois principes*, vous y verrez bien d'autres merveilles sur cet article ; vous y verrez très-clairement ce qui s'appelle la sagesse ou la *sophia*, et vous ne serez point de l'avis de Prodage, quand il dit qu'elle est le précurseur de Jésus-Christ dans l'âme, puisqu'ils n'y peuvent venir qu'ensemble, attendu que c'est dans elle qu'il s'est enveloppé pour s'incorporer dans l'élément pur, et de là descendre dans la région des éléments mixtes et corruptibles ou dans le sein de Marie, pour pouvoir ensuite, au travers de cette mort que nous portons sur nous, enlever avec lui l'âme humaine purifiée et régénérée dans sa vie divine. Mais vous serez de l'avis de Prodage, lorsqu'il représente cette sagesse comme n'étant point un ange, mais une vertu angélique, supérieure à tous les esprits des anges et des hommes. Ainsi je ne puis la regarder comme l'esprit du Réparateur dont parle Paul, Rom., chap. 8, § 9, car cet esprit de Réparateur est Dieu, comme le Réparateur lui-même; enfin il est la lumière divine qui éclaire toutes les merveilles de l'immensité divine, au lieu que la sagesse n'en est que la vapeur ou le reflet; elle laisse passer par elle toutes ces merveilles et est proprement la conservatrice de toutes les formes des esprits, comme l'air est le iconservateur de toutes les formes matérielles; elle habite toujours avec Dieu, et quand nous la possédons, ou plutôt quand elle nous possède, Dieu nous possède aussi, puisqu'ils sont inséparables dans leur union, quoique distincts dans leur caractère. Venons à l'*Ecce Homo*.

P. 54. « Dans cet esprit, » veut dire, dans ce sens ou dans cette ntention.

P. 68. « Le témoin de l'*Esprit*, » signifie ici les esprits particuliers, anges ou hommes, déjà admis aux régions de l'autre vie.

Digitized by Google

P. 78. Id. P. 79. Id.

P. 65. Des *Écrivains zélés*. J'ai en vue M. Dutoit dans son ouvrage sur *l'Abus et l'origine de la raison des religions et des superstitions*, titre que je rends peut-être mal, mais qui suffit pour vous mettre sur la voie. Cet ouvrage m'a étonné en quelques endroits, mais ne m'a pas convenu sur tout, à beaucoup près, sans parler de la dureté de son style. P. 129. *Les juges* seront la justice divine elle-même, comme l'Évangile l'annonce, lors du jugement final ; et les *jugements*, ne doutons point qu'ils ne soient assez clairs pour que nous les entendions lorsqu'on nous les prononcera, puisque ce seront nos œuvres mêmes qui nous tiendront lieu d'oreilles.

P. 20, 61, 109, 110, 154. Sur le travail intérieur et les moyens de dépouillement et d'avancement. J'écrirais en vain des volumes pour rendre ces choses-là plus claires, puisqu'elles ne peuvent se clarifier que dans l'activité du désir et dans l'expérience de nos progrès personnels. Je vous en ai dit assez dans mes précédentes pour n'avoir pas besoin d'y revenir ; et puis, l'ami B. vous donnera là-dessus de si bons coups d'épaule, que je puis me reposer sur lui.

P. 56. *Le dénûment spirituel*, est le sentiment vif de notre privation divine ici-bas, opération qui se combine 1° avec le désir sincère de nous retrouver dans notre patrie ; 2° avec les reflets intérieurs que le soleil divin nous fait quelquefois la grâce de nous envoyer jusqu'au centre de notre âme ; 3° de la douleur que nous éprouvons quand, après avoir senti quelques-uns de ces divers reflets si consolateurs, nous retombons dans cette région ténébreuse pour y continuer notre expiation. Ainsi, je ne prétends pas dire que nous pouvons nous donner par nous-mêmes cette avantageuse affection ; mais nous pouvons la demander par notre conduite et nos désirs, et Dieu ne demande pas mieux que de la faire parvenir dans nos âmes.

P. 110. Vous me demandez s'il n'est pas possible que l'homme ait le sentiment de ses défauts, sans pouvoir s'en délivrer. Sans doute, s'il ne continue pas à demander du secours ; mais la même main qui lui aura envoyé le sentiment de sa misère, pourra bien aussi, s'il l'implore, lui administrer elle-même les remèdes curatifs.

Votre 7e question sur M. de Hauterive, me force à vous dire qu'il y a quelque chose d'exagéré dans les récits qu'on vous a faits. Il ne se dépouille pas de son enveloppe corporelle : tous ceux qui, comme lui, ont joui plus ou moins des faveurs qu'on vous a rapportées de lui, n'en

Digitized by Google

sont pas sortis non plus. L'âme ne sort du corps qu'à la mort; mais pendant la vie les facultés peuvent s'étendre hors de lui, et communiquer à leurs correspondants extérieurs, sans cesser d'être unies à leur centre, comme nos yeux corporels et tous nos organes correspondent à tous les objets qui nous environnent, sans cesser d'être liés à leur principe animal, foyer de toutes nos opérations physiques. Il n'en est pas moins vrai que si les faits de M. de Hauterive sont de l'ordre secondaire, ils ne sont que figuratifs relativement au grand œuvre intérieur dont nous parlons; et s'ils sont de la classe supérieure, ils sont le grand œuvre lui-même. Or, c'est une question que je ne résoudrai pas, d'autant qu'elle ne vous avancerait à rien. Je crois vous rendre plus de services en portant vos yeux sur les principes, qu'en voulant vous arrêter dans les détails des faits des autres.

Quant au *Nouvel homme*, je vous prie de me pardonner si je ne puis faire le travail que vous me demandez et vous communiquer les additions ou changements dont je le crois susceptible depuis que je lis B. Vous ferez aisément cette besogne vous-même à mesure que vous avancerez dans notre cher B., qu'il ne faut pas espérer de connaître en peu de temps et après une légère lecture. Pour moi, le travail que vous me proposez serait au-dessus de mes forces. J'ai assez séjourné dans mon écritoire; je ne dois plus m'enfoncer dans ce genre d'occupation, et désormais je ne voudrais plus écrire que de ma *substance;* aussi laissé-je reposer ma plume aujourd'hui en fait d'ouvrages. D'ailleurs, celui en question est plutôt une exhortation et un sermon qu'un enseignement, quoiqu'il y ait cependant par-ci par-là quelque chose à prendre. Je l'ai fait à la sollicitation de quelqu'un, qui voulait que j'écrivisse dans ce genre exhortatif. Je l'ai fait à la hâte, et il a été imprimé sur le brouillon, et je me réjouis d'en être débarrassé. Il devait être fini, mais les occupations de mon pays arrêtent tout; aussi je ne sais quand vous le verrez.

Adieu, monsieur, je vous félicite d'habiter des lieux où règne le repos politique. Quoique ce soit bien le contraire pour moi, je me soumets et tâche de louer Dieu de tout ce qu'il m'envoie, soit de satisfaction, soit de contrariétés. Je ne lui demande que la grâce de faire des unes et des autres l'usage le plus juste et le plus salutaire à mon avancement.

Digitized by Google

LETTRE XI

A Amboise, le 28 septembre 1792.

Encore une nouvelle adresse, monsieur. Depuis ma lettre des premiers jours de septembre, où je vous parlais de la vôtre du 25 août, j'ai été rappelé par mon père dans mon pays natal; je ne sais combien de temps j'y resterai. Je suis dans un dénûment à peu près absolu; mais l'ami B. et nos écritures saintes font ma consolation et mon soutien. L'âge de mon père ne me permettra plus guère de me séparer de lui. Nos trains politiques ne donnent pas grande envie de retourner d'ici à quelque temps dans la capitale. Aussi, monsieur, adressez désormais vos lettres à Amboise, département d'Indre-et-Loire, en ayant soin d'ajouter à mon nom le mot de fils, pour que vos lettres ne tombent point entre les mains de mon père. C'est une grâce de la Providence de m'avoir fait connaître B. avant d'être confiné dans l'exil où je me trouve aujourd'hui; sans cela, je ne verrais pour moi qu'une ruine spirituelle à attendre dans un petit endroit comme celui-ci, où les esprits sont à mille lieues de ce qui nous occupe.

Je vous remercie de l'offre que vous me faites par votre lettre du 8 septembre, par rapport aux diverses époques de la vie de B. Cette vie se trouve dans mon édition, qui est celle de 1682. Vous avez raison d'appuyer sur le mystère confié aux Colossiens, chap. 1, 26. C'est là l'*unum necessarium*. Quant à l'ouvrage dont vous me donnez l'idée pour faciliter aux yeux du monde l'idée de la vérité, je le crois utile, et il me paraît sagement conçu. Mais je ne suis pas dans une position favorable pour l'entreprendre ; et si j'usais du peu de forces qui me restent dans ce genre, je les emploierais à autre chose; soit à produire du neuf, comme il s'en trouve en germe dans les notes journalières que je suis dans l'usage de ramasser depuis que je pense,

Digitized by Google

soit à traduire dans ma langue quelques-uns des ouvrages de B., qui sont inconnus à ma nation. Mais sur tout cela je ne me gêne point; j'attends d'un côté que les mouvements soient plus déterminés pour me livrer à mes productions personnelles; et de l'autre, j'attends que j'aie lu B. en entier pour être plus familier avec sa doctrine.

Je suis fort content de l'explication que vous me donnez du mot *rähs*. Je n'avais pas tort de me défier de mon anglais; il me fait faux bond dans bien d'autres endroits, et il paraît que le traducteur a suivi un autre texte que celui que je possède, car il y a dans la traduction des phrases entières de passées, et, en outre, la division des numéros est absolument différente; c'est ce qui fait que je m'attache de préférence à l'allemand. J'en ai un peu plus de peine, étant réduit à moi seul; mais peu à peu je m'y ferai. La découverte dont je vous ai parlé sur les nombres demanderait des explications verbales préliminaires, et des lettres rempliraient difficilement notre objet.

Jugez-en par les éléments sur lesquels repose cette découverte. Ce sont : 1° notre doctrine particulière sur les causes finales de l'existence des êtres; 2° cette même doctrine démontrée par la science des nombres; 3° la connaissance au moins des premiers principes de la géométrie élémentaire; 4° la connaissance plus ample et plus approfondie de la géométrie spirituelle. Voilà les ingrédients qui sont entrés dans le développement que j'ai reçu. Vous savez que Pythagore a fait immoler cent bœufs pour sa découverte de l'hypoténuse; je vous assure, monsieur, qu'il en aurait fait immoler plus de mille s'il avait retiré de cette hypoténuse tout ce qu'elle m'a rendu. Mais remettons cela à d'autres temps. Les montagnes ne se rencontrent pas; mais les hommes ne sont point des montagnes, et peut-être un jour l'étoile de la paix et de la liberté s'élèvera sur ma patrie et sur mon existence. Alors je ne vous dis point ce que je ferai; mais mon cœur le sait, et vous pouvez vous reposer sur lui.

Je ne connais point l'ouvrage français que vous me dites parler beaucoup de l'esprit astral, à moins que ce ne soit celui de M. Dutoit, dont je vous ai parlé dans ma dernière du Petit-Bourg. Je sais, en effet, que beaucoup de personnes s'occupent de pareilles idées dans presque tous les pays. Il y a certainement une fermentation spirituelle d'où il doit résulter une explosion; mais quelle sera-t-elle? C'est ce que j'ignore. Je n'ai pas besoin de vous donner des renvois à notre ami B. pour cet esprit astral, vous le trouverez à tous les pas. D'ail-

Digitized by Google

leurs, prenez le *Zweytes register*, qui est à la fin du 10e vol. de l'édition de 1682; cherchez-y *Geist*, *Sternen*, *Siegel*, etc., ils vous renverront chacun au passage de l'auteur que vous désirez et qui vous satisfera.

Vous avez raison, monsieur, d'avoir pris bonne opinion de l'hôtesse que je viens de quitter. On ne peut pas porter plus loin les vertus de la piété et le désir de tout ce qui est bien; c'est vraiment un modèle, surtout pour une personne de son rang. Malgré cela, j'ai cru notre ami B. une nourriture trop forte pour son esprit, surtout pour le penchant qu'elle a pour tout le merveilleux de l'ordre inférieur, tel que les somnambules et les prophètes du jour. Aussi je l'ai laissée dans sa mesure après avoir fait tout ce que j'ai cru de mon devoir pour l'avertir, car l'*Ecce Homo* l'a eue un peu en vue, ainsi que quelques autres personnes livrées au même entraînement.

Adieu, monsieur, je vous remercie des bonnes prières que vous adressez pour moi au grand Rémunérateur; je vous paye du retour le plus sincère.

Je ne vous ai pas encore demandé quelles sont les personnes qui vous ont déterminé à me faire le cadeau de votre correspondance. Je ne serais pas fâché d'être un peu au courant de cet historique qui nous a rapprochés l'un de l'autre.

LETTRE XII

—

Mardi, le 16 octobre 1792.

Vos deux lettres, l'une du 6, l'autre du 28 septembre, me sont très-bien parvenues, et je les ai reçues avec le même plaisir qui accompagne toujours la réception de vos lettres. J'aurais déjà répondu à la

Digitized by Google

première si je n'avais pas été noyé dans un tas d'affaires que votre nation nous occasionne, et cela, à ce que je me plais à me persuader, uniquement pour des malentendus. Si une bonne fois votre gouvernement se persuade que les Suisses sont aussi peu inclinés de faire une incursion en France que de faire une incursion en Chine, et que tout ce que l'on débite d'une coalition avec les puissances sont des calomnies atroces, car je puis là-dessus vous parler de science certaine, je suppose qu'alors on nous laisserait, nous et nos alliés, en repos. Nous voulons la neutralité, toute la neutralité, et rien que la neutralité. Mais toute la Suisse est debout pour se défendre jusqu'au dernier homme si l'on veut toucher à nous ou à nos alliés. La Providence nous a tracé nos limites, qui sont insurmontables si l'on veut nous en chasser; outre que je ne vois pas ce que la France gagnerait en se faisant un ennemi de plus. Pardonnez-moi cette explosion politique; j'en avais l'esprit tout plein, il fallait me soulager.

Vous me laissez entrevoir dans votre première lettre une idée qui est bien faite pour diminuer mes soucis, c'est une espérance flatteuse pour l'avenir; car dans ce moment aucun Français, de quelque parti qu'il soit, et quand même il ne serait d'aucun parti, ne pourrait trouver des agréments dans notre pays. Mais, s'il plaît à Dieu, ces nuages politiques se dissiperont et nous permettront de nous livrer tranquillement aux douceurs de l'étude et aux charmes de l'amitié. Ce moment où vous me faites espérer que j'aurai peut-être le bonheur de vous voir serait un des plus heureux de ma vie. Je vous remercie pour les éclaircissements de l'*Ecce Homo*. Je connais l'ouvrage de M. Dutoit; j'en ai porté le même jugement que vous. Quant à l'article touchant M. d'Hauterive, il est encore très-conforme à mes propres idées. Cette séparation de l'âme et du corps sans doute n'est pas réelle, je me la représente comme un songe dans lequel on peut très-bien voir son propre corps sans mouvement. Vous me dites si les faits de M. d'Hauterive sont de la classe supérieure, c'est le grand œuvre lui-même. Voilà sans doute une très-grande vérité, c'est la thé..... des anciens, et un semblable fait bien avéré équivaut à un principe. Si vous pouvez le faire sans indiscrétion, dites-moi si vous connaissez, de certitude complète, quelqu'un qui soit arrivé à ce degré. A côté de cela, sans doute que les principes sont plus instructifs pour moi que les faits des autres. Vous me félicitez d'habiter des lieux où règne le repos politique. Dans ce moment-ci, je ne vois tous les jours sans interruption que des batail-

Digitized by Google

lons et des trains d'artillerie qui passent devant mes fenêtres pour aller défendre leur patrie, si on l'attaque. Une grande prière que j'ai à vous faire, dont l'accomplissement vous servirait peut-être vis-à-vis de notre ami B., c'est de dresser un parallèle entre la nomenclature de votre école et la terminologie de B. Quel est le sens, par exemple, que vous attachez au mot de *lance* composée de quatre métaux? *Erreurs et Vérité*, p. 35. Avec quel terme B. correspond-il à cette *lance?* Avec quel passage B. correspond-il à la page 38 *des Erreurs et Vérités*, où vous dites : « L'homme s'est égaré en allant de 4 à 9, » et jamais il ne pourra se retrouver qu'en allant de 9 à 4. Cette » loi est terrible, je le sais, mais elle n'est rien comparée à la loi » du nombre *cinquante-six*, loi effrayante, épouvantable pour ceux » qui s'y exposent, car ils ne pourront arriver à 64 qu'après l'avoir » subie dans toute sa rigueur. »

L'ouvrage français dont j'ai fait mention est celui de M. Dutoit; mais je ne vous en parlerai pas parce que nous sommes déjà d'accord sur ce point.

Vous me demandez l'historique de notre correspondance; ce sont les sentiments de bienveillance répandus dans vos ouvrages, auxquels on ne peut pas se méconnaître quand on a des cordes dans son âme qui sont montées à l'unisson, qui m'ont attiré à vous. Votre nom n'était pas un mystère pour moi, car vous jouissez de la réputation la plus méritée auprès des vrais penseurs en toute l'Allemagne. Votre ouvrage *des Erreurs et de la Vérité* est non-seulement connu et estimé, mais encore commenté par un savant anonyme avec *le Tableau naturel*, sous ce nom : *Das geheime system einer Gesellschaft unbekannter Philosophen, unter einzelne Artikel geordnet, durch Anmerkungen und Zuzätze erläutert und beurtheilet, und dessen Verwandtschaft mit ältern und neuren Mysteriologen gezeigt*, 2, Theilen 8°, 1784, en un volume.

Si vous m'indiquez une voie convenable, je vous l'enverrai; elle vous intéressera peut-être et vous facilitera l'usage de la langue allemande. J'ai, outre cela, un ami à la cour de Munich, qui m'a dit avoir lu plus de vingt fois *le Tableau naturel*, etc. Depuis peu de jours, la Providence a voulu que j'aie découvert dans le sein de ma ville natale un vieil ecclésiastique qui mène une vie obscure et retirée, et qui, ignoré de tout le monde, s'occupe depuis quarante-trois ans à la lecture de notre ami B. C'est lui qui vient de me remettre en propre l'ouvrage

Digitized by Google

ses *trois principes* et *l'Aurore*, et qui veut tâcher de me compléter le peu de traités qui me manquent encore.

Je m'aperçois aussi tous les jours avec quelle bonté et avec quel soin la Providence me conduit dans ma vie privée et publique. J'en ai des preuves récentes et si marquées que je n'ai pu m'empêcher de vous en faire part pour la gloire de notre grand Bienfaiteur, devant lequel je me prosterne dans mon néant.

LETTRE XIII

—

A Amboise, le 6 novembre 1792.

Si ma nation était aussi pacifique que moi, monsieur, elle laisserait la vôtre bien tranquille; d'ailleurs, il me suffirait de lire l'ami Böhme, chap. 12, n° 40] de la *Triple Vie*, pour m'empêcher d'aimer la guerre. Mais j'espère, comme vous, que les choses s'arrangeront. Je vous félicite de tout mon cœur de la trouvaille que vous avez faite. Dites-moi, je vous prie, par votre première lettre, si votre bon ecclésiastique sait le français aussi bien que vous, et surtout s'il le parle comme je suppose que vous le parlez; car il est difficile de l'écrire comme vous le faites, sans l'avoir trituré par la parole. Vous jugez combien cette trouvaille réveille mes idées et mes projets que je ne vous ai présentés qu'à mots couverts; mais indépendamment des difficultés que votre pays pourrait offrir aujourd'hui pour un Français, j'en ai d'autres dans ce moment bien affligeantes pour mon cœur. Mon père a eu ces jours derniers une violente attaque de paralysie, qui, si elle ne paraît pas encore menacer ses jours, au moins ne nous laisse pour lui aucun espoir de rétablissement, vu son âge avancé. Ma vie est donc désormais consacrée au devoir filial, et à tous les soins qu'exige nécessairement l'état de mon père.

Digitized by Google

Au milieu de mes tristes occupations, je vais répondre de mon mieux à tous les articles de votre lettre.

J'ai eu l'honneur de vous mander que je ne doutais pas qu'il y eût eu et qu'il y eût encore des hommes privilégiés qui eussent eu et qui eussent des aperçus du *grand œuvre*. Je ne fais aucun doute que mon premier maître et plusieurs de ses disciples n'aient joui de quelques-unes de ces faveurs. Mais une assertion sur cela ne vous avance pas à grand' chose. Cependant, comment pouvoir rendre de pareils faits indubitables à un tiers et avérés pour lui? L'historique même qu'on lui en rapporterait pourrait occuper sa curiosité pour un moment, sans lui donner la conviction. Je reviens donc à mon goût pour les principes, en vous engageant à les approfondir, de manière à ne plus être étonné que de pareils faits existent quelquefois; mais à l'être, au contraire, qu'ils n'existent pas universellement, puisque tels sont les droits et les éléments de notre vraie nature. Au reste, il y a des mesures sans nombre dans la distribution de ces faveurs; ceux que j'ai connus n'ont joui que dans des mesures partielles, et qui n'étaient que le fruit de leurs travaux. Les élus d'un autre ordre jouissent par l'action gratuite et volontaire de la sagesse qui est au-dessus de nous; vous devez sentir quelle est la différence. Enfin, monsieur, si vous voulez d'amples détails sur ces objets, ouvrez nos Saintes Écritures, elles ne sont que le recueil de ces œuvres de l'esprit sur les élus; et ces œuvres ou ces communications vous offriront toutes sortes de couleurs, toutes sortes de nuances, sans avoir la crainte des alliages qui se trouvent si souvent chez les élus d'une moindre classe. Voyez ce qui fut recommandé à Böhme lors de son élection : ce fut de lire avec soin les Écritures.

Le parallèle que vous me demandez, entre sa nomenclature et la nôtre, serait un peu long à faire par écrit; je vais me borner au point que vous me citez. La lance, composée de quatre métaux, n'est autre chose que le grand nom de Dieu composé de quatre lettres. C'est l'extrait de ce nom qui constitue l'essence de l'homme; voilà pourquoi nous sommes formés à l'image et à la ressemblance de Dieu, et ce quaternaire que nous portons et qui nous distingue si clairement de tous les êtres de la nature, est l'organe et l'empreinte de cette fameuse croix dans laquelle l'ami Böhme nous peint si magnifiquement l'éternelle génération divine, et la génération naturelle de tout ce qui reçoit la vie, soit dans ce monde, soit dans l'autre.

Digitized by Google

Égaré en allant de 4 à 9, signifie en allant de l'esprit à la matière qui, selon les nombres, offre 9 dans la dissolution. Böhme donne à 9 une autre signification en le regardant comme le premier après 10. Il n'a pas tort ni nous non plus; il peint ce nombre dans l'ordre divin, et nous dans l'ordre élémentaire, et l'intelligence approuve de grand cœur tous ces différents rapports, parce qu'elle sait que chaque nombre est universel; vérité des plus certaines, mais qui demande des conceptions bien calmes pour être saisie, et qui demanderait des volumes pour être développée. Böhme a dit la même chose que mon 4 et 9 sous d'autres termes, lorsqu'il dit que l'homme s'est égaré en allant du second principe, qui est l'amour et la lumière, au premier, qui est l'angoisse et les ténèbres.

Quant à la loi 56, je n'en ai encore trouvé numériquement aucune trace dans Böhme, et je vous avoue que c'est une clarté qui m'a été donnée personnellement lors des instructions que je faisais à Lyon, il y a vingt ans. Elle tient à la connaissance des propriétés et progressions du nombre 8, chose dont je ne croirais pas profitable de vous parler avant de vous être familiarisé avec notre langue numérique; et cette familiarité ne peut guère s'acquérir par lettres. Aussi remettons ce point pour les temps favorables que j'ose espérer de l'avenir. Mais si Böhme n'en parle pas numériquement, il en parle très-clairement dans sa doctrine. Car de quoi ne parle-t-il pas? et lorsqu'il nous peint l'être pervers et ceux qui lui ressembleront, plongés pour jamais après ce monde dans les horreurs du feu du premier principe, allumé par les prévaricateurs eux-mêmes, il me montre en nature l'état de ce nombre 56, dans lequel les criminels resteront, tandis que les êtres purifiés et justes parviendront à 64, qui est l'unité.

Je n'ose accepter le livre allemand que vous avez eu la bonté de m'offrir, si ce n'est à condition que vous m'indiquerez les moyens de vous en faire passer le montant, et vous prévenant que nous n'avons que des assignats, et qu'il faut que vous ayez la bonté de me fixer le prix du change, afin que cela ne soit nullement à vos frais. J'ai des moyens pécuniaires au delà de mes besoins; ainsi ne me ménagez pas. Je vous félicite encore, monsieur, et c'est des grâces que vous me dites recevoir journellement. J'espère que la Providence ne fera que les augmenter pour vous; je le lui demande avec grande instance.

Je vous en prie, sachez de votre ecclésiastique s'il est assez plein du système de Böhme sur la génération de l'âme des hommes pour n'avoir

Digitized by Google

aucun doute sur cet article. Je vois bien Böhme distinguer l'âme animale de l'âme divine, dans leur nature; mais je ne les lui vois pas distinguer clairement dans leur génération. Or nous avons sur cela de grandes bases qui me tiennent un peu en garde; c'est le seul point sur lequel j'aie besoin d'épier ce divin auteur; je suis à ses pieds sur tous les autres points de sa doctrine.

Adieu, monsieur, une petite part dans vos bonnes prières.

LETTRE XIV

M., le 26 novembre 1792.

Votre intéressante lettre du 6 novembre m'a fait d'autant plus de plaisir que je craignais que la mienne du 16 octobre s'était perdue. Vous me demandez si mon vieil ecclésiastique, qui a quitté son état depuis longtemps parce que ses confrères l'ont chagriné, parle français; il ne le parle pas. Dans notre capitale, la langue française est la langue du monde et des sociétés; l'allemand, celle des études, des affaires et du gouvernement. Pour moi, je parle le français; c'est chez moi une ancienne habitude.

Si vous exécutez votre projet, qui, après ce que vous me faites espérer, devient le mien, vous trouverez non-seulement dans chaque ville, mais presque dans chaque maison quelqu'un qui parle le français, et j'ose me flatter que notre pays vous intéressera; et si mes espérances pour l'avenir se réalisent, personne ne connaîtra mieux le prix de l'exécution de votre projet que moi.

Vous souffrez pour un père, et moi pour ma fille qui, par une maladie attachée à son sexe, est conduite quelquefois jusqu'au bord du tombeau. J'ai été souvent obligé de la quitter pendant des semaines

Digitized by Google

entières pour assister aux séances de notre grand Conseil à la capitale; ce sacrifice me coûtait d'autant plus qu'elle a sa confiance entièrement en moi.

Je reviens à votre lettre, et vous remercie du cadeau de la lance composée de quatre métaux, et pour votre grande idée que chaque nombre est universel. Cette pensée de l'universalité des nombres a germé chez moi, et je vous transcrirai la suite des réflexions qui se sont présentées à mon esprit à ce sujet. Il est non-seulement vraisemblable, mais, d'après la Sainte Écriture, hors de doute que la souveraine sagesse ait disposé toutes choses à sa mesure, son *nombre et son poids*. Sap., XI; v. 21.

Il est non-seulement possible, mais d'après notre faible raison très-vraisemblable que toutes les choses qui forment ensemble une même classe, un même genre plus ou moins étendu, portent un signe, un caractère commun par lequel la souveraine sagesse a jugé à propos de les distinguer aux êtres intelligents, comme appartenant à une classe commune. Il est encore possible, me suis-je dit, que ce signe commun à toute une classe soit un nombre. Dans cette hypothèse, chaque nombre, peut-être, désignera une idée générale; c'est-à-dire désignera une idée qui renferme toutes celles de la même classe. Cette hypothèse a un beau titre en sa faveur, le témoignage successif des hommes instruits et vertueux de chaque siècle, depuis au moins deux mille quatre cents ans. Mais encore n'est-elle pour moi qu'une hypothèse, jusqu'à ce que j'aie des preuves plus fortes que la simple tradition. Il faut essayer une clef soi-même, avant que l'on puisse être sûr qu'elle ouvre tant de portes.

Pour savoir si les anciens ont eu une clef semblable, j'ouvre les vers dorés de Pythagore; je trouve qu'il y jure par le sacré quaternaire. J'ouvre son commentateur Hieroclès, et je vois que Pythagore ayant appris en Égypte le nom des noms expliqué en quatre lettres l'avait appelé Tetractys, le quaternaire, ce qui signifiait : *Source de la nature, qui coule toujours*. M'en fallait-il davantage pour me mettre sur les voies? Dans un moment de silence et de méditation, je trouve que le nombre 4 pourrait bien être attaché à tout ce qui sort immédiatement de cette source, j'applique mon hypothèse, et je trouve le Réparateur qui paraît sur la terre, après quatre fois mille ans. Quatre évangélistes, et, ce que personne ne paraît avoir observé, 22 épîtres des apôtres, y compris l'Apocalypse, deux et deux font quatre. Prophètes, 22 livres

Digitized by Google

dans l'Ancien Testament. J'applique mon hypothèse aux inventions les plus ingénieuses, je trouve 22 lettres dans l'alphabet, et les dix nombres se réduisent au quaternaire 1, 2, 3, 4.

Je n'ai lu de B. que le commencement de la conversion et quelques épîtres. J'ignore la nomenclature de ses nombres. Le vieux ecclésiastique ne m'a pas parlé de nombres non plus. Il m'a répondu à votre question une hypothèse trop longue pour que je puisse vous en parler à présent.

Le petit livre allemand dont je vous ai parlé est rare; mais sa valeur mercantile est minime, et pour moi nulle, parce qu'accidentellement je possède deux exemplaires, et je prends la liberté de vous en adresser un par Lyon, par le canal de M. Willermez; je le remettrai après-demain à la diligence qui passe d'ici à Lyon.

Par les soins de mon vieil ecclésiastique, je suis en possession d'un exemplaire complet de notre ami B., et j'ai reçu d'Allemagne un commentaire intéressant, in-4°, de cet auteur.

Adieu, monsieur, croyez à mon amitié, à ma reconnaissance pour vous, comme vous croyez à votre propre existence; ne m'écrivez pas jusqu'à ce que vous ayez encore une lettre de ma part, car sans cela votre lettre risquerait de se perdre.

LETTRE XV

M., le 14 décembre 1792.

De retour d'un voyage, et à côté de la chambre de ma fille bien malade, je continue ma lettre du 28 novembre que je fus obligé d'interrompre subitement. Vous me ferez plaisir de me mander, dans votre première lettre, si je me suis trompé dans mon calcul du 28 novembre.

Digitized by Google

La liaison des vérités, l'étendue surprenante de quelques-unes, la possibilité d'une arithmétique *universelle*, plus belle encore que celle que Leibnitz projetait; un *Novum Organum*, pour découvrir la vérité, meilleur que celui du chancelier Bacon, tout cela sont des aperçus qui, suivant ma façon d'envisager ces objets, ont un fond de réalité dans la science des nombres naturels. Mais je vous avoue que mon cœur avide de la source, songe principalement au chemin qui y conduit, et négligerait pour cela volontiers tout le reste. Les renseignements des différents passages de B., que vous avez trouvés le plus à plomb sur cet objet, me feraient le plus sensible plaisir.

Dans mon avant-dernier voyage à B., le vieux ecclésiastique, que j'appellerai notre abbé, pour abréger, m'a parlé de sa théorie sur l'origine de l'âme divine et animale de l'homme; il était détaillé jusqu'aux dernières nuances sur cette matière; mais je ne vous rapporterai que les principaux traits qui me sont restés. J'espère qu'avec le temps vous lui parlerez vous-même, il entend un peu le français, quoiqu'il ne sache pas s'y énoncer : je vous servirai d'interprète. Suivant lui, il existait avant l'origine du monde trois hiérarchies : la première, celle de *Michael*, formée d'après les propriétés du père, remplie de désirs, pleine de feu, et dévorée de la faim de Dieu, cherchant sans cesse de s'approcher de lui de plus en plus.

La seconde, celle de *Lucifer*, formée d'après les propriétés du fils. Le caractère de cette *hiérarchie* était un penchant impérieux d'approfondir tous les mystères de la divinité, une soif inextinguible de connaissances et de lumières.

La troisième, celle d'*Uriel*, d'après les propriétés du Saint-Esprit. Son caractère est un désir insatiable de jouir de Dieu et de se délecter en lui. *Lucifer* tomba parce qu'il voulait savoir par expérience et d'une manière empirique ce que c'était que le feu et les ténèbres. Toute sa hiérarchie ne tomba pas entièrement avec lui; mais tout fut expulsé, et c'est de la partie restante et non aussi coupable et aussi dégradée que fut formé le souffle divin qui anima notre premier père. L'état d'incarnation devait servir d'épreuve à cette classe d'êtres, et si Adam, par son obéissance, avait soutenu l'épreuve, alors il serait remonté à toute la splendeur dont jouissait Lucifer auparavant. Après la chute de Lucifer, il fut créé un nouvel univers, et c'est de cet univers qu'Adam reçut son âme animale; il perdit par sa chute la lumière divine, et eut en sa place l'esprit astral ou la raison pour guide.

Digitized by Google

Il ne m'appartient en aucune manière de dire mon avis sur cette hypothèse, outre que mon attention et mes désirs sont tournés principalement d'un autre côté, vers un mystère bien plus important, vers celui que saint Paul confie aux Colossiens. De toutes les choses la plus nécessaire, la plus sublime et peut-être la plus rare, c'est le vrai *Christianisme*; et la manière d'y arriver est, selon ma terminologie à moi, le *grand œuvre*. Les écrits de notre ami B., pour lesquels je ne cesserai jamais de vous avoir de l'obligation, contiennent des choses sublimes sur cette matière. Les Saintes Écritures, qui ont été la source où B. a puisé son trésor, vos écrits renferment, à côté des principes de votre école qui tendent vers l'œuvre des communications physiques, encore des vérités de la plus grande importance sur mon sujet favori. A côté de toutes ces richesses, il ne reste plus à désirer qu'une main secourable qui nous indique l'ordre dans lequel nous devons employer et jouir de ces matériaux, et surtout qui dirige notre attention sur l'ordre des parties intégrantes qui constituent l'opération du grand œuvre, pour que, dans l'idée que nous nous formons de ces opérations, nous ne fassions pas un cercle vicieux. Si vous avez la bonté de m'écrire là-dessus, comme vous et moi nous nous entendons, il ne faudra guère plus qu'une page pour cela.

J'espère que vous avez reçu le petit livre allemand que je vous adressai par Lyon; mandez-moi, s'il vous plaît, ce que vous pensez des lumières de l'auteur, mandez-moi aussi l'édition et la page des *Lettres édifiantes* qui a confirmé votre découverte sur l'hypoténuse. Ce même carré de l'hypoténuse m'a procuré une fois une satisfaction du même genre, quoique pas de la même espèce. Quand viendra l'heureux temps où nous ferons de l'arithmétique ensemble? Je vous prie de me faire parvenir vos lettres sous la première adresse à B.

Continuez-moi toujours votre bon souvenir devant notre divin maître, et soyez persuadé que personne ne vous est plus attaché que moi.

P. S. Avant que d'avoir pu fermer cette lettre, il m'est arrivé un événement qui coûte cher à ma sensibilité. C'est la perte de ma fille; mon cœur y était peut-être trop attaché, et Dieu a voulu m'ôter ce bien. Elle a souffert plusieurs années avec une patience et une douceur angéliques. Ses souffrances ont porté son caractère à un degré de bonté et d'amabilité extraordinaires.

Pardonnez-moi la hâte avec laquelle je fus obligé de vous écrire toute cette lettre.

Digitized by Google

LETTRE XVI

—

A Amboise, le 1er janvier 1793.

J'ai reçu vos deux lettres, monsieur; la dernière m'a donné de la tristesse en y voyant l'affliction qui vous est envoyée. La même douleur m'attend chaque jour, mon père étant sans espoir de rétablissement et n'ayant résisté jusqu'à ce moment à la mort qui l'affaisse de toutes parts, que par la riche constitution que la nature lui a donnée, ce en quoi lui et moi ne nous ressemblons en rien; car mon physique quoique sain, est aussi frêle que le sien a été soigné par notre mère commune.

Sûrement c'est un de mes vœux les plus ardents que celui de me rapprocher de vos contrées ainsi que des bords du Rhin où j'ai de précieuses relations; mais je ne peux prononcer sur aucun de ces projets tant que je serai lié comme je le suis, soit par les devoirs sacrés qui me retiennent ici, soit par les entraves que notre gouvernement met aux voyages des citoyens français. Espérons que la Providence disposera tout dans sa sagesse, et remettons-nous entre ses mains.

L'aperçu que vous m'exposez sur les nombres a beaucoup de vrai, particulièrement ce qui a rapport aux propriétés de l'universel quaternaire; mais il y a aussi du conventionel, et, dans cet ordre de choses, il n'en faut pas. Or, ce qui est conventionnel, ce sont vos rapports des quatre évangélistes, des vingt-deux épîtres des apôtres, des vingt-deux lettres, etc. La quantité des évangélistes admis pouvait être plus considérable qu'elle ne l'est, sans que le nombre 4 y perdît rien. Vous savez qu'il y en a eu peut-être cinquante; vous savez que quelques épîtres sont en litige pour leur authenticité; vous savez que la quantité des lettres hébraïques a varié, etc. Mais ce qui est une base réelle, c'est l'apparition du Réparateur à l'époque du 4me millénaire. C'est surtout la réduction de 1, 2, 3, 4, au dénaire, toutes choses que des volumes entiers seraient insuffisants pour développer dans leur entier.

Digitized by Google

Ce que vous me demandez au sujet de lettres édiflantes, se trouve dans le vingt-sixième volume, in-12, p. 146, édition de Paris, chez Mérigot, 1783. Les citations de notre ami B. sur les nombres, ne me sont pas localement très-présentes; mais cependant cherchez dans la *Triple vie*, ch. III, nos 17, 18, sur le ternaire et les six et sept formes de la nature. Le ch. IV, sur le même sujet. Le ch. VI, no 65, sur le *Quaternaire* ou la croix; ch. XVI, no 49, sur le nombre 9 et le nombre 10; ch. X, nos 31 et 32, sur les deux sénaires et le nombre 12; ch. XI, no 94, sur les *Turcs*, qui atteignent le nombre 1000 (chose qui m'a bien étonné, et que je n'entends pas encore assez bien pour savoir si je dois la croire ou la rejeter), etc. Car dans vos lectures vous ferez vous-même bien des rencontres de ce genre, attendu qu'il parle de tout dans chacun de ses ouvrages, mais avec plus ou moins d'étendue.

Quant à la voie que vous cherchez pour atteindre ce qui est vraiment le grand œuvre, lisez la douzième des *quarante questions*, depuis le no 12 jusqu'au no 22 inclusivement, et vous verrez là à qui vous devez vous adresser, et s'il est possible de montrer aux hommes plus clairement le but, le chemin qui y mène et les trésors qui nous y attendent, si nous avons le courage de nous renouveler assez pour y atteindre.

Ce que votre abbé vous a dit sur les âmes est un extrait littéral de la doctrine de l'auteur, sur *les Trois trônes;* mais je n'ai encore vu nulle part, dans cet auteur, que *c'est de la partie restante et moins coupable* de la hiérarchie tombée que fut formé le souffle divin qui anima notre premier père.

Je copie vos paroles, et elles me semblent si éloignées de l'esprit de l'auteur et des vrais principes, que je présume que vous avez pu ne pas les saisir de la bouche de l'abbé, telles qu'il vous les a dites; ce que vous vérifierez quand vous le pourrez. Au reste, tout ce que vous m'exposez de sa part ne répond point à ma consultation. Je demandais seulement si l'auteur donnait des preuves convaincantes de ce qu'il avance sur la génération successive des âmes humaines, qu'il fait dériver et engendrer les unes des autres comme cela se passe pour l'ordre physique; car ma question tombe sur les âmes spirituelles et non point sur les âmes animales. Je vous ai dit que l'auteur distinguait bien ces deux sortes d'âmes, quant à leur nature; mais que je craignais qu'il ne les confondît dans la loi de leur génération. C'est un point que je n'ai pas encore pu bien démêler dans la doctrine de notre auteur chéri, tant le sujet en est profond. Je cherchais des secours sur cela dans votre

Digitized by Google

abbé, puisqu'il le lit depuis si longtemps; mais j'attendrai des circonstances plus favorables, car vous allez être, ce me semble, éloigné de lui, puisque vous retournez à Berne, et vous savez qu'on ne peut jamais traiter les choses avec autant de profit par des lettres que par conversation.

Je n'ai point encore reçu le cadeau que vous voulez me faire du livre allemand. Voici tout ce que je sais de son histoire, jusqu'à présent. La personne que vous aviez chargée de le remettre à la diligence de Lyon, l'a mis à la poste; il a été taxé seulement 45 liv. 12 s. M. Willermez a fait des réprésentations qui ont été envoyées à notre administration générale des postes, à Paris; elle a décidé que si le paquet ne contenait point d'assignats ni autres effets précieux, il fallait le taxer comme le sont ordinairement les livres et les feuilles imprimées.. M. Willermez a ouvert le paquet en présence du directeur, qui, ne voyant qu'un livre, a réduit la taxe à 48 s. De là, il me l'a adressé, par la diligence, non ici, parce qu'il ne savait pas que j'y fusse, quoique l'adresse que vous aviez mise eût dû lui servir de guide, mais à Paris, où je crains qu'il ne soit arrivé encore quelque accroc, soit de la part des valets des diligences, qui ne sont pas si attentifs ni si experts que nos facteurs de poste, soit de la part des gens de la maison où je loge, à Paris, et qui, pour m'envoyer le paquet ici, auront écrit, comme ils auront pu, mon adresse, c'est-à-dire qu'ils l'auront barbouillée; car la princesse est à la campagne avec tout son monde d'élite, et ne laisse à Paris que le bas-chœur qui communément n'est pas subtil à manier la plume. Je vais faire faire des informations sur cela à Paris et, aussitôt que le livre me sera parvenu, je vous en accuserai la réception.

Adieu, monsieur, je vous quitte pour retourner auprès de mon malade; mais je ne veux point vous quitter sans vous souhaiter toutes les satisfactions que vous pouvez désirer, à la tête desquelles vous et moi mettrons sûrement toutes les bénédictions divines dont nous avons besoin. Voilà la bonne année que je vous envoie. Souhaitez-moi en retour le bonheur de pouvoir un jour vous embrasser, et faire connaissance avec vous, et je vous en remercierai d'avance.

Vous ne me dites point si vous avez reçu *le Nouvel Homme;* mettez-vous à l'aise sur le jugement que vous en aurez porté; vous savez ce que j'en pense moi-même; et puis il est bon de toujours rabaisser l'amour-propre des auteurs.

Digitized by Google

LETTRE XVII

—

B., le 23 janvier 1793.

Sans une foule d'occupations de toute espèce, je n'aurais pas tardé jusqu'aujourd'hui, monsieur, pour répondre à votre intéressante lettre du 1er janvier, que j'ai reçue le 11, à côté des séances de notre grand Conseil. On m'a placé dans deux comités dont l'un est d'une importance majeure; leur travail engloutit presque tout mon temps et absorbe presque toutes mes forces. La perte que j'ai faite m'est ici peut-être encore plus sensible qu'à Morat : l'âme de ma fille était intimement liée à la mienne. Ce qui d'abord m'a donné de la force pour soutenir le choc était la lecture de quelques passages de B.; depuis mon retour à B., ayant été distrait de cette lecture, je n'ai pas eu le même secours pour combattre les images douloureuses qui se sont présentées à mon esprit; et si jamais de ma vie j'eusse eu le désir de jouir des communications physiques d'un certain genre, l'idée m'en serait venue après cette triste séparation, d'autant plus que notre ami B. croyait la chose possible, quoique difficile, dans un passage remarquable des XL questions, quest. 26, n° 13. Le désir de savoir si son esprit correspondait encore avec les sentiments de mon cœur, le désir d'être tranquillisé sur son état actuel, etc., auraient certainement pris le dessus chez moi; mais je me suis fié à la volonté de Dieu qui est sans bornes, et j'ai tâché de perdre sur ce point, comme sur tous les autres, ma propre volonté pour n'accepter que la sienne.

Si vous prévoyez le temps auquel vous serez libre d'exécuter vos projets de voyages qui me tiennent à cœur, ayez la bonté de m'en avertir aussitôt que possible.

La partie essentielle de mon aperçu sur les nombres naturels est la base, c'est-à-dire l'idée que la Providence ait voulu attacher un nombre comme un signe caractéristique à toutes les manifestations, à tous les

Digitized by Google

effets, à tous les résultats d'une même cause, et qui serait à la tête de cette classe d'idées, pour que l'homme attentif puisse, en apercevant ce nombre, dès que ce n'est pas lui-même, mais la Providence qui l'a tracé sur cet objet, reconnaître que cette idée appartient au même genre. C'est là-dessus qu'un mot de rectification de votre part me ferait le plus grand plaisir. L'observation que vous avez eu la bonté de me communiquer sur le conventionnel de quelques-uns de mes exemples, je l'ai faite aussi. La première Église, me suis-je dit, a gardé quatre évangiles ; la Providence, dans une occurrence essentielle, n'aurait-elle pas dirigé ce choix, etc.? A ce sujet, il ne me reste qu'une question à vous faire, qui est : si vous admettez ma manière de chiffrer, c'est-à-dire si vous admettez que 22 soit égal à 4, ce qui servirait, dans notre arithmétique, à faire des réductions et peut-être des découvertes. Suivant ce calcul, 13 de même que 22, 31, 40, 112, 121, 202, 211, 301, 400, 1003, 1111, 1102, 1120, 1300, 4000, ferait 4.

Je vous rends bien des grâces pour l'indication des *Lettres édifiantes ;* leur collection complète devient rare chez nous, de sorte que je n'ai pas encore pu découvrir le XXVIe vol. Quant au nombre de l'ami B., comme il se sert d'une clef à lui, je suis obligé de suspendre encore nos recherches sur cet objet. Il faut toujours aller au plus pressé dans cette courte vie, la mienne surtout est hachée en mille morceaux par ma position actuelle.

Je vous remercie aussi de tout mon cœur pour l'indication des n°s 12 à 22, de la 12e question des XL. L'importance de ce peu de n^os exige une étude profonde. Je me propose d'écrire pour mon propre usage un aperçu sur cette matière, que je soumettrai à votre jugement et à votre correction. En attendant, je vais vous tracer la première esquisse des contours de mon hypothèse. Vous voudrez bien me dire, à ce que je me flatte, où elle s'écarte de la vérité, et si elle peut, avec quelques corrections, s'approcher de notre ami B., qui ne m'est pas encore connu, parce que je n'ai jamais pu trouver assez de loisir pour embrasser l'ensemble de ses idées; je ne le connais que par des lambeaux fort éloignés les uns des autres.

Je me représente qu'il y a dans notre âme, dans le plus secret de notre raison, un sanctuaire, un *miroir* qui seul reçoit les rayons de la lumière céleste, qui éclaire tout homme venant au monde. Cette lumière céleste, ce soleil luit toujours sans interruption : c'est le verbe *logos*, qui, dans son temps, s'est incarné même pour se ma-

Digitized by Google

nifester d'une manière plus frappante encore aux pauvres mortels. Dans le miroir qui reçoit ses rayons, nous voyons toute chose, même les objets extérieurs qui, dans l'état éveillé, nous sont transmis par les sens. Ce n'est pas que nous ayons besoin des sens pour voir les objets extérieurs dans ce miroir, l'expérience prouve le contraire; mais dans l'état ordinaire et éveillé de l'homme, les sens affaiblis ou détruits empêchent que les impressions extérieures arrivent jusqu'au miroir. Aussi longtemps que nous ne faisons que voir les choses extérieures dans cette glace et que nous réglons la conservation de notre corps et de notre vie temporelle sur cette vue, les choses vont bien et le miroir reste pur; mais dès que notre volonté saisit les images qui se présentent dans le miroir, qu'elle les désire, qu'elle veut s'y unir et qu'elle les regarde comme son souverain bien ou qu'elle s'en effraye, alors notre imagination les fixe, les corporifie, pour ainsi dire, parce qu'elle est de la même trempe que le miroir. Cette corporification couvre la glace de nuages tout comme si une haleine impure y avait passé; et quoique le soleil luise toujours dessus, le miroir, obscurci et entaché, ne rend plus que les objets les plus grossiers des sens. Ce n'est qu'en nous détournant de ces images et en fixant notre attention sur les parties du miroir qui ne sont pas salies, en désirant avec ardeur de nous unir au verbe qui y luit, que les traces de l'haleine impure disparaissent peu à peu; et par notre forte volonté, par notre désir d'union, les rayons du soleil, se fixant tout comme les images des objets extérieurs et sensuels, se sont fixées par notre désir d'union. Alors ces rayons, devenus substantiels, s'unissent à notre âme et lui servent de nourriture, et peu à peu l'éclairent, non-seulement par ce miroir, mais immédiatement, directement et dans toute sa plénitude. Mon hypothèse, pour laquelle je désirerais beaucoup vos observations, a quelque rapport éloigné avec le système du P. Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, dans le commencement de sa morale, et dans ses *Méditations chrétiennes*. Les passages de saint Paul, Cor., 1, 13, ch. 12, vers. *item*, 2e ép., chap. 3, vers. 18 paraissent confirmer mes idées sur ces objets. Dans le 33e ch. de l'*Exode*, vers. 20, le Seigneur dit à Moïse : « Nul homme ne me verra étant vivant. » « Lorsque l'on ne craint et que l'on ne désire fortement que Dieu, l'on n'est plus vivant par rapport au monde, et si la glace de notre cœur est pure, nous pouvons espérer ce bonheur. » Math., 5, 8. Je suis bien fâché des contre-temps arrivés

Digitized by Google

au petit livre allemand; j'espère qu'il sera arrivé présentement à bon port. J'ai donné commission au libraire Luguiens, de Lausanne, de m'apporter de Paris le *Nouvel Homme*, et je l'attends tous les jours.

Adieu, monsieur, vous êtes plus près de mon cœur que vous ne croyez; et je prie notre Divin Maître de vous combler de ses bénédictions. Vous m'avez, pendant le courant de l'année qui vient de s'écouler, indiqué des trésors. Le peu dont j'ai déjà pu en jouir suffirait déjà pour me soutenir dans une perte à laquelle j'aurais peut-être succombé sans ce secours, à cause des circonstances.

J'espère que la Providence voudra bien une fois nous unir, pour que je puisse jouir en paix de votre amitié et de vos lumières.

LETTRE XVIII

—

A Amboise, le 13 février 1793.

Je ne me suis pas pressé de vous répondre, monsieur, croyant que je recevrais avant peu une seconde lettre de vous, pour me remercier d'un cadeau que je vous ai adressé dans la personne de M. le comte Divonne. Ce jeune homme est plus avancé que moi dans les faveurs intérieures et divines, parce qu'il vaut mieux que moi, qu'il mérite un meilleur traitement. Je ne vous ferai pas son historique, parce qu'il vous l'aura fait lui-même. J'attends avec impatience de savoir si vous vous êtes vus; et, en attendant, je vais répondre à votre lettre du 23 janvier.

Je vous plains des tristes privations que vous éprouvez. La Providence m'a affligé aussi de mon côté en m'enlevant le père le plus tendre et le plus respectable. Je l'ai perdu le mois dernier. Depuis ce moment, j'ai des affaires par-dessus la tête, et, avec cela, je ne sais

Digitized by Google

quand elles finiront, vu mille anicroches dont je vous épargnerai l'ennuyeux détail. Si j'étais libre, mes vœux me porteraient bientôt à Berne, je m'en suis clairement expliqué à l'ami Divonne; mais nos entraves intérieures sur les certificats et passeports sont un obstacle. En outre, j'ignore si nous autres, Français non émigrés, pouvons nous flatter d'être bien vus chez l'étranger, après ce qui s'est passé chez nous. Rappelez-vous ce que vous m'en disiez vous-même, il y a deux ou trois mois, et ayez la bonté de me dire franchement ce que vous me conseilleriez de faire ou de ne pas faire dans ces circonstances.

La Providence n'a pu attacher aux êtres le nombre comme signe. Elle a donné la propriété à chaque être, et cette propriété se manifeste par le nombre, qui, comme vous le voyez, en est le fruit; la langue interne et naturelle au lieu de n'en être que le cachet; sans cela les nombres seraient une chose externe et morte. Il est possible que la Providence ait présidé à la conservation des 4 évangiles, comme on ne peut nier qu'elle a présidé à tout; mais je ne crois pas qu'elle y ait présidé directement; et je persiste à ne pas faire fonds sur ce rapport. Votre réduction des nombres 22, 31, etc., est fort dans les principes; mais il faut bien se garder d'en confondre les résultats, puisque les éléments en sont différents. Ainsi je vois bien 4 régner dans la série que vous m'offrez, mais je le vois partout régner avec un différent caractère; c'est là une des attentions indispensables qu'il faut avoir si l'on ne veut pas tout dénaturer. Tout se ressemble et rien n'est égal; voilà un axiome fondamental. Vos idées sur le miroir de l'âme me paraissant très-saines, elles le seront encore davantage quand elles auront passé par la filière de la régénération. Lisez la première partie de *Mensch werdung*, chap. XIII, v. 1er, et vous verrez d'où nous devons tirer nos instructions. Aussi depuis que je lis notre délicieux Böhme, je regarde tout ce que j'ai écrit comme des jeux de mon enfance dans la sagesse, quoique j'aie la cinquantaine, et je me propose à l'avenir de marcher avec plus de circonspection. J'ai reçu depuis un mois votre livre allemand; j'en ai parcouru ce que j'ai pu, au milieu de mes occupations et avec mon peu d'instruction dans votre langue. L'auteur me paraît un homme de bien et assez rempli d'érudition. Je crois qu'il fait plus de cas de l'ouvrage en question qu'il ne le mérite; mais d'ailleurs, comme je me trouve dans des circonstances plus favorables pour l'étudier plus fructueusement, recevez mes remercîments pour ce présent

Digitized by Google

qui m'est doublement cher en ce qu'il me vient de votre main. Puisque nous en sommes sur les livres, ayez la bonté de chercher dans votre *Histoire ecclésiastique*, d'Arnold, in-folio, 2me volume, 3me partie, ch. XXVI, p. 556, 558, 559, vous y trouverez des choses qui vous surprendront, relativement aux événements qui viennent de se passer chez nous, et particulièrement sur le renversement de notre dynastie royale. *Joachim Greulich* l'a vu en 1653, et il y a près d'un siècle que cela est imprimé. Vous qui aimez à rencontrer de pareils témoignages en faveur des communications, je me fais un plaisir de vous indiquer celle-ci comme des plus frappantes que j'aie vues.

Adieu, monsieur, puisse la Providence me procurer les facilités de me rapprocher de vous; ce sera pour moi une des plus grandes marques de sa bonté. Mille choses à M. Divonne, je vous prie.

(*Manque la lettre de Kirchberger du .... février* 1792.)

LETTRE XIX

—

Amboise, le 6 mars 1796.

Vous allez peut-être me trouver bien difficile, monsieur, mais les 36 L. me frappent moins qu'elles n'ont frappé votre abbé. Le calcul romain a quelques bases vraies, comme tout ce qui court dans ce monde, mais il est si mêlé de conventionnel, qu'il rend peu de chose. Tout ce que vous en tirez par votre opération est les 18 siècles; et par l'addition de 3 et de 6, de 1 et 8, le nombre 9 qui, selon la figure, est le carré des trois couronnes, ou plutôt des trois croix. Enfin je ne vois qu'une époque de temps, et nulle ouverture sur l'action de l'esprit qui doit concourir avec cette époque. Le calcul arabe va plus loin, aussi

Digitized by Google

est-il un meilleur guide; il nous peint en nature les passages : *Mille ans sont comme un jour*, par les trois zéros qui suivent l'unité, et qui ne sont que l'image de ce monde passager et apparent qui est comme nul devant cette vivante et éternelle unité. Il nous peint par là le développement de l'ouvrage de six jours, ce qui a induit plusieurs sages à ne donner que 6,000 ans de durée à ce transitoire phénomène, et nous amène à la 7me opération qui, lors de la création du monde ne fut que le sabbat de l'esprit, tandis qu'à la fin elle sera le sabbat de Dieu. Je crois donc que le calcul arabe porte un peu plus loin que le calcul romain l'époque en question, et suis persuadé que les grands coups ne seront frappés qu'après notre sixième millénaire, c'est-à-dire après les deux mille ans de notre ère actuelle. Je n'en suis pas moins persuadé que les choses sont déjà commencées, et en cela votre calcul romain a une sorte de coïncidence avec les événements de notre temps, ce qui est toujours un aperçu qui ne gâte rien, pourvu qu'on le tienne dans sa mesure; mais quant aux trois couronnes, il me semble n'y avoir aucun rapport; et pour trouver le sens de ces trois couronnes, je crois qu'il faut monter plus haut que le calcul romain, et même plus haut que le calcul arabe. Il faut porter ses regards jusque dans la marche de l'Esprit de vie qui, depuis le commencement des choses, cherche à rentrer dans tous les royaumes que nous avons laissés perdre, et qui n'y peut rentrer que progressivement. Ces trois royaumes, on les peignait, dans ma premièr eécole, sous les noms de *naturel*, *spirituel* et *divin*, et, dans l'homme, sous ceux de *pensée*, *volonté* et *action*. Böhme nous les peint par ceux du *feu*, de la *lumière* et de la *nature;* par nos trois principes, notre triple vie; c'est donc là seulement où nous pouvons trouver le sens des trois couronnes. Le royaume naturel et figuratif a duré jusqu'à Jésus-Christ, et l'esprit qui a traversé ce royaume prend là sa première couronne. Depuis Jésus-Christ jusqu'au 7me millénaire, c'est l'époque du royaume spirituel ou de la lumière, suivant Böhme, et c'est dans cet intervalle que s'obtient la 2me couronne. La troisième ne peut se montrer que par la conquête du royaume d'Iris ou du feu; et toutes les notions nous annoncent que cette troisième ou triple couronne ne peut paraître que dans le sabbat de Dieu, tant en général qu'en particulier, parce que vous savez que tout se répète dans l'individu comme dans l'espèce, pourvu que nous soyons hommes de désir. L'ami Böhme dit des choses si profondes et en même temps si frappantes sur cela, que vous pouvez y puiser à longs traits. Lisez les numéros qui suivent le

Digitized by Google

44°, ch. XXX, du *Mysterium Magnum*, lisez en général tout ce qu'il dit des progressions de l'Église d'Hénoch, et vous verrez comme il nous met lui-même sur la voie, et en même temps combien nos instructions et les siennes ont des liens de parenté. Je ne peux m'étendre sur ces grands sujets dans une lettre; car je vous avoue que c'est un sentier qui est comme un abîme de merveilles. Venons à la communication physique de la cause active et intelligente.

Je la crois possible, et vous aussi, monsieur, de même que toutes les autres communications. Quant à mon témoignage personnel, il ne serait pas d'un grand poids, puisque ces genres d'épreuves doivent nous être propres et personnels, pour obtenir leur plein et entier effet. Néanmoins, comme je crois parler à un homme mesuré, calme et discret, je ne vous cacherai point que dans l'école où j'ai passé, il y a plus de vingt-cinq ans, les *communications* de tout genre étaient nombreuses et fréquentes, et j'en ai eu ma part comme beaucoup d'autres, et que, dans cette part, tous les signes indicatifs du réparateur étaient compris. Or, vous n'ignorez plus que ce réparateur et la cause active sont la même chose.

Malgré cela, comme j'avais été mené là par une initiation, et que le danger des initiations est de nous livrer aux violents esprits du monde, comme c'est là ce qui arriva à Adam lorsqu'il s'initia dans son imagination, *Mensch werdung* (3me part., ch. 6, n° 1), et que son désir n'était pas totalement de Dieu, je ne puis répondre que les formes qui se communiquaient à moi ne fussent pas des formes d'emprunt, car la porte est ouverte à toutes les initiations, et c'est ce qui rend ces voies si erronées et si suspectes. Je sais que l'Allemagne est remplie de ces initiations, je sais que le cabinet de Berlin ne se conduit, et ne conduit son roi que par là; or, jusqu'à présent il n'a pas à s'en louer; je sais enfin que la terre entière est couverte de ces prodiges; mais je vous répète qu'à moins que les choses ne partent du centre même, je n'y donne pas ma confiance. Je puis vous assurer que j'ai reçu, par la voie de l'intérieur, des vérités et des joies mille fois au-dessus de ce que j'ai reçu par l'extérieur.

C'est l'intérieur ou le centre qui est le principe de tout; tant que ce centre n'est pas ouvert, les plus grandes merveilles externes peuvent nous séduire au lieu de nous avancer; et, si j'osais le dire, c'est notre intérieur qui doit être le vrai thermomètre, la vraie pierre de touche de ce qui se passe hors de nous. Si notre cœur est en Dieu, s'il est réel-

Digitized by Google

lement divinisé par l'amour, la foi et l'ardeur de la prière, aucune illusion ne nous surprendra.

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Nous n'aurons que les communications utiles à la chose, que celles enfin que nous devons avoir; au lieu que par les initiations nous en avons dont nous ne savons que faire, et cela parce qu'il n'y a plus d'initiation autre que celle de Dieu et de son Verbe éternel qui est en nous, et qui doit tout manifester en nous et par nous, selon sa volonté. Ne nous occupons donc que de la faire renaître.

Il y a longtemps que je n'ai eu de nouvelles du comte D.; nous nous écrivons rarement. Je dois vous prévenir qu'il est au nombre des émigrés, afin que vous régliez votre conduite en conséquence. Quand je lui écris, je lui adresse mes lettres sous l'enveloppe de madame *Rasoumouski*, à Lausanne, laquelle est fort de ma connaissance. Il est lié, en outre, et même demeure, je crois, avec une princesse russe que je ne connais point, mais qui, sans me connaître, me fait, comme vous, l'honneur d'avoir un peu d'amitié pour moi. C'est avec elle qu'il est venu à Berne, et je sais qu'il y fait quelquefois des voyages; mais je sais aussi qu'il s'attend beaucoup à voir changer son triste sort, ce mois-ci, sans que lui ni moi sachions comment. Ce peu de renseignements peut vous aider à aller à la découverte, si vous le désirez; et vous pourrez lui écrire, si votre prudence vous le permet. Quant à mes projets de voyage dans votre patrie, j'en suis toujours occupé, mais sans pouvoir me promettre rien de positif ni sur le temps, ni sur le mode de leur exécution, ni peut-être sur leur exécution même. Nos convulsions politiques influent d'une manière grave sur mes affaires de famille, dont il m'est impossible de prévoir le terme. Les offres gracieuses que vous me faites augmentent mes regrets sur tous ces délais, et mes ennuis sur toutes les incertitudes qui m'ombragent dans ce moment; mais je n'en pourrais jamais profiter qu'autant que vous régleriez les choses de manière à ce que je ne vous fusse point à charge, mes moyens pécuniaires me permettent d'écouter cette convenance. Je suis charmé que l'union soit rétablie entre votre nation et la mienne. Je ne fais aucun doute non plus que je ne trouvasse bien de l'agrément à parcourir vos contrées, dont je ne connais qu'une bien petite partie, le pays de Vaud. Mais tout est subordonné pour moi aux événements et au temps. Ne vous gênez en rien pour vos courses, j'aurai plus que le temps nécessaire pour vous

Digitized by Google

prévenir en cas de possibilité; je serai fidèle à l'incognito que vous me recommandez. Cependant, c'est moins les intrigues des émigrés qui me tiendraient en garde que leurs importunités. Je suis connu d'un très-grand nombre d'entre eux; quelques-uns suivraient cahin-caha nos objets; des milliers d'autres poursuivraient ma bourse, et il me serait dur de laisser dans la peine des gens avec lesquels j'ai eu des liaisons; et cependant, ils sont si nombreux, que je me ruinerais sans leur être fort utile. Voilà, pour le moment, l'état des choses. Le temps m'en apprendra peut-être davantage. Adieu, monsieur, recevez les assurances de mon inviolable attachement, et conservez-moi la place honorable et flatteuse que vous voulez bien me donner dans votre amitié.

Manque une lettre du 15 *mars* 1793, *qui commençait ainsi :*

Il est dit que je doive toujours vous avoir des obligations. Vous me mettez en relation avec M. le comte Divonne, etc. (Ceci paraît étonnant, car le Suisse, dans la lettre du 21, répond à la 19e et à la 20e à la fois.)

LETTRE XX

A Amboise, le 26 mars 1793.

Je suis charmé, monsieur, que vous soyez content de la connaissance que je vous ai promise; vous lui avez aussi beaucoup convenu de votre côté, ce qui me réjouit infiniment d'avoir fait une si bonne affaire. Je voudrais bien être assez libre pour pouvoir répondre à votre invitation et aller vous joindre. Mais indépendamment des raisons

Digitized by Google

d'affaires que je vous ai alléguées dans ma dernière, nous sommes actuellement, dans les régions de France que j'habite, en état de réquisition permanent, pour des troubles qui se sont manifestés dans les départements voisins; personne ne peut avoir de passe-port, même pour voyager en France; je crains que nos revers dans la Belgique ne multiplient encore les entraves pour voyager dans l'extérieur. Je commence à croire que les déplorables traitements dont Joachim Greulich a menacé mon pays vont se développer. Voyez mon impuissance, et consolez-moi dans ces tristes contrariétés qui s'opposent à mes désirs.

Vu l'état d'agitation où nous sommes, je ne répondrai pas amplement à vos questions. D'ailleurs, mes lettres antérieures auraient pu vous aider, sinon à résoudre les difficultés, au moins à ne pas en apercevoir autant.

1° Je crois, comme vous, que les points de proposition peuvent s'étendre à beaucoup d'objets, puisqu'il est vrai qu'il n'y a pas un point qui ne tienne à l'infini. C'est à chacun à puiser selon ses forces, et à y voir selon ses yeux. Je croyais vous avoir indiqué quelques passages de Böhme qui auraient pu étendre vos idées sur le nombre 12 et ses correspondances; cherchez-les dans mes lettres, car je ne me les rappelle plus.

2° *Le froment, le vin, l'huile.* Monsieur, si par la voie simple de votre cœur vous parvenez à considérer la sublimité de l'œuvre universelle et particulière de Dieu, vous verrez que ces connaissances ne peuvent jaillir que de leur propre source. Je suis bien éloigné moi-même de les posséder dans leur entier, et je prends patience. Mon premier maître, à qui je faisais de semblables questions dans ma jeunesse, me répondait que si, à soixante ans, j'avais atteint le terme, je ne devais pas me plaindre; or, je n'en ai encore que cinquante. Tâchez de sentir que les meilleures choses s'apprennent et ne s'enseignent point, et vous en saurez plus que les docteurs. D'ailleurs, je vous renverrai toujours à Böhme, qui, sur tous les points, est dix millions de fois au-dessus d'un barbouilleur comme moi; et, lorsque j'ai écrit, je l'étais encore plus qu'aujourd'hui.

3° *Les nombres.* Il est possible que chaque auteur ait puisé sur cela dans sa source, et qu'ils s'expliquent cependant diversement. Le seul moyen de se retirer de leur langage, c'est de recourir aux principes; c'est là que l'esprit se trouve, et, par conséquent, le moyen de rectifier la lettre. C'est aux principes à mener les nombres, et non pas les nom-

Digitized by Google

bres à mener les principes. Par exemple, je lis journellement dans l'ami Böhme qu'il y a quatre éléments; et cependant, je suis géométriquement, numériquement et métaphysiquement assuré qu'il n'y en a que trois. Cela n'empêche pas que lui et moi nous nous entendions, parce que je vois que notre différence n'est que dans l'expression, et que, de lui-même, il rentre dans mon sens par les superbes principes qu'il expose. Ce n'est donc, je vous le répète, que dans l'étude et l'instruction sur les principes que l'on peut trouver un régulateur; et tant qu'on n'est pas mené là par quelques examens sévères, il est sage de ne pas trop s'approcher des produits qui en découlent, parce que leur liaison n'étant pas connue, ils pourraient altérer la foi aux bases, à force d'altérer le courage, qui n'a pas de flambeau.

Je vous engage donc à prendre de toutes ces choses ce qui se présentera naturellement à votre esprit, de ne rien chercher dans cet ordre de science, avant que vous n'ayez eu des secours; mais de chercher continuellement dans le renouvellement de votre être, qui vous mettra à même de tout voir quand tout vous sera présenté. Ce travail et la lecture de l'élu Böhme peut grandement remplir votre temps, jusqu'à ce que les circonstances me permettent d'aller vous communiquer les faibles secours dont je serai capable, et qui ne seront même rien qu'autant que vous aurez profité des belles leçons de notre ami Böhme. Je vous engage à lire son *Sechste Büchlein vom übersinnlichen Leben*, et son *Siebende Büchlein von göttlicher Beschauligkeit.* Je crois que vous y trouverez d'amples moissons à faire tant pour la simplicité de la voie que pour la sublimité des termes.

Adieu, monsieur, je vous quitte pour le moment, ne pouvant aujourd'hui m'entretenir plus longtemps avec vous, je me recommande à votre bon souvenir. Si vous voyez toujours M. Di. dites-lui bien des choses de ma part.

Digitized by Google

LETTRE XXI

(Corrigez le 29 mars. V. les 22 et 24e lettres.)
B...., le 5 avril 1793.

J'aurais déjà répondu, monsieur, à votre importante et intéressante lettre du 6 mars, si je n'avais pas été obligé de faire un voyage pour le service de notre république, duquel je ne suis revenu que depuis peu de jours. Malgré l'assentiment de l'abbé, je ne donne pas plus de valeur à mon observation qu'elle ne mérite, et je trouve vos remarques sur cet objet on ne peut pas plus justes, et ce que vous dites sur les trois couronnes, très-profond et très-intéressant. Je passe à la partie importante et confidentielle de votre lettre, celle qui regarde la communication physique de la cause intelligente, c'est-à-dire du réparateur. Ne doutez jamais un instant du poids de votre témoignage personnel vis-à-vis de moi : les faits que vous avez eu la bonté de me citer et qui sont arrivés dans votre école, ne me laissent, quant à leur existence, et à tous les signes indicatifs qui les accompagnaient, pas un vestige de doute.

Mais une remarque essentielle, et qui chez moi reste prépondérante jusqu'à ce que vous m'ayez convaincu du contraire, c'est que les manifestations qui se communiquaient à votre école étaient vraisemblablement des formes d'emprunt. Voici sur quoi je me fonde : dès que ces communications tombent sur le sens externe de la vue, je crois qu'elles peuvent prendre des contours si supérieurement dessinés, des formes si imposantes et des signes si augustes, qu'il n'est guère possible de ne pas les admettre comme véritables, quand même elles ne seraient qu'empruntées. Un exemple marquant dans ce genre, et que j'ai appris, il y a une couple d'années, est celui qui arriva à la consécration de la loge de maçonnerie égyptienne à Lyon, le 27 juillet 5556, suivant leur calcul, qui me parait erroné. Les travaux durèrent trois jours, et les prières cinquante-quatre heures; il y avait vingt-sept membres

Digitized by Google

assemblés. Dans le temps que les membres prièrent l'Éternel de manifester son approbation par un signe visible, et que le maître était au milieu de ses cérémonies, le Réparateur parut, et bénisssait les membres de l'assemblée. Il était descendu devant un nuage bleu qui servait de véhicule à cette apparition ; peu à peu il s'éleva encore sur ce nuage qui, du moment de son abaissement du ciel sur la terre, avait acquis une splendeur si éblouissante, qu'une jeune fille C., présente, n'en put soutenir l'éclat. Les deux grands prophètes et le législateur d'Israël leur donnèrent aussi des signes d'approbation et de bonté. Qui pourrait avec quelque vraisemblance mettre la ferveur et la piété de ces vingt-sept membres en doute? Cependant, quel était l'instituteur de la loge et l'ordonnateur, quoique absent, des cérémonies? Cagliostro! Ce seul mot suffit pour faire voir que l'erreur et les formes empruntées peuvent être la suite de la bonne foi et des intentions religieuses de vingt-sept membres assemblés.

Ainsi qu'il ne suffit pas d'avoir de la probité, de la religion même pour se mettre à l'abri de l'erreur de ce genre, le plus grand bonheur, sans contredit, qui pourrait arriver à un mortel, serait la communication physique de la cause active et intelligente; mais vous concevez avec moi que l'illusion et l'erreur prennent presque toujours les formes de la vérité dans une manifestation aussi importante. Et à quoi distinguer la vérité des formes d'emprunt? Vous me dites : « A moins que les choses ne partent du centre même, je n'y donne pas ma confiance. » Sur cette assertion, qui me paraît si vraie et si importante, je prends la liberté de vous faire une seule question. Y a-t-il des manifestations visibles qui peuvent partir du centre? Ou, en d'autres paroles, le centre étant ouvert, sommes-nous encore dans le cas d'avoir des communications visibles?

Ne pourrait-on pas nommer les trois royaumes que votre école désignait de *naturel*, *spirituel* et *divin*, *naturel*, *astral* et *divin?*

Toutes ces manifestations qui viennent à la suite d'une initiation, ne seraient-elles pas du règne astral, et dès que l'on a mis les pieds dans ce domaine, n'entre-t-on pas en société avec tous les êtres qui l'habitent, dont la plupart, s'il m'est permis, dans un sujet semblable, de me servir d'une expression triviale, sont mauvaise compagnie? N'entre-t-on pas en société avec des êtres qui peuvent tourmenter, jusqu'à l'excès, l'opérateur qui vit dans cette foule, au point de lui susciter le désespoir et de lui inspirer le suicide, témoin Schröpfer et le comte de Ca-

Digitized by Google

gliostro? Sans doute qu'il restera aux initiés des moyens plus ou moins efficaces pour se garantir des visions; mais en général, il me semble que cette situation qui est hors de l'ordre établi par la Providence, peut plutôt avoir des suites funestes que favorables pour notre avancement. Je répète mes questions : croyez-vous aux communications physiques, émanées ou produites par le centre? J'appelle centre, dans ma nomenclature bornée, l'intérieur de notre âme; mais j'ignore encore si le sentiment, quel qu'il soit, peut pénétrer jusqu'à lui, oui ou non.

J'envisage cette partie divine de nous-mêmes comme le véhicule, le berceau du Réparateur qui doit être engendré en nous. Le Verbe, une fois engendré en nous, je crois que c'est par lui que nous avons communication avec le Père, et que c'est par le flux et le reflux de communication entre le Verbe et le Père, que la procréation du Saint-Esprit se fait en nous, qui, alors, nous introduit dans toute la vérité. Ainsi, suivant moi, tout dépend de l'unique nécessaire, de la naissance du Verbe en nous. De là l'importance de tous les moyens qui peuvent faciliter et préparer cette naissance; de là l'importance de ne pas se tromper sur la signification du mot de *centre;* de là la nécessité de nous recueillir dans nous-mêmes; de là la nécessité de notre coopération en aspirant avec notre âme vers le Père, et en nous replongeant vers le centre, vers le cœur auprès du Verbe. Notre ami B. dit en faveur de ma dernière opinion, une chose bien profonde et généralement peu connue : « *Imagination macht Wesenheit* (*Drey-fach Leben*,) ch. x, 48, ch. iv, 45. *Mensch Werdung*, part. 1, ch. iii, 6,8. » C'est-à-dire que l'imagination change les idées en substances. Ceci est diamétralement opposé à l'opinion vulgaire, qui croit que l'imagination prend des idées pour des substances, et que c'est par là qu'elle devient une source d'erreurs et d'illusions. Conséquemment à ces principes, en nous occupant constamment de Dieu et en ne désirant que lui, je dois croire que le Verbe naîtra en nous, et que la correspondance ineffable de la sainte Trinité s'opérera dans notre âme. Dans le passage de la *Mensch Werd.*, part. 3. ch. vi, 1, que vous avez eu la bonté de me citer dans votre lettre du 6, il y a une ligne qui confirme très-bien mon assertion. Notre ami B. dit : « *Denn die Lust ist eine Imaginirung, da die imagination sich in alle Gestalten der Natur einwindet, dasz sie allda geschwängert werden mit dem Dinge daraus die Lust entstehet.* » Comme l'esprit extérieur de l'homme est une figure de l'intérieur, je crois que c'est aussi le cas et le mode de la substancificative du Verbe dont je viens de parler.

Digitized by Google

Vous me mandez que vous avez reçu par la voie de l'intérieur des vérités et des joies au-dessus de ce que vous aviez reçu par l'extérieur. Pour la gloire de Notre-Seigneur, ne me cachez pas les jouissances que vous avez reçues par la voie de l'intérieur; ayez l'amitié pour moi de me mander quand et comment vous êtes parvenu au centre, et si vous avez eu des manifestations extérieures depuis.

Je viens de recevoir votre lettre du 26 mars; les circonstances défavorables qui vous entourent m'auraient donné beaucoup d'inquiétude pour vous, si ma confiance en la Providence pouvait avoir des limites. J'espère toujours que le calme renaîtra chez vous, l'état de guerre est un état si peu naturel, qu'il faut nécessairement que les hommes s'en lassent. Tâchez, je vous en prie, de mettre votre promesse, si obligeante pour moi, à exécution, aussitôt que les événements le permettront. Soyez sûr qu'avec l'exécution de notre projet et en prenant un logement chez moi, vous ne m'imposez d'autre charge que celle de l'obligation que je vous aurai. Comme en Suisse nous vivons sans faste, et que les chefs de nos républiques même demeurent dans les petites maisons bourgeoises, nos fortunes, quoique bornées, suffisent pour nous procurer une grande aisance.

Vos conseils, vers la fin de votre lettre du 26, sont excellents; il me sera d'autant plus facile de les suivre, qu'il n'y a dans ce genre que mon grand but qui proprement m'intéresse, et que je sacrifierais volontiers toutes les connaissances qui n'aident ou qui n'y conduisent pas, ainsi que je ne chercherai aucun objet sans secours, dès que cet objet me jette dans la circonférence. En me tournant de toutes mes forces vers celui qui est la source de la vie, j'aurai fait le peu que je puis faire pour le renouvellement de mon être. Pour le reste, je m'abandonne à notre grand Bienfaiteur. Si je dois rester dans l'obscurité, que sa volonté soit faite; je ne demande point de lumière, je ne demande que lui.

Je lirai avec soin les deux *Traités*, de B., que vous avez la bonté de m'indiquer; ils m'avaient déjà attiré sans les connaître; jusqu'ici, je ne les avais pas lus. Recevez mes remercîments sincères pour l'intérêt que vous prenez à mon avancement et pour les témoignages que vous me donnez de votre amitié; soyez sûr que je connais tout le prix de vos conseils, que je ferai tout mon possible pour les suivre. Adieu, monsieur, je vous prie de ne pas m'oublier dans vos bonnes prières.

Digitized by Google

LETTRE XXII

A Amboise, le 5 avril 1793.

Je prends la plume, monsieur, pour vous prier de me rendre un petit service. Je désirerais d'avoir, en anglais, les ouvrages de Jeanne Leade, dont il est parlé dans votre *Arnold*, tom. II, part. 3, ch. xx, p. 519. Selon qu'on me mande, ces ouvrages, traduits en allemand, sont le *Puits du Jardin*, in-8°; et, en outre, trois volumes du journal de toutes ses visions, et on m'en recommande la lecture avec beaucoup d'instance. Mais comme nos relations avec les puissances ennemies sont toutes interdites, et comme l'anglais m'est plus familier que l'allemand, j'ose m'adresser à vous et vous demander d'employer tous les moyens qui seront en votre pouvoir, pour vous faire adresser de Londres ces ouvrages en question, et ensuite, vous aurez la complaisance de me les adresser de Berne. Ne ménagez rien, je satisferai à toutes les dépenses quelles qu'elles soient. Votre position politique et vos relations scientifiques vous mettent à même de me procurer ces ouvrages que l'on dit être un trésor, et je vous en aurai une entière obligation.

Je vous prie, en outre, de vouloir bien faire parvenir le billet ci-joint à la personne dont je vous ai procuré la connaissance, et dont vous avez sûrement l'adresse.

Pardonnez-moi si je prends cette liberté, mais je ne peux plus me servir de la voie accoutumée pour lui écrire, et puis, j'aurai attention que cela ne soit pas fréquent.

Adieu, monsieur, je vous félicite plus que jamais de respirer l'air de la paix politique. Les circonstances veulent que j'en respire un autre; je me soumets et j'adore; alors, je trouve une paix qui vaut bien celle de la terre; mais il me faut veiller pour qu'elle me soit durable.

Digitized by Google

LETTRE XXIII

—

B...., le 18 avril 1793.

J'ai reçu, monsieur, votre billet du 5 avril, soyez bien sûr que je n'épargnerai aucun soin pour vous procurer les ouvrages de Jeanne Leade. J'ai sujet de croire que la personne qui vous en a fait les éloges vous a donné une excellente indication. Jeanne Leade était l'amie du docteur Prodage, et ce qui se trouve d'elle dans *Arnold* n'est qu'un extrait de la préface de *Gartenbrunn*. Ce *Puits du Jardin* contient trois parties qui font un journal de toutes les communications et manifestations dont elle a joui. Vers la fin de la préface mentionnée, elle indique et loue un ouvrage intitulé *le Mystère des manifestations et révélations*, par un médecin anglais. Je me suis figuré que ce médecin ne pouvait être que Prodage. Effectivement, j'ai trouvé le traité en question dans la collection allemande que je possède de cet auteur. Dans cet ouvrage, Prodage montre l'importance et les différentes espèces de communications et manifestations; il fait mention de l'état de dépérissement où l'Église s'est trouvée lorsque ce genre de révélation lui a été suspendu et interrompu, et il parle de plusieurs manifestations avec un grand respect. Voici le titre des ouvrages que Jeanne Leade a composés, outre son *Puits du Jardin*, ou son journal, qui est la même chose.

1° *La Nuée céleste*, ou *l'Échelle de la Résurrection;* imprimé en Angleterre en 1682. In-4°.

2° *La Révélation des révélations*; in-4°, 130 pag.

3° *La Vie Hénochienne* et *le Cheminement avec Dieu;* in-4°, 1694. 38 pages.

4° *Les Lois du Paradis*. 1695. In-8°, 69 pages.

5° *Les Merveilles de la création divine*, en huit mondes différents, tels qu'ils ont été montrés à l'auteur. 1695. In-8°, 89 p.

Digitized by Google

6° *Un Message pour la commune de Philadelphie.* 1696. In-12, 108 pages.

7° *L'Arbre de foi,* ou *l'Arbre de vie, qui croît dans le Paradis de Dieu.* 1696. In-12, 122 pages.

8° *L'Arche de la foi.* 1696. 33 pages.

Tous ces traités ont été traduits en allemand à Amsterdam, en 1696; et c'est d'après les titres allemands que je vous indique les titres français.

Vous aurez sans doute reçu ma longue lettre du 29 mars. Depuis lors, j'ai lu dans les deux livres de B. que vous m'avez indiqués (vous savez combien j'aime et je respecte B.). Le passage qui doit servir d'explication à la figure qui est à la tête du traité, *Vom übersinnlichen Leben*, est, à mon avis, un chef-d'œuvre; et dans le commencement du traité même, B. renvoie à la meilleure de toutes les preuves, à l'expérience; mais avec cela, il reste toujours de grandes difficultés, je n'ai pas besoin de vous les indiquer : Dieu veuille nous les faire surmonter. Jeanne Leade, dans le fragment du discours qui se trouve dans *Arnold*, part. 3, ch. xx, § 23, dit, en peu de mots, une chose bien profonde : « Nous avons besoin de veiller à l'ouverture de *chaque* » *centre*, car le serpent a toujours une astuce prête pour s'introduire » lui-même partout où cela lui est possible. » Ceci est général; mais Jeanne Leade ajoute une observation particulière qui se réfère à la grande question insérée dans ma lettre du 29 mars : « De toutes les » manifestations, la plus sûre est la manifestation intellectuelle et di- » vine qui s'ouvre dans les profondeurs du *centre*. Cependant, cela » ne doit pas être interprété de manière à faire croire que nous devons » toujours rester et adhérer à ce point sans avancer davantage, puis- » qu'il y a un autre centre plus profond encore dans lequel la Divinité, » dénuée de toute figure et de toute image, peut être connue et vue » dans son propre être et dans toute sa simplicité. Cette voie de mani- » festation est la plus pure et, sans exception, la moins sujette aux » erreurs, dans laquelle nos esprits peuvent, comme dans leur centre, » reposer éternellement, et jouir de toutes les délices dont se nourris- » sent les Anges, même devant le trône de l'Éternel. » Vous voyez jusqu'à quel point cette Jeanne Leade est une femme sublime! Dans l'incertitude lequel des traités j'obtiendrais à Londres de cet auteur, je les ai demandés tous : de chacun un exemplaire pour vous et un autre pour moi; ceux qui ne vous intéresseront pas, vous me les laisserez.

Digitized by Google

Je prends la liberté de vous prier de vouloir bien mander à votre correspondant de Strasbourg, qui vous a recommandé les œuvres de Jeanne Leade, qu'il veuille, pour l'amour de la bonne cause, donner à un libraire de cette ville l'ordre de me faire passer tous les ouvrages en allemand qu'il possède de Jeanne Leade; il pourra les envoyer à Bâle, à la veuve du libraire Auguste Serini, en lui recommandant de me les faire parvenir.

J'ai appris avec peine le désagrément qui est arrivé à une de vos connaissances, à la citoyenne de B. Vous savez par mes précédentes lettres qu'elle m'a intéressé. Elle a un proche parent qui prouve bien que les *vertus* ne sont pas toujours les meilleurs guides de nos actions; mais très-vraisemblablement les sciences étaient d'une très-mauvaise espèce. Ne pourrait-on pas conclure de là que la nature des *vertus* qui s'approchent de nous est en raison directe de notre pureté? Adieu, monsieur, rappelez-vous de moi dans vos prières. Vous finissez vos lettres par un admirable conseil, celui de la vigilance. *Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contrà spiritualia nequitiæ in celestibus.*

LETTRE XXIV

A Amboise, le 24 avril 1793.

J'ai reçu, en effet, monsieur, votre excellente lettre du 29 mars; et pour y répondre, j'attendais celle que je viens de recevoir. Je passe de suite à votre question : Y a-t-il des communications physiques émanées ou produites par le centre? Je trouve que non-seulement Jeanne Leade répond à cela très-parfaitement dans l'extrait que vous m'en en-

Digitized by Google

voyez; mais que vous-même n'y avez pas moins bien répondu, en disant que tout dépendait de l'unique nécessaire, de la naissance du Verbe en nous. J'ajouterai mon opinion personnelle; c'est que ce centre profond ne produit lui-même aucune forme physique; ce qui m'a fait dire, dans l'homme de *désir*, que l'amour intime n'avait point de forme, et qu'ainsi nul homme n'avait jamais vu Dieu. Mais ce Verbe intime, quand il est développé en nous, influe et actionne toutes les puissances de secondes, troisièmes, quatrièmes, etc., et leur fait produire leurs formes, selon les plans qu'il a à notre égard : voilà, à mon avis, la seule source des manifestations. Je ne dirai pourtant pas pour cela que toutes celles qui ne viennent par ce sentier, soient des formes d'emprunt, parce que chaque esprit se produit sa propre forme sur l'essence de sa pensée, mais je dirai que ce sont des formes d'imitation qui cherchent à singer les véritables. Joignez-y tout ce que l'astral y peut introduire, et tout ce que le serpent opère par cet astral, et vous verrez plus que jamais que ce centre est notre unique port et notre unique forteresse. Je savais par écrit toutes les aventures de Lyon dont vous me parlez, je n'hésite pas de les ranger dans la classe des choses les plus suspectes, quoique les bonnes âmes qui étaient présentes aient pu recevoir d'heureux mouvements comme fruits de leur piété et de leurs vrais désirs; tous les jours Dieu tire le bien du mal. Je savais aussi les histoires de Schröpfer et beaucoup d'autres de ce genre, sur lesquelles le jugement définitif est porté depuis longtemps.

Quant aux manifestations qui ont eu lieu dans mon école, je les crois beaucoup moins tarées que toutes celles-là; ou, si elles l'étaient, il y avait en nous tous un feu de vie et de désir qui nous préservait, et même qui nous faisait cheminer assez gracieusement; mais nous connaissions peu le centre alors. Ce que j'ai eu par ce centre, et sur quoi vous me questionnez, se borne à des mouvements intérieurs, délicieux, et à de bien douces intelligences qui sont parsemées dans mes écrits, soit imprimés, soit manuscrits. Je suis bien loin d'être fort avancé dans ce centre que j'ai plutôt aperçu encore que touché; aussi n'y suis-je pas demeuré fixé comme j'espère le devenir un jour par la grâce de Dieu. J'ai eu du physique aussi depuis ces affections centrales, mais en moindre abondance que lorsque je suivais les procédés de mon école; et encore, lors de ces procédés de mon école, j'avais moins de physique que la plupart de mes camarades. Car il m'a été aisé de reconnaître

Digitized by Google

que ma part a été plus en intelligence qu'en opération, ce que B. m'a bien fait comprendre dans son *Fünffter Punct*, sur la magie, où j'ai vu clairement la différence de *magus* avec *magia*. Ce physique que j'ai eu, quoique rarement depuis mes affections centrales, n'attire pas plus ma confiance que le reste, j'y fais peu d'attention; ainsi, soit sur cela, soit sur mes ouvertures centrales, je ne satisferai pas votre curiosité. Au reste, je vous l'ai dit mille fois, c'est votre œuvre personnelle qui vous importe le plus; l'œuvre des autres ne peut entrer ni sortir de votre substance, et tout ce qui n'est pas de votre substance est une perte de temps pour vous, et je vous répète ces vérités avec d'autant plus de plaisir que je vous en vois persuadé vous-même, puisque vous voulez vous jeter à corps perdu dans les bras de notre Bienfaiteur et Sauveur. Amen. Venons à votre lettre du 18 avril.

Je ne refuserai aucun des ouvrages de Jeanne Leade, je vous prierai de m'indiquer les moyens de votre remboursement. La voie de M. Willermoz me paraît la plus commode, d'autant que j'ai sur lui des fonds placés dont il me fait les intérêts, et sûrement il a des relations avec les banquiers ou négociants de votre pays.

Ne manquez pas, je vous prie, de dire à la personne dont je vous ai fait faire la connaissance qu'elle ait la prudence de ne pas m'écrire si elle ne veut pas m'exposer. Si elle a quelque chose à me mander, écrivez-le vous-même sous sa dictée; de plus, soit en son nom, soit au vôtre, lorsque vous m'écrirez, ne tracez pas un mot sur nos affaires politiques. Je vous félicite d'être à même de vous occuper en paix des choses de Dieu. La Providence juge à propos de me condamner à l'isolement en ce genre, pour je ne sais combien de temps. Sa volonté soit faite, priez tous un peu pour moi.

Quant à votre commission pour le libraire de Strasbourg, je ne pourrai parvenir à vous satisfaire, malgré tout le désir que j'en aurais. La personne avec qui je corresponds n'a pu se procurer la traduction allemande de Jeanne Leade, quelques recherches qu'elle ait faites chez tous les libraires; c'est un ami qui les lui prête. Elle sera obligée de les chercher chez l'étranger, et il faudra que vous preniez le même parti.

Adieu, monsieur, recevez toujours avec bonté les assurances de mon inviolable attachement.

Digitized by Google

LETTRE XXV

—

A Amboise, le 2 mai 1793.

Dites, je vous prie, monsieur, à notre ami commun que je n'ai aucune nouvelle directe de la personne dont il me parle, et qu'il est impossible qu'il en ait plus que moi. Celles que j'ai reçues annoncent tranquillité et résignation; mais en même temps de la tristesse, chose inévitable dans les circonstances; heureux encore, si par la cruelle durée que l'on doit craindre, cette tristesse ne se tourne pas en amertume; car il faut être bien fort et bien privilégié pour résister à de si longues épreuves, quand, après Dieu, on n'a que soi pour consolateur.

Je vous priais, dans ma dernière lettre, d'engager notre ami commun à ne pas m'écrire, d'ici que les orages qui menacent ma patrie ne se débrouillent; toutes les lettres sont décachetées, et j'ai déjà été mandé devant nos autorités constituées, pour y rendre compte d'une de vos lettres qu'elles avaient arrêtée à la poste. Mes réponses ont paru satisfaisantes, et l'on m'a rendu votre lettre. Mais je pourrais être inquiété davantage si j'en recevais de notre ami; et peut-être sa dernière ne me serait pas parvenue si l'aventure de la vôtre ne l'eût comme couverte de ses ailes. Ce n'est qu'après que sa présente lettre a été partie que vous avez dû recevoir la mienne où est le *veto* sur sa correspondance; ainsi il ne pouvait pas en être instruit. Mais, désormais, tenons-nous-en là lui et moi. Dites-lui que je n'ai pu faire aucune application de mes principes numériques sur la note qu'il m'avait envoyée, parce qu'il n'y avait pas mis le moindre mot qui m'indiquât sur quoi portait son idée; et que, par conséquent, je ne pouvais pas la juger. Priez-le de vous la dicter avec un précis tant succinct qu'il voudra de ce qu'il aura conçu à ce sujet, et je vous promets de vous renvoyer promptement ma réponse. Il voudrait que nous fussions Suisses comme vous et lui; hélas!

Digitized by Google

et moi aussi je le voudrais, pour labourer en paix et en compagnie le champ de l'homme et la vigne du Seigneur; et sûrement l'instant où cette divine Providence me permettra d'aller vous joindre, sera un des plus beaux jours de ma vie. Mais, sans doute, je n'ai pas mérité ce bonheur, et suis condamné à des expiations de tous les genres; car toutes les facultés temporelles de mon être sont constamment dans les angoisses; et ces angoisses sont à tout instant à la veille de se changer en tortures.

Mais, grâces à Dieu, le centre de mon être reçoit encore des douceurs et des consolations, et ces consolations s'étendraient même jusqu'à la circonférence, si je n'étais pas si chétif; car je n'ose pas dire si isolé, de peur de me juger avec trop de ménagement. Ainsi au milieu des abîmes sans fond et sans nombre qui m'environnent, et qui chaque jour peuvent m'engloutir, je mange encore quelquefois de la *manne* et *ma santé se soutient*. Je suis maintenant à la lecture de *Signaturâ rerum* de notre ami Böhme. Quelle profondeur il y a dans cet homme unique! Le ch. IV surtout est à lui seul une mine universelle. Mais combien j'aurais besoin d'appui et de compagnons pour y puiser! Vous surtout, monsieur, qui êtes exercé plus que moi aux sciences physiques, vous me seriez grandement utile dans cette lecture, parce que vos connaissances élémentaires m'aideraient à débrouiller un peu celles de l'ordre supérieur, et à son tour l'ordre supérieur m'aiderait à débrouiller l'ordre inférieur. Mais laissons tout dans la main de Dieu; car notre ami B. m'a appris qu'un désir même de notre part était un péché, si ce désir n'était pas comme fondu, et résultant du désir éternel et divin ou de ce feu d'amour qui embrase tout, parce qu'il est un. Amen.

Il y a dans le ch. IV de *Signaturâ rerum*, n° 21, 37, le mot d'*Urstand*, que je crois devoir signifier *source*. Mon dictionnaire allemand est si mauvais que même ce mot *Urstand* ne s'y trouve pas. Mon anglais le traduit par *intelligence;* je crois que c'est une faute; dites-moi si je me trompe. J'ai aussi besoin d'une leçon de grammaire au sujet d'un passage de *Fünffter Punct.*, ch. VIII, n° 23 : *Wenn das ander den Fluch erræget hat; lorsque l'autre a excité la malédiction.* Je demande si, dans la construction allemande, universellement le régisseur, qui est ici *das ander*, précède le régi qui est *Fluch*. Il me serait utile d'avoir une règle là-dessus; car lorsque les articles ne sont pas aussi clairs que dans ces exemples pour me servir de guide, je suis exposé à prendre le régi pour le régisseur, et *vice versâ;* ce qui me fait de grands brouil-

Digitized by Google

lamini; chose dont j'ai déjà assez ample provision par mon ignorance dans votre langue, et surtout dans les genres qui sont plus nombreux chez vous que chez nous, et par l'extrême complication de vos articles déclinables. Dites-moi sur cela ce que vous pourrez et je vous en aurai obligation. Adieu, monsieur, mon cœur et mon esprit sont à vous; Dieu sait quand ma personne y sera. Mille choses à notre ami. J'attendrai en paix les livres anglais.

La réponse à cette lettre est du 14 mai 1793. Elle commence : « Je viens de recevoir votre lettre du 2 mai, et je prends d'abord la plume pour vous tranquilliser, etc. »

LETTRE XXVI

—

B...., le 12 mai 1793

Votre lettre du 24 avril qui verse tant de lumière sur les objets les plus importants, m'est très-bien parvenue. Vous me confirmez d'une manière bien satisfaisante dans mes conjectures sur la seule source et la seule voie des véritables manifestations; cette voie n'est sujette à aucun danger, et nous mène toujours à un but sublime.

On peut hardiment ranger les théurgies de Lyon parmi les choses les plus suspectes. Il y a deux ans que je les ai rencontrées dans la procédure criminelle de Cagliostro, instruite à Rome. Ces faits sont comme des barrières le long d'un précipice, elles empêchent les passants d'y tomber. J'ai sujet de croire que cette procédure est très-véridique; aussi, je vous remercie de ce que vous me dites sur votre propre expérience. Outre le passage que vous me citez de notre ami B., il y en a encore un qui mérite notre attention sur cette matière, qui tient de très-près aux moyens que nous devons employer pour acquérir l'unique nécessaire. D'abord j'ai trouvé dans les *Theoso-Fragen* III, 33, 34, votre lance composée de quatre métaux. La grande question

Digitized by Google

est de savoir si cette lance ne peut pas servir pour frapper le rocher, duquel doit rejaillir la source d'eau vive, c'est-à-dire si elle ne peut pas servir pour ouvrir le centre. Ce qui m'occasionne de vous faire cette question est un passage de Jeanne Leade (notre abbé m'ayant procuré une édition allemande du *Gartenbrunn*), dont je vous fais, non une traduction française, mais une translation littérale, pour pouvoir m'approcher d'autant plus près de l'original. *Gartenbrunn*, p. 17 : « La sagesse me fit effectivement voir par quelle clef le grand mystère » qui était caché profondément en moi-même pouvait être desserré ; » cette clef était d'un or très-pur, qui avait passé par différents feux. » J'avais essayé auparavant plusieurs clefs, mais je n'ai pas pu venir à » bout de les introduire dans cette serrure si mystérieusement fermée, » qui résista à tous mes efforts. J'ai, cependant, cru posséder une clef » composée de tels métaux, que je ne devais pas m'attendre à trouver » de la résistance dans l'ouverture désirée, puisque les matériaux de » ma clef étaient la charité, la foi, la patience, l'humilité, accompa- » gnées de fortes prières ; mais elle resta néanmoins trop courte et in- » suffisante pour atteindre l'entrée, de sorte que je perdais l'espérance » d'ouvrir et le courage de chercher. J'avais tourné tout à l'entour de » la sainte Cité, j'avais attendu ; j'avais essayé, tantôt un sentier, tan- » tôt un autre ; j'avais passé d'une prière à une autre, et d'une croyance » à une autre, jusqu'à ce que je craignais sérieusement de ne jamais » trouver cette clef merveilleuse, et que je passerais toute ma vie dans » un désert et tous mes jours à tâtonner dans l'obscurité, sans jamais » trouver la porte qui renferme les brebis de mon véritable et fidèle » Pasteur. Mon âme, remplie de crainte et de terreur, fut alors placée » dans un parfait silence et une profonde tranquillité ; la parole de la » Sagesse même se manifesta à moi et me dit : Esprit, toi qui passes » ton temps à scruter et à rechercher profondément, ne t'étonne pas » que pendant si longtemps ton espoir ait été vain et illusoire ; en ton » éternité tu n'aurais pu m'atteindre dans ton état et ton présent ser- » vice, car ma naissance en toi gît si profondément, que ton présent et » actuel don de foi ne peut l'atteindre et l'ouvrir. Jusqu'à présent, tu » as été enfoncé avec bien d'autres dans une grande erreur ; cependant, » puisque tu reconnais ton ignorance et que tu t'en plains, je te ferai » connaître la clef qui peut ouvrir la grande roue de ma sagesse, pour » qu'elle puisse se mettre en mouvement, et qu'elle puisse actionner et » influer toutes les puissances, et se manifester en toi-même, sous toutes

Digitized by Google

» les formes et propriétés de ton âme, pourvu que tu sois en état d'y » mettre un prix proportionné à sa valeur. Il faut que tu saches que » cette clef est composée et soudée de l'or le plus pur, et qu'elle se » trouve dans un fourneau chauffé par différents feux; quoique cette » clef miraculeuse soit proprement l'ouvrage de la Sagesse elle-même, » et qu'elle se donne gratuitement, cependant, esprit de recherches, tu » la payeras assez cher si jamais tu l'acquiers. La Sagesse cherche » néanmoins ceux qui sont dignes d'elles pour qu'elle puisse se mani- » fester dans l'enceinte intérieure de leurs âmes, et qu'elle rencontre » chaque pensée de ceux qui font attention à ses lois et à ses conseils. » Elle porte avec elle un royaume qui mérite bien que tu vendes tout » pour l'acquérir. Mais le grand et principal chef-d'œuvre, dit la Sa- » gesse, consiste dans la direction et l'instruction de son esprit, pour » que l'on parvienne à faire un habile artiste, et qu'il obtienne la con- » naissance de quelle matière, et dans quel nombre, poids et mesure » cette clef si pure doit être fabriquée. — Cette matière est la pure et » la sublime Divinité dans les nombres *trois*. Sa gloire surpasse tout » et réside dans un cercle céleste, au dedans du cœur de l'homme où » elle mesure avec sa puissance, le temple et la cour intérieure avec » ceux qui s'y trouvent pour adorer. — Lorsque j'ouvris avec cette clef » la porte secrète de la Sagesse, mon âme s'évanouit, et je ne conser- » vai plus de forces; le soleil de ma raison et la lune de mes sens » furent roulés comme un tapis et disparurent. Je ne savais plus rien » en moi-même des propriétés actives de la nature et de la créature; » la roue du mouvement s'arrêta et le feu central en fit tourner une » autre, en sorte que je me sentais totalement métamorphosé dans » une flamme. Alors, la Parole m'approcha et me dit : Ceci n'est » autre chose que la porte de mes profondeurs éternelles; peux-tu te » soutenir dans cette région ignorée qui est la demeure et la résidence » de la Sagesse, où elle lui donne une loi de feu. Si tu y prêtes ton » attention et que tu obéisses à ses ordres, alors, aucun mystère ne le » sera caché. Jusque-là, il m'a été permis de m'approcher de l'entrée » de sa maison, etc., etc. »

Que dites-vous, monsieur, de cette clef, de son *nombre*, de son *poids* et de sa *mesure?* Est-ce qu'elle ne vous rappelle pas votre lance composée de quatre métaux, et le passage de B., que j'ai cité plus haut?

(La suite de cette lettre manque, attendu que le papier a été déchiré et emporté.)

Digitized by Google

LETTRE XXVII

A Amboise, le 21 mai 1793.

J'ai répondu, monsieur, à vos deux lettres du 12 et du 14 mai. Je suis charmé que ma lance de quatre métaux se trouve en fraternité avec B. et Jeanne Leade. Je n'étais inquiet que sur ce principe quaternaire fondamental, que j'avais puisé dans ma première école; et quoique je vous aie écrit, il y a longtemps, que tous ceux qui marchaient dans la carrière disaient tous la même chose sans se connaître, je suis bien aise que vous en ayez la confirmation.

Vous me demandez si cette lance ne peut pas servir pour frapper le rocher, duquel doit rejaillir la source d'eau vive : je n'en fais aucun doute ni Jeanne Leade non plus; mais si elle était là, elle vous dirait comme moi, que toute la vertu de cette lance se trouve dans le principe d'où elle dérive, et qui l'engendre continuellement. Dieu a bien voulu nous gratifier d'une partie de cette source, et c'est la portion de feu d'amour qu'il daigne allumer dans nos âmes, et qui, agissant alors en concours avec cet éternel principe, nous met dans le cas d'obtenir le bonheur qu'il ne demande pas mieux que de nous procurer. Ceux qui, comme les théurgistes ordinaires et les cabalistes mécaniques, croient aux vertus des noms dénués de ce feu générateur, sont dans de périlleuses erreurs soit pour eux, soit pour ceux qu'ils gouvernent; car ces noms sont des formes qui ne peuvent pas rester vides; et si nous les employons avant de les remplir de leur substance naturelle et pure, il y a d'autres substances qui peuvent s'y introduire, et occasionner de grands ravages. Aussi, l'impie et le juste peuvent prononcer le nom de Dieu; mais dans l'un, c'est pour sa perte, et dans l'autre pour son salut. A ce sujet, je vous fais passer, par occasion, quelques petits vers que je fis à Strasbourg pour une personne qui me demandait la clef de *l'homme de désir*. Ces vers n'ont point persuadé la personne à qui je

Digitized by Google

les donnais, car elle était absolument dans le torrent du monde le plus ignorant et le plus frivole; mais, je ne les en crois pas moins vrais pour cela. Les voici :

Avant qu'Adam mangeât la pomme,
Sans effort nous pouvions ouvrir.
Depuis, l'œuvre ne se consomme
Qu'au feu pur d'un ardent soupir;
La clef de l'homme de désir
Doit naître du désir de l'homme.

C'est peut-être un peu jeune à moi de vous envoyer cette bagatelle; en tous cas, je n'y reviendrai pas.

Je ne puis vous exprimer le bien que vous m'avez fait avec le passage de Jeanne Leade, que vous m'envoyez; c'est de l'or le plus pur, et j'ose dire d'une qualité bien neuve, quoique ces mêmes vérités se trouvent dans nos autres bons théosophes; mais nulle part elles ne m'ont fait autant de sensation. Oh! combien de jouissance j'attends du reste de l'ouvrage! Il faut convenir que ce passage a un grand mérite à mes yeux, c'est d'être écrit dans ma langue. Tout est plus ouvert pour moi dans cette langue-là que dans toute autre; aussi, certaines choses que je lis dans Böhme, ne me rendent pas la moitié de ce qu'elles me rendent, lorsque je les lis dans des traductions françaises que j'ai faites par-ci par-là; mais que je n'ai pas poussées bien loin, parce que je ne suis pas un travailleur bien robuste; et que d'ailleurs, ma vraie manière de profiter d'une instruction, ce n'est ni de la traduire ni de la copier, mais de la parler. Or, ici, je suis sous les liens de la puissance muette. Venons à votre seconde lettre.

Il n'y a qu'une espèce de manne. Les Écritures en sont remplies, Böhme l'explique, Jeanne Leade la fait toucher au doigt. Puisse cette manne elle-même se faire sentir à votre cœur! Vous faites fort bien de vous occuper de B., comme vous le faites, cela trouvera sa place. Si je n'étais pas si chétif je ferais comme vous; mais je vous ai avoué ma ..... tout à l'heure. Je suis bien aise de ne m'être pas trompé sur le mot *Urstand*. Quant à la règle que je vous demandais, je vous en parlerai plus clairement et plus amplement une autre fois. Aujourd'hui, je veux vous parler d'une idée qui m'est venue déjà plusieurs fois au sujet de nos projets communs de rapprochement. Je l'ai tou-

Digitized by Google

jours repoussée, tant j'ai peur de me livrer à mon propre désir; mais elle revient toujours; je vais donc vous la communiquer.

Il est impossible, dans ce moment-ci, de voyager hors de ma patrie, et même fort difficile de voyager dans l'intérieur. Les moyens ordinaires des passe-ports sont comme universellement interdits, surtout dans les cantons qui, comme le mien, sont en trouble. Je ne veux nullement voyager comme émigré, et je resterai fidèle à ma patrie, quel que soit le sort que le destin lui réserve. Mais il ne serait pas possible d'employer avec succès des moyens extraordinaires. Vous êtes un homme considérable dans votre patrie; vous devez l'être aux yeux de la mienne par le poids que vous avez dans la vôtre. Je connais un peu M. Barthélemy, pour l'avoir vu à Londres en 1787, où je lui fus présenté par un Anglais nommé M. Bousie. Notre ambassadeur, le comte d'Adhémar, était alors absent par congé. Croiriez-vous que ce serait vous compromettre que de témoigner à M. Barthélemy le désir que vous auriez de m'attirer pour un temps auprès de vous, pour cultiver ensemble des objets d'étude qui nous sont communs, de même que pour me faciliter les moyens de me fortifier dans une langue qui m'est nécessaire dans ces objets mêmes? Vous pourriez lui dire que mon âge de cinquante ans rend tous les moments précieux pour moi; que je n'ai aucune fonction quelconque dans la République, que mon seul état est d'être homme de lettres; que j'ai rempli, d'ailleurs, toutes les conditions imposées par la République française à tous les citoyens; que si, d'après cet exposé, il croit pouvoir se charger de votre demande auprès de notre ministre des affaires étrangères, vous et moi lui en aurons obligation. Voilà ce que je livre à votre prudence et à votre sagesse. Si mon idée n'est pas présentable laissez-la tomber; si vous voyez jour à ce que vous puissiez la mettre en œuvre, faites ce que le cœur vous dira. Si la tentative que vous ferez est en pure perte, je regretterai de vous avoir compromis; mais si vous réussissez, par votre moyen, à obtenir l'autorisation de mon gouvernement, il n'y a point d'agréments que mon voyage ne me permît. Le bon Dieu en fera ce qu'il voudra. *Amen.*

A tout hasard, je vous envoie mes noms et ma résidence, afin que, si M. Barthélemy ne vous refusait pas tout à fait, il pût mettre le ministre à même de prendre toutes les informations qu'il voudrait : *Louis-Claude Saint-Martin, né à Amboise en 1743, et y demeurant depuis le mois de septembre dernier; voué à l'étude des sciences depuis*

Digitized by Google

sa jeunesse; inscrit sur la liste des candidats, faite par l'Assemblée nationale, en 1791, *pour choisir un gouverneur du fils de Louis Capet.* Vous y ajouterez ce que vous voudrez.

Celle de vos lettres qui a été accidentellement retardée, est du 5 avril. Votre dernière du 14 mai a été aussi retenue au comité de surveillance générale, à Paris, d'où elle m'a été renvoyée avec un cachet rouge par-dessus votre cachet noir. Vous voyez combien il est important de ne nous occuper que des choses qui ne sont pas de ce monde.

J'oubliais de vous dire de ne point mettre sur l'adresse de vos lettres : *par Paris.* Cela me les fait payer près de moitié plus cher, à cause du détour que cela leur fait faire. Elles m'arriveront aussi sûrement en mettant tout simplement : *A Amboise, département d'Indre-et-Loire.*

Adieu, monsieur, je vous remercie de votre bon souvenir. Rappelez-moi à celui de votre ami. Lorsque vous m'écrirez sur le projet ci-dessus, ne nommez personne, j'entendrai à demi-mot.

La lettre qui fait réponse à celle-ci est du 8 juin 1793, et commence ainsi : « Dé retour de ma course, j'ai eu le plaisir, monsieur, de trouver votre lettre du 21 mai, etc. »

LETTRE XXVIII

A Amboise, le 21 juin 1793.

J'ai eu connaissance, monsieur, de ces tours d'arithmétique dont vous me parlez. Les premières données étaient des lettres hébraïques

Digitized by Google

que l'on traduisit en chiffres, selon leur valeur. Les résultats étaient quelquefois fort singuliers, mais ne s'élevaient pas bien haut. C'est un Allemand de la Franconie qui m'avait communiqué ses procédés; je ne les ai pas conservés dans ma mémoire ; comme j'en faisais peu de cas, j'en faisais encore moins d'usage. Les Juifs sont fameux par toutes ces sortes de cabales ; et vous jugez combien il y en a d'espèces, depuis les tours de cartes jusqu'au grand Nom, qui est la seule cabale réelle et la seule qui soit digne de l'homme, parce qu'elle est la seule qui soit digne de celui dont l'homme est l'image.

Je suis bien aise que mes petits vers vous aient plu ; mais il y a à parier que je n'y reviendrai pas; ces bagatelles-là ne sont plus de mon âge.

Personne ne peut vous blâmer de considérer la Vierge comme un être très-secourable. Mais elle ne sera jamais médiatrice que pour ceux qui n'auront pas porté leur élan plus haut. Elle est pure, elle est sainte, elle a eu sa part de la *Sophia* comme tous les saints et tous les élus ; nous devons nous trouver très-heureux quand Dieu permet qu'elle nous tienne compagnie et qu'elle vienne s'agenouiller avec nous pour le prier (expression que je tiens d'un prédicateur très-catholique de l'Église romaine, et que j'ai insérée, je crois, dans le *Nouvel Homme* ou dans l'*Ecce Homo*) ; mais jamais on ne doit la croire indispensable pour personne. Son œuvre est accomplie, puisqu'elle a donné naissance au Sauveur et qu'elle nous a ouvert la source éternelle de la vie. Elle a infiniment plus fait par là qu'elle ne peut faire désormais. D'ailleurs, elle n'a point donné naissance au Verbe, mais au Christ ; ainsi, elle ne pourrait jamais donner naissance au Verbe dans nous. Néanmoins, je pense qu'il faut laisser à chacun la mesure de foi qu'il peut porter. Quant à vous, monsieur, qui ne voulez considérer que les avantages que l'on peut retirer de son commerce, je vous le répète, je ne crois point devoir vous les contester. Il est dit : *Cum electo electus eris ;* mais je crois pouvoir vous dire que vous connaissez un plus grand élu qu'elle, qui est son fils. Voilà le seul dont vous puissiez attendre votre éternelle élection ; vous êtes le frère de celui qui dit à la Vierge : Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ?

Je me félicite de ce que vous n'ayez fait aucune démarche auprès de M. B., premièrement, puisque cela vous eût compromis, secondement, puisque, dans l'état actuel des choses, toute tentative eût été absolument inutile. Les orages s'accumulent tellement chaque jour qu'ils ne laissent plus aucune issue.

Digitized by Google

Joignez-vous à moi, pour lever les mains au ciel tous ensemble, afin d'apaiser sa colère, car elle ne fut jamais plus menaçante, et les choses prennent une tournure tout opposée à celle dont votre amicale espérance se plaît à se nourrir. Non-seulement je me fais toujours une fête pour le moment où je verrai arriver Jeanne Leade; mais on me parle aussi avec tant de respect du médecin Pordage, dont vous faites mention dans vos lettres, que je serais bien charmé s'il pouvait être du voyage. On me fait également un grand éloge de Browne. On me donne ces deux personnages comme ayant été contemporains de Jeanne Leade. Celui que j'écris Pordage, d'après vous, on me l'écrit Pordaetsch, voyez si c'est le même personnage. Votre Arnold vous expliquera cela, car c'est sûrement de là qu'on a tiré tout ce qu'on me mande sur ces matières.

Je vous prierai aussi de me mander combien nos assignats perdent chez vous; car je crains les lenteurs, si je ne me référais entièrement à la voie de Lyon pour le payement. L'état où se trouve cette ville en ce moment, fait que je n'en peux tirer aucune nouvelle, pas même pour mes affaires. Alors je vous enverrai directement d'ici, la somme d'assignats qu'il vous faudrait pour vos déboursés, et pour le déficit de la balance.

J'aurais bien une autre question à vous faire pour quelqu'un qui m'intéresse, et qui, lorsque les orages seront passés, se proposerait de placer des fonds dans votre pays, soit en rentes perpétuelles, soit en rentes viagères, soit uniquement sur la banque, s'il y en a une chez vous, comme à Gênes, à Venise, à Londres, etc. Faites-moi donc le plaisir, puisque vous êtes dans un moment de repos, de me mander ce qu'il y aurait de praticable ou d'impraticable dans tous ces projets, et quelles seraient les conditions ainsi que le denier des fonds placés de chacune de ces trois manières. Adieu, monsieur, jouissez en paix de votre loisir et du calme de vos heureuses demeures. J'espère bien que le ciel me permettra un jour d'aller y partager votre bonheur, mais il veut sans doute me le faire acheter; sa volonté soit faite. Mille choses tendres à notre ami, je vous prie.

Digitized by Google

LETTRE XXIX

—

M...., le 6 juillet 1793.

Je viens de recevoir votre lettre du 21 juin, et comme je compte partir sous peu de jours pour les bains de *Loesch-en-Valais*, je me hâte, monsieur, d'y répondre. Nous sommes complétement à l'unisson touchant les cabalistes qui paraissent avoir leur siége particulier en Allemagne. C'est le grand Nom, comme vous le dites parfaitement bien, qui est la seule cabale digne de l'homme. Il y aurait des choses bien intéressantes à dire sur son emploi, et les circonstances qui permettent et autorisent son usage. Votre opinion sur cet objet me serait très-précieuse.

Comme le sujet de la Reine des saints, comme vous l'appelez dans votre Église, est intéressant à différents égards, je tâcherai de vous déduire mes idées sur cet objet avec encore plus de détails que dans ma dernière lettre; on ne saurait mettre trop de précision et de mesure dans de pareils sujets.

Je suis entièrement de l'avis que la connaissance des opinions dont je vous ai parlé n'est en aucune manière indispensable, et quand même ces opinions seraient justes et fondées, elles déploieraient leur pouvoir sans notre science et notre coopération; notre connaissance et notre adhésion à ces idées pourraient en tout cas servir simplement à faciliter et abréger l'œuvre. Quand j'ai parlé de la société de cet être pur et saint, j'entendais la communion qui peut exister entre des êtres intellectuels, et qui n'est bornée ni par les temps, ni par les lieux. Nous avons, suivant moi, sauf votre meilleur avis, un organe pour en jouir, c'est le centre intérieur de notre âme; ainsi je n'entends pas sa présence et sa communication physique. Vous savez que je ne vous ai jamais demandé comment on pouvait se procurer ces sortes de communications; non que je sois disposé à les dépriser, tout au contraire

Digitized by Google

je les regarde comme des faveurs diverses, très-propres à imprimer des traces profondes dans notre âme, et à nous procurer des avantages immenses pour notre avancement. Il n'y a que le danger qui accompagne cette région qui m'a rendu un peu réservé sur cet article, vous savez tout ce que je pourrais ajouter là-dessus. Un avantage inexprimable, dans cette carrière, serait de pouvoir le préserver de toute intervention et de toute imitation des sous-ordres. La scène de Lyon pendant la consécration de la loge dont je vous ai parlé, est un exemple bien marquant dans ce genre, et qui doit nous inspirer de la défiance.

Vous dites, entièrement dans mon sens, que Marie n'a point donné naissance au Verbe, mais au Christ.

Voici en abrégé la théorie qui pourrait servir de fondement à l'opinion que je vous ai communiquée dans ma dernière lettre; mandez-moi, s'il vous plaît, votre opinion sur cette théorie.

« Tout comme dans l'ordre inférieur et temporel, rien n'est produit » que sur un fond, sur une vierge, ainsi dans l'ordre le plus sublime » et divin, le Verbe est engendré éternellement sur un fond qui, » quoique substance, est un néant infini, la vierge, la sagesse divine, » Sophia. C'est cette vierge divine qui s'est unie hypostatiquement avec » l'humanité de Marie; et c'est sur ce fond divin que le verbe a été » engendré dans Marie, et c'est encore la même vierge divine unie à » l'humanité de Marie, qui peut entrer dans nos cœurs et servir de fond » sur lequel le Verbe s'engendre. »

Confrontez cette théorie avec quelques passages de notre ami B. *Trois principes* XXII, 38, 41, 43, 44, 45, 61, 71, 74, — 82. *Mensch Werdung*, 1 Part. ch. VIII, particulièrement dans le ch. IX, n°s 12, 21, 22; ch. X, n°s 1, 7. Et pour preuve que le néant infini n'est pas autre chose que Sophia, la sagesse éternelle, voyez la 2e question théosoph. 177, n°s 4 et 12, et la figure qui est gravée à la tête du traité *Aurora*. Sophia est visible comme un esprit pur; l'élément subtil est son corps, qui s'appelle *Ternarius Sanctus*. Voyez *Trois principes* XXII, 72. Et ce qui est fort extraordinaire pour un protestant, notre ami B. soutient que le corps de la Vierge n'a pas, après sa mort, subi la loi générale, qu'il n'a point éprouvé la corruption. Voyez 1re apolog. contre Tilken, n° 334.

Pordage et Pordaetsch est précisément le même individu; je le vois par ses traités mêmes que j'ai devant les yeux. Le premier nom est anglais, et le second, qui se trouve dans mon exemplaire, est écrit suivant

Digitized by Google

la prononciation allemande. Il a écrit entre autres, sur le monde angélique, d'une manière très-remarquable. Il ne nous reste malheureusement que peu d'espérance de découvrir les œuvres de Jeanne Leade. Vous voyez par là combien la langue allemande est utile dans ce genre de connaissances, parce qu'en Allemagne, à Strasbourg et à Francfort surtout, les ouvrages de Jeanne Leade et de Pordage peuvent se trouver en allemand chez des libraires qui se nomment des antiquaires, parce qu'ils ne trafiquent que sur de vieux livres.

Mon avis serait que vous prissiez la peine de traduire en français les passages les plus aisés de notre ami B., pour vous rendre la langue allemande dans ce genre tout à fait familière. Les passages les plus aisés de B. sont, sans contredit, ceux qui se trouvent dans la partie historique *Myst. mag.*; l'histoire de Joseph, par exemple, ch. LXIV. Si une fois vous lisiez B. familièrement en allemand, vous trouveriez que Jeanne Leade et Pordage sont bien aisés à comprendre.

LETTRE XXX

—

A Amboise, le 21 juillet 1793.

Ma réponse à votre première question, monsieur, sera courte; mais je crois qu'elle n'en sera pas moins substantielle.

Mon avis, sur l'usage du grand Nom, est que nous ne devons jamais l'employer de nous-mêmes, et attendre toujours qu'il s'engendre, se forme et se prononce lui-même en nous. Je pense que c'est la seule méthode pour que nous ne le prononcions pas en vain. Cette théorie est très-haute, je le sais; mais c'est là le régime que j'adopte pour mon propre compte; ainsi je ne vous dirai rien de tout ce qui en sort. Je vous traite comme moi, c'est-à-dire en ami.

Digitized by Google

Quant à la Sophia, je ne fais aucun doute qu'elle ne puisse naître dans notre centre. Je ne fais aucun doute que le Verbe divin n'y puisse naître aussi par ce moyen, comme il est né par là dans Marie. Mais tout ceci se passera spirituellement pour nous, et, si nous pouvons le sentir de cette manière, nous ne le voyons jamais alors qu'intellectuellement, langage non étranger pour ceux qui sont un peu au fait des manifestations. Tout ce qui se présentera plus physiquement, et à l'extérieur, ne viendra pas de nous, ni de notre propre centre, quoique notre centre en soit rehaussé et réjoui. Ainsi le Verbe, la Sophia, la Marie même, qui peuvent se manifester à l'extérieur, seront le Verbe, la Sophia et la Marie déjà tout formés avant nous, et cherchant à nous revivifier et à nous encourager à notre œuvre personnelle, qui est de faire ces choses-là en nous, non plus par une génération en être externe, comme cela a eu lieu lors de la *Mensch Werdung*, mais par la renaissance intime de nous-mêmes, qui doit nous rendre semblables à tous ces êtres par la sainteté, par la pureté et par la lumière.

Je crois, monsieur, vous répondre assez clairement sur cet article pour le regarder désormais comme terminé; car c'est à la pratique ou à la prière à nous donner sur cela les démonstrations qui ne peuvent venir de la main humaine. Je ne crains point que notre ami Böhme me démente sur ce point.

Je suis vraiment affligé que vos recherches au sujet des ouvrages de J. Leade soient sans succès, car c'est ce que je conclus de votre lettre, quoique vous ayez oublié d'y insérer la réponse que vous me disiez y joindre, et que vous aviez reçue de Londres. En attendant que je puisse agir de mon côté pour les avoir en anglais, j'ose me recommander encore à vous pour les avoir en allemand. J'espère pouvoir en tirer parti, car j'entends Böhme assez couramment sans avoir besoin de le traduire pour me former à sa langue; entreprise au-dessus de mes forces physiques, qui s'en vont à vue d'œil; entreprise que je ne pousserai pas loin, surtout dans les circonstances amères et désastreuses qui m'environnent.

Ce qui me force de recourir à vous, c'est que ma correspondance de prédilection, à Strasbourg, est suspendue. On y fait comparaître, à des comités nommés *ad hoc*, toutes les personnes à qui l'on écrit; on lit leurs lettres en leur présence, et on les leur rend quand elles ne contiennent rien de suspect. La personne avec qui je corresponds ne peut se faire à ces usages; et nous sommes convenus que je ne lui

Digitized by Google

écrirais que lorsqu'elle pourrait lire mes lettres sans sortir de chez elle. Je vous prie donc instamment, monsieur, de faire tout ce qui sera en vous pour me procurer les ouvrages en question en allemand.

Je ne regarderai point aux frais; et même, par des arrangements de famille, je me trouve avoir quelque numéraire de la succession de mon père, ce qui ôte tout embarras et prévient tout retard pour le payement.

D'après les détails de finance que vous avez la complaisance de me donner, la personne ne pense plus à ses projets de placement.

Je vous remercie bien sincèrement, monsieur, des vœux qus vous faites pour ma tranquillité. J'ose croire que le ciel les exauce, car malgré les épines de tout genre sur lesquelles il me faut coucher nuit et jour, je connais encore parfois le lit de roses; et malgré l'exil où je me trouve, et qui est pire que celui des Juifs à Babylone, puisqu'au moins ils étaient ensemble et je suis seul, le Dieu de bonté n'est pas loin de moi, et si j'avais moins de paresse à le chercher, je ne m'apercevrais pas seulement du défaut de compagnie. Je dois vous avouer, en outre, comme un tribut de reconnaissance pour les bontés de ce Dieu suprême, qu'au milieu des troubles qui travaillent si cruellement ma malheureuse patrie, j'ai été préservé de toute manière, comme si la main qui veille sur moi craignait un instant de s'en éloigner. Enfin, s'il faut vous le dire, en comparaison de tous mes concitoyens, on me traite en enfant gâté. Je me recommande toujours à votre bon souvenir et à vos bonnes prières.

Je vous prierai, de vouloir bien, dans votre première, m'éclaircir sur les difficultés suivantes de notre ami Böhme.

Apologia wider Stiefel, n° 423, ligne 5, *Auffgehaben.*

Christi Testamenta 2e *Büchlein* ch. 4, n° 31, p. 78, l. 12. *Auffschlagen*, idem n° 36, ligne 16 *verwegen.*

Mon dictionnaire, ni mon anglais ne me donnent sur ces mots-là un sens satisfaisant.

A la suite des deux Testaments, il y a dans le même volume, édition de 1682, un petit traité en trois chapitres, intitulé *Eine einfältige Erklärung von Christi Testament der Heyl. Tauffe.* Dans ce petit traité, ch. 3, n° 7, lignes 4 et 5, il y a *Dieses Zorn-Feuer gibt Er mit seinem Eintauchen Seiner feuer-brennenden Liebe.* Je voudrais que ce *Dieses* fût au datif et non pas au nominatif. Il me semble que c'est une faute, dites-moi si je me trompe; mais sans ce datif, je n'y puis rien comprendre.

Digitized by Google

A la fin de ce même petit traité, page 108, aux derniers mots de la note historique de la mort de Böhme, *Dann er anno Christi* 1624, etc., etc., etc. *eingegangen.*

Je ne sais pas pourquoi on n'a pas ajouté *ist.* Il me paraît que cet *ist* est nécessaire pour compléter le sens de la phrase, dites-moi également si j'ai tort.

Vous voyez combien la compagnie des personnes instruites dans votre langue me serait utile, puisqu'un seul mot enlèverait pour moi des difficultés qui, quoique des bagatelles, me demandent des pages d'écriture.

LETTRE XXXI

Aux bains de Louesch-en-Valais, l 8 août 1793.

C'est avec une satisfaction bien vive, monsieur, que j'ai reçu votre sublime lettre du 21 juillet. Votre théorie sur l'emploi du Nom des noms est très-haute; cependant elle me semble claire et entièrement conforme à mes propres idées. La distinction encore que vous faites entre la vue intellectuelle et la vue extérieure et physique, me paraît claire et nette, quoique je ne sois qu'un profane. La Sophia peut si bien se manifester extérieurement et physiquement, que la première manifestation physique dont Jeanne Leade ait joui était celle de Sophia. Elle décrit cette communication tout au long dans son *Garten brunn.* Si je ne parviens pas à vous découvrir ses ouvrages bientôt, je saisirai quelque moment de loisir pour vous traduire ce passage. Pordage, dans son *Monde angélique,* insiste fortement sur l'utilité et l'importance des communications physiques; le grand point consiste à éviter les écueils. Quant à moi, j'envisage les manifestations, lorsqu'elles sont

Digitized by Google

véritables, comme un excellent moyen pour avancer notre œuvre intérieure, et je crois qu'une élévation à l'Être suprême, une adhérence du fond de l'âme à la cause active et intelligente, une pureté de volonté qui ne désire que de s'approcher et de s'unir à la source de toute lumière, sans seul retour rétréci sur nous-mêmes; enfin le Nom des Noms, sont des moyens infaillibles pour recevoir ces dons sans mélange d'erreur et d'illusion. Pordage m'a fait sentir l'importance des communications physiques; mais ce que les Anglais d'aujourd'hui, non pas Pordage, appellent *second sight*, qu'ils acquièrent par tradition ou initiation, me semble toujours nous conduire dans une région où la bonne et la mauvaise classe se mêlent pour entrer en société avec nous. Je me figure différentes classes d'avancement parmi les hommes de désir, dont chacun produit des effets plus ou moins élevés et plus ou moins purs. Mais faut-il passer par le *second sight* pour arriver aux communications pures? C'est sur cela que votre avis me serait très-précieux.

Ne soyez pas en peine de ce que je n'ai pas réussi en Angleterre. touchant les ouvrages de Jeanne Leade. J'ai vu avec plaisir par vos observations sur quelques passages de B., que vous avez fait bien des progrès dans la langue allemande, moyennant quoi, si vous continuez ainsi, l'intelligence de Pordage et de Jeanne Leade en allemand ne sera plus qu'un jeu pour vous. Soyez bien persuadé que je ne négligerai rien pour vous les découvrir; il faudra seulement un peu de temps. J'ai commencé par écrire à Bâle à ce sujet. Peut-être que je serai envoyé à Bâle pour commander les troupes de notre contingent qui fait partie de celles que le corps helvétique entretient de ce côté pour maintenir la neutralité, alors je prendrai des renseignements pour Strasbourg, Francfort et Leipzig, qui sont les dépôts de vieux livres. Quant au payement de ces ouvrages, ne soyez point en peine; et, en thèse générale, je prends la liberté de vous prier de ne jamais vous embarrasser d'affaires d'argent avec moi, quand même la situation fâcheuse des circonstances présentes devrait vous faire perdre la majeure partie de votre fortune, il vous restera toujours la ressource dont nous avons parlé dans nos précédentes lettres, et je regarderais cette ressource comme une faveur que vous me procureriez. J'avais oublié, dans ma dernière lettre, de joindre le bout de réponse venu de Londres, et que j'ai laissé à M..., qui m'indiquait que les recherches sur les ouvrages de J. Leade ont été infructueuses. Je remercie la Providence du fond

Digitized by Google

de mon cœur, de la protection signalée qu'elle vous accorde, et je lève les mains aux cieux pour qu'elle vous la continue toujours, et j'espère que mes vœux seront exaucés.

Je joins ici deux mots de réponse aux questions grammaticales que vous m'adressez sur notre ami Böhme.

Auffgehaben apolog. stiefel, n° 423; est l'ancien infinitif du verbe *sich hebe auf*. Aujourd'hui on dit *aufgehoben*, ce mot se prend souvent au figuré. Nous disons tous les jours *Dieses Decret ist aufgehoben*, c'est comme on dirait en français, ce décret a été rapporté, synonyme avec *lever*, *annuler*. Dans le passage cité, ce mot signifie que, malgré l'état glorieux dans lequel se trouve J. C., son *humanité*, sa *créaturalité* subsiste toujours, qu'il n'en a pas été dépouillé.

Auffschlagen, Christi Testam.[1], ligne 12, ch. IV, § 31. Expression figurée, nous disons *ein Zelt, eine Hütte auschlagen;* c'est à dire élever *une tente*, *une cabane*. Notre ami parle d'un palais, cette acception n'appartient qu'à lui et n'est que l'imitation des exemples que je viens de citer. *Verwegen*, n° 36, ligne 16. L'acception de ce mot est une licence que B... a prise avec la langue allemande. Il a employé ce mot comme un verbe; c'est comme si quelqu'un disait en français se *témérairiser*. *Dieses Zorn-feuer. Erklär. Von Christ Test.* ch. III, § 7. C'est un des numéros les plus succincts et les plus serrés de notre ami, il faut l'envisager seulement comme le titre, comme l'abrégé des mots qui suivent. Mais il est indispensable que le nominatif reste, que ce soit *dieses* et non pas *diesem*.

Il y a une faute d'impression dans le n° 10, ligne 5 : au lieu de *Ich gehe ihnen*, il faut lire *Ich gebe ihnen*.

L'émission du verbe auxiliaire *ist* à la page 108, est une élégance et une précision de style plutôt qu'une faute; parce que l'infinitif *eingegangen*, se réfère d'une manière presque imperceptible à l'*ist* qui se trouve dans la première ligne, quoiqu'il y ait un point entre deux.

Cette lettre est suivie d'une en date du 6 septembre 1793. Elle commence ainsi : « Je vous ai écrit des bains de Louesch le 8 août, et, n'ayant pas reçu de vos nouvelles, monsieur, dans le temps accoutumé, etc. »

[1] H. Abendmahl.

Digitized by Google

LETTRE XXXII

—

A Petit-Bourg, près Ris, à Ris, département de Seine-et-Oise, le 9 septembre 1793.

Me voici revenu pour quelques moments, monsieur, à la maison de campagne où j'étais l'année dernière. Quoique la maîtresse du logis n'y soit pas, j'y suis venu voir quelques amis qui y demeurent en son absence, et dont la société me distrait un peu du noir où j'ai passé onze mois dans mon pays, tant par rapport à la maladie et à la mort de mon père, que par rapport aux affaires de sa succession. Comme je ne resterai probablement pas ici longtemps, adressez-moi vos lettres à Amboise comme à l'ordinaire, car j'ai tout lieu de croire que je ne tarderai pas à y retourner.

Votre lettre du 8 août, que vous m'y aviez adressée, m'a été renvoyée ici. J'y vois que le point des communications est celui qui vous travaille le plus, et que vous désirez de le couler à fond. Vous savez tout ce que je vous ai mandé sur cela; vous l'avez agréé, ainsi je n'y reviens plus. Mais, pour ne point laisser sans réponse votre dernière question sur le *second sight*, je vous dirai que je ne connais point de loi générale sur cette partie, et c'en serait une qu'une réponse affirmative ou négative. Je crois donc que les voies sont aussi variées dans ce genre, que les points d'où peuvent partir les différents voyageurs. Je crois que la chose elle-même a pu mener diversement ses élus, donner aux uns les communications pures intérieures sans les extérieures; aux autres, les communications pures extérieures sans les intérieures; aux autres, donner toutes les deux. — Je crois que les traditions ou initiations appelées *second sight* peuvent avoir égaré certains hommes, et qu'elles ont été utiles à d'autres, parce qu'avec des initiations droites et un cœur bien disposé, Dieu nous conduit quelquefois à la lumière en nous laissant traverser même des abîmes. Mais, instruit comme vous l'êtes aujourd'hui, vous devez être sûr que nulle tradition ou initiation des

Digitized by Google

hommes ne pourra jamais vous répondre de vous mener aux communications pures, parce qu'il n'y a que Dieu seul qui les donne. Tenez-vous-en donc au point où vous êtes, ne cherchez qu'à vous dépouiller de toute *Ichheit*, de toute *Selbheit;* n'employez vos facultés que pour les mettre tout entières dans la main qui ne désire que de les gouverner toutes, et laissez-la faire : elle saura mieux que tous les savants du monde vous mener où il faut que vous alliez, et comme il faut que vous alliez.

Je vous remercie de la bonne intention où vous êtes de me traduire quelques passages des ouvrages de Jeanne Leade. Pour éviter les doubles emplois, je dois vous dire que l'on m'a envoyé de Strasbourg, il y a six mois, quelques extraits traduits en français de cet auteur. Je vous envoie la note, afin que vous employiez votre bonne volonté pour moi sur d'autres passages.

Discours de Jeanne Leade sur la différence des révélations véritables et des révélations fausses, qui se trouve dans la préface du soi-disant *Puits du Jardin* (*Garten Brunn*), ouvrage in-8° qui a paru à Amsterdam l'an 1697, traduit de l'allemand et tiré de l'*Histoire de l'Église et des Hérétiques*, par Arnold, t. II, 3e partie, ch. XX, p. 519.

J'ai des extraits traduits de ce discours, depuis le n° 18 jusqu'au n° 26 inclusivement ; et l'on a ajouté en note, à la fin, que ces choses se trouvent plus détaillées dans un traité d'un docteur anglais, intitulé *le Mystère des Visions et des Révélations*, et qui est annexé à sa *Theologiam Mysticam*, in-8° publié à Amsterdam en 1698. Peut-être cet ouvrage-là est-il celui de votre docteur Pordage.

Au reste, le peu que je possède, dans les extraits qu'on m'a envoyés, me remplit d'admiration; et tout ce que je verrai de cet auteur, soit en anglais, soit en allemand, soit en français, ne peut manquer d'augmenter le plaisir que j'ai déjà éprouvé à la lecture de ce qui est entre mes mains. Si, par vos recherches chez les libraires étrangers, vous découvrez les ouvrages en question, ayez la bonté de m'en prévenir avant de me les envoyer, parce que, dans les circonstances actuelles, il faut tâcher de prévenir les accidents qui peuvent arriver en route.

Adieu, monsieur, je me recommande toujours à votre amitié et à vos bonnes prières. Je suis actuellement occupé à la lecture du *Mysterium Magnum* de notre ami Böhme. Quelles profondeurs cet auteur me découvre! S'il n'avait pas condamné jusqu'au moindre désir dans

Digitized by Google

l'homme, j'en formerais pour pouvoir m'entretenir de lui avec des gens qui fussent au fait de sa doctrine et de sa langue, car je n'ai rien de cela autour de moi. Mais la volonté de Dieu soit faite ! Il n'y a point de situation dont nous ne puissions tirer du fruit, car Dieu est partout, et il n'y a pas un point de l'atmosphère qui ne renferme de la terre végétale du jardin d'Éden.

Je n'écris que peu aujourd'hui sur tout ceci; ce sont les portes de la colère qui sont ouvertes sur la terre en ce moment; il faut attendre que les jours de paix nous rouvrent les portes de l'amour. Les mélanges en ce genre peuvent avoir des suites trop funestes; je vous exhorte à la même réserve.

LETTRE XXXIII

—

M., le 18 septembre 1793.

Votre lettre, monsieur, du 9 septembre, m'a procuré une très-grande satisfaction, parce qu'elle m'a tiré de l'inquiétude où je me trouvais relativement à votre silence; vous en jugerez par le billet que je vous ai adressé le 6 de ce mois.

Je sens, comme vous, la nécessité du dépouillement; le très-grand article, par rapport à cette idée, est de lui donner la détermination et la mesure nécessaires; car, sans cela, on tombe dans un labyrinthe qui peut conduire au découragement. N'avoir d'autre volonté que celle de Dieu, exige la connaissance et le discernement préalable de la volonté de Dieu. Il est un moyen qui nous met à couvert des inquiétudes, des désirs, des reproches intérieurs amers, des volontés propres, des tentations, etc., ce qui, à ce que je crois, nous fait avancer grandement dans la voie de la désappropriation et du dépouillement, parce qu'il annule

Digitized by Google

et tue les séductions extérieures qui voudraient balancer les biens qui nous attendent dans une autre région; c'est le retour, le refuge dans notre centre, dans notre cœur, dans l'intérieur de notre âme. Si nous cherchons là celui qui marche sur la tête du serpent et l'écrase de son pied, si nous le laissons combattre à notre place, il le fera avec le plus grand succès.

Notre sublime ami B. indique tout cela d'un seul mot énergique, et nomme notre héros *Ein Schlangentreter*. Je n'aurai pas le temps de vous translater la relation que Jeanne Leade fait de sa première communication extérieure avec Sophia; mais, en place de ce récit, je vous traduirai Pordage, l'ami et le directeur de Jeanne Leade, qui vous fera connaître en partie les principes de cet homme.

Ce morceau est tiré du commencement de la préface du traité de la *Sophia*, Amsterdam, 1699. Cette préface est un précis de l'ouvrage même.

« Heureux ceux qui ont une faim et une soif ardente de posséder la » Sophia, puisque l'on verra, dans le traité suivant, qu'elle promet » de descendre en eux avec son divin principe et son monde lumineux » (*Licht Welt*). Cependant, il peut se passer un temps considérable, » quelquefois vingt années et plus, avant que la sagesse éternelle se » communique réellement et se révèle pour répandre la tranquillité et » le repos dans l'âme de celui qui la désire, car, après avoir cherché » vainement différents chemins pour se rapprocher d'elle, l'âme, » déchue de ses espérances, tombe à la fin dans une déprédation de » forces, dans la lassitude et dans le découragement. Si, alors, ni » l'oraison la plus fervente ni les méditations religieuses ne peuvent » rien effectuer d'efficace, et qu'aucune instance, aucune prière ne » produise le moindre effet sur elle pour l'engager à descendre et à » demeurer dans notre âme, alors nous sommes convaincus par notre » expérience que, par nos efforts, par nos actes de foi et d'espérance, » par l'activité de notre esprit, il nous est complétement impossible de » percer le mur de séparation qui se trouve entre nous et le Principe » divin, toutes ces clefs étant trop faibles pour ouvrir la porte de ce » principe. Et comme notre âme trouve alors que jusqu'ici, en suivant » la voie de l'*Ascension*, elle a toujours manqué son but, elle conclut » que ce n'est pas là le véritable chemin (quand même elle aurait été » gratifiée sur cette route de communications et de révélations célestes), » mais que le seul sentier pour arriver à la sagesse divine et à son

Digitized by Google

» principe est de *descendre*, de s'enfoncer intérieurement dans son
» propre fond et de ne plus regarder hors de là.

» Dès que l'âme suit ce chemin et qu'elle s'enfonce en elle-même,
» alors les portes dans les profondeurs de la sagesse s'ouvrent, et elle
» est introduite dans le sacré et éternel principe du monde lumineux
» (*Licht Welt*); dans la nouvelle terre magique, dans laquelle la vierge
» Sophia ou la sagesse divine se manifeste à elle et lui découvre ses
» beautés.

» Mais, si l'âme à ce point n'est pas assez vigilante et pas assez
» ferme pour se replier continuellement dans son centre de la nature
» (*Centrum naturæ*), et que, par cette tranquillité passive, elle ne
» s'enfonce pas tellement dans cet abîme et dans ce chaos, duquel le
» nouveau paradis se forme, qu'elle ne remonte et ne s'envole pas en
» haut, alors elle est dans le plus grand danger d'être entourée et
» tentée cruellement par une foule *innombrable* d'esprits, soit du
» monde ténébreux, soit du principe élémentaire et astral. Mais, dans
» le besoin extrême, la protectrice céleste reparaît, la fortifie et lui
» répète et confirme sa première leçon, etc., etc. »

Eh bien, monsieur, que dites-vous du docteur Pordage? Il était chef d'une petite école d'élus dans le nombre desquels se trouvaient Jeanne Leade et Thomas Browne : tous jouissaient des manifestations supérieures les plus marquantes.

Vous verrez, par mon billet du 6 septembre, que j'ai prévu votre observation sur la nécessité de vous faire parvenir l'ouvrage en question avec quelque certitude, et j'attends votre direction.

Vers la fin de votre lettre du 9 septembre, vous me parlez de la terre végétale, et vous me dites qu'il n'y a pas un point de l'atmosphère qui ne la renferme. Ayez la bonté de me communiquer quelques détails sur la nature de cette terre et la manière de l'acquérir. Serait-ce la lumière cachée dans les éléments, dont vous me fîtes mention dans une de vos lettres de l'année passée? Est-ce une substance réelle, ou seulement une force, une représentation intellectuelle? Est-ce le *Ternarius sanctus*, l'élément sacré, la terre sainte de notre ami B.? De grâce, mandez-moi si vous la possédez, et le plus court chemin de l'acquérir; si elle est visible et palpable à nos sens extérieurs, ou si elle ne peut être vue, touchée et sentie que dans notre homme intérieur. Peut-être que la doctrine de cette terre végétale pourrait bien être en quelque rapport avec les passages les plus frappants du ch. VI de l'Évangile de

Digitized by Google

saint Jean et du 5me verset du ch. V de l'Évangile de saint Mathieu. Ce qui me ferait croire que la terre végétale ou élément pur est quelque chose qui ressemble à une matière subtile, c'est un passage de notre ami B. dans ses *Trois principes*, ch. XIV, n° 54. En général, tout ce que vous jugerez à propos de me mander de vos expériences avec cette terre merveilleuse me fera un sensible plaisir. Veuillez vous rappeler de moi dans vos bonnes prières, pour que je sois soutenu dans les combats que nous avons sans cesse à livrer. *Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* (Paul. ad Eph. VI, v. 12.)

P. S. — Je ne puis fermer cette lettre sans vous prier de me donner des éclaircissements sur la première partie du passage de votre lettre du 9, où vous me dites : Il n'y a pas un point de l'atmosphère qui ne renferme, etc. Si votre terre végétale est l'élément pur, et que les éléments grossiers renferment l'élément pur, l'air atmosphérique doit renfermer l'élément pur, le *Ternarium sanctum*, le corps de la Sophia, la terre végétale; par conséquent, en respirant l'air, nous devons pouvoir nous alimenter, physiquement même, du corps céleste de la cause active et intelligente, etc., etc., etc. Et si notre cœur s'ouvre, il peut et doit à chaque respiration recevoir la nourriture spirituelle qui est renfermée dans cette manne divine ; ainsi, l'air serait le grand *Véhicule*.

LETTRE XXXIV

—

Paris, le 23 octobre 1793.

Vos deux lettres me sont parvenues, monsieur, quoiqu'un peu tard, parce que j'étais encore à la campagne et qu'elles ont fait le ricochet

Digitized by Google

par Amboise. Je suis venu aussitôt à Paris, un peu pour des suites d'affaires de la succession de mon père, et beaucoup pour chercher les moyens de me faire parvenir le volume des ouvrages de Jeanne Leade que vous m'annoncez. La voie des libraires que vous m'indiquez est bien longue, et je suis pressé de jouir. Celle de la poste serait horriblement coûteuse. D'après toutes les informations que j'ai prises, je ne vois que la diligence de Bâle qui puisse le mieux remplir mes vues. Mais il faut que vous ayez la complaisance de faire tenir le volume à cette diligence de Bâle par quelqu'un de sûr.

Vous le ferez envelopper d'une toile cirée, et vous ferez mettre dessus en caractère bien lisibles : *Au citoyen Saint-Martin, rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 66, à Paris.* N'en payez point le port, je le payerai ici. Recommandez bien à la personne que vous chargerez du paquet de le faire enregistrer sur les livres de la diligence de Bâle. Elle arrive ici tous les dimanches. Recommandez bien aussi à celui qui mettra l'adresse de suivre exactement celle ci-dessus; car, si l'on ne mettait pas *rue du Faubourg-Saint-Honoré, n° 66,* et que l'on ne mît que rue *Saint-Honoré,* le paquet serait perdu pour moi, parce que ce sont deux rues très-différentes. Voilà toutes mes précautions prises; à présent, à la garde de Dieu! Si je vous dois quelques déboursés pour cet objet, vous me le direz et j'y satisferai aussitôt. En vous offrant d'avance tous mes remercîments, je vous en dois de bien sincères pour les offres obligeantes que vous m'avez faites dans une lettre antérieure, relativement aux échecs que ma fortune pourrait éprouver. J'espère qu'il m'en restera toujours plus que mes besoins n'en demanderont; et, si un jour la Providence nous rassemble, j'aurai de plus le plaisir de ne vous être point à charge. Je vous dois aussi des remercîments pour les détails grammaticaux que vous m'avez envoyés dernièrement sur l'allemand, en réponse à mes questions *böhmiques.*

Permettez-moi que j'acquitte, aujourd'hui, toutes ces dettes-là. J'aurais peut-être quelques autres questions à vous faire sur le même objet, mais, dans ce moment, je n'en ai pas le loisir, et ce sera pour une autre fois. Aujourd'hui, je n'ai que le temps de vous dire un mot sur les deux passages importants de votre dernière lettre : l'un est le dépouillement. Je trouve que vous le peignez parfaitement bien, et je puis assurer que nos incertitudes sur la volonté de Dieu, à notre égard, se dissipent graduellement, et à mesure que nous le cherchons et que nous le désirons par toutes nos facultés, et que nous dirigeons

Digitized by Google

tous les actes de notre conduite sur ce but-là. Le second est la terre végétale; elle est, à la fois, tout ce que vous la peignez, vous.

Mon sens ne portait, dans ma lettre, que sur la Sophia, et le corps glorieux dont je vous avais parlé précedemment; et vous en savez assez pour voir que c'est là la véritable terre promise à l'homme. Cela n'empêche pas que ce mot de terre végétale ne s'étende à toutes les régions. Ainsi, il y a une terre végétale matérielle, qui est celle de nos champs; il y a une terre végétale spiritueuse, qui est celle de l'Élement pur; il y a une terre végétale spirituelle, qui est la Sophia; il y a une terre végétale divine, qui est l'Esprit saint et le *Ternarium sanctum*. Vous voyez, monsieur, que nous avons les mêmes notions et les mêmes idées sur cela.

Quant à la possession de cette terre sainte, je ne puis vous indiquer aucun moyen d'y parvenir que ceux ci-dessus, et un dont je vous ai amplement parlé dans toute notre correspondance. C'est là où je vous renverrai toujours, pour que vous continuiez tellement à chercher tout en Dieu, que vous n'attendiez rien que de lui; parce que lui seul fait végéter ces différentes terres, et en remet lui-même à chacun la portion qu'il lui faut, soit pour l'espace et l'étendue du terrain, soit pour le climat qu'il est propre à habiter. Veillez et priez, et ne doutez pas que si vous appartenez à une tribu d'Israël, ou qu'en vous conformant à la loi de l'Esprit qui gouverne le peuple saint, vous obteniez d'être admis dans son sein, vous n'ayez, comme lui, votre portion dans l'héritage d'Abraham.

Adieu, monsieur, je vous demande toujours une part dans vos prières et dans votre souvenir. Avertissez-moi lorsque vous aurez fait l'expédition du livre. Adressez-moi votre lettre à Paris, à la même adresse que le livre. Je resterai probablement encore quelque temps ici; mais, quand je n'y resterais pas, il y a quelqu'un qui recevrait le tout pour moi, et qui me le ferait passer partout où je serais. Je vous prie, aussi, de supprimer, sur l'adresse de mes lettres, le mot *monsieur*, et d'y substituer celui de *citoyen*; c'est la dénomination actuelle de tout ce qui compose la nation française, et je suis jaloux de m'y conformer.

J'attends, avec impatience, la bonne nourriture que vous allez m'envoyer. J'aurai peut-être fini la lecture de tout mon Böhme quand elle arrivera (excepté les lettres), alors je me donnerai tout entier à Jeanne Leade. Vous m'avez parlé d'un registre de Böhme, beaucoup plus étendu que celui qui se trouve à la fin de mon édition d'Amster-

Digitized by Google

dam, 1682. S'il y avait un moyen de m'en procurer un exemplaire, vous me rendriez service. Vous pourriez le faire venir par la même voie de Bâle, ainsi que tout ce que vous auriez à me faire parvenir dans ce genre.

LETTRE XXXV

—

M., le 30 octobre 1793.

Votre lettre du 23 octobre, monsieur, m'a tiré d'une grande inquiétude, ne sachant pas s'il vous était arrivé quelque accident. Je remettrai moi-même le volume de Jeanne Leade à la diligence de Bâle. Je compte m'y rendre vers le milieu du mois prochain, pour la raison que vous trouverez dans ma lettre du 8 août, en cas que vous l'ayez conservée. Ainsi, pendant trois mois, je recevrai vos lettres à Bâle; vous ne changerez rien à mon adresse, excepté le lieu de mon séjour, et vous y indiquerez que je suis logé chez M. Lucas Serazin. Vous ne perdrez rien au petit retard que l'envoi de Jeanne Leade supporte, parce que j'ai l'espérance d'y joindre des traités importants de Pordage. Si je parviens encore au registre de Böhme, je ne manquerai pas de vous l'adresser; mais tous les ouvrages de B., et surtout ceux de Jeanne Leade et de Pordage, sont *rarissimes*, on ne peut les trouver pour aucun prix, à moins d'un bonheur singulier. J'ai employé un agent qui demeure au bout de notre canton, et qui a fouillé à Schafhausen, Zurich et Bâle, pour déterrer Pordage; et c'est lui qui m'a fait espérer d'obtenir quelques traités de Jeanne Leade, des ouvrages bien remarquables. C'est à la Providence et à vous, monsieur, que je dois la connaissance de ces élus; et je suis encore surpris d'avoir pu découvrir leurs ouvrages, vu leur excessive rareté. Comptez, monsieur, parmi

Digitized by Google

le nombre des bonnes actions de votre vie, le soin que vous avez eu de me mettre dans leur société ; c'est un des plus grands bienfaits que j'aie jamais reçus.

Je vous remercie aussi pour les éclaircissements, touchant les différentes espèces de terre végétale dont vous me parlez dans votre dernière lettre, et pour qu'il n'y ait point de malentendu entre nous sur nos idées et notre terminologie, je vous tracerai, en abrégé, l'enchaînement de mes notions sur cet objet.

Notre sublime Réparateur, duquel je ne prononce jamais le nom sans que mon esprit se prosterne devant lui, dit : *Celui qui croit en moi a la vie éternelle.*

Notre ami B. explique, dans sa XLVIe épître, n° 39, ce que c'est que la véritable croyance. La preuve, combien cette explication est juste, se trouve immédiatement après le passage que je viens de citer. Jésus-Christ dit : *Je suis le pain de vie.* Et au verset 54, du même chap. Joh. VI, le Réparateur ajoute : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* Et au chap. III, v. 36 : *Celui qui croit au Fils de Dieu, a la vie éternelle : et celui qui ne croit point au Fils, ne la verra point.* Ainsi, l'on voit l'identité des moyens pour avoir la vie, et la justesse de l'explication de B. Reste la grande question : comment pouvons-nous parvenir à cette nourriture céleste? C'est sur ce point important que notre ami B. devient lumineux; il appelle le Corps sacré, *Sophia.* Voyez sa XLVIe lettre, n° 40. Cette Sophia, qui est animée par le Saint-Esprit, est substantielle, sans être corporelle comme notre corps. *Dreyfach Leben*, V, n° 50. La substantialité lui vient de l'Élément pur qui lui sert d'enveloppe. Voy. n° 53. Elle est l'esprit de l'Élément pur, *Trois princ.* 22, n° 26. L'Élément pur est ce qu'il y a de plus proche à notre monde; *Clavis*, n° 106. Et moi, je crois que l'air subtil ou l'éther est ce qu'il y a de plus proche à l'Élément pur, parce que c'est dans l'air que le Saint-Esprit est caché, comme dans son ciel, par la gradation que je viens d'indiquer; et ce ciel est dans notre cœur. Voy. *Aurora* 23, n°s 70 et 71. L'air étant la cause de toute vie et de tout mouvement, le Saint-Esprit dominant dans la douceur de l'air. Voy. *Aurora* 1, n°s 15 et 16.

Ainsi, chaque fois que nous respirons avec un abandon et une confiance entiers en la miséricorde de notre divin Maître, nous recevons le Corps sacré, répandu partout, et nous saturons notre cœur de l'Élé-

Digitized by Google

ment pur, dans lequel et par lequel seul nous pouvons renaître à une nouvelle vie.

C'est une des vérités les plus importantes et les plus cachées à la plupart des hommes. Elle est non-seulement fondée sur la doctrine de notre ami B., mais encore sur l'expérience.

Adieu, monsieur, continuez-moi toujours votre souvenir et vos bonnes prières. Dès que j'aurai remis Jeanne Leade à la diligence de Bâle, je vous en avertirai.

La lettre qui suit celle-ci est du 20 novembre 1793, elle commence ainsi : « Je viens, monsieur, de mettre à la diligence de Bâle un volume de Jeanne Leade, etc. »

LETTRE XXXVI

Les deux volumes chéris sont arrivés, monsieur, recevez mes remerciments pour ce précieux cadeau. Je les ai déjà parcourus assez pour voir qu'avec du travail, je parviendrai à les entendre, et pour me promettre d'heureux fruits de cette lecture. Mon chérissime Böhme ne perdra rien dans mon esprit à cette nouvelle connaissance, et je vois, avec plaisir, que le traducteur l'avait lu et en faisait grand cas.

J'ai à me reprocher de n'avoir pas répondu plus tôt à votre lettre du 30 octobre, d'autant qu'elle m'a singulièrement intéressé par l'aperçu des progrès que je vous vois faire dans l'intelligence de notre bon ami B. Ma seule excuse est que je comptais que Jeanne Leade et Pordage arriveraient assez tôt pour que je pusse vous en accuser la

Digitized by Google

réception dans ma réponse ; il y a eu plus de délai que je ne comptais, et même depuis qu'ils sont arrivés, j'ai été obligé d'attendre quatre jours pour me rencontrer avec le jour de poste de Bâle; et cela m'afflige, vu l'empressement que vous me témoignez, de recevoir de mes nouvelles, et vu l'inquiétude où votre amitié pour moi peut vous tenir dans nos circonstances actuelles. Grâces à Dieu, je suis encore traité avec le même soin que par le passé; j'en rends grâces à la Providence, sans cesser de me tenir, autant que je le puis, prêt à tout. Votre tableau sur la terre végétale, et votre progression de différentes régions et des opérations de l'esprit me convient beaucoup. Il n'y a que l'éther sur lequel mon coup d'œil ne paraît pas encore si fixe que le vôtre. L'éther n'est qu'une modification des éléments mixtes, et, comme tel, il ne convient pas plus qu'eux à la demeure de l'Esprit-Saint. Vous avez tout dit, ce me semble, en le plaçant dans l'élément pur par le moyen de la Sophia. Il ne peut pas habiter ailleurs essentiellement, et ce qui perce de lui, dans les éléments mixtes et dans l'éther, n'est qu'une ramification de ses puissances par lesquelles tout se meut et existe dans l'univers. Ce sont malheureusement des influences corrompues et bien inférieures, qui demeurent dans toutes ces régions élémentaires aériennes. Comme nous le dit saint Paul, cela n'empêche pas que notre âme ne puisse le recevoir essentiellement du Saint-Esprit, parce qu'elle a aussi la Sophia et l'élément par lequel, lui et nous, pouvons nous joindre, et même sans respiration, laquelle ne concerne que l'être animal. Cependant ce ne sont que des observations que je vous présente, et sur lesquelles vous ferez vos réflexions.

Comme je présume que vous avez un double du volume de Jeanne Leade, *Offenbarung der offenbarungen*, dites-moi, s'il vous plaît, si je saisis bien ou mal la douzième ligne du titre *Welche bis aùf den heutigen Tag so ferne*, etc. J'ai cru que *so ferne* voulait dire loin, que cette révélation n'avait pas encore été faite jusqu'à présent *assez amplement*, ou *d'une manière assez étendue* pour donner une mesure particulière, l'abondance nécessaire pour amener le grand mystère, l'intelligence. Mon misérable dictionnaire n'explique *so ferne* que par *au cas que*, dans le *cas que*, etc., j'ai cru devoir lui prêter ici un autre sens. Vous voyez comme je me traîne dans ce travail où je suis absolument seul; vous voyez aussi combien je m'attache d'abord au sens littéral dans ma grossière traduction, avant de songer à faire une traduction plus présentable.

Digitized by Google

J'espère toujours que la Providence nous amènera de plus heureux jours, et qu'elle ne nous à pas liés par les rapports de nos désirs et l'identité de nos recherches, pour nous laisser là; ainsi, j'ai la confiance qu'elle permettra que si nous nous voyons un jour, je puisse profiter de vos secours dans une étude et dans une langue qui me seront chères le reste de mes jours; et qu'elle me mettra à même de' vous exprimer ma reconnaissance des trésors que vous me procurez; car, si vous êtes sensible au bien que j'ai pu vous faire en vous procurant la liaison de l'ami Böhme, je ne le suis pas moins à la manière dont vous reconnaissez ce bienfait. Adieu, monsieur, vivons donc dans ces douces espérances, et, en attendant, travaillons sans relâche à rétablir la cité sainte en nous, amen.

Écrivez-moi toujours à Paris, mon départ n'est point encore fixé. Le grand tableau de notre étonnante révolution m'attache; je suis plus à portée ici de le contempler en philosophe. Je n'en soupire pas moins après la chaumière que j'ai dans mon département, et dans laquelle je peux retourner quand la saison le permettra. Mais quand la paix sera venue, et que nous autres Français, nous pourrons voyager, je volerai près de vous, et là, nous étudierons tout à notre aise.

LETTRE XXXVII

P..., près de Bâle, le 4 nivôse (24 décembre 1793, v. st.).

Surchargé d'une foule d'affaires, et surtout d'une foule de distractions, j'ai bien souvent regretté, monsieur, de ne rencontrer aucun moment tranquille pour pouvoir m'entretenir avec vous sans risque d'être interrompu. Je suis fort aise que le petit paquet de livres vous soit heureusement parvenu, et comme je ne voyage jamais qu'en société

Digitized by Google

de nos amis B..., Pordage et Jeanne Leade, je puis répondre à votre question qui regarde le titre du traité *Offenbarung der offenbarungen. Ferne*, pris au sens propre, se rapporte à une distance éloignée, et ce qui est *in der ferne*, signifie ce qui est dans le lointain. Ainsi vous avez parfaitement bien interprété le passage en question, puisque l'auteur veut dire *jusqu'à ce jour l'on n'est point* encore parvenu *aussi loin* dans l'explication des mystères, etc. Vous avez bien raison de commencer par le sens littéral; c'est le sens propre qui vous conduira toujours le plus sûrement au sens figuré.

Quoique l'horizon des affaires publiques de l'Europe paraisse, malheureusement pour l'humanité, encore bien nébuleux, et que je ne voie pas comment il pourra s'éclaircir de sitôt, je pense néanmoins comme vous, que la Providence voudra nous réunir un jour. Ce serait une des plus grandes douceurs de ma vie, si je pouvais jouir à mon aise de vos lumières et de votre amitié. Ce qui m'a surtout frappé dans la doctrine de l'air et de la terre végétale, dont je vous ai fait mention dans la lettre du 30 octobre, c'est le numéro 10 du VIe chapitre de *l'Aurore*. Suivant ce passage, les puissances même sont obligées de recevoir leur nourriture céleste, tout comme les hommes, par la respiration. Il semble aussi que la partie la plus pure des éléments mixtes, l'air respirable, l'air déphlogistiqué, l'air igné, sans aucun mélange de l'air méphitique, de l'air fixe et de toutes les espèces de gaz, soit la substance qui avoisine de plus près l'*élément pur* duquel tous les autres éléments dérivent. Il y a un de mes amis, dont je respecte infiniment les lumières, qui m'a mandé le 6 septembre 1792, de Petit-Bourg, que J. C. s'était enveloppé dans la Sophia pour s'incorporer dans l'élément pur, et de là descendre dans la région des éléments *mixtes et corruptibles*.

En relisant cette lettre j'y ai trouvé précisément ma doctrine. Si l'on suit la gradation, on verra que de tous les éléments mixtes et corruptibles, l'air igné, ou l'air respirable, que j'appelais éther dans ma dernière lettre, est bien la substance la plus pure sans laquelle aucun homme ne saurait vivre. Que l'incorporation de l'Esprit-Saint dans les éléments mixtes nous soit nécessaire pour notre nourriture spirituelle, c'est ce que notre ami B... semble dire positivement, XL, *fragen* XIII, 2. On voit même au n° 3, qu'il est tenté de se fâcher contre ceux qui ne veulent pas le croire. Il me reste une seule observation à faire sur le passage en question de votre lettre du 1er décembre, qui est que toutes les âmes, même les bonnes, ne possèdent pas la Sophia. Voy. XL, *fra-*

Digitized by Google

gen 21-7. J'ai trouvé, au surplus, après vous avoir écrit ma lettre du 30 octobre, quelques traces de mon opinion sur l'air pur envisagé comme véhicule de la Sophia, dans une note de Jeanne Leade. Je présuppose cependant toujours que le grand moyen d'en jouir soit magique. Voyez le sublime passage depuis le n° 119 jusqu'au n° 125, *in den Bedenken über Stiefels Büchlein.*

Je me trouve, dans ce moment-ci, dans un village en cantonnement, pour défendre nos frontières et faire respecter notre neutralité. J'ai plus de loisir ici qu'en ville; car, pendant un mois passé, je n'ai pu trouver un instant pour lire un passage de notre ami B., et je m'estime fort heureux de pouvoir jouir de la retraite. J'ai trouvé à Bâle quelques anciennes connaissances, qui, à ma grande surprise, sont très-avancées dans la théorie et la pratique des communications. Il m'ont fait part d'un événement qui vient d'arriver à un ecclésiastique célèbre de Zurich, que j'ai connu autrefois; il se nomme L... Cet ecclésiastique reçut une invitation pour aller voir quelques personnes du premier rang dans une cour du Nord. Ce n'est pas celle dont vous m'avez parlé dans une de vos lettres, et dont le cabinet ne fait pas un pas sans consultations physiques; celle dont il s'agit est plus située vers le nord. L... y arrive l'été passé : il trouve des hommes instruits, vivant dans les affaires et dans le monde, occupant des grades élevés, d'une probité reconnue, et qui, en l'invitant, ne pouvaient avoir d'autre motif que la bienfaisance, puisqu'ils lui ont même payé les frais de son voyage. Ces hommes lui assurent avoir des communications immédiates avec la cause active et intelligente; ils lui assurent qu'un de ses amis, quoique mort depuis quelque temps, entrera, par son canal, dans leur société. Ces hommes lui promettent de lui donner des éclaircissements pour lesquels il avait déjà prié Dieu depuis longtemps. Des éclaircissements sur la doctrine de la nourriture céleste, sur le grand mystère, où il est dit : « Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est » mon sang; celui qui ne mange pas la chair que j'ai donnée pour la » vie, ce pain venu du ciel, n'aura point de vie en lui. » Dans la relation de L..., datée du 26 octobre 1793, qui m'a été remise ici, et que j'ai sous les yeux, il dit à ce sujet : « Celui qui comprend ces paroles, » comprend le plus profond mystère et la partie la plus essentielle du » christianisme; il sera parfaitement convaincu d'une union réelle, » positive et intime, *mit der gekreuzigten Menschen person*, J. C. » Ces hommes lui disent que lorsqu'ils sont rassemblés, et même quel-

Digitized by Google

ques-uns d'entre eux lorsqu'ils sont seuls, ils reçoivent d'abord des réponses sur les questions qu'ils font; au moins un *oui* ou un *non*, qui ne laisse subsister aucune équivoque, que, souvent même, ils reçoivent, sans aucune demande préliminaire, des communications et des révélations par lesquelles plusieurs points importants leur sont éclaircis. Ils lui ont dit aussi, ce qui est remarquable, que toutes les fois qu'ils se sont trouvés ensemble, ils ont eu une expérience bien intime de la vérité de la promesse : « Quand deux ou trois sont assemblés en mon nom, je me trouve au milieu d'eux, » puis qu'alors un nuage blanc comme la neige, et d'un éclat presque éblouissant descendait, et pendant une demi-heure environ, reposait sur eux. Ils étaient persuadés que ces manifestations étaient des signes et des émanations de la cause active et intelligente :

1° Parce que ces communications s'effectuaient toujours après la prière adressée à Elle, et que les réponses arrivaient aussi après les demandes faites à Elle;

2° Parce que ces manifestations les fortifiaient dans l'amour pour Elle;

3° Parce que la manifestation qu'ils appelaient *Seigneur*, *Esprit du Seigneur*, *Image* et *Symbole du Seigneur*, recevait l'adoration, ce qu'aucune vertu bienfaisante n'aurait osé faire;

4° Parce que le répondant répondait en même temps, dans plusieurs endroits, à différentes personnes, de la même manière;

5° Parce qu'il les jugeait sévèrement, et, après un repentir sincère, les bénissait promptement et d'une manière bien visible;

6° Parce que chaque fois qu'ils demandaient : Es-tu la cause active et intelligente? ils recevaient la réponse : Oui! ce qu'aucune puissance, ni bonne, ni mauvaise, n'aurait osé dire;

7° Parce qu'ils l'ont parfaitement bien pu distinguer des bons et des mauvais êtres intermédiaires qui l'environnent.

Voilà des caractères et des signes bien indicatifs. La seule chose qui embarrassait infiniment notre ecclésiastique, c'était une doctrine singulière qu'il trouve établie dans ce cercle : la doctrine de la relation des âmes. Tous les hommes qui vivent actuellement, lui dirent les membres de cette école de nouveaux pythagoriciens, ont déjà vécu sous plusieurs formes et plusieurs noms différents; les hommes les plus saints sont obligés de paraître encore une fois dans ce monde sous la forme des hommes les plus communs. J'avoue que je me trouve

Digitized by Google

dans les mêmes cas que l'ecclésiastique de Zurich ; cette doctrine de la part d'une société d'élus, qui sont persuadés de vivre dans une union réelle et intime avec la cause active et intelligente, m'embarrasse aussi ; car, malgré tout le bien que l'auteur du *Manuel de Hefoluis* dit de cette doctrine, elle ne me paraît point analogue à l'esprit de notre ami B. Est-ce que l'école du Nord aurait mal compris son oracle? ou qu'est-ce que cette anomalie?

Adieu, monsieur, souvenez-vous quelquefois de moi dans vos prières, et croyez que je n'oublierai jamais le bien que je vous dois. J'attends toujours vos lettres avec le plus grand empressement. Mon adresse n'a pas changé, je reste à Bâle ou dans les environs jusqu'au milieu de février.

LETTRE XXXVIII

—

Paris, le 17 nivôse 6 janvier 1794.

Je n'étais pas sans inquiétude, monsieur, sur le sort de ma dernière lettre, et votre réponse est arrivée bien à propos pour me tranquilliser. Je savais le voyage de votre Zurichois à la cour de D..., mais je n'en savais pas l'objet. Ce Zurichois et moi, nous nous connaissons seulement de nom ; et il me fait, comme vous, l'honneur d'avoir de la bienveillance pour moi.

Ce qu'il a appris, dans son voyage, a dû lui faire plaisir sans le surprendre ; car, depuis longtemps, il doit savoir de toutes ces choses.

Je ne peux avoir une idée bien arrêtée sur cette nouvelle branche de commerce que vous me faites connaître ; seulement, je crois y voir de grands rapports avec la branche de commerce d'Avignon dont vous avez entendu parler. Quoique tous les caractères de cette nouvelle

Digitized by Google

branche ne me paraissent pas défectueux, cependant, il me semble que cela pourrait devenir encore plus central; et ce sont nos lectures chéries qui m'apprennent à penser ainsi. Alors la doctrine qui est régnante dans ce cercle, se purgera de la partie de la métempsycose des âmes, système qui ne manque jamais d'être enseigné dans des écoles inférieures, et qui l'est journellement par nos somnambules, mais qui ne convient à aucun des grands principes de la théorie spirituelle divine, à moins que vous n'appeliez métempsycose le retour possible et répété des grands élus de Dieu, tels qu'Élie, Hénoch, Moïse, etc., qui peuvent bien, en effet, paraître à différentes époques pour constater et concourir sensiblement à l'avancement du grand œuvre, parce que le bien coule toujours par les canaux qu'il s'est choisis; mais le mal et la souillure trouvent, en sortant de ce monde, de nouvelles régions plus vives que la terre, et qui nous purifient ou nous souillent encore davantage, de manière que les épreuves terrestres ne pourraient plus être suffisantes pour le degré où nous nous trouvons; ce qui me détermine, plus que jamais, à regretter cette espèce de métempsycose, qui me paraît n'être qu'un reflux des diverses facultés sidériques que la zone astrale fait passer sur nous, et qui, par là, nous montre à nous-mêmes, sous les différentes formes qu'elle nous imprime et qui ne nous appartiennent pas plus que les noms, les titres et les différentes décorations des rôles de théâtre ne sont propres à l'acteur qui en est revêtu pour le moment. Une lettre ne me permet pas de m'étendre plus loin sur cet objet. Je suis, néanmoins, fort content de ce que vous m'apprenez; j'aime à voir des gens de bien se tourner vers les saintes régions; et leur âme ne peut qu'y gagner infiniment. Il est possible, en effet, de concilier les faveurs et la marche spirituelle avec les emplois de la vie civile, et même dans l'ancienne loi, c'était une chose indispensable, puisque le civil n'était mené que par l'esprit et ses envoyés, comme on le voit du temps de Moïse et de Josué, etc.; sous les prophètes, on voit aussi de grands seigneurs, tels qu'Isaïe et Baruch, et des ministres tels que Daniel.

Mais alors cette jonction du civil avec le spirituel n'était que secondaire; sous la loi du Christ, elle devient encore plus étrangère, parce que notre royaume n'est pas de ce monde; mais il est bon de rester dans l'état où Dieu nous prend, comme dit saint Paul.

Pour ne laisser aucun doute sur votre opinion à la mienne, relativement à l'air, je répète de nouveau ce que je vous ai mandé dans ma

Digitized by Google

lettre du 6 septembre. Mais j'ajoute que les éléments mixtes sont le médecin que le Christ devait prendre pour venir jusqu'à nous, au lieu que nous, nous devons briser, traverser ces éléments pour arriver jusqu'à lui; que tant que nous reposons sur ces éléments, nous sommes encore en arrière.

Que l'air le plus déphlogistiqué, selon nous, est encore bien grossier relativement à celui que l'esprit déphlogistiqué lui-même, quand il lui plaît de le remplir de sa présence; que ces considérations physiques sont au-dessous de lui et tiennent de lui, et que, quoique l'air de la chambre des apôtres fût un peu méphytique, vu leur nombre et la chaleur de la saison et du climat, cela n'empêcha pas le Saint-Esprit d'y faire la plus caractéristique des manifestations. Je dirai de plus que, dans l'ordre des éléments principes, le feu me paraît être supérieur à l'air, qui, en effet, n'est que son fils et son ministre : aussi le feu a-t-il joué le plus grand rôle dans les manifestations soit bonnes, soit mauvaises, dont la terre a été remplie; ce qui fait que nous avons vu et que nous voyons encore régner l'idolâtrie du feu parmi les hommes, tandis que nous n'y voyons point l'idolâtrie de l'air, quoique nous y voyions celle des vents pour fléchir leur colère, encore plus que pour implorer leurs faveurs. Pardon, monsieur, si j'appuie sur ces objets, c'est la frayeur du mécanique qui pousse ma plume, c'est le sentiment profond qu'il faut nous *déterrestréiser* complétement, si nous voulons parvenir à dire à Dieu : *Habitavit in nobis, amen.*

Je me traîne toujours bien lentement dans la lecture des deux volumes que vous m'avez envoyés, parce que je n'ai aucun secours. Je découvre dans Jeanne Leade la vivacité de l'amour le plus sublime et le plus doux. Heureux ceux qui parviendront, même de loin, à sa hauteur, surtout dans ce qu'elle dit sur le magisme de la foi! Je ne suis encore qu'à moitié du livre. J'en trouve le style un peu diffus et le langage suranné; ce qui augmente mes difficultés.

Je n'ai fait encore que parcourir Pordage : il m'a paru donner plus dans la partie scientifique que Jeanne Leade, et je crois que c'est une autre plume qui en a fait la traduction. Je vous avoue que mon chérissime Böhme me paraît être comme le prince de l'un et de l'autre, comme de tous ceux qui marchent dans cette carrière. Mais, comme ils sont tous les trois très-profonds, je les marierai sans cesse ensemble, et j'espère avoir de leur progéniture.

Dans mon dénûment de secours pour l'allemand, j'ai frappé à toutes

Digitized by Google

les portes pour en demander, mais inutilement. Enfin, ces jours derniers, je me suis avisé d'aller chez Mme Schweitzer, nièce de notre Zurichois, et que j'avais vue une seule fois depuis deux ans dans une maison. Elle m'a parfaitement bien accueilli; mais elle n'est pas assez forte sur le français pour m'être utile. Elle a imaginé, pour y suppléer, de me proposer la connaissance d'un de ses amis, qui sait parfaitement les deux langues, et qui se fera un plaisir de me donner ses soins. J'ai accepté avec reconnaissance; ainsi, j'espère, avant peu, n'être plus si abandonné. Elle m'aurait offert son mari, qui m'aurait sans doute rendu le même service; mais il est en Suisse maintenant, avec une mission de notre gouvernement. J'espère, monsieur, que l'horizon politique ne vous paraît pas tout à fait aussi noir qu'il y a quelque temps. Pour moi, je n'ai jamais douté que la Providence ne se mêlât de notre révolution, et qu'il n'était pas possible qu'elle reculât. Je crois plus que jamais que les choses iront à leur terme et auront une finale bien importante et bien instructive pour le genre humain. Je suis charmé de la conduite qu'a tenue votre patrie à l'égard de la mienne.

Je suis charmé que vous en soyez aujourd'hui l'organe actif, et que vous défendiez par vos armes la neutralité.

Adieu, monsieur, je me recommande à vos bonnes prières.

LETTRE XXXIX

P...., près de Bâle, le 26 nivôse
(15 janvier 1798, v. st.)

J'ai reçu, monsieur, votre intéressante lettre du 17 nivôse, encore dans mon cantonnement. Demain, je serai relevé, et je retournerai dans le tumulte de Bâle, où je perdrai beaucoup de temps.

Digitized by Google

Je vous remercie pour les éclaircissements sur la nouvelle branche de commerce qui s'établit dans le *Nord*. Reste la grande difficulté sur les conclusions de notre Zurichois : « Es-tu la cause active et intelligente? Ils eurent la réponse : Oui! *Ce qu'aucune puissance* intermédiaire ni bonne, ni mauvaise, *n'aurait* osé dire. » Cette conclusion est-elle juste, oui ou non? *That 's the question.* J'ai vu accidentellement, entre nous soit dit, une lettre de vingt pages que la fille de notre Zurichois écrivit à un de ses amis intimes, à l'occasion du voyage de C., où elle accompagnait son père. Cette fille est un ange; mais comme elle ne croit pas plus à la métempsycose que vous et moi, elle se trouve sur tout cela dans la plus grande perplexité.

Je suis plus près de votre opinion sur l'échelle descendante, de la Sophia, de l'élément pur, que vous ne croyez peut-être. Quant à la théorie de l'air, nous l'ajournerons à une discussion verbale. En attendant, n'ayez pas peur du mécanique pour moi.

Depuis ici, j'avais écrit à l'abbé de me procurer pour vous le journal de J. Leade, le plus intéressant de ses ouvrages; mais j'apprends que le pauvre abbé est mort pendant mon absence.

Notre ami B. sans doute est, dans tous les sens, le prince de l'un et de l'autre; mais cela vient en partie de ce que nous possédons ses paroles telles qu'elles sont sorties de sa plume sans être transversées par les traductions.

Sans doute que la Providence dirige les grands événements de l'Europe; mais à parler humainement, il me semble que ce serait le moment de faire la paix, les Romains ne la faisant jamais qu'étant victorieux.

Je suis enchanté de voir que votre gouvernement rend justice au nôtre. Notre nation ayant déclaré publiquement sa neutralité, elle ne s'est laissé ébranler ni par les intrigues, ni par les menaces. La prudence nous a préservés des unes, et nos rochers avec 300,000 hommes pour les défendre, en cas de besoin, nous garantissent des autres. La note du ministre britannique a été reçue on ne peut plus mal à Berne. Cette note est du 30 novembre.

Adieu, monsieur, songez à moi dans vos prières, et tâchez de me donner souvent de vos nouvelles.

P. S. Il y a des initiés ici qui prétendent que le nuage d'une blancheur éblouissante qui parut dans le phénomène du Nord est un signe caractéristique et *inimitable* de la vérité du phénomène. Ils prétendent

Digitized by Google

même l'avoir vu aussi, dans son temps, avec les chiffres 4 et 8, c'est-à-dire, du quaternaire et du double quaternaire. Ceci ne sont pas seulement des chiffres, mais encore des chiffres *arabes* pour moi. Et pourquoi devraient-ils ne pas pouvoir être imités?

LETTRE XL

Paris, pluviôse (26 janvier 1794).

Pour satisfaire donc, monsieur, à votre difficulté sur la cause active et intelligente, *there is the answer*.

Je crois que ceux qui sont appelés à l'œuvre, directement et d'en haut, n'ont aucun embarras pour juger tout ce qu'ils reçoivent, et même sans autre opération de leur part que celle du développement de leur sens intime divin. Ils sont une coupelle universelle qui purifie tout et ne se laisse corroder par rien.

Je crois que celui qui entre dans l'œuvre par des initiations, soit humaines, soit spirituelles, peut parvenir aussi au débrouillement de ce qu'il reçoit; mais qu'il lui faut un grand travail pour cela; et tel est le fruit des travaux et opérations théurgiques, quand elles sont dirigées par des maîtres purs, éclairés et puissants. Mais, hélas! combien ils sont rares! Pour moi, je n'en connais point, et je suis bien loin d'avoir aucune virtualité dans ce genre, car mon œuvre tourne tout entier du côté de l'interne.

Je crois que ceux qui reçoivent des communications externes et gratuites comme à Co...., peuvent bien n'être pas trompés; mais je n'ai aucun moyen d'assurer la chose. Ceux de Co.... ne me paraissent pas avoir des preuves suffisantes pour justifier leur confiance; 1° je ne les crois pas élus au premier degré ci-dessus, sans quoi ils n'auraient

Digitized by Google

pas d'incertitude, et n'auraient pas besoin de faire des questions ; 2° je les vois passifs dans leur œuvre, je les vois opérés et non pas opérants; et ainsi, n'ayant pas l'active virtualité nécessaire pour lier le fort, afin de piller la maison du fort et la mettre en état de propreté convenable pour y loger d'honnêtes gens ; 3° la réponse qu'ils reçoivent, quand ils demandent : *Es-tu la cause active et intelligente?* ne me prouve rien: car l'ennemi peut tout imiter, jusqu'à nos prières, comme je l'ai dit dans *l'Homme de Désir ;* et c'est au discernement de ces terribles initiations que conduisent l'usage et la pratique des vraies opérations théurgiques, quand, après tous ces faits, on ne se porte pas tout de suite à l'interne qui apprend tout et préserve de tout ; 4° enfin, je ne vois point dans ces élus de Cop... les signes indiqués dans l'Évangile pour caractériser les vrais missionnaires de l'Esprit. « Ils guériront les ma- » lades, ils chasseront les démons, ils avaleront des poisons qui ne » leur feront point de mal. »

Voilà, monsieur, tout ce que mon intelligence me fournit pour instruire le point de la question. Je ne puis être le juge, puisque je n'en suis pas même le témoin; je me borne donc à en être le rapporteur, sans vouloir que mon avis soit une décision. J'espère bien que la Providence désabusera ces honnêtes personnes des illusions dont sont souvent remplis les sentiers qu'elles suivent avec autant de bonne foi; mais il m'est impossible de rien affirmer sur la nature de ce qui les occupe, sans avoir employé auparavant le récolement et la confrontation. Or, c'est ce que je ne suis pas à portée de faire, et quand je le serais, je ne sais pas si mon extrême prudence contre l'externe, et mon goût toujours croissant pour l'interne ne m'interdirait pas d'approcher de ces objets jusqu'à ce que je fusse envoyé par un autre ordre que celui de mon désir et de ma curiosité. Je dois ajouter que si la puissance mauvaise peut tout, la puissance bonne intermédiaire parle souvent comme la puissance suprême elle-même. C'est ce qu'on a vu à Sinaï, où les simples *Élohim* ont parlé au peuple comme étant le seul Dieu, le jaloux, etc.; nouvelle raison pour se tenir en garde contre la conclusion que l'on tire de : Oui. Si toutes ces réflexions peuvent aider l'intéressante fille de votre Zurichois à prendre quelque aplomb sur tout cela, vous pouvez les lui faire parvenir, de même que je vous serai obligé de continuer à me communiquer ce que vous apprendrez de tous côtés.

Je suis fâché de la mort de votre ami. Je vous remercie des soins

Digitized by Google

que vous prenez pour me découvrir les ouvrages que je désire. Je suis presque à la fin de mon volume de Jeanne Leade; et si vous voulez lire la note de la page 37, qui a pour titre : *All hier folgt die Aufer stehung*, vous verrez, d'après ce qu'elle dit sur l'éther, combien il nous sera facile de nous entendre, lorsque la Providence nous permettra de causer ensemble. La personne que m'a procurée Mme Schweitzer m'est fort utile pour l'intelligence de quelques mots qui m'embarrassent de temps en temps. Mais elle est étonnée de ma patience à poursuivre la lecture de pareilles matières, écrites dans un pareil style. Tout ce que je lui réponds, c'est que : *Trahit sua quemque voluptas*. Sans doute, si je pouvais lire cet auteur et Pordage dans leur vraie langue et surtout dans la mienne, j'en tirerais un meilleur parti; car j'aperçois souvent des choses vraiment divines; mais c'est encore beaucoup pour moi qu'il me soit permis d'aborder les frontières de ces champs où se trouvent de si riches moissons; je dois remercier et ne pas me plaindre.

Je vais bientôt entreprendre Pordage.

Je voudrais, comme vous, que les temps de paix fussent arrivés. Mais, d'abord, je crois qu'on ne nous le demandera pas; je crois, en outre, que nous n'avons pas grande intention de l'accorder dans ce moment. Je crois enfin que la Providence ne trouve pas encore la France assez corrigée pour suspendre ses coups ainsi. Résignation et patience, c'est à cela seul que je dois viser.

Vous avez bien raison de ne pas croire, avec vos initiés, que le nuage éblouissant et les chiffres 4 et 8 soient des preuves caractéristiques et inimitables de la vérité du phénomène. Ces initiés-là peuvent l'être aux documents de leurs maîtres, mais ils ne le sont pas à l'expérience de la chose. Adieu, monsieur, vous quittez un tourbillon pour rentrer dans un autre; malgré cela, j'aime à croire que vous trouverez le moment de me donner de vos nouvelles, et ce sera toujours pour moi une véritable satisfaction.

Digitized by Google

LETTRE XLI

—

Paris, 15 pluviôse (3 février 1794, vieux style).

Quoique j'aie eu l'honneur de vous écrire depuis peu de jours, monsieur, je prends la plume pour vous communiquer quelques renseignements qui peuvent nous être utiles dans nos recherches sur Jeanne Leade et Pordage, et dont vous vous occupez avec tant de bonté pour moi. M. Forster, qui a fait le tour du monde avec le capitaine Cook, vient de mourir ici, où il était venu de Mayence pour solliciter la réunion de cette ville à la France. Avant sa mort, il a dit à quelqu'un de ma connaissance qu'il avait en anglais les ouvrages de Jeanne Leade et de Pordage, et qu'il les avait laissés à Mayence. Il a ajouté que depuis que les Prussiens avaient repris cette ville, on avait mis les scellés sur sa bibliothèque, et qu'un prince de Prusse en avait soustrait plusieurs ouvrages imprimés, et en outre tous ses manuscrits. La personne qui m'a fait ce récit, m'a appris, en outre, que la veuve de M. Forster demeurait à Neufchâtel, chez l'intendant Andrieux, rue des Moulins, ou bien à Zurich, sans me dire la rue. Voici donc, monsieur, tout l'objet de cette lettre : c'est d'offrir à vos amicales sollicitudes pour moi le moyen de faire des recherches, qui, quand elles seraient infructueuses, ne vous en assureraient pas moins de nouveaux droits ma reconnaissance. *Le Monde ténébreux*, de Pordage, que je lis actuellement, me fait une impression que je ne puis vous rendre. Si je l'avais en anglais, je crois que je n'hésiterais pas d'en entreprendre la traduction dans ma langue; mais comme je n'ai que la traduction allemande, je craindrais de ne pouvoir m'en tirer aussi fidèlement que si j'avais le texte sous les yeux.

Adieu, monsieur, ne regardez point à la dépense pour les ouvrages en question. Je pourvoirai à tout, si toutefois il est possible de par-

Digitized by Google

venir jusqu'à eux dans l'état des choses, ce dont je doute un peu. Malgré cela, je me reprocherais de n'en pas faire au moins la tentative. Je me recommande toujours à votre bonne amitié.

LETTRE XLII

Bâle, le 29 pluviôse (12 février 1794, vieux style).

J'ai parfaitement reçu, monsieur, les deux lettres que vous m'avez adressées, et qui me sont venues de Berne.

Vos observations sur le commerce du Nord me paraissent on ne peut pas plus justes ; il y en a une, entre autres, qui, suivant moi, mériterait d'être gravée en lettres d'or : *L'interne apprend tout, et préserve de tout.* Le substantiel de cette théorie a été communiqué à la fille intéressante de Zurich. C'est le père de son ami, qui est ici, qui m'a communiqué ses lettres. Il y règne une franchise et une pureté d'âme qui m'ont procuré la plus grande satisfaction. Je suis entré dans la confiance des deux sœurs, dont l'aînée surtout, âgée de vingt et un ans, se trouve en liaison avec notre Zurichoise : elles ont été initiées elles-mêmes, et ont assisté à toutes les opérations. Leur genre de commerce se faisait par le moyen d'une pupille que l'on consacrait à chaque séance, et qui, après la prière faite, entrait elle seule en communication immédiate. Le maître de la loge dirigeait la question, et la réponse était communiquée à la pupille qui était la troisième sœur cadette.

Je suis parvenu à leur prouver et à les *convaincre* que, malgré les apparences brillantes de ce négoce, il était souvent peu solide et quelquefois très-dangereux. Je leur ai aussi fait entrevoir jusqu'à la conviction que le chemin central, le chemin de l'amour, était infiniment préférable à ces prestiges extérieurs. Le père, malgré son attache à ces

Digitized by Google

initiations subalternes, s'est peu à peu laissé entraîner dans mon avis par ses enfants; et ce qui acheva de me gagner la confiance de ces jeunes personnes, susceptibles encore d'ouvrir leur âme à la vérité, ce sont les 12e et 13e chap. de la Ire aux Corinthiens, que l'aînée a ouverts par hasard. Mais, avec les autres hommes, membres de cette société, et qui sont déjà d'un certain âge, il n'y avait rien d'essentiel à faire. Ils sont entichés de la prérogative de ce commerce médiat avec les puissances. Le premier maître qu'ils ont eu tous, c'est le comte Cagli....., lié intimement avec le père des pupilles. Ce père est le frère cadet de M. S....., que vous avez mis sur mes adresses. En fouillant ici le magasin d'un antiquaire, j'ai découvert quelques petits traités de Thomas Browne, membre de la société où Pordage présidait. Pour échantillon, je joindrai ici un extrait sur l'eucharistie spirituelle, et les signes qui distinguent le boire du sang d'avec le manger de la chair. L'ouvrage est en allemand; avec plus de loisir, je vous aurais traduit ce passage.

Je ne manquerai pas, après mon retour chez moi, de faire des perquisitions touchant la veuve Forster. Je pars d'ici, mercredi prochain, et j'espère qu'avant mon départ, nous obtiendrons encore une lettre de Zurich.

Adieu, monsieur; recevez mes remerciments pour votre belle lettre du 7 pluviôse. Je ne soupire qu'après le repos; dès que je l'aurai atteint, même en partie, j'entrerai dans de plus grands détails. En attendant, soyez persuadé que vos lettres me seront infiniment précieuses, et qu'il me semble que le lien qui nous unit se serre tous les jours davantage.

P. S. La lettre de Zurich est arrivée; c'est le P. ou S. qui l'a reçue et sa fille aînée qui nous en a fait la lecture. Elle contient des détails fort exacts et fort détaillés du commerce du Nord. J'en aurai, avec le temps, une copie que je vous communiquerai; elle contiendra peut-être assez de circonstances pour vous mettre à même de juger le procès définitivement.

Antwort auf die Frage : Wie jemand Zwischen der Gemeinschaft oder Empfindung des Leibs und Bluts Christi erkentlich unterscheiden möge? Ist folgender Bericht-Schrift ertheilt worden.

Die Erfahrung wird (nach meinem Licht und Erfahrenheit) die beste Lehrmeisterin der Unterschiede Zwischen denen *Empfindungen* seyn, so durch

Digitized by Google

Theilhafligkeit des Fleisches und Bluts Christi, und andrer Geniessungen des lebendigen Worts geschehen. Die Theilhaftig-werdung oder Gemeinschaft des Bluts Christi wird begleitet von einem starken und an muthigen Brande, der im Herzen oder Centro der Brust gefühlt wird, gleich als wenn eine gemengte Flamme und weine in die Seele gegossen wurde, so eine liebliche Süssigheit verursachet, oder als ob die Seele von einer göttlichen Flamme in ihr entzündet, einem Eingüss eines Köstlichen geistlichen Liquoris empfienge, von welchem sie durch's verschlingen desselben, sich Kräftig stärket, eben wie eine Flamme von Geiste des Weins, oder das Feuer der Lampen von Œhle, das es in sich Zeucht und isset, genähret und unterhalten wird. Diese Geniessung wen sie hoch steiget, ist so Süss und gross, dass wir, sie kaum ertragen können; weil allda eine Centralgeniessung, oder die im innersten und tiefesten Grunde des Herzens geschieht, zwischen Christo und der Seelen, eine Durchdringung, Inwirkung der einen im andren, eine Vermischung der reinen Strahlen des Lebens und der Liebe ist; so dass die Seele anders nicht dan ausrufen kann: Er küsst mich mit den Küssen seiner Lippen, denn Seine Liebe ist besser dann Wein. » Und in Wahrheit, so ist das welches sie in diesem Stande geneust, in einiger Maase der neue Wein des Reichs, welchen ich in diesem schreiben kraftig empfunden, und befinde dadurch dass meine Worte die Geniessung desselben auszudrucken viel unzulänglich gefallen; welches der Leser allein durch lebendige Erfahrung erkennen kan, wie auch, durch die wahre und eigentliche Wurckung derselben; welche die starke und reine Liebe zu Gott ist, und eine susse Zuneigung der Liebe gegen die Heiligen, auch zu einem solchen Grade, dass sie Schuld und Beleidigung auf dem Weg raümet, die in der Seele wieder ihren Nächsten liegen mag, zum wenigsten für die Zeit und so lange sie dieses fühlet und empfindet.

Ist die Theilhafligwerdung oder Gemeinschaft des Leibs in Unterscheidung von der Geniessung des Bluts begleitet von einer mächtigen Empfindung der Stärke und Kraft die den ganzen inwendigen Menschen durchdringet, und vornehmlich in der Brust oder Herzen gefühlt wird. 2). Bisweiten mit einer empfindlichen Schwängerung einer reinen Kraft, die unsre inwendige Theilen so zu erfüllen scheinet als ob sie der Luft ermangelten. Hiob. 32, v. 20. 3). Bisweilen mit Empfindung einer Licht-Hellen Oefnung um oder von uns, oder inwendig in uns, so die Erscheinung Gottes innerlichen geistlichen Reichs ist. 4). Mit sussen Anzeigungen oder vielmehr würklichen Empfindungen anmuthig zusammen stimmender Gethöne, welche die ganze Ewigkeit in dem göttlichen Leibe erfüllen. 5). Mit einer angenehmen Empfindung einer lieblich sausenden Luft im Herzen oder Haupte, oder in allen beyden. 6). Von demselben dann eine starke Idea oder wesentlich Zild, eines Lieblich-angenehmen Halles, das sich im Haupte eröfnet, und als der erste

Digitized by Google

Grund und Saame des evangelischen Gebets, Lobs oder Dancks etc. Ist welches wir empfinden, indem wir die Ideam oder das wesentliche Zild des Thons, wenns im Haupte aufgehet ins Werck sezen, und einen Antrieb haben aus kraft zu singen. 7). Eine anmuthige Empfindung, dass wir als mit einer sanften und weichen Wesenheit, gleich als mit einem Kleide (1) umgeben oder begleitet werden, wie mit Pflaum-Federn gefüllert und um die Seele gewunden ist. 8). Und der Effect oder Auswürkung und Erfolg alles dieses so das zeiget, dass es wahr und von gold sey, ist. I) Eine starcke Würckung des Glaubens und himlischen Muth : II). Ein empfindlich Vermögen der Kraft und grosse Liebe im Gebeth, Singen oder Sprechen, wenn wir eine dieser Gaben entweder in oder gleich darauf üben, III), Eine grosse Eröfnung der Sanftmuth und milden süssen Würckungen in der Seelen, und also auch in einigen Worten die wir aussprechen; IV). Eine Empfindung in der Seelen einer grossen Reinigkeit und eines Abscheeus vor allen weltlichen Lusten : V). Eine starke Empfindung der göttlichen Gegenwart, samt einer darmit überkommenden Ehrfurcht durch welche wir zu beherrlicher Wachsamheit ermahnet werden; VI). Eine lebendige Empfindung der göttlichen Freudigkeit und gemüths Ruhe, vornehmlich nachdem wir unsre Talenten wohl anlegten, weil solche Geniessung auf uns war.

LETTRE XLIII

Paris, 27 ventôse.

J'ai reçu votre première lettre, monsieur ; j'attendais, pour y répondre, le fruit de vos recherches sur les ouvrages anglais et sur la Zurichoise. Les nouvelles trouvailles que vous m'annoncez avoir faites des traductions allemandes, pourront m'arriver par la même voie que le premier paquet. Mais attendez, pour les faire partir, que vous ayez

(1) Hierbey wolle der Leser sich der Wesenheit des Glaubens erinnern. Hebr. II, v. 2. Die. cap. 10, v. 39.

Digitized by Google

reçu un nouvel avis de ma part. La maison où je suis est devenue nationale; il nous faut la quitter très-promptement. Je ne sais encore où j'irai, et ce sera ma première lettre qui vous en instruira, et qui vous indiquera une nouvelle adresse pour les livres en question.

Recevez-en d'avance mes remercîments, et mettez-moi à même d'acquitter les frais que vous aurez faits.

D'après les détails de votre précédente lettre, je me confirme plus que jamais dans mon opinion sur la mauvaise qualité des choses. Une autre fois, je vous en dirai davantage sur ces matières philosophiques.

Je vous salue, et je vous embrasse de tout mon cœur. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

LETTRE XLIV

—

B., le 11 mars 1794.

Me voilà de retour dans ma ville natale, monsieur, depuis une couple de semaines; et n'ayant pas encore reçu votre réponse à ma lettre du 29 pluviôse, je commence à craindre qu'elle ne vous soit pas parvenue. Veuillez me dire ce qu'il en est. J'ai écrit à la veuve Forster, et quand même je ne serais pas heureux dans mes recherches auprès d'elle, je puis vous annoncer que j'ai découvert ailleurs, et en allemand, les lettres de Browne, quatre traités de Pordage sur l'Incarnation du Verbe, la Foi, etc., item, sa *Theologia mystica* et son *Monde angélique*, que je vous enverrai dès que j'aurai vos renseignements sur le comment.

Je suis fort aise que vous ayez été satisfait de son *Monde ténébreux*. J'ai reçu, depuis, quelques nouveaux détails sur le commerce du Nord;

Digitized by Google

j'ai été assez heureux dans la famille de S....., à Bâle, pour leur faire goûter, grâce à la Providence, un meilleur chemin.

Adieu, monsieur; continuez-moi votre souvenir et vos bonnes prières.

Je vous écris fort à la hâte.

LETTRE XLV

—

Paris, le 30 germinal.

Je ne sais, monsieur, si vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a un mois, où je vous indiquais l'adresse où vous pourriez m'envoyer les livres que vous me destiniez. Je n'ai point eu de vos nouvelles depuis ce temps, et j'en suis inquiet. Je vous préviens, aujourd'hui, que je pars tout à l'heure pour Amboise, département d'Indre-et-Loire, où vous pourrez m'adresser le même envoi par la diligence de Bâle qui l'apporterait à Paris, d'où les directeurs me le feraient passer chez moi, et vous auriez la bonté de m'en donner avis.

Adieu, monsieur, je n'ai que le temps de vous saluer et de me recommander à votre souvenir et à votre amitié.

Je pars en vertu du décret sur les castes privilégiées et proscrites c'est parmi elles que le sort m'a fait naître. Nous ne parlerons pas des affaires publiques dans nos lettres; vous savez que je n'en traite pas ordinairement, et c'est moins le moment que jamais.

Digitized by Google

LETTRE XLVI

Bâle, 30 avril 1794 (10 floréal, nouv. style).

Je viens de recevoir votre lettre, monsieur, datée de Paris, du 30 germinal. Elle m'a fait d'autant plus de plaisir, que votre silence commençait à m'inquiéter. Depuis celle du 27 ventôse, je n'en ai pas reçu. Dans cette lettre, du 27 ventôse, vous me mandez : « Les traductions » allemandes pourront m'arriver par la même voie que le premier » paquet; mais attendez, pour les faire partir, que vous ayez reçu un » nouvel avis de ma part. » Depuis lors, je n'eus pas de vos nouvelles. Ainsi, que si vous m'avez écrit dans l'entredeux, votre lettre se sera perdue. J'en serais d'autant plus fâché, que j'attendais votre avis sur l'écrit allemand de Browne, dont je vous ai envoyé une copie depuis Bâle, qui me semble tenir de fort près au système de B. sur la régénération de l'homme. J'attendais de même votre opinion sur les études que l'on a faites dans la maison de Bâle, que je vous ai indiquées, et sur la nouvelle direction que j'avais donnée à ces études. J'ai eu depuis, par le canal de cette même maison, des nouvelles de notre Zurichoise : son père paraît toujours enchanté de son voyage, quoique, dans le fond, il lui reste encore quelques doutes. Cette école du Nord pousse l'idée de la métempsycose si loin, qu'elle prétend que saint Jean vit encore avec eux corporeliement. Ils ont même annoncé que vraisemblablement il fera un voyage à Zurich, pour visiter le père de notre jeune personne. Jugez de là à quoi ils en sont. J'ai reçu un cahier détaillé qui contient les expériences qui se font à C..... Ils sont toujours très-glorieux que la lumière qui, après leurs questions, indique le signe *oui* ou le signe *non*, est d'une couleur blanchâtre et phosphorique, et qu'elle n'est pas rouge, parce que la couleur du feu ou rougeâtre est l'indication d'une mauvaise espèce... Tout comme s'il n'était pas aussi facile de singer une couleur blanchâtre qu'une couleur de feu.

Digitized by Google

Quelquefois, ils aperçoivent, à côté de la lumière qui est l'oracle, une étoile. Ils savent que cette étoile représente *une vertu*. Alors ils demandent : « Celui-ci ose-t-il rester là? » D'après la réponse *oui* ou *non*, les écoliers ordonnent, et l'étoile obéit.

Ils font souvent des questions qui regardent au point de doctrine. Par exemple, ils demandent : « Y a-t-il un passage dans l'Écriture sainte qui prouve incontestablement la métempsycose? *Oui* et *non*. » Cela veut dire que, pour quelques-uns, il se trouve des passages dans le vieux Testament, mais pas pour tous. Alors ils continuent : « Est-ce » qu'il y en a dans le Nouveau Testament? *Oui*. — Dans les quatre » Évangélistes? *Oui*. — Dans saint Mathieu? *Oui*. — Dans le Ier cha- » pitre? *Non*. — Dans le IIe? *Non*. — Dans le IIIe? *Non*. — Dans le » IVe? *Non*. — Dans le XIe? *Oui*..... — Dans les quatre premiers ver- » sets? *Non*. — Dans les quatre suivants? *Non*. — .... Dans le XIVe? » *Oui*. »

Je leur ai fait d'abord l'objection que cette façon de demander et de répondre, ne me semblait en aucune manière conforme à la dignité de l'être qu'ils croient interroger. Ceux qui ont la permission de faire des questions, reçoivent, conjointement ou séparément, en des lieux différents, des réponses entièrement conformes. Les signes qui accompagnent la lumière principale varient chez les différents questionneurs; mais l'extérieur et la manifestation de la lumière principale ne varient pas.

Ce qui a contribué surtout à rendre leur croyance touchant la nature de la lumière miraculeuse, qu'ils prennent pour la cause acti e, etc., elle-même, inébranlable, c'est l'accomplissement de plusieurs prédictions qui leur paraissaient invraisemblables, de façon qu'ils envisagent chaque doute sur cet objet comme une témérité.

Ils reçoivent aussi un signe de bénédiction, lorsque l'oracle approuve les démarches ou les entreprises qu'ils veulent faire. Ces détails sont une pièce de plus au procès pour vous en faciliter le jugement. J'ai reçu une réponse de Mme Forster, qui se trouve actuellement à Zurich; elle espère recevoir des livres de la succession de son mari; dès qu'elle les aura, elle m'en avertira. M. D..., duquel vous m'avez procuré la connaissance, l'année passée, a quitté la Suisse. Dès qu'il sera arrivé au lieu de sa destination, il m'écrira. A son départ, il m'a chargé de lui donner de vos nouvelles. Je lui communiquai, pendant son séjour à B..., mon goût pour les ouvrages de notre ami B. Il en a

Digitized by Google

fait venir une édition anglaise, superbe, in-4°. J'en ai parcouru un volume; le peu que j'en ai vu m'a paru fidèlement traduit. Depuis qu'il lit B., il a renoncé, à ce qu'il m'assurait, à toutes les manifestations extérieures. J'ai appris, par hasard, que les ouvrages de notre ami B. étaient la lecture favorite du grand Newton, et qu'il en faisait d'amples extraits; ce qu'il y a de bien vrai, c'est que j'ai trouvé la théorie de l'attraction des corps célestes clairement énoncée dans B. J'ai oublié de noter le passage, sans cela je vous l'indiquerais; mais je crois qu'il se trouve dans la *Signatura rerum*. Or, notre ami a vécu, comme vous savez, cent ans avant Newton.

A moins que ce ne soient des lectures de devoir et de vocation, toutes les lectures qui n'ont aucun rapport aux Écritures saintes et au genre de B. me dégoûtent; depuis lors, les ouvrages théosophiques me viennent presque sans que je les cherche. J'ai fait connaissance, entre autres, avec les ouvrages d'un auteur français nommé de Marsay, imprimés sans nom d'auteur, en Allemagne, à Berlebourg, en 1738, 1739 et 1740, sous le titre de *Témoignage d'un Enfant de la Vérité*. Il est simple, franc et très-clair; on voit aisément qu'il parle d'après sa propre expérience. Je n'ai pu découvrir aucune trace que les ouvrages de notre ami B. lui aient été connus. Cependant, quoiqu'il ignore la division des trois principes dans les résultats, il est assez conforme à B.

Je possède dix volumes de cet auteur; et, pour échantillon, je joindrai son *Traité de la Magie divine, naturelle et charnelle*, aux traductions allemandes dont je vous ai parlé dans mes précédentes lettres; le paquet arrivera dimanche prochain à Bâle, et partira par la diligence de Paris. Il sera recommandé au directeur du bureau des postes à Paris, pour vous le faire passer à Amboise. Ayez la bonté de m'en accuser la réception, et de me dire votre avis sur cet ouvrage et sur les autres points de ma lettre, aussitôt que vos occupations vous le permettront.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et je prie du fond de mon âme notre divin Maître qu'il s'unisse tous les jours plus intimement à vous, qu'il vous protége et vous conserve.

Digitized by Google

LETTRE XLVII

—

Amboise, 24 floréal (14 mai).

Votre lettre du 30 avril est venue me trouver ici, monsieur; mais j'attends en vain, chaque jour, les paquets que vous m'annoncez; de même que je n'ai point reçu l'ouvrage allemand de Browne, que vous m'aviez sans doute envoyé à Paris. Je vais écrire à Paris pour y faire des recherches dans les bureaux. De votre côté, si vous pouvez faire quelques perquisitions à Bâle, peut-être cela servira-t-il à quelque chose. Dans ce temps d'agitation, on a besoin de plus de soins que dans un autre temps. Je serais bien fâché que les livres en question fussent perdus, surtout vous en étant privé pour moi, entre autres de celui écrit par de Marsay. Je ne puis, comme vous voyez, vous donner aucune réponse sur les objets contenus dans le paquet, principalement sur ceux qui concernent les différentes instructions des écoles du Nord. Ce que vous m'en dites de nouveau ne change rien à tout ce que je vous ai écrit sur cet article, et je vous y renvoie sans inquiétude. Je vous préviens seulement que votre lettre a été lue au Comité de surveillance générale à Paris, d'où elle m'a été renvoyée avec le cachet du comité. Quoiqu'elle ne contienne rien de répréhensible, cependant, étendez-vous moins sur les détails des choses particulières que vous y traitez; parce que cela doit être obscur pour ceux qui ne connaissent pas ce genre d'études, et ce qui est obscur pourrait être vu comme suspect.

Je vous quitte, monsieur, en vous embrassant de tout mon cœur, et en me recommandant à votre amitié. Je vous en demande autant pour notre ami commun D., quand vous lui écrirez.

Digitized by Google

LETTRE XLVIII

—

M., le 24 mai 1794.

Je viens de recevoir, monsieur, votre lettre du 23 floréal, sous un cachet différent de celui que vous employez ordinairement. Même avant de l'ouvrir, elle m'a causé une sensation agréable ; car chaque témoignage de votre souvenir et de votre amitié me procure une jouissance.

Quand même mon envoi de livres ne vous est pas encore parvenu, j'espère que vous ne tarderez pas à en avoir des nouvelles. Je l'ai adressé à Bâle, à un homme de probité, qui l'a remis à la diligence de Paris, après l'avoir fait inscrire au bureau. Il me répugne de croire qu'il ait été intercepté au bureau de Paris. On voyait qu'il venait de la Suisse ; et supposons qu'il ait été ouvert, on aurait trouvé quelques vieux livres inintelligibles, traitant de sciences abstraites, d'une valeur complétement nulle pour tous ceux qui n'ont pas fait les mêmes études ; et en les retenant de propos délibéré, les buralistes n'auraient commis qu'un acte immoral et fait une opération incivique, sans y gagner autre chose que le triste plaisir de troubler une liaison d'amitié entre un Français et un Suisse. J'aime à me persuader, ce qui me semble bien plus naturel et surtout bien plus honnête, que ce petit paquet soit resté au bureau de Paris, parce que les jours d'arrivée ne se sont pas rencontrés avec les jours de départ ; ou bien qu'il soit resté tout simplement dans un coin. L'ouvrage allemand de Browne s'y trouve, parce que je n'ai fait qu'un envoi de Pordage et de Marsay. Aussitôt que vous aurez reçu ce paquet, veuillez avoir la complaisance de m'en avertir. Depuis que j'ai été relevé des frontières qui séparent la Suisse du territoire autrichien, où notre république m'avait envoyé pour maintenir la neutralité helvétique, je vis à la campagne, où je suis au milieu de ma famille, de la nature, de ma bibliothèque

Digitized by Google

et de mon repos. Je trouve tous les jours davantage que J. J. Rousseau, qui m'a témoigné quelque amitié dans ma jeunesse, n'avait pas tort en m'écrivant : « Il faut que votre maison vous suffise, ou jamais rien ne vous suffira. » Vous trouverez cette lettre dans ses *Œuvres posthumes*, tom. VII, édition de Genève, 1782. J'ai vu avec plaisir, dans ses *Confessions*, qu'il a continué de se souvenir de moi encore plusieurs années, après avoir quitté la Suisse. En parcourant notre auteur favori, j'ai trouvé un passage, dans son *Drey fach Leben*, chap. x, nos 48, 49 et 50, qui m'a fait véritablement plaisir. Non-seulement ces numéros contiennent l'indication la plus solide sur les moyens de conserver la paix dans les différents événements de la vie, mais ils nous enseignent encore le chemin pour faire les progrès les plus marquants dans les sciences supérieures. Ces passages confirment d'une manière lumineuse ce que vous m'avez écrit quelquefois sur ces objets.

Donnez-moi de vos nouvelles aussi souvent que vous pourrez, et continuez-moi toujours votre amitié. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE XLIX

—

Amboise, le 3 prairial (22 mai).

Je viens enfin, monsieur, de recevoir l'ouvrage de Marsay, imprimé en 1739, les deux volumes de Pordage et un volume de Browne. Je n'ai pu jeter encore qu'un coup d'œil sur le premier, et je vois, cependant, combien sa doctrine s'accorde avec celle de notre chérissime Böhme. Je m'attends bien à être au moins aussi content des autres; mais, je ne pourrai de quelque temps m'en occuper aussi assidûment que par le passé, étant chargé par le district où je suis de faire l'état

Digitized by Google

des livres, manuscrits et autres monuments des sciences et des arts que la Loi donne à la nation dans ce territoire, opération qui se fait, à la fois, dans toute la république, et d'où résultera pour chaque district une bibliothèque nationale. Cela va me distraire un peu de mes travaux, mais puisque je ne suis pas en état de servir la république autrement, il faut bien que je lui consacre le peu de moyens qui sont en mon pouvoir. J'aurai toujours assez de temps, monsieur, pour vous remercier de ce nouveau cadeau philosophique. Une seule chose m'inquiète, c'est que vous vous soyez privé de l'ouvrage de Marsay pour me l'envoyer. Je vous en prie, quand vous n'aurez pas les doubles, ne me faites plus de pareils envois. Je voudrais bien que le moment fût venu de vous témoigner personnellement ma reconnaissance; en attendant, je prie Dieu de vous récompenser de tous les trésors que vous me procurez. Je ne vous dis rien de l'école du Nord, dont vous me parlez dans votre dernière. Je vous en ai parlé moi-même dans ma précédente, et nous devons être au pas, vous et moi, sur cette partie d'instruction philosophique. Leur erreur sur la métempsycose a un fondement qui la rend excusable; et Jeanne Leade plaiderait pour eux; mais les hommes se pressent toujours trop d'aller de la possibilité au fait; et ceux en question n'ont pas calculé à quel prix s'achètent les faveurs dont ils parlent. Ne me questionnez pas sur cela, une lettre serait insuffisante pour vous répondre.

J'ai aussi l'exemplaire de Böhme, in-4°, en anglais. L'ouvrage n'est pas complet, le traducteur ayant été arrêté par la mort, ce que je crois vous avoir déjà dit, ou à une autre personne dont je ne me souviens pas. Il y manque, entre autres, le *Send Brief*, qui, à mes yeux, est un de ses écrits les plus précieux.

Grâces à Dieu, je commence à me familiariser un peu avec l'allemand de notre auteur. Je continue aussi, quand j'en ai le temps, la traduction en français de *Drey fach Leben*, que j'ai entreprise comme une provision pour mes vieux jours; car ma vue baisse avec l'âge, et si je venais à la perdre, et que les circonstances me fissent rentrer dans mon pays, je n'y trouverais personne qui pût me faire la lecture allemande.

Je ne serais point étonné que le grand Newton s'occupât de la lecture de Böhme; mais je crois qu'il n'a pas puisé là son système de l'attraction, d'autant que ce système est tout physique et ne passe pas l'écorce, tandis que celui de Böhme va au centre.

Digitized by Google

Adieu, monsieur, je me recommande toujours à vos bonnes prières. Toute ma personne vous suit de cœur et d'esprit, et Dieu est notre point de ralliement. Amen.

Je m'étais trop pressé dans ma précédente. Notre nouvelle ère m'avait trompé, et je n'avais pas calculé que, lorsque je vous ai écrit pour vous dire que le paquet n'était pas venu, il n'avait pas encore eu le temps d'arriver.

LETTRE L

—

M., 25 prairial (14 juin 1794, vieux style).

J'ai vu avec beaucoup de satisfaction, monsieur, par votre lettre du 3 prairial, que j'ai reçue cachet intact, que mon petit paquet de livres vous était parvenu heureusement, comme je l'ai présumé dans ma lettre du 24 mai. Je suis fort aise que vous ayez été satisfait de l'ouvrage de Marsay. Votre délicatesse s'est inquiétée de ce petit envoi; pour la tranquilliser, je puis vous mander que, par un hasard, j'ai encore reçu ce même traité de Marsay, dont, sans cela, les œuvres sont extrêmement rares.

Si, c'est la volonté de Dieu, il saura bien nous rapprocher, et me faire jouir de votre amitié et de vos lumières; en attendant, je me soumets à cette volonté avec confiance et résignation. Faites-moi le plaisir de me mander si jamais vous avez reçu une lettre que j'écrivis de Bâle, où je vous communiquais un extrait d'un écrit de Browne. sur le manger de la chair et le boire du sang, etc., etc. Je vous mandais aussi que j'avais donné une autre direction aux études d'une école à Bâle, instituée par Cagl..... Vous ne m'avez jamais dit si j'avais bien fait d'entreprendre cette espèce de rectification de loge :

Digitized by Google

sûr est-il que les personnes les plus intéressantes de cette maison, de même que la jeune Zurichoise, sont, à présent, entièrement de mon avis, quoique je n'aie jamais vu cette dernière. Il n'y a pas longtemps que j'ai vu l'oncle de cette jeune personne; cet homme a beaucoup de connaissances; il est peut-être le premier maçon de la Suisse. Il s'est trouvé au congrès de Wilhelmsbad, et connaît toutes les ramifications de la maçonnerie. Depuis peu, il a vu un M. de Gleichen qui voyage en Suisse. Comme, peut-être, ce M. de Gleichen viendra me voir en passant à M., veuillez me dire ce que vous en pensez, s'il est de votre connaissance, et le plus vite que votre jugement arrivera, le plus il me fera plaisir.

A l'occasion de maçonnerie, j'ai encore une question à vous faire. Ne connaissez-vous pas une loge intitulée la loge du *Saint-Esprit?* Elle a un soleil en place du feu phosphorique de la loge du *Nord*, et ce soleil fait les mêmes fonctions que la lueur phosphorique de C. Si vous connaissez cette loge, veuillez me mander dans quel pays elle se trouve. Je suis enchanté que vous entrepreniez la traduction du *Drey fach Leben*. Ce traité et le *Chemin pour aller à Christ*, qui se trouve déjà traduit en français, pourront devenir très-utiles dans la suite. Veuillez me faire le plaisir de me mander ce que vous pensez du contenu et de la source qui a produit deux ouvrages d'Emmanuel S.·., l'un intitulé *les Merveilles du Ciel et de l'Enfer*, 2 volumes in-8°, à Berlin, 1786; l'autre *la Sagesse angélique, sur l'amour divin*, etc., aussi 2 volumes in-8°, 1786. Votre opinion détaillée sur ces deux ouvrages, à votre loisir, me sera infiniment précieuse.

Si je rencontre le passage de notre ami B. sur l'attraction, je vous l'indiquerai. Il se trouve dans un de ses traités, qui s'occupe de physique prise dans le sens littéral.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie de me continuer votre amitié et vos bonnes prières.

Digitized by Google

LETTRE LI

—

Amboise, 5 messidor (23 juin).

J'allais prendre la plume pour vous écrire, monsieur, lorsque votre lettre du 14 juin entre dans ma chambre. Elle va me servir de guide.

J'ai reçu dans son temps votre lettre de Bâle avec l'extrait de Browne sur le *Leib und Blut unseres Erlösers*. J'en ai été content; mais il ne m'a point surpris, la plupart des effets qu'il rapporte m'étant connus soit par l'expérience de quelques amis, soit par la mienne propre en pareille circonstance.

Je savais que vous aviez donné une autre direction à Bâle, mais je ne savais en quoi consistait votre œuvre, ni ce que c'était que l'école sur qui elle tombait.

Mais vous me mandez qu'on y est de votre avis, et, content, je m'en réjouis.

L'oncle de la jeune personne doit, en effet, avoir bien des connaissances ici, d'après ce que vous me mandez. C'est peut-être là la route qu'il lui fallait. Mais, avec le beau cœur que je lui connais, je regrette qu'il n'ait pas monté plus haut; il aurait fait un chemin plus utile à la chose, aux autres et à lui. Je connais beaucoup la personne qui l'a vu et dont vous me parlez ; c'est un homme qui a beaucoup d'esprit, surtout de l'esprit de cœur et de l'esprit du monde; il a frappé à toutes les portes, il a entendu parler de tout, il a tout lu. Avec cela je ne pourrais pas vous dire encore ce en quoi il est entré. Je le crois encore trop dans l'historique de la chose pour qu'il vous soit grandement utile, et j'ignore s'il ira jamais plus loin dans ce bas monde. Je ne veux point me permettre de juger votre force; mais je crains que vous ne reculiez l'un pour l'autre. Enfin, s'il faut vous le dire, c'est un homme tellement habitué à voir du faux et de l'erreur, qu'il ne cherche que cela parmi les meilleures nourritures; ce qui

Digitized by Google

me faisait dire dans le temps que c'était un homme qui donnerait trente vérités pour un mensonge. Peut-être a-t-il changé depuis; je le souhaite.

Quant à la maç.... dont vous me parlez, je ne la connais point et ne peux vous en rendre aucun compte. Vous savez mon goût pour les choses simples, et combien ce goût se fortifie tous les jours en moi par mes lectures favorites. Ainsi, tout ce qui tient encore à ce que je dois appeler *la chapelle* s'éloigne chaque jour de ma pensée, et finira par n'y plus laisser la moindre trace. Je n'ai cessé de vous engager à marcher dans cette direction. Notre ami B. vous tient à toutes les lignes le même langage. Ainsi, tout en recueillant tous ces accessoires, je me plais à croire que le fond est, pour vous comme pour moi, l'objet exclusif, j'allais dire premier.

Ce n'eût pas été assez, car c'est ici le cas de dire : *unum necessarium*. Vous me dites que le *Chemin pour arriver à Christ* est traduit en français; pourriez-vous m'indiquer où il se trouve? Ma traduction du *Drey fach Leben* va bien lentement à cause de toutes mes autres besognes; ce n'est pas, d'ailleurs, pour le publier que je l'entreprends, ce n'est que pour moi. Quant aux ouvrages de Swedenborg, mon opinion est imprimée dans *l'Homme de désir*, n° 184. Vos notions sur la vie astrale doivent vous tenir lieu de ce que je pourrais ajouter, car aujourd'hui, vous et moi, il me semble que nous ne pouvons plus dire que la même chose, et je croirais bien superflu de m'étendre davantage là-dessus, d'autant que, en conscience, je n'en aurais pas le temps.

Je passe à vos précédentes lettres. Je n'ai point encore lu l'ouvrage de Browne que j'ai reçu de Bâle, si ce n'est quelques-unes de ses lettres prises au hasard, où j'ai vu combien cet homme avait été favorisé. Je vous ai mandé mes opinions sur l'école du Nord; je n'ai pas besoin d'y revenir. J'ai lu avec délices l'ouvrage de Marsay; j'ai lu de même, jusqu'à la page 106, de la *Théologie mystique*, de Pordage; c'est, jusqu'à présent, tout l'usage que j'ai pu faire de votre beau cadeau. Quels trésors, monsieur, vous avez là entre les mains! Comme je vous plaindrais si, avec de pareilles mines, qui sont toutes ouvertes, vous vous amusiez encore à perdre votre temps en des recherches inférieures, en des conversations oiseuses ou ruineuses avec les égarés de ce monde, qui ne veulent passer leurs jours que dans les broussailles! Cette première partie de Pordage ne vous place-t-elle

Digitized by Google

pas dans l'unité simple, et ne vous met-elle pas même au delà de l'*Ewige Natur?* Promenons-nous ensuite dans cette *Ewige Natur*, qui est notre élément, et n'approchons des autres régions que pour les rectifier, et des autres hommes que pour les avertir des trésors qu'ils ont en eux. Je vous avoue, monsieur, qu'après de semblables magnificences qui vous sont ouvertes, et dont vous pouvez jouir à votre aise, à cause de votre langue et de tous les avantages que la paix politique vous procure, je souffre quelquefois de vous voir me consulter sur des loges et sur d'autres bagatelles de ce genre. Moi qui, dans les situations pénibles où je me trouve, aurais besoin qu'on me portât moi-même, sans cesse, vers ce pays natal où tous mes désirs et mes besoins me rappellent, mais où mes forces rassemblées tout entières sont à peine suffisantes pour me faire, par intervalle, vu l'isolement absolu où je vis ici, sur ces objets, je me regarde ici comme le Robinson Crusoé de la spiritualité; et quand je vous vois me faire des questions dans ces circonstances, il me semble voir un fermier général de notre ancien régime, bien gros et bien gras, allant consulter l'autre Robinson sur le chapitre des subsistances. Je dois vous dire ce qu'il lui répondrait : « Monsieur, vous êtes dans l'abondance et moi dans la misère; faites-moi plutôt part de votre opulence. »

Une autre considération sur laquelle j'appuie, c'est que, dans ce moment-ci, il est peu prudent de s'étendre sur ces matières. Les papiers publics auront pu vous instruire des extravagances spirituelles que des fous et des imbéciles viennent d'exposer aux yeux de notre justice révolutionnaire. Ces imprudentes ignorances gâtent le métier, et les hommes les plus posés dans cette affaire-ci doivent eux-mêmes s'attendre à tout; c'est ce que je fais, parce que je ne doute pas que tout n'ait la même couleur pour ceux qui sont préposés pour juges de ces choses, et qui n'ont pas les notions essentielles pour en faire leur point de départ.

Mais, en même temps que je prévois tout, je suis bien loin de me plaindre de rien; le cercle de ma vie a été tellement rempli, et d'une manière si délicieuse, que s'il plaisait à la Providence de le fermer dans ce moment, de quelque façon que ce fût, je n'aurais encore qu'à la remercier. Néanmoins, comme on est comptable de ses imprudences, faisons-en le moins que nous pourrons, et ne parlons de tout ceci dans nos lettres que succinctement.

Je vous félicite du fond de mon cœur, monsieur, de vivre en paix

Digitized by Google

dans vos champs et au milieu de votre famille. J'irai aussi vivre dans les miens, à la porte de la ville, lorsque la besogne dont le gouvernement m'a chargé sera terminée. Mais j'y serai sans famille, avec une simple servante, et toujours l'œil au guet pour tous les événements qui peuvent arriver à chaque minute. Eh bien! j'y serai encore heureux, car je dois l'être partout, attendu que mon royaume n'est pas de ce monde.

Je n'ai point les œuvres posthumes de Rousseau, je ne puis y voir les vérités qu'il vous écrivait. J'ai ses *Confessions*, et je les relirai pour y trouver les endroits qui vous concernent. Cet homme m'a fait faire de fortes réflexions; et les principales, c'est de voir combien lui et moi avons eu de vicissitudes dans notre moral et dans notre physique: son talent était de cent piques au-dessus du mien; et si ce beau génie et cette belle âme avaient reçu les secours spirituels dont on m'a accablé, quel fruit la chose n'en eût-elle pas retiré, au lieu de la faible culture qu'elle a reçue de mes mains!

Adieu, monsieur, je me recommande à votre souvenir et à vos bonnes prières. Quand même j'irais bientôt à la campagne, mon adresse est toujours la même.

Je n'avais point changé de cachet pour ma lettre du 22 floréal; c'est, sans doute, une suite de la surveillance nécessaire du gouvernement.

Par paresse, je voulais épargner l'enveloppe. Mais j'y reviens. Ainsi, ne soyez pas étonné des plis de ma lettre.

LETTRE LII

M...., le 12 juillet 1794 (24 messid. nouveau style).

Votre intéressante lettre du 23 juin m'est parvenue, monsieur, dans le meilleur état possible. Sans doute que vous aurez été surpris de la frivolité qui régnait dans mes deux dernières; mais je vous prie

Digitized by Google

de considérer qu'il arrive, de temps à autre, que des personnes de votre connaissance sont désireuses d'avoir des renseignements sur mon compte, et il m'a paru qu'il était convenable en tous sens de les satisfaire.

Ceci porte sur deux passages de ma dernière lettre. Quant aux loges, il m'importe fort peu de savoir comment elles s'appellent et ce qu'on y fait; mais il y avait une de mes connaissances qui, sans savoir que j'étais en correspondance avec vous, désirait fortement d'avoir la solution de la question que je vous faisais. Pour M. de Gl., je ne le verrai, en tout cas, que fort en passant, parce qu'il demeure sur la route d'un voyage que je veux entreprendre. S'il me parle de science, je lui lirai le v. 15 du n° 8 de *l'Homme de désir;* s'il ne veut pas goûter ce passage, je cesse de lui parler, et je tâcherai de retenir pour moi l'esprit qui est contenu dans ce numéro. C'est dans la même lettre qui vous apportait le passage de Browne sur le *Leib und Blut*, etc., que se trouve le détail des études que l'on faisait dans la maison de Bâle en question. C'était une école précisément dans le même genre de celle qui existait, il y a huit ou dix ans, à Lyon, et dont nous parlâmes une fois dans nos lettres; mais, je crains fort qu'elle ne soit retournée à des opinions semblables pendant mon absence, et cela par l'influence du père de notre jeune Zurichoise, qui s'est entichée de tout ce que l'on enseigne dans le Nord, et qui, par système, de propos délibéré, s'éloigne de tout ce qui pourrait le conduire au centre et à la lumière. Je le crois de bonne foi dans ses erreurs; mais, malheureusement, il est ecclésiastique, c'est-à-dire d'une classe d'hommes qui reviennent difficilement sur leurs pas. Par contre, les nouvelles lettres qu'on m'a communiquées de sa fille augmentent encore le respect que j'ai conçu pour cette intéressante personne, que je n'ai jamais vue, et que je ne verrai peut-être de ma vie. Je suis enchanté que le livre de Marsay vous ait plu; il est vrai que je suis assez heureux pour posséder des trésors de science dans les ouvrages que vous me connaissez, et, dans ce sens, je suis déjà bien riche; mais, quant à l'appropriation des contenus, vous pouvez être persuadé que je suis encore bien pauvre. *Le Chemin de Jacob Böhme pour aller à Ch.* a été imprimé en français, chez Gotthard Schlechtinger, imprimeur de l'Académie des sciences, à Berlin, en 1722, in-8°; s'il y a moyen, je tâcherai de vous le procurer. Le n° 184 de *l'Homme de désir* m'a pleinement satisfait à l'égard des ouvrages du respectable Suédois, surtout le

Digitized by Google

v. 7, qui dit : « *Mille preuves* dans ses ouvrages qu'il a été souvent et » grandement favorisé... Mille preuves qu'il n'a vu que le milieu, et » qu'il n'en a connu ni le commencement ni la fin. » Le commencement pourrait bien être indiqué dans le 14e verset du n° 28 de *l'Homme de désir*.

Dans le v. 10 du même n° 184, se trouvent les mots : « *Prouvez* le principe « par la logique, etc. » Ce passage a quelques rapports avec un ouvrage auquel je travaille dans mes heures de loisir depuis passé vingt années; ce sera non-seulement une logique, mais de nouveaux moyens pour trouver la vérité et la discerner de l'erreur. Mon intention était d'abord de composer des préceptes pour mon propre usage. Par après, ayant aperçu des applications qui ne se trouvent dans aucun livre de ce genre, j'ai cru que peut-être la publication de cet ouvrage, qui sera très-pratique, pourrait devenir utile; d'autant plus que j'attaquerais quelques erreurs modernes essentielles qui détournent de la bonne voie, et que je combattrais les sophistes par leurs propres armes, par la dialectique. Mais quand je pense à la paille dans l'œil de mon frère, et que je songe combien il me reste de chemin à faire pour mon propre avancement dans une carrière *tout à fait différente*, alors la plume me tombe des mains. Quoique mon ouvrage, qui sera revêtu de tout le costume de la philosophie moderne, me coûtera immensément de temps, avant qu'il ait acquis sa mesure, la Providence saura bien m'en procurer, après avoir atteint mon but personnel, *si elle le juge convenable*. Car en m'y appliquant trop auparavant, je pourrais me nuire dans ma propre course, quoique mes intentions soient pures, et que la vue seule du mal incalculable qui se fait dans le monde, faute de connaître les chemins qui conduisent à la vérité, m'ait mis les armes à la main. Mon objet est de faire aux autres ce que j'aurais voulu qu'on eût fait à moi en me mettant un livre semblable sous les yeux. Je ne m'attends à aucun sentiment de reconnaissance de la part de la multitude, car je prévois d'avance que le grand nombre, qui se soucie fort peu de la vérité, me lapidera en guise de remerciments.

Mais pour en revenir à *l'Homme de désir*, je vous avouerai naïvement que je regarde cet ouvrage comme le plus consolant et le plus riche en pensées lumineuses qui ait paru dans ce siècle. A chaque pas que l'on fait dans ce livre, on rencontre un trésor. Je suis à présent plus à même de goûter et d'en connaître les beautés que lorsqu'il me tomba entre les mains, il y a trois ou quatre ans.

Digitized by Google

Veuillez me dire si le terme d'*eaux bienfaisantes* qui se trouve dans le 4e verset du n° 36 ne signifie pas les *vertus*? Quoique j'aie assez bonne opinion des personnes en place pour croire qu'elles ne confondront pas des hommes prudents et vertueux avec des imbéciles et les habitants des Petites-Maisons, il y a encore un autre principe qui doit rassurer sur le fait que vous me mandez, c'est que l'on ne veut pas confondre l'erreur avec le crime.

Continuez-moi, je vous en supplie, vos bonnes prières, et croyez que chaque jour j'adresse mes vœux pour vous à l'*Être suprême*. J'ai une persuasion qu'il ne vous arrivera aucun mal, parce que vous avez dit : Vous êtes mon espérance, Seigneur, et que vous avez pris le *Très-Haut* pour votre refuge, etc., etc., Ps. xc, 19, 11, 12.

P. S. Je viens de recevoir encore un volume des ouvrages de Jeanne Leade.

Veuillez me faire parvenir l'énumération des petits traités que vous possédez de cet auteur.

LETTRE LIII

—

13 thermidor an II.

Lorsque je vous écrivis ma dernière lettre, monsieur, j'étais un peu maussade de toutes les privations où je me trouve, et, par humeur, sans doute, je peignis trop vivement ce que je pouvais vous dire d'une manière plus douce. Je vous en demande pardon aujourd'hui, en vous assurant que je me suis déjà reproché cette pétulance depuis qu'elle m'est échappée, et que mon acte de contrition est très-sincère. En effet, rien de plus naturel que les rencontres que vous procurent les circonstances. Vous êtes prévenu de la base sur laquelle repose tout

Digitized by Google

l'édifice, ainsi je dois être tranquille sur votre compte; et si je me permets de vous parler quelquefois sur ce point, ce doit être en vous avertissant en frère, et non pas en vous grondant.

Je me rappelle que vous m'avez parlé en détail sur l'affaire de Bâle; mais vu sa ressemblance avec celle de l'autre ville dont vous m'avez parlé aussi en détail dans le temps, vous devez aisément vous faire une idée de ma manière de penser; et je n'y reviens pas. Quant à la loge sur laquelle on demandait mon avis, je vous ai dit que je ne la connaissais pas. Je puis ajouter que, d'après le portrait que vous m'en faites, je n'y ai pas plus de confiance que dans les autres. Il n'y a de changé que le mode du merveilleux; et cette forme astrale annonce dans quelle région la chose se passe. Je vois que votre ecclésiastique ne vous sera pas aisé à manier. Mais pourquoi ne verriez-vous pas sa fille, que vous dites si intéressante? Vous êtes libre comme l'air, vous êtes sur votre terrain et sur un terrain paisible. Pour moi, si je me trouvais à portée d'une personne telle que vous me peignez celle-ci, j'aurais de la peine à ne pas faire sa connaissance.

Je vous remercie d'avance de tout ce que vous pourrez me procurer en français des ouvrages de Böhme et d'autres auteurs du même genre; quoique je puisse dire, comme vous, que je suis riche en fonds de terre de cette espèce, mais fort pauvre en récolte. Ma langue naturelle me rend le triple des langues étrangères; je viens d'en faire une petite épreuve. Dans le travail bibliographique dont je suis chargé par mon district, il m'est tombé entre les mains *la Vie de la Sœur Marguerite du Saint-Sacrement*, qui est née en France le siècle dernier, et y est morte religieuse dans un couvent de carmélites. Je n'ai pu m'empêcher de faire une pause sur cet ouvrage, où, grâce aux lumières que m'ont procurées nos lectures chéries, j'ai trouvé des choses délicieuses à mon cœur encore plus qu'à mon esprit. Cette étonnante personne a passé par toutes sortes d'états très-extraordinaires, et dont nous pouvons tous avoir la clef aujourd'hui, d'après tout ce qui nous est connu. Elle a eu des développements magnifiques sur des principes répandus dans tous les ouvrages qui sont entre nos mains. Il est vrai qu'elle ne monte pas dans les régions élevées où Browne, Leade, et surtout Pordage sont établis comme à demeure; mais, dans l'ordre de la régénération et des vertus de l'amour, elle me transporte, et je sens que ce devrait être là la principale œuvre des humains. Quant aux autres régions que nos grands auteurs nous ouvrent, il me semble quelquefois que

Digitized by Google

ces voyages-là devraient être remis pour le temps où nous serons dépouillés de cette masse terrestre qui nous ôte toute notre agilité. Voulez-vous que je vous cite un trait de son héroïque dévouement et de sa sainte patience? Dans les différents états par où elle passait, il arrivait souvent que son physique en était affecté; et la tête surtout lui faisait des maux épouvantables. Elle savait bien que tout cela n'était qu'une suite de l'action spirituelle ennemie qui la travaillait de son mieux en sens contraire à celle de la main divine qui l'avait choisie pour son épouse; mais les médecins en jugeaient à leur manière, et après avoir épuisé les remèdes de la pharmacie, ils se décidèrent à lui appliquer un fer rouge sur le crâne. La supérieure de la communauté y consentit, quoique avec peine, c'en fut assez pour que la bonne sainte Marguerite se soumît. Elle souffrit trois fois l'application du fer sans proférer la moindre plainte. Ce n'est pas tout. Ce remède n'ayant aucun succès, les médecins imaginèrent de la trépaner; elle s'y soumit avec la même résignation, et ne poussa pas un seul soupir dans l'opération; elle dit même à ses compagnes que ces maux-là n'étaient rien en comparaison de ceux qu'elle souffrait pour les pécheurs par son union avec Jésus-Christ. Quant aux médecins, ils trouvèrent l'intérieur de sa tête si parfaitement sain, que, ne pouvant attribuer les maux qu'elle souffrait à des causes connues, ils abandonnèrent la partie. Je vous avoue, monsieur, qu'après Jésus-Christ, qui s'est laissé crucifier, je connais peu de sacrifices aussi courageux et aussi admirables que celui de cette sainte fille. Je ne veux point scruter ici l'ordre scientifique. Si cette fille eût joui de ses droits, elle eût pu renverser ses médecins, comme Jésus-Christ renversa les archers qui vinrent le saisir au Jardin; mais elle me manifeste le complément de la douceur et de la vertu. C'est au moins autant pour moi que les manifestations des puissances. Si j'avais lu tout cela et plusieurs autres passages dans une autre langue que la mienne, je n'en aurais pas été autrement frappé.

Le v. 14e du n° 28 de *l'Homme de désir* est en effet un commencement; mais avec tout ce que vous avez lu sur l'origine des choses, vous pouvez bien savoir qu'il y en a un plus antérieur encore, et c'est celui-là dont je veux parler, qui était inconnu à Swedenborg. Le 4e verset du n° 36 signifie, sans doute, les vertus, mais quelque chose de plus, cependant, puisque ce n'est que de ces eaux bienfaisantes que nos vertus peuvent recevoir leur arrosement et leur accroissement. Mon cher frère, voyez donc ce que nos sublimes auteurs nous disent

Digitized by Google

sur l'eau vive et sur l'huile, et dansez d'aise de ce que pareilles magnificences sont au monde. Au demeurant, je vous remercie de votre compliment flatteur sur l'*Homme de désir;* je sais que c'est le jugement qu'en a porté votre Zurichois dans un de ses derniers numéros de l'année 1790 ou 1791. Je sais, j'en conviens, qu'il y a des germes semés dans cet ouvrage, dont moi-même j'ignorais les propriétés en les semant, et qui se développent chaque jour pour moi, grâce au secours que la Providence et nos auteurs me procurent. Gloire à Dieu seul en tout et partout. Si j'ai eu le bonheur de concourir en quelque chose à l'avancement de son règne, je dois le remercier et me prosterner dans la poussière.

Votre projet d'ouvrage sur la logique pratique me paraît très-louable.

J'espère que la Providence vous fournira tous les moyens de le parfaire, et que vos bonnes intentions auront leur récompense, non pas, dans la reconnaissance des hommes, mais dans un numéraire d'un plus haut tarif. Je pourrais vous parler aussi d'une entreprise de ma façon qui ne finira probablement qu'avec ma vie, et que je traite, comme vous la vôtre, avec beaucoup de lenteur, parce que mon œuvre de régénération me paraît devoir aller avant tout; mais ce sera pour une autre lettre.

Vous me demandez l'état des ouvrages de Jeanne Leade, qui sont en ma possession, je crois vous avoir déjà envoyé précédemment une petite note de ce que j'en avais en français. Je n'ai point cet article-là près de moi; tout ce qu'il m'en reste dans la mémoire, c'est qu'il s'agit là de son entrée dans sa région spirituelle, et des épreuves qu'elle a essuyées pour parvenir à son terme. Depuis lors, on m'a envoyé une traduction française manuscrite intitulée : *Communication entre les Saints d'en haut et les Saints d'ici-bas*, tirée de la traduction allemande des six traités mystiques de Jeanne Leade, p. 60 jusqu'à 80. L'ouvrage contient 24 pages, et est divisé en 38 numéros. Il y a réellement des choses merveilleuses. J'ai, en outre, le volume imprimé que vous m'avez envoyé, et qui contient : *Offenbarung der Offenbarungen* etc.; *Die nun brechende und Zertheilende himmlische Wolke...* etc.; *Einleitung zum geistlich oder mystichen Tod und Sterben*, etc. Le tout imprimé à Amsterdam en 1694 et 1695.

Adieu, monsieur, je me recommande toujours à votre bon souvenir et à vos bonnes prières. Je crois bien, comme vous, que la main qui a

Digitized by Google

veillé sur moi d'une manière si marquée me continuera ses bons offices. Mais sa volonté soit faite. Ne pensons jamais à demeurer ici-bas plus ou moins longtemps; mais travaillons sans cesse à être prêts à en sortir. Amen. Si vous me parlez du B. de G., que ce soit toujours sans le nommer, je vous prie; et surtout qu'il se garde bien de m'écrire. Je ne puis recevoir de ses lettres dans ce moment-ci.

LETTRE LIV

M. le 20 août 1794.

Je suis tout confus, monsieur, de ce que, dans votre lettre du 13 thermidor, vous croyiez avoir des torts envers moi; soyez bien sûr qu'aucune de vos lettres n'a diminué mon attachement pour vous.

Les circonstances ne me permettent pas d'aller à Zurich; je me contente d'adresser humblement mes vœux à la divine Providence pour que la bonne graine germe et se lève dans le cœur de la personne qui nous intéresse; et malgré les obstacles que cette (semature) a rencontrés et que vous avez touchés dans votre dernière lettre, j'ai reçu des avis qui me prouvent, grâce au Seigneur, que mes faibles désirs n'ont pas été entièrement infructueux. Je vois en petit, et d'une manière sans doute imparfaite, la possibilité d'agir d'une façon plus parfaite sur l'esprit et le cœur des autres, sans signe extérieur, et sans que les distances y fissent aucun obstacle; cette connaissance expérimentale, quelque faible qu'elle soit, ne laisse pas d'encourager mes espérances, et nous ne pouvons assez remercier notre maître sublime qui se proportionne à notre faiblesse. Je comprends le plaisir que la vie de la sœur du Saint-Sacrement a dû vous faire. Vous y avez trouvé des richesses véritables; car les idées que Pordage et Jeanne Leade nous communiquent ne regardent pas toutes, il s'en faut de beaucoup, l'unique nécessaire; c'est un luxe spirituel auquel j'ai renoncé complétement. La vie est si courte, et les choses indispensables demandent

Digitized by Google

déjà tant de temps et tant de combats, qu'il ne faut pas perdre ses forces et son loisir avec des objets moins essentiels. Je reviens toujours à notre ami B. Il est, sans contredit, entre Jeanne Leade, Pordage et Browne, le prince par excellence.

J'ai eu, depuis ma dernière lettre, des ouvertures sur Jeanne Leade, par un auteur contemporain, digne de foi, rempli de vraie lumière et grand admirateur de notre ami B., puisqu'il a dirigé l'édition de 1682. C'était, suivant lui, une femme pieuse, mais rétrécie dans une sphère bornée. Il trouve que ses manifestations ne sont qu'une production astrale; qu'elles n'ont pas pris leur naissance dans le feu de l'anxiété; que ce genre ne donne aucune force à l'homme intérieur; que l'on ne peut puiser aucun fondement solide dans ses écrits; qu'il s'y trouve même des erreurs, comme, par exemple, la réhabilitation des esprits rebelles, qui est une ancienne opinion d'origine. Cet auteur rejette en général toutes les manifestations qui précèdent notre régénération et notre entier revêtissement de Jésus-Christ; il prétend que le mauvais principe s'apercevant que son règne est court, tâche de retenir les âmes dans l'astre extérieur, pour les empêcher de pénétrer plus profondément, et qu'il peut employer encore son jeu dans la *Tinctura solis*. Mon auteur a, comme votre sœur carmélite, des idées sublimes sur les souffrances auxquelles lui-même a été exposé pour les pécheurs; il éprouvait aussi des maux physiques produits par une action spirituelle ennemie, qui le travaillait de son mieux dans le sens contraire à celle de la main divine; ordinairement, il se guérissait de ses maladies, qui étaient ou des maux de tête, ou des rages de dents, etc., par la *magiam fidei*, qui, dans ce sens, était une idée toute neuve pour moi. C'était un emploi local de ce qu'il appelle la *tincture du feu de l'âme;* il employait ce remède pour lui et pour les autres. Je me figure que, pour réussir, il se servait des moments où il se trouvait en *communication sensible avec l'élément pur et ce qui l'anime*, et que, par son imagination, il conduisait cette substance sur la *partie* souffrante.

Votre sœur carmélite est d'une sublimité bien rare parmi les mortels. Comme la langue française fait plus d'effet sur vous que les autres, je tâcherai de vous procurer un volume de notre ami B. en français. Depuis ma dernière lettre, j'ai aussi reçu un ouvrage que vous connaissez peut-être, celui de Marie d'Agreda. Je ne l'ai pas encore commencé. Je serai fort heureux si Marie d'Agreda me procure la même satisfaction que vous avez reçue de votre sœur carmélite. Je

Digitized by Google

vous suis bien obligé pour les éclaircissements qui regardent quelques passages de l'*Homme de désir*. Je suis autant que vous décidé de suspendre mon ouvrage philosophique jusqu'à ce que j'aie fait plus de chemin dans les travaux plus nécessaires encore.

Veuillez, mon cher frère, je vous en conjure, y contribuer par vos bonnes prières. Matth. XVIII, v. 19.

LETTRE LV

—

25 fructidor.

Je pense bien comme vous sur la suprématie de l'ami B. au-dessus de tous ses confrères. Je vois dans tous des magnificences du plus grand prix ; lui seul me paraît véritablement né dans la chose. Les autres ont quelquefois l'air d'être plus grands que leur affaire ; chez lui, l'affaire a toujours l'air d'être plus grande que lui. C'est le bon Israélite par excellence. Je n'ai pas encore fini Pordage. Quant à Jeanne Leade, j'avais en traduction l'article où elle parle de la régénération future universelle. Quoique cette idée plût à mon cœur, je me tenais en garde, parce qu'il me semble que tant que le monde existera, les sceaux ne seront pas levés sur cette profondeur. J'aime votre auteur, qui a rédigé l'édition de B. de 1682 ; il me paraît dans de bons et sages principes. Marie d'Agreda est connue chez nous ; elle a son mérite, mais sans nuire en rien à celle dont je vous ai parlé dans ma dernière.

Comme vous êtes dans l'intention de m'envoyer un volume de B. en français, je dois vous prévenir que je possède en cette langue sa *Signatura rerum*, traduite par un médecin nommé Jean Mandé, et qui a intitulé l'ouvrage : *Miroir temporel de l'Éternité*, Francfort, 1664. Le

Digitized by Google

style et les expressions sont presque insupportables, et l'édition est très-mauvaise. Malgré cela, vu la connaissance que j'acquiers tous les jours du système de l'auteur, je trouve plus aisément encore à me tirer d'affaire dans cette traduction que dans le texte. Je vais vous prier, monsieur, de m'aider dans quelques passages de ma traduction de la *Triple Vie.*

Ch. v, verset 21°, 7° ligne : *Und sie hat ihn inficiret,* DER *hält sie gefangen;* il m'a semblé que le *der* souligné devrait être à l'accusatif; ce n'est pas l'éclair, à mon avis, qui tient la matrice prisonnière; et en mettant *der* à l'accusatif, ce serait la matrice qui tiendrait prisonnier cet éclair. Dites-moi, je vous prie, si je me trompe.

Même chap. vers. 61, dernière ligne : *Seynd ihr mit Lucifer,* etc. Je ne sais comment appliquer le pronom personnel *ihr;* est-ce une apostrophe? Dites-moi aussi, je vous prie, si le mot *seynd* est régulièrement écrit? Je trouve, dans la nouvelle orthographe, *seyn, sind, seyd;* mais je n'y trouve point du tout *seynd.*

Enfin aurais-je tort de traduire : « C'est pourquoi vous êtes tombé » dans un cercle entier avec Lucifer, » ce qui peut faire un sens vrai, mais ne fait pas une diction pure?

Id. v. 65 : *Es sitzet so balde ein Furst des Teuffels zu warten,* etc. Je vous demanderai de me traduire vous-même cette phrase. Voici la mienne, dont je ne suis point content, quoique je croie avoir saisi le sens : « Il se peut qu'un prince siége pour servir dans l'obéissance du démon, tout aussi bien qu'un simple berger. »

Enfin, même chap., vers. 85°, avant-dernière ligne : *Dann ihrer sind,* etc., faut-il dire : « Ils sont à eux trois, ou d'eux trois, ou ils sont trois? »

Pardon, monsieur, si je vous importune de ces bagatelles; mais vous êtes ma seule ressource dans cette île déserte. J'avance lentement, comme vous voyez, dans ma traduction. Le vrai est que c'est pour moi un travail mécanique dont je ne retire absolument rien pendant que je m'en occupe, et les fruits que j'en attends ne me viendront que par la lecture. C'est à peu près pour moi comme de copier. Si je n'avais pas besoin de préparer ainsi les matériaux de ma subsistance spirituelle, je marcherais plus rapidement dans d'autres entreprises que je voudrais bien poursuivre aussi. Mais, dans l'état des choses, tout doit être en souffrance; et, sans avoir les idées plus noires qu'un autre, je présume que cet état de contrainte prendra encore des ac-

Digitized by Google

croissements dont je ne voudrais pas être chargé de tracer les limites. Je crois voir l'Évangile se prêcher aujourd'hui par la force et l'autorité de l'esprit, puisque les hommes ne l'ont pas voulu écouter, lorsqu'il le leur a prêché dans la douceur, et que les prêtres ne nous l'avaient prêché que dans leur hypocrisie.

Or, si l'esprit prêche, il le fait dans la vérité, et ramènera sans doute l'homme à ce terme évangélique, où nous ne sommes plus absolument rien, et où Dieu est tout. Mais le passage de nos ignorances, de nos souillures et de nos impunités à ce terme ne peut être doux. Aussi, je tâche de me tenir prêt à tout. C'est ce que nous devrions faire, même quand les hommes nous laisseraient la paix, à plus forte raison quand ils joignent leurs mouvements à ceux qui agitent naturellement tout l'univers depuis le crime de l'homme. Notre royaume n'est pas de ce monde; voilà tout ce que nous devrions nous dire à tous les moments, exclusivement à toute autre chose sans exception; et voilà cependant ce que nous ne disons jamais, excepté du bout des lèvres. Or, la vérité, qui a annoncé cette parole, ne peut permettre que ce soit une parole vaine, et elle rompt elle-même les entraves qui nous lient de toutes parts à cette illusoire apparence, afin de nous rendre à la liberté et au sentiment de notre vie réelle. Notre révolution actuelle, que je considère sous ce rapport, me paraît un des sermons les plus expressifs qui aient été prêchés en ce monde. Prions pour que les hommes en profitent. Je ne prie point pour n'être pas compris au nombre de ceux qui doivent y servir de signe de justice; je prie pour ne jamais oublier l'Évangile tel que l'esprit veut le faire concevoir à nos cœurs; et quelque part où je sois, je serai heureux, puisque j'y suis avec l'esprit de vérité. Je viens de relire, dans l'allemand, mon premier passage, n° 21, et je crois m'être trompé en ne voulant pas que l'éclair tienne la matrice prisonnière. Il me semble que c'est, au contraire, le sens de l'auteur, quoique dans quelques autres passages il paraît qu'il reste quelque chose de l'éclair dans la matrice, puisque la tincture même et toutes les correspondances supérieures s'y trouvent aussi. Mais dans le moment de l'explosion, ou de *Schrack*, sûrement l'éclair tient le premier rang, alors *der* serait à sa place, et signifierait le pronom démonstratif *celui-là*. Jugez le procès, je vous prie.

J'ai bien la superbe traduction anglaise que notre ami commun a fait venir; mais je la trouve peu exacte dans plusieurs endroits. Il est sûr aussi qu'elle a été faite sur un autre texte que l'édition de 1682, car,

Digitized by Google

il y a des passages entiers qui ne se trouvent pas dans l'allemand, et *vice versâ*.

Enfin, dans le cas actuel de mon n° 21, elle m'est absolument inutile, parce que l'anglais employant le genre neutre dans la très-grande majorité des mots, cette traduction met *it* dans ce cas-ci, sans que je sache à qui l'appliquer, de l'éclair ou de la matrice, puisqu'il convient également à tous les deux.

Adieu, monsieur, cherchons Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de tout notre esprit. Voilà notre véritable royaume.

LETTRE LVI

Le 30 septembre 1794.

Je m'empresse, monsieur, de répondre à vos questions grammaticales sur la *Triple Vie*, v. 21. Vous avez, suivant moi, parfaitement jugé votre première difficulté, à l'avant-dernière page de votre lettre.

Der est à sa place, car c'est l'éclair qui tient la matrice prisonnière. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à consulter la neuvième ligne du même numéro, qui présente la matrice comme effrayée et vaincue.

V. 61. *Seynd* n'est pas suranné, mais provincial : dans une partie de la Saxe supérieure, on prononce encore aujourd'hui *Seynd* pour *Sind;* mais l'on écrit *Sind*. L'imprimeur aura suivi sa propre prononciation. *Sind Ihr*, dans cette ligne, n'est pas une apostrophe; et *Ihr* dans cette acception ne signifie pas vous, c'est simplement un tour de phrase pour dire : « Et c'est pourquoi il en est tombé un gouvernement entier avec Lucifer. » *Regiment* signifie ici l'assemblage de tous

Digitized by Google

les individus qui forment l'organisation d'un gouvernement; quelquefois aussi l'on prend ce terme dans le sens abstrait. J'ai traduit ce passage littéralement; car, en français, le mot *hiérarchie* vaut peut-être mieux que *gouvernement*.

Quant au verset 65, je l'explique par le précédent. En se rappelant qu'il est toujours question de la hiérarchie du principe des ténèbres, il me semble qu'on peut le traduire ainsi : « Il se peut aisément qu'un » prince du démon soit obligé d'attendre en obéissance comme un » pauvre berger. » Pour le verset 85, votre dernière explication est la véritable. « Car ils sont trois qui forment la parole. » C'est le sens littéral et strict; et je remets à vous, monsieur, le soin de traduire mes translations en français.

Je suis fort aise de vous voir occupé avec la traduction du *Dreyfach Leben*. Peut-être qu'avec le temps, d'autres personnes en profiteront encore. J'ai envoyé à Bâle un volume de B. qui contient la traduction du *Chemin pour aller à Christ*, avec six petits traités de Jeanne Leade, en allemand, que vous n'avez pas encore. Ce paquet partira de Bâle le 1er octobre, par la diligence de Paris; ainsi, vous le recevrez environ le 15. Je crois pouvoir vous recommander en toute assurance le dictionnaire allemand d'Adelung, du même genre que celui de l'Académie française, excepté qu'il est infiniment meilleur. Vous y trouverez les différents dialectes et les différentes acceptions des mots en détail. Cet excellent ouvrage fixe présentement la langue allemande. Il est volumineux et cher; mais peut-être que, dans ce moment-ci, on le trouve à Paris à acheter par rencontre.

Je pense comme vous, monsieur, sur les grands objets dont vous me parlez dans votre lettre. C'est bien l'ignorance et l'hypocrisie des prêtres, qui est une des causes principales des maux qui ont affligé l'Europe depuis plusieurs siècles jusqu'à ce jour.

Mais remettons-nous à la divine Providence, avec une confiance sans bornes, et tout se tournera en bien.

Je suis très-charmé, monsieur, que vous soyez content du peu que je vous ai mandé du rédacteur de l'édition de 1682 des ouvrages de notre ami. Je m'estime fort heureux d'avoir fait sa connaissance. Cet homme est d'autant plus intéressant qu'il a mis toute la théorie de B., en pratique; sa vie est une démonstration *à posteriori* de tous les principes de notre ami. Il y est parvenu par une lecture réitérée des œuvres de notre théosophe, et par une persévérance et une pratique

Digitized by Google

de quarante-cinq ans. Les manifestations réelles et celles qui ne l'étaient pas lui furent connues; et cela, par sa propre expérience. Vers la fin de sa vie, il a vécu avec Sophia dans une intimité parfaite. Je n'ai vu nulle part, comme chez lui, la différence immense qu'il y a entre les douceurs et les caresses dont elle honore ceux qui la recherchent avec son union totale, la consommation en unité qui n'est accordée qu'après bien des épreuves; et pour laquelle la confiance permanente, la désappropriation et la croix seules peuvent aplanir la route. Il a vécu dans la retraite et le célibat, état qu'il croyait nécessaire pour exercer les sublimes fonctions auxquelles il s'était voué. Les prêtres, par leurs persécutions, l'ont dépouillé de ses biens et de sa patrie. Il a passé sa vie dans la plus grande pauvreté, sans que jamais rien lui ait manqué; il n'avait aucune propriété quelconque; malgré cela, il trouvait toujours de quoi soulager ses frères. On a de lui six volumes d'épîtres, et un de ses amis nous a donné sa vie. Quoique laïque et luthérien, cet homme rarissime exerçait la prêtrise dans le sens le plus vaste et le plus relevé. Il s'est sacrifié lui-même en anathème pour délivrer ses frères. Il est mort en 1710, à Amsterdam, où il a passé sa vie à faire du bien, surtout par la direction de ses prières et l'emploi des magnificences qu'il avait reçues, mais qui n'étaient pas de ce monde. Son royaume était si peu de ce monde, qu'il a refusé plusieurs partis millionnaires; plus encore, il a refusé la solution du grand problème physique, qu'une personne de confiance est venue lui offrir avec la preuve au bout, et cela par estime pour ses vertus et en considération du bon emploi qu'il en aurait pu faire. Comme le second principe était sa demeure habituelle, il voyait ce qui se passait dans toutes les régions. Par l'expérience des êtres que cela regardait, il a eu la confirmation des vérités qui se trouvent vers la fin de la vingt-deuxième, et dans le courant de la vingt-troisième et de la vingt-quatrième des quarante questions de notre ami B. Après un travail soutenu pendant sept années, il est parvenu à tirer un de ses bienfaiteurs d'un état très-pénible et très-souffrant, où le suicide l'avait précipité après sa mort. Bref, c'était un homme comme il y en a peu, de ceux qui attirent la bénédiction sur tout un pays.

Adieu, monsieur, j'adhère de tout mon cœur à la conclusion de votre lettre, et cela, dans toute sa plénitude. Prions Dieu qu'il nous fasse arriver à ce terme.

Digitized by Google

LETTRE LVII

—

Amboise, le 21 vendémiaire.

Puisque vous êtes si complaisant, monsieur, que de vouloir bien répondre à mes questions d'écolier, je vais prendre la liberté de vous en adresser encore quelques mots : c'est toujours sur le *Dreyfach Leben.*

Chap. VI, v. 44, ligne 4 : *Darumb sind der so viel*, etc., etc. Je ne comprends rien à ce *der*, et je ne sais à quoi il se rapporte.

Idem, lig. 13. *In Zeit* veut-il dire là à la fois : *dans un temps*, ou *dans le temps*, ou *avec le temps?*

Chap. VII, vers. 46, lig. 16 : *Den Geist der Luft.* Je vois, par cette phrase, que c'est l'esprit de l'air qui est éveillé, tantôt par une forme, tantôt par l'autre. J'aurais été tenté de croire que c'est l'esprit de l'air qui réveille les formes; mais je sais que l'un et l'autre est vrai. Je vous prie néanmoins de me dire s'il n'y a point d'erreur dans ce passage.

Chap. VIII, vers. 24, lig. 4. *Welches alles wäre hingegangen.* Je vous livre entièrement ces quatre mots, et je vous prie de m'en envoyer la traduction.

J'aurais pu remettre à une autre fois, monsieur, à vous faire ces questions, et attendre que la liste fût plus longue pour vous écrire; mais je n'ai pas même voulu attendre l'arrivée du nouveau cadeau que vous voulez me faire, sauf à vous écrire de nouveau, lorsqu'il sera arrivé.

Je me sens pressé de vous remercier de ce que vous m'apprenez au sujet de l'éditeur de 1682. Je vous avoue que les récits que vous m'en faites me touchent jusqu'au vif; et si vous pouvez y joindre des suppléments, soyez sûr d'avance de toute ma reconnaissance. Au moins, je vous prie de me faire passer son nom, si vous le savez. Sans doute

Digitized by Google

qu'il était Allemand, et qu'il aura pu puiser tout à son aise dans cette source de vie que vous et moi avons entre les mains; car chaque jour mon admiration augmente, et je sens qu'il ne faudrait qu'un pareil prodige bien médité pour se remettre au moule naturellement. Son éditeur en est la preuve, en avouant toutefois qu'il a eu le mérite de joindre à cette lecture son travail et ses vertus personnelles. Je suis ravi qu'il y ait eu de pareils hommes sur la terre. Ce sont là les généraux du premier ordre, auxquels l'armée peut se rallier dans les déroutes. Je vous avoue, monsieur, qu'une de mes joies les plus vives est d'avoir été, quoique bien petitement, un des organes qui vous a procuré la connaissance de ces trésors que vous pouvez fouiller avec tant d'avantages et tant de délices. Vous n'aurez jamais tant de satisfactions en ce genre que je vous en désire, et plus vous en aurez, et plus les miennes augmenteront. Unissons-nous dans cet esprit d'amour divin. Plus nos richesses augmenteront, plus la société de notre commerce se resserrera. Je pense bien, comme vous, monsieur, que tout se terminera en bien dans les grandes affaires qui occupent actuellement les nations; je l'ai cru, dès l'instant où la révolution a commencé, et mon individu est prêt à tous les sacrifices; je sens même qu'il ferait le sien propre avec un vrai plaisir pour l'avancement de la chose publique; mais on m'a tellement accablé de bontés, que je ne puis cesser de croire qu'on voudra m'en accabler encore, et qu'un jour il me sera permis de me rapprocher de mon associé pour y travailler ensemble à notre fortune. Vous avez pris tellement le bon chemin, que je me fais aisément le tableau des profits qu'il y aura à faire avec vous. D'ailleurs, je ne suis pas, à beaucoup près, aussi avancé que notre éditeur sur la solitude. Je crois, comme lui, que la société mondaine est pernicieuse; mais je crois que *la société spirituelle est utile*, et j'en sens souvent le besoin, surtout à présent que je suis absolument seul à ma campagne. Mais accoutumons-nous à remercier de tout le plus sage et le plus sûr.

J'ai lu avec bien du plaisir ce que J. J. Rousseau dit de vous dans le supplément à ses *Confessions*, qu'on m'a prêtées. Vous étiez bien jeune, monsieur, lorsque vous fixiez déjà les regards d'un homme comme lui; vous recueillez aujourd'hui les fruits dont il avait déjà vu le germe en vous.

Vous m'engagez à me procurer le dictionnaire allemand d'Adelung. Je crois l'avoir vu à Strasbourg, et il me semble que cet ouvrage est

Digitized by Google

purement pour la correction de la langue allemande, et ne donne point le sens des mots en français. Il est pour l'allemand ce qu'est notre *Dictionnaire de l'Académie* pour le français, dans lequel il n'est question d'aucune autre langue. Si je ne me trompe pas dans mon jugement, cet ouvrage ne remplirait pas mon objet. Faites-moi le plaisir de me dire si ma mémoire me sert mal ou bien; et, au cas que l'ouvrage me convînt, je vous prierais de m'en envoyer le titre et le lieu d'impression.

Adieu, monsieur, je me recommande toujours à vos bonnes prières. Quoiqu'à la campagne, mon adresse est toujours la même; je ne suis qu'à une demi-lieue de ma ville natale, qui est Amboise, et j'y viens souvent.

LETTRE LVIII

M., le 25 octobre 1794.

Je me ferai toujours un sensible plaisir, monsieur, de vous être bon à quelque chose, et de vous aider de mon mieux dans les petites difficultés que vous rencontrez avec la langue allemande. *Triple Vie*, ch. VI, vers. 44, lig. 4, *Darumb sind der so viel. Der* se rapporte ici au mot *Sterne*, qui fait le commencement du verset, et qui nous paraissent innombrables; c'est tout comme s'il avait dit : *Darum sind deren so viel.*

Lig. 13 : *In Zeit.* Le sens le plus vrai de ce mot paraît être, *avec le temps*, mais alors il faudrait traduire : *dans la suite;* car, deux lignes après, on voit que ce développement se rapporte à l'éternité. Je ne disconviens cependant pas que ce passage est susceptible d'une interprétation différente; on pourrait peut-être approfondir davantage la

Digitized by Google

pensée de l'auteur en traduisant ainsi : « Car d'un seul sens peuvent » se développer dans le temps plusieurs autres sens, autant qu'il y a » d'étoiles dans le firmament ; c'est en quoi nous pouvons acquérir » une connaissance élevée de notre éternité, et de nous réjouir beau- » coup que nous sachions cela. »

Chap. VII, vers. 36, lig. 12. *Das man deme Kan genug thun*, veut dire : « Pour que l'on puisse les satisfaire, » c'est-à-dire qu'il faut de l'avarice et de la fausseté pour satisfaire aux besoins du luxe et de l'orgueil de ce monde. Souvent, dans la langue allemande, on se sert du singulier en place du pluriel, comme ici *deme* (on écrit aujourd'hui *dem*). On dit de même en français : « Il faut de l'avarice et de la fausseté pour satisfaire à cela, » quand même *cela* se réfère à beaucoup d'objets.

Vers. 46, lig. 16, *Den Geist der Luft*. Le sens de l'auteur est manifestement que c'est l'esprit de l'air, qui est tantôt éveillé par une forme, tantôt par une autre.

Chap. VIII, vers. 24, lign. 4, *Welches alles wäre hingegangen*, signifie : « Tout cela serait passé, » c'est-à-dire que tout cela ne lui aurait pas été mis à compte, parce que ce n'est pas en cela que consistait sa chute ; mais sa chute a été occasionnée parce qu'il a réveillé la matrice du feu, et qu'il a voulu dominer sur la douceur du cœur de Dieu ; vous savez que, dans le langage de notre ami, le cœur de Dieu est synonyme avec le Verbe.

Le dictionnaire d'Adelung est entièrement en allemand, et ne donne le sens des mots dans aucune autre langue ; mais il explique fort bien les différentes significations et acceptions du même mot ; il indique aussi les différents dialectes et les mots surannés. Comme vous connaissez assez notre langue pour tirer parti de ce livre, je crois qu'il pourrait vous être utile ; j'ose vous le conseiller, pourvu que vous ne soyez pas obligé de payer cette utilité exorbitamment cher ; son titre est : *Versuch eines Vollstandigen grammatisch Kritischen Wörterbuches, der hochdeutschen mundar.* Il y a cinq vol. in-4°, imprimés à Leipzig. Le dernier volume a paru en 1786, chez Breitbopt.

Je suis charmé que vous soyez content du peu que je vous ai mandé de l'éditeur des ouvrages de notre ami B. Son nom est Jean-George Gichtel, né à Ratisbonne en 1638, de parents pieux, riches et accrédités. Vous l'avez parfaitement bien comparé à un général d'armée, car il a vécu et il est mort les armes à la main ; il ne s'est non-seule-

Digitized by Google

ment combattu lui-même, et il a combattu pour les amis, mais il s'est encore mis plusieurs fois à la brèche pour des nations entières. Son ardeur de s'instruire fut soutenue par plusieurs occasions favorables, de manière qu'il était, dans son temps, un savant distingué. Par un écrit sur le mauvais état du clergé dans sa patrie, il s'attira la haine des prêtres; et comme il ne voulut pas révoquer cet écrit, ils trouvèrent le moyen de le faire chasser ignominieusement et de le bannir de Ratisbonne, après l'avoir dépouillé de tout. Il s'est réfugié en Hollande, dans la plus grande pauvreté. Les prêtres le poursuivirent encore dans son asile. Il fut même emprisonné et criminalisé; mais sa foi et sa constance surmontèrent tout; il se retira à Amsterdam, où il fit connaissance avec plusieurs maisons dans lesquelles le mérite et la piété étaient considérés.

Il est à remarquer qu'il a eu connaissance de Sophia et qu'il a joui de plusieurs manifestations d'un genre sublime, avant que les écrits de notre ami B... lui fussent connus. C'est la croix qu'il a portée pour son divin maître et l'attachement inviolable qu'il lui avait voué dès son enfance qui lui ont valu ces faveurs. Quelque temps après son arrivée à Amsterdam, les ouvrages de B... tombèrent entre ses mains, et ils étaient alors rarissimes. Les *Trois principes* et *les Sept formes de la Nature* l'arrêtèrent longtemps, et ce n'est qu'après bien des exercices et bien des combats qu'il est parvenu à les approfondir. Gichtel, quoique très-savant, perdit le goût de toutes les lectures, excepté celle des Écritures Saintes et des ouvrages de notre ami B.... C'est en mettant ses préceptes dans une pratique continuelle qu'il est parvenu à la fin, après beaucoup de répétitions, à les comprendre dans toute leur profondeur. Il les estimait autant que le Vieux et le Nouveau Testament, et remerciait la Providence du fond de son âme d'avoir mis ces sublimes écrits entre ses mains; il ne pouvait se lasser surtout de lire la 47ᵉ épître de notre ami.

Gichtel appelait l'oraison le manger spirituel, et la lecture le boire de l'âme.

Ses nuits lui parurent trop longues, de manière qu'il ne donna que peu d'heures au sommeil. Il vivait presque toujours dans la retraite, mais rarement dans la solitude : il fit connaissance avec une famille estimable, qui lui proposa, quelque pauvre qu'il fût, un parti fort riche ; mais notre combattant le refusa ; les parents cependant continuèrent de l'estimer et de le combler de bienfaits.

Digitized by Google

Son séjour à Amsterdam fut rempli d'une foule d'événements dans le genre sublime et théosophique que j'aimerais mieux vous communiquer de bouche que dans une lettre.

Il fit la connaissance d'une veuve, femme de mérite, quoique énormément riche. Après qu'elle l'eut appris à bien connaître, elle lui témoigna franchement son désir de s'unir à lui d'une manière indissoluble. Il l'estimait et sentit même une sorte d'inclination pour elle; mais il ne donna aucune réponse sur cette proposition; il se retira et resta chez lui, sans sortir pendant quatre semaines, où il proposa la chose à Dieu.

Un jour qu'il se promenait dans sa chambre, il vit en plein midi descendre une main du ciel qui joignit la sienne dans celle de la veuve. Il entendit en même temps une voix forte et claire qui disait : « Il faut que tu l'aies. » Quelqu'un d'autre, en sa place, aurait pris cette manifestation pour une direction divine, mais il vit bientôt que ce n'était que l'esprit de la veuve qui, dans la ferveur de ses prières, avait percé jusqu'au ciel extérieur et pénétré l'esprit astral. Il se donna dès lors entièrement à Sophia, qui ne voulait pas un cœur partagé; il vit que sa vocation était la prêtrise dans le sens le plus relevé. Sans aucune recherche de sa part, il eut des lettres de plusieurs seigneurs d'Allemagne, même de plusieurs souverains, qui le consultèrent; des femmes de toutes classes recherchèrent sa connaissance et sa main; il est remarquable que les prières qu'il adressait pour elles ne jetaient que de l'huile dans leurs feux, de sorte que Sophia lui donna le conseil d'interrompre l'oraison pour ces femmes.

En 1672, lorsque Louis XIV vint jusqu'aux portes d'Amsterdam, notre général se servit de ses propres armes et chassa les troupes étrangères. Il trouvait par après, dans les papiers publics, nommément les régiments d'infanterie et les escadrons qu'il avait vus face à face en les poursuivant hors du territoire de la République. Sophia, sa chère, sa divine Sophia, qu'il aimait tant et qu'il n'avait jamais vue, vint le jour de Noël 1673 lui faire sa première visite : il vit et entendit dans le troisième principe cette vierge qui était éblouissante et céleste. Dans cette entrevue, elle l'accepta pour époux, et les noces furent consommées avec des délices ineffables. Elle lui promit, en paroles distinctes, la fidélité conjugale; de ne jamais l'abandonner ni dans ses croix, ni dans sa pauvreté, ni dans sa maladie, ni dans sa mort, et qu'elle habiterait toujours avec lui dans le fond lumineux intérieur. Elle l'assura de le

Digitized by Google

dédommager amplement de ce qu'il lui avait sacrifié, en renonçant pour elle aux alliances des femmes riches qui l'avaient recherché. Elle lui fit espérer une progéniture spirituelle, et pour dot, elle porta dans son cœur la foi, l'espérance et la charité essentielle et, substantielle. Les noces durèrent jusqu'au commencement de l'année 1674. Il prit dès lors un logement plus commode; c'était une maison spacieuse à Amsterdam, quoiqu'il n'avait pas un sou vaillant de lui-même, quoiqu'il ne fît aucun travail pour gagner de l'argent, et qu'il n'eût jamais demandé une obole à personne, ni pour lui ni pour les autres; mais comme plusieurs de ses amis venaient l'y voir, il y exerça l'hospitalité. Sophia avait aussi un langage central, sans mots extérieurs et sans vibration de l'air, et qui ne ressemblait à aucun langage humain; cependant, il le comprit aussi bien que sa langue maternelle; c'est ce qui l'assura qu'il n'était point séduit par l'astre extérieur, et il s'y fia de tout son cœur.

Ainsi sa vocation partait de la source la plus sublime, et il n'aurait pas changé la pauvreté de Jésus-Christ, qui faisait une partie de la dot de Sophia, pour tous les trésors du monde. Tous les mystères les plus cachés lui furent découverts; son épouse lui révéla une merveille après l'autre, tant le monde lumineux intérieur que de la nature extérieure; aussi vivait-il plutôt dans le ciel que sur la terre. Il suivait en tout la direction de Sophia, et n'eut en lui aucune volonté quelconque; dès lors il se sacrifia en anathème pour ses frères, quand même il ne les connaissait pas, et tout ce qu'il demandait par ses prières, souvent même par sa simple pensée, se trouvait accompli. Sophia lui insinua que s'il désirait jouir de ses faveurs sans interruption, il devait s'abstenir de toute jouissance et de tout désir terrestre: c'est ce qu'il observa religieusement. Au commencement de son union avec Sophia, il crut s'y reposer, et voulut simplement jouir; elle lui fit observer que cela ne se pouvait pas, qu'il fallait combattre aussi pour ses frères et ses sœurs; qu'il devait, pendant qu'il se trouvait dans l'enveloppe terrestre, employer ce temps pour la délivrance de ceux qui n'avaient pas encore atteint leur héritage et le repos intérieur. Alors son désir d'avoir des associés dans cette guerre spirituelle augmenta. Il ne chercha cependant jamais à faire de nouvelles connaissances: tous ses moyens se concentraient dans un seul, dans la prière. Plusieurs personnes vinrent successivement demander ses conseils et ses secours; entre autre, un docteur savant nommé Raadt, qui se trouvait temporellement

Digitized by Google

et spirituellement dans un état déplorable. Notre combattant lui indiqua la prière, et lui promit d'y joindre la sienne. Dès lors, le cœur de Raadt fut ouvert à la grâce ; et comme il se plaignait douloureusement qu'une dette pressante de 2,400 livres lui ôtait la tranquillité nécessaire, Gichtel, quoiqu'il n'avait rien lui-même, lui fit toucher d'une manière miraculeuse les 2,400 livres. Comme Raadt avait pénétré que son état d'homme marié était un obstacle à son avancement, il s'imposa, de concert avec sa femme, la circoncision spirituelle. Sophia reçut Raadt et tous ceux qui vinrent voir son époux dans les bonnes intentions, parfaitement bien; c'est-à-dire, comme je comprends la chose, qu'elle laissa tomber quelques rayons de son image dans les qualités terrestres de leurs âmes, que notre ami B. appelle *Tinctura Solis.* Voy. ses *Trois Princ.* 13, 9. Cet accueil fit du bruit parmi les connaissances de Raadt; chacun se louait des douceurs de Sophia, et chacun voulait s'imposer la circoncision spirituelle; de sorte que, dans peu de temps, notre Gichtel eut une trentaine d'adhérents qui, tous promirent monts et merveilles. A cette occasion, Gichtel observa d'une manière remarquable combien l'esprit astral est désireux de jouir des couches nuptiales de Sophia; ces bonnes gens crurent, malgré tout ce que votre combattant pouvait leur dire, qu'il n'y avait qu'à se baisser et prendre.

C'est dans ces entrefaites, que Gichtel conçut le projet de rédiger une nouvelle édition des œuvres de notre ami B. plus correcte que les précédentes.

Il employa quelques-uns de ses nouveaux amis comme coopérateurs. Les fonds assez considérables que cette entreprise exigeait furent d'abord trouvés hors de la société des Trente, chez un riche magistrat qui les destina généreusement à cette bonne œuvre.

Aussi longtemps que les Trente, qui étaient répandus dans différentes villes, restèrent unis en esprit, ils obtinrent dans leurs prières tout ce qu'ils voulurent; si l'un d'eux ne pouvait réussir tout seul, il l'écrivait aux autres; et rien au monde ne résistait à leurs efforts réunis. Vous pouvez vous figurer l'effet que cette association fit sur le prince des ténèbres; du train que les choses allaient, son royaume risquait d'être ébranlé. Ce qui surtout le fit écumer de rage, était l'entreprise de la nouvelle édition des œuvres de B. Il tourna à l'entour des Trente, comme un lion rugissant, et chercha ceux qu'il pourrait dévorer. Ses artifices ne réussirent que trop bien. Mais les détails de cet événement

Digitized by Google

et les moyens que l'ennemi employa pour circonvenir ces gens ne seraient plus dans la mesure d'une lettre. Raadt entre autres, le plus avancé d'entre eux, après avoir passé heureusement dans son œuvre les formes préparatoires, échoua dans le feu de la purification; son esprit trop vacillant et trop léger n'eut pas assez de gravité, de douceur, d'amour et de persévérance pour se maintenir dans l'épreuve. Dès lors, il devint l'ennemi de Gichtel. Les autres, qui ne cherchèrent que des douceurs, l'abandonnèrent; quelques-uns allèrent même au point de dire qu'il était un magicien. La fin de tous ces gens fut effrayante et tragique. Mais, malgré tous les obstacles, malgré tous les efforts du trône ténébreux, l'édition de 1682 fut achevée et rédigée par Gichtel, sur les manuscrits même de l'auteur ; et les portes de l'enfer ne purent pas en ôter une syllabe. Notre Gichtel eut aussi le désir que B. fût une fois traduit en français. C'était une espèce de testament, et je ne serais pas en peine d'en trouver l'exécuteur. La défection de la société des Trente causa beaucoup de croix et de persécutions à Gichtel. Mais Sophia lui avait ménagé de loin un ami et un coopérateur solide et fidèle qui lui demeura attaché jusqu'à sa mort; c'était un jeune négociant de Francfort, qui avait pris un dépôt de deux cents exemplaires de la nouvelle édition pour les distribuer. Ce jeune homme s'appelait Ueberfeld, il connaissait auparavant les écrits de B. et lorsque les deux cents exemplaires entrèrent dans sa maison, c'était l'arche d'alliance qui entra dans la maison d'Aminadab. Dieu ouvrit son temple dans le cœur d'Ueberfeld, et il reçut dans son temps Sophia pour épouse, car il fut élevé aux degrés les plus sublimes. C'est à lui que nous devons les six volumes de lettres de Gichtel que je possède en allemand, et que je regarde comme un trésor. Il vint voir Gichtel en 1683, et trouva un saint Paul. Il se décida dès lors de rester avec lui. A son arrivée, Sophia se manifesta dans le troisième principe aux deux amis réunis, de la manière la plus glorieuse, et renouvela ses nœuds avec eux qui durèrent jusqu'en 1685.

Ueberfeld, de qui je tiens ces dates, dit dans sa préface aux lettres de G., que la bouche ne peut pas exprimer les délices durables et permanentes que cette manifestation leur a causées. En 1690, ils eurent la manifestation du Réparateur, avec tous les signes indicatifs. Ils furent confirmés dans l'état avancé où ils se trouvaient alors.

Ils passèrent par après encore par bien des croix, mais ils les surmontèrent toutes par leur foi et leur patience.

Digitized by Google

Ils ont combattu aussi pour ceux qui marcheraient dans les traces de la vérité après eux. Ils eurent un pressentiment de la révolution des empires dans les temps à venir. Ils prièrent instamment pour que Dieu voulût réveiller beaucoup de combattants spirituels et capables de porter le fardeau des pauvres et des faibles dans leur foi en J. C.. Le traducteur des ouvrages de Jeanne Leade était un des Trente. Il commença par translater verbalement le texte anglais à ses frères. Ueberfeld une fois présent à ces translations, sentit d'abord que Jeanne Leade outrepassait l'expérience; il appréhendait, dès lors, que le tout ne fût qu'un ouvrage astral, d'autant plus que Sophia ne voulut jamais recevoir les paroles de Jeanne Leade, et lorsque Gichtel la fit prier pour quelques éclaircissements, Leade changea complétement de système, quoiqu'elle disait avoir reçu le premier avis par une manifestation. Alors les deux frères virent que son avis n'était qu'une pieuse opinion, et laissèrent tomber la chose. Le traducteur en s'apercevant qu'ils ne voulaient pas entrer dans l'opinion qu'il avait de Jeanne Leade, leur dit que s'ils voulaient faire cause commune avec Jeanne Leade, ils recevraient une pension du baron K., comme lui en tirait une de huit cents livres. Vous jugez bien que ce moyen n'était pas celui qui devait faire fortune auprès de Gichtel; aussi les deux frères lui répondirent par les paroles de saint Paul, ch. VIII, 20. Dès lors, le traducteur L. J. devint leur ennemi juré. Il entraîna même l'innocente J. Leade dans son aversion contre les deux combattants, et l'historien de Gichtel dit qu'elle fut obligée de passer par l'épreuve du feu avant sa mort, parce que son esprit n'avait atteint que la *Tinctura Solis*.

Peu avant la mort de Gichtel qui arriva en 1710, Sophia se manifesta aux deux frères, comme en 1683, lorsqu'ils se virent pour la première fois, et rappela son fidèle ami à elle. En 1716, Ueberfeld eut la même manifestatation qui lui fut renouvelée depuis chaque année.

La vie de Gichtel fut écrite par un de leurs disciples fidèles; et c'est par une circonstance marquante que ces écrits me sont tombés entre les mains, ce qui prouve que la Providence récompense magnifiquement les moindres choses que l'on a faites pour elle plusieurs années auparavant. Mais, sans la connaissance de B. je n'aurais fait aucune attention aux lettres de G. et c'est à vous, monsieur, que je dois la connaissance de B. Je prie notre divin maître qu'il veuille vous en récompenser, dans ce monde-ci et dans l'autre.

Digitized by Google

LETTRE LIX

—

Le 6 brumaire, an III.

Le paquet est arrivé en bon état, monsieur, et c'est dans les moments où je vous dis de bon cœur, *quid retribuam domino pro omnibus quæ retribuit mihi*, qu'il me survient toujours de votre part de nouveaux bienfaits. Quand est-ce donc que je serai à portée de vous en témoigner ma reconnaissance d'une manière plus vive que par des lettres?

La traduction française du *Chemin pour aller à C.*, me paraît être en assez bon français pour le temps où elle a été faite, et pour le traducteur, qui, quoique se disant du pays, a cependant très-fort la teinte étrangère. Cet ouvrage devrait être pour tout le monde ce que les Anglais appellent un *pocket-book*, les latins un *veni mecum*, et les Allemands d'un nom que j'ai su et que j'ai oublié; car, excepté la société de notre chérissime ami B., je ne suis pas porté pour me fortifier dans votre langue.

Les six traités de Jeanne Leade portent des titres intéressants, et dont sûrement j'aurai d'utiles récoltes à retirer. J'y ai reconnu les vingt pages ou environ, dont on m'avait envoyé une traduction manuscrite. C'est sur la communication *der Heiligen droben und denen heiligen hieniden*, page 60. Je crois, au format et à l'impression, et même à quelques phrases, que c'est le même traducteur et éditeur que celui de l'*Offenbarung der Offenbarungen* dont vous m'avez fait présent précédemment. Ainsi, je dois m'attendre à un peu de travail pour le pouvoir suivre. Mais trop heureux encore d'être admis à partager de pareils trésors à ce prix! Assurément je ne dois pas me plaindre de la rareté des semences; je ne dois plus penser qu'à demander à la Providence la grâce de les mettre à profit.

Digitized by Google

Adieu, monsieur, recevez de nouveau mes sincères et tendres remerciments pour toutes les bontés dont vous m'accablez.

Vous devez avoir reçu une lettre de moi en réponse à votre dernière.

Celle-ci n'est qu'un *aviso*, voilà pourquoi je ne la fais pas plus longue.

LETTRE LX

—

Le 29 brumaire an III.

Mille remerciments, monsieur, pour votre aimable lettre du 25 octobre. Vos solutions grammaticales me sont grandement utiles, surtout celle du ch. VI, n° 44. *Darumb sind der so viel.* Ce *der*, qui vient de *Deren*, me sera d'un grand secours; car je vois que l'ami B. l'emploie souvent de cette manière.

Je n'ai pas d'autres questions à vous faire à ce sujet dans ce moment. Je suis à la fin du chap. II de ma traduction; et je trouve que là mon bonhomme s'endort un peu, tant il y a de répétitions et de déclamations sur le clergé. J'éprouve, néanmoins, une impression qui ne lui nuit point : c'est que, quand la chose le tient, il est toujours grand, toujours étonnant, et quand elle le laisse à lui-même, il bavarde un peu; mais il ne se trompe jamais pour cela, et il ne montre que de la vertu : ce qu'on ne dirait pas toujours des autres, qui, quand ils sont à eux, donnent l'erreur comme la vérité, et laissent aussi percer quelquefois les passions humaines.

Je n'ai encore fait que parcourir votre volume de *Jeanne Leade*. Mes occupations m'empêchent de faire tout ce que je désirerais; car, indépendamment de ma traduction qui me prend beaucoup de temps, j'ai fait un petit écrit sur l'époque actuelle, à la réquisition de quel-

Digitized by Google

ques amis. Il va s'imprimer tout à l'heure, et aura environ 70 à 80 pages. Mon intention est de vous en adresser un exemplaire. Mandez-moi par quelle voie : car celle de la poste serait un peu coûteuse, et je ne voudrais pas vous être à charge en tâchant de reconnaître, selon mes petits moyens, tous les cadeaux dont vous ne cessez de me combler. Mon nom n'y sera point; ainsi je vous demande le secret le plus absolu sur la personne, si ce n'est sur la production. Je m'y livre peu, comme vous jugez bien; mais vous y verrez mieux qu'un autre ce que je ne veux pas dire; et vous connaîtrez clairement ma façon de penser sur la grande scène qui se passe aujourd'hui dans le monde, et sur mon propre terrain.

Ayez la bonté de m'écrire tout de suite, si vous voulez que je reçoive votre réponse ici; car il est très-possible qu'avant peu je parte pour aller passer l'hiver à Paris. Voici pourquoi: Tous les districts de la République ont ordre d'envoyer à l'École normale, à Paris, des citoyens de confiance, pour s'y mettre au fait de l'instruction qu'on veut rendre générale, et quand ils seront instruits, ils reviendront dans leur district pour y former des instituteurs. On m'a fait l'honneur de me choisir pour cette mission; et il n'y a plus que quelques formalités à remplir pour ma propre sûreté, vu ma tâche nobiliaire, qui m'interdit le séjour de Paris jusqu'à la paix.

Comme je ne prévois pas que cela souffre de difficultés, je présume que je pourrai être rendu à Paris dans trois semaines au plus tard; peut-être même y trouverai-je des facilités pour vous faire passer à peu de frais, le paquet en question ; mais faites toujours en sorte que j'aie de vos nouvelles ici avant de partir. Cette mission peut me contrarier sous certains rapports; elle va me courber l'esprit sur les simples instructions du premier âge; elle va aussi me jeter un peu dans la parole externe, moi qui ne voudrais plus en entendre ni proférer d'autre que la parole interne. Mais elle me présente aussi un aspect moins repoussant : c'est celui de croire que tout est lié dans notre grande révolution où je suis payé pour y voir la main de la Providence. Alors il n'y a plus rien de petit pour moi. Et ne fussé-je qu'un grain de sable dans le vaste édifice que Dieu prépare aux nations, je ne dois pas résister quand on m'appelle, car je ne suis que passif dans tout cela; on ne m'a choisi qu'en craignant que je n'acceptasse pas; et j'ai eu le doux bonheur de voir le président du district verser des larmes de joie, quand j'ai déclaré que j'acceptais. Cela seul m'allége beaucoup le fardeau. Mais le prin-

Digitized by Google

cipal motif de mon acceptation, est de penser, qu'avec l'aide de Dieu, je puisse espérer, par ma présence et mes prières, d'arrêter une partie des obstacles que l'ennemi de tout bien ne manquera pas de semer dans cette grande carrière qui va s'ouvrir, et d'où peut dépendre le bonheur de générations. Je vous avoue que cette idée est consolante pour moi, et quand je ne détournerais qu'une goutte du poison que cet ennemi cherchera à jeter sur la racine même de cet arbre qui doit couvrir de son ombre tout mon pays, je me croirais coupable de reculer, et je m'honore même alors d'un pareil emploi : il est comme tout neuf dans l'histoire des peuples, vu le caractère antérieur et intérieur qui fait tout mon être, et pour lequel je n'aurai probablement pas beaucoup de camarades dans l'école où je vais me trouver. Soutenez-moi, de votre côté, par vos bonnes prières, mon chère frère, je crois que vous ferez par là une bonne œuvre.

J'ai lu avec ravissement les nouveaux détails que vous m'envoyez sur le général Gichtel. Tout y porte le cachet de la vérité. Si nous étions près l'un de l'autre, j'aurais aussi une histoire de mariage à vous conter, où la même marche a été suivie pour moi, quoique sous d'autres formes, et qui a fini par avoir le même résultat. J'ai aussi de nombreux témoignages de la production divine à mon égard, surtout pendant notre révolution, qui ne m'a pas toujours laissé sans indices. Mais, dans tout cela, on a toujours tout fait pour moi, comme on fait pour les enfants ; au lieu que l'ami Gichtel savait attaquer l'ennemi de front ; ce dont je ne saurais pas m'acquitter comme lui. Enfin la paix passe par moi, et je la trouve partout à côté de moi. Et le fameux 10 août où j'étais renfermé dans Paris, et où je le traversai tout le jour, pendant le temps de la plus grande bagarre, j'eus des preuves si signalées de tout ce que je vous dis, que j'en tombais de mon haut ; d'autant que je n'y étais absolument pour rien, et que par moi-même je n'ai aucune force physique qui puisse me donner ce que j'appelle le courage des sens.

Je me doute bien de qui vous voulez parler au sujet de l'exécution testamentaire de Gichtel. Si j'avais vingt ans de moins, et que je fusse à portée des secours dont j'aurais besoin, sûrement je ferais tout au monde pour répondre à vos vues ; mais dans l'état des choses, je ne puis guère me permettre d'y répondre qu'en partie. Et même si je ne termine pas avant mon départ la traduction de la *Triple vie*, cela pourra souffrir du retard des nouvelles occupations que je vais avoir. La

Digitized by Google

volonté de la Providence par-dessus tout! Vous jouissez, vous, mon cher frère, de tout votre loisir; pourquoi ne mettriez-vous pas la main à l'œuvre de temps en temps? Vous savez beaucoup mieux le français que je ne sais l'allemand; et si vos traductions avaient besoin de quelques révisions, les miennes en demanderaient sûrement beaucoup davantage. Nous pourrions donc nous aider l'un et l'autre et travailler ainsi de concert pour l'*utilité commune*. Pesez ce que je vous propose. Nous aurons bientôt trois ouvrages de notre ami en français; savoir : la *Voie du Christ*, la *Signature des choses* et la *Triple vie*; car, malgré l'incorrection du style des uns et des autres, je regarderais comme une très-petite besogne la correction qu'il en faudrait faire. Si, de votre côté, vous entrepreniez de traduire quelques-uns de ces ouvrages, j'en ferais de même, quand j'aurais fini la *Triple vie*; et peu à peu nous nous trouverions dans le cas de procurer à ma nation cette source de vie tout entière; chose qu'il me sera probablement impossible d'entreprendre et de parfaire à moi tout seul, surtout avec l'affaiblissement de mes yeux, qui va chaque jour en augmentant.

Adieu, monsieur; vous me ferez part de vos réflexions, et je serai enchanté si ma proposition ne vous déplaît point et vous détermine à ce louable travail.

Lorsque je serai à Paris, je ferai des recherches sur le dictionnaire d'Adelung.

Je ne sais encore où je logerai, la maison que j'y habitais étant devenue nationale. Je vous le manderai, quand j'aurai reçu votre première lettre.

LETTRE LXI

—

M. le 29 novembre 1794.

J'ai reçu hier au soir votre lettre du 5 brumaire, et, dans son temps, celle du 6. Je saisis un moment duquel je puis disposer, monsieur,

Digitized by Google

pour y répondre, étant dans les embarras de mon départ pour Berne. J'envisage, comme vous, le *Chemin* de notre ami B. *pour aller au Christ*, comme un manuel, *Handbuch*, pour tout le monde. Je serais très-charmé de recevoir l'ouvrage sur l'époque actuelle. Veuillez y mettre mon adresse ordinaire, par le coche de Bâle à Berne, avec une enveloppe à l'adresse de M. le colonel Oser, à Bâle, et vous remettrez le paquet à la diligence de Bâle. Je suis enchanté que vous ayez accepté la vocation de votre district. Vous aurez incontestablement des occasions de faire du bien dans cette carrière. Mes faibles prières vous accompagneront. La partie de votre lettre où vous me parlez du général Gichtel m'a procuré une très-grande satisfaction. Vous avez donc connu son épouse personnellement? Les lettres de cet homme rarissime me fournissent bien des jouissances. Il y a bien des choses que je n'ai pas insérées dans la mienne du 25 octobre, entre autres que lui et son frère Ueberfeld ont remporté de grands avantages dans la guerre de la succession, au commencement de ce siècle; Louis XIV était bien éloigné de s'imaginer que ses nombreuses armées avaient été battues à Hochsted (Hostett), Ramillies, Oudenarde et Malplaquet, par des généraux qui ne sortaient pas de leur chambre.

Quant à la proposition fraternelle du projet de traduction, je l'accepte, autant que je puis y contribuer, de tout mon cœur, parce que je compte sur le secours de la Providence et le vôtre. Ce que je pourrai faire, n'ira pas loin, parce qu'il y a des temps où je suis noyé dans les affaires, et que j'en ai beaucoup plus que mes faibles moyens peuvent expédier, et si je ne me confiais pas à la Providence, je perdrais courage. D'abord, après mon arrivée dans ma ville natale, différents comités absorberont, à côté des assemblées du Grand Conseil, tout mon temps.

Un de mes principes est de suivre notre vocation, quand même les devoirs qu'elle nous impose devraient paraître minutieux. Mais, malgré cela, il y a des saisons de l'année où les affaires publiques n'exigent pas un aussi nombreux travail.

Alors comptez sur moi; je croirai supérieurement employer mon temps, en vous aidant de mon mieux dans votre louable projet. Je vous embrasse de tout mon cœur et vous sollicite instamment de ne pas m'oublier dans vos bonnes prières.

Digitized by Google

LETTRE LXII

Paris, 15 nivôse (4 janvier v. st.).

Me voici rendu à ma destination, monsieur, mais non pas encore à l'œuvre, car nos entreprises studieuses ne commenceront que dans quinze jours. On ne sait pas même encore trop quelle tournure elles prendront, car le projet mûr s'éloigne déjà du but simple de son institution qui faisait mon attrait. Ainsi, je ne puis vous répondre en rien de ses résultats, et pour cela il me faut voir venir. En attendant, je gèle ici, faute de bois, au lieu que, dans ma petite campagne, je ne manquais de rien ; mais il ne faut pas regarder à ces choses-là. Faisons-nous esprits, il ne nous manquera rien, car il n'y a point d'esprit sans parole et point de parole sans puissance ; réflexion qui m'est venue ce matin dans mon oratoire et que je vous enverrai toute fraîche.

Je crois bien, en effet, avoir connu l'épouse du général Gichtel, dont vous me parlez dans votre lettre du 29 novembre ; mais, non pas aussi particulièrement que lui. Voici ce qui m'arriva, lors du mariage dont je vous ai dit un mot dans ma dernière. Je priai un peu de suite pour cet objet, et il me fut dit intellectuellement, mais très-clairement : « Depuis que le Verbe s'est fait chair, nulle chair ne doit disposer d'elle-même sans qu'il en donne la permission. » Ces paroles me pénétrèrent profondément, et quoiqu'elles ne fussent pas une défense formelle, je me refusai à toute négociation ultérieure. Vos occupations vont retarder vos projets de traductions ; il en va être de même de mon côté. Au reste, je vous répète que ce genre de travail est absolument l'inverse de ce qu'il me faudrait, et je ne m'y livre jamais qu'à mon corps défendant. Je relis à présent ma traduction française de la *Triple vie* ; c'est pour moi comme un pays tout neuf en comparaison de l'allemand, et même en comparaison de ce que j'en retirais en traduisant. J'y trouve tel passage, qui, à lui seul, suffirait pour nourrir l'esprit de tout le monde ; tel est le n° 15, ch. Ier.

Digitized by Google

Le petit ouvrage, dont je vous ai parlé, a été retardé par mon départ, et même les circonstances actuelles me forcent à différer encore, vu les difficultés des imprimeurs et la nécessité de se nommer. Aussi cela restera là jusqu'à nouvel ordre ; lorsque cela sera prêt, je vous en donnerai avis, afin de savoir s'il faudra toujours se servir de la même adresse que vous m'indiquez. Adieu, Monsieur, adressez-moi vos lettres, rue de Tournon, maison de la Fraternité, à Paris.

Je me recommande à vos bonnes prières. C'est toujours avec plaisir que je vous entends parler de Gichtel ; mais soyez très-réservé dans vos lettres.

LETTRE LXIII

—

B. le 27 janvier 1795.

Je n'aurais pas tardé, monsieur, de répondre à votre intéressante lettre du 15 nivôse, si, après mon arrivée à la capitale, j'avais eu quelques moments à moi. Nous avons, trois jours de la semaine, des sessions du Grand Conseil ; j'assiste, outre cela, à notre comité de salut public, que nous appelons *Stands-Commission ;* item à la direction de nos monnaies, à la direction de nos salines dans le gouvernement d'Aigle ; à la direction des postes, à la direction de nos mines en général, et à un comité de finances. Ces différents départements exigent souvent un travail de préparation qui ne peut se faire que dans une tranquillité et solitude parfaite. Joignez à cela que l'exécution du travail des monnaies exige quelquefois ma présence dans l'hôtel des Monnaies même. Outre cela, je suis encore président de notre Société économique et physique, qui s'assemble tous les huit jours chez moi, de manière qu'il reste, à côté de mes affaires particulières, très-peu de temps à ma disposition.

Je vous remercie pour la belle pensée : « Il n'y a point d'esprit sans parole et point de parole sans puissance. » Tous les éclaircissements

Digitized by Google

ultérieurs sur la puissance de la parole me seront très-précieux, et les détails de l'application que vous en faites sur votre cas en particulier m'intéresseront de fort près. Par rapport au passage remarquable du n° 15, ch. Ier de la *Triple vie*, je crois tout simplement que Sophia en est la base ; si nous pouvons l'obtenir et nous unir à elle, nous avons tout fait. Elle est le foyer, la demeure, le temple, l'élément pur où réside dans toute sa plénitude ce que nous pouvons nous représenter de plus sublime.

Depuis ma dernière, j'ai enrichi ma possession par les vingt-six volumes de lettres édifiantes et par un nouvel extrait des œuvres de notre ami, imprimées en 1700. J'ai reçu une lettre de notre ami D..., duquel vous m'avez procuré la connaissance. Il est gouverneur de quelques jeunes gens; ses voyages l'ont conduit à Londres, et il me charge de le rappeler dans votre souvenir, de même que le baron Silverhyelm, Suédois, qui vous est tendrement attaché et qui se trouve auprès de lui.

Vous vous rappellerez que je vous ai parlé, l'hiver passé, d'une jeune personne de Zurich très-intéressante. Comme elle possédait un fort bon terrain, je lui ai fait passer de la graine par le canal de son ami de Bâle. Son père, qui prétend être jardinier lui-même, n'ajoute point foi à cette semence; mais, à ma grande satisfaction, je reçus, le 8 de ce mois, une lettre de Bâle de la jeune S..... Voici ce qu'elle me mande :

« Je viens vous prier de partager ma joie. Et qui mieux que vous » pourrait la partager, cette joie que vous avez semée, et dont Dieu a » donné l'accroissement et l'accomplissement? Eh bien! apprenez donc » que N..... est sûre maintenant par elle-même de la bonté de la » voie intérieure, et qu'elle en possède et la réalité et la jouissance. Je » n'essayerai point de vous peindre le plaisir que cela me fait ; je ne le » saurais dire de bouche, et encore bien moins par écrit.

» Elle me marqua aussitôt son bonheur dans les termes les plus » chauds; et s'il avait été possible que j'eusse conservé des doutes » jusqu'alors, il aurait certainement été impossible de les conserver » plus longtemps. Elle continue maintenant de jouir, cette chère amie; » son bonheur ne cessant que par intervalle. Nous nous écrivons bien » souvent, et même à présent, plus que jamais, nous avons l'une et » l'autre un besoin continuel de nous parler. »

Vous voyez par cet événement combien il est vrai que la Providence peut se servir de faibles instruments pour exécuter ses desseins, puis-

Digitized by Google

que, sans avoir jamais vu cette jeune personne, la chose a tourné si bien; toutes les sophistications du père et toutes les merveilles du côté du Nord n'ont pas pu empêcher la graine de germer et même de porter des fleurs.

Voici un passage de ma réponse à Mlle S..... : « Je vous prie de » mander à votre amie la vive satisfaction que j'ai ressentie de son » bonheur ; mais dites-lui de ma part qu'il est nécessaire qu'elle veille » sur son âme, du moins encore quelque temps, jusqu'à ce qu'elle soit » bien loin de la frontière du pays d'Édom; car l'ennemi, lorsque quel- » qu'un s'échappe de son territoire, redouble ses efforts et ses ruses » pour l'y ramener. La prudence de notre ami l'effrayera; et si elle » reste à sa place jusqu'à ce que le tentateur s'éloigne, alors sa vie est » en sûreté. »

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous prie instamment de ne pas m'oublier dans vos bonnes prières. Mandez-moi vos succès dans la formation de vos écoles normales. Il y aurait de belles choses à faire ; mais tout dépend de la base. L'amour de l'Être suprême, voilà le grand point : *Timor Domini est initium sapientiæ.*

LETTRE LIXV

—

Paris, le 5 ventôse (25 février, v. st.).

Je ne sais, monsieur, comment vous pouvez suffire à toutes les occupations dont vous me faites le récit. Je veux cependant vous en distraire un moment pour vous féliciter de tout mon cœur sur les succès de votre Zurichoise. Elle est bien heureuse d'être aussi avancée dans un si jeune âge! Quelle carrière elle peut parcourir! Je trouve très-sages les conseils que vous lui donnez, et j'espère, moyennant Dieu,

Digitized by Google

que cette plante chérie ne portera que de bons fruits. Le tout est, comme vous le dites, de passer la frontière.

Vous me faites un vrai plaisir de me donner des nouvelles du Suédois Silverhyelm et de son compagnon ; si vous leur écrivez, dites-leur de ma part tout ce que vous pourrez penser de tendre et d'obligeant. Dites aussi, s'il vous plaît, au Suédois que j'ai reçu son billet dans le temps par la voie de l'ambassadeur de Suède ; que je n'y répondis point, parce que nos autorités se montrèrent soupçonneuses sur cette correspondance; et, qu'après l'avoir ouverte, elles me mandèrent pour en rendre compte. Quoique je ne fusse pas embarrassé pour les satisfaire, et que tout se soit passé à l'amiable, je n'ai cependant pas jugé à propos de recommencer ces désagréables scènes ; et j'attends, pour renouer notre commerce, que les circonstances soient plus favorables. Si cependant, par votre moyen, il peut me faire parvenir quelques-uns des détails qu'il m'annonçait par son billet, je les recevrai avec plaisir; mais je ne lui promets pas d'être très-exact et très-détaillé dans mes réponses.

Quant à nos écoles normales, ce n'est encore que le *Spiritus mundi* tout pur, et je vois bien qui est celui qui se cache sous ce manteau. Je ferai tout ce que les circonstances me permettent pour remplir le seul objet que j'ai eu en acceptant.

Mais ces circonstances sont rares et peu favorables ; c'est beaucoup si, dans un mois, je puis parler cinq ou six minutes, et cela devant deux mille personnes, à qui il faudrait auparavant refaire les oreilles. Mais je laisse à la Providence le soin de disposer de la semence; et de la culture, je ne ferai que ce que je pourrai faire; et je ne puis rien, si elle ne juge pas à propos que j'en fasse davantage. Je n'attends donc plus de ceci tout ce que mon désir m'en avait fait espérer. Cependant, il en peut toujours sortir quelque chose, si peu que ce soit, et il ne faut pas que je m'y refuse. Il y a quelques Strasbourgeois parmi mes camarades, et je profite de leur secours pour me faire expliquer les mots de notre ami B. que je n'entends pas. Ce sera toujours un avantage que j'aurai retiré de mon voyage.

Adieu, monsieur, je me recommande toujours à vos bonnes prières et à votre souvenir dans vos moments de loisir.

Avançons, avançons dans l'intérieur; j'éprouve de plus en plus, chaque jour, que c'est là le seul bon pays à habiter.

Digitized by Google

LETTRE LXV

—

B...., le 10 (2 mars 1795).

Votre lettre, monsieur, datée du 5 ventôse, m'a servi non-seulement de distraction, mais elle m'a procuré encore, comme toutes celles que vous m'adressez, un plaisir réel. Il est vrai que la nouvelle que j'ai reçue de B..... touchant notre jeune Zurichoise m'a procuré une satisfaction bien douce, en voyant des progrès aussi rapides et aussi manifestes. C'est Gichtel qui m'a le premier encouragé, et donné l'espérance d'agir dans le lointain. Mais lorsque la Providence veut quelque chose, il est bien facile de réussir.

J'attends une réponse de notre ami commun pour lui écrire ; alors je ne manquerai pas de faire votre commission pour le Suédois Silverhyelm. D... me mande que rien n'est plus rare dans le pays qu'il habite, que d'y rencontrer des hommes de poids et de mesure, sur lesquels on puisse s'aligner. Swedemb. est celui qui a le plus de partisans. Ses disciples sont nombreux ; ils ont un service public, et un culte et un rite particuliers. D... a eu la curiosité d'assister une fois à leur office. Notre ami B. est en général un peu trop profond et en même temps trop simple pour eux. Il y a cependant eu des hommes dans le pays, qui ont su l'apprécier, entre autres un nommé Law. Notre ami D... est fort content de ses ouvrages ; il trouve que c'est le lait de B. exprimé et rendu potable pour tout le monde. C'est ce même Law, qui a composé la plus grande partie des figures qui se trouvent dans l'édition de B... in-4° que vous possédez.

Ce que vous me mandez de vos écoles normales est un commencement, et je comprends bien qui est caché sous le manteau. Mais en général, il me semble que votre nation fait quelques progrès vers la liberté. Il y a plus de sûreté pour les personnes et les propriétés qu'il y a un an ; chacun a la liberté de suivre le culte que bon lui semble ; et

Digitized by Google

c'est ce que Hébert et Chaumette, tout en parlant de liberté, ne voulaient pas. Je trouve aussi que, depuis le 9 thermidor, le secret des lettres est plus respecté; car, depuis cette époque, aucune des miennes n'a été ouverte.

Rappelez-vous le passage de Joachim Greulich, que vous m'avez indiqué dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Arnold. J'ai trouvé depuis, dans un auteur beaucoup plus ancien, un passage qui vaut bien celui de Joachim Gr. C'est dans l'ouvrage d'un élu dont vous m'avez parlé dans une de vos lettres que j'ai reçue à B... Cet homme, avec les qualités de l'esprit et du cœur les plus rares, était premier ministre à la cour d'un ancien roi dont j'ai oublié le nom. Son mérite, comme de raison, lui fit des envieux, et, par une intrigue de cour, il tomba en disgrâce. Mais sa vertu le remit à sa place. Ce seigneur, non-seulement voyait parfaitement le présent; mais, ce que beaucoup de ministres ne savent pas faire, il prévoyait assez bien l'avenir. Il a laissé des Mémoires intéressants que vous trouverez vraisemblablement parmi les vieux livres de votre Bibliothèque nationale. Son ouvrage est divisé en chapitres, et c'est le 23e paragraphe et les suivants du chap. VII, que je vous prie de comparer avec le passage d'Arnold, et de m'en dire votre avis.

Vous êtes surpris comment je trouve du temps pour vaquer aux assemblées du Grand Conseil et à nos comités; mais une ancienne habitude de travail et une familiarité avec les objets qui nous occupent, donnent des facilités : il y a vingt ans que j'assiste à notre Grand Conseil; il y en a quinze que je suis dans la direction des monnaies, et dix-huit ans, dans celle des salines du gouvernement d'Aigle; outre qu'il y a des comités qui ne sont pas si chargés d'ouvrage, comme, par exemple, la direction des postes, parce que le gouvernement s'est débarrassé de tous les frottements d'une régie, en donnant les postes en ferme : de sorte que la direction n'a guère autre chose à faire que de recevoir et juger les plaintes contre les entrepreneurs, s'ils y donnent lieu. Quant à la Société économique, qui s'assemble tous les huit jours chez moi, elle me sert de délassement, et ne laisse pas de produire quelque bien dans notre patrie. Ce qui m'occupe le plus, c'est la direction des monnaies, parce que la majeure partie du travail et et des calculs roulent sur moi. Il est vrai qu'à la longue, ma santé ne suffirait pas à ce train de vie; mais, dès le mois de mai, je pars pour ma terre, qui est à cinq lieues de la capitale, et j'y reste jusqu'à la Saint-André : c'est là que je prends du repos, et que je jouis de l'air de la

Digitized by Google

campagne et des commodités de la ville, parce que ma demeure est au bout de la petite ville de M.... Pendant cet intervalle, je ne vais à B... que pour les affaires majeures, et pour donner des directions là où ma présence est nécessaire.

Mais, dans le tourbillon où je me trouve actuellement et où j'ai vécu tout cet hiver, je n'ai point laissé passer de jour sans lire un passage de notre ami B..., ou quelques lettres du général Gichtel. J'ai même fait des extraits de l'un et de l'autre en formes alphabétiques, de sorte que je rassemble insensiblement un assez gros vol., in-4°, qui peut être envisagé comme un dictionnaire théosophique; car pour jouir de la lecture de notre ami B... et du général G..., il faut se familiariser avec leur langue et surtout avec leurs synonymes; ils ont voilé leur terminologie, vraisemblablement pour que les profanes en soient écartés. Et qui sait, si le travail que j'ai uniquement entrepris pour moi ne peut pas servir un peu à quelque autre!

Je suis de plus en plus satisfait de la connaissance que j'ai faite avec notre général. Il y a quelques particularités sur son compte, desquelles je ne vous ai point encore parlé; entre autres, que Sophia est venue elle-même, après la mort de son époux, ordonner et diriger l'arrangement de ses lettres posthumes; elle a renouvelé plusieurs passages qui n'étaient indiqués qu'imparfaitement dans les brouillons que Gichtel avait remis à son ami Ueberfeld; et, à mesure que ce dernier travaillait à cette rédaction, Sophia le dirigeait en personne. Elle est venue, à cet effet, voir Ueberfeld à différentes reprises. Une fois elle y est restée pendant six semaines. C'était un festin continuel, pendant lequel elle a communiqué au rédacteur et à quelques amis fidèles du défunt, des développements de la sainte économie, qui passaient de beaucoup tout ce que le monde a jamais pu s'imaginer. En 1722, on a déjà publié à Leyde la troisième édition de ces lettres posthumes, qui sont toutes écrites en allemand. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elles me procurent; avec un ton fort simple et un style familier, elles forment un excellent commentaire aux écrits de notre ami B.... A côté des vérités essentielles, il y en a plusieurs desquelles je n'ai vu aucune trace dans les écrits de B... comme, par exemple, l'effet d'une teinture spirituelle, que Gichtel estimait dans la médecine d'un degré plus élevé que le grand problème physique. Il dit que cette teinture faisait sur la partie malade le même effet que si l'on y passait la main. En y regardant de près, il m'a paru que ce remède était notre magnétisme moderne,

Digitized by Google

sous un nom différent et d'une qualité bien supérieure à celui de Mesmer. Mais je n'ai vu aucune trace de somnambulisme. D'après ces conjectures, notre magnétisme aurait été connu, il y a passé un siècle; j'ai même quelque soupçon que Jeanne Leade a trouvé moyen de se somnambuliser elle-même, et que, par là, elle a joui de ses manifestations astrales, desquelles notre général faisait assez peu de cas. Il dit, quelque part dans ses lettres, « que les ouvrages de Jeanne Leade ne pouvaient convenir qu'à des femmes qui suivaient la même route. » Tout cela n'empêche pas que le magnétisme supérieur, celui qui émane de la simple volonté, ne puisse tenir à de très-grandes choses.

Ce qui me fait croire que le somnambulisme se trouve en quelque connexion avec les manifestations astrales, est le fait suivant. Il y a quelques années qu'un médecin de ma connaissance, M. Langhaus, m'apprit qu'il avait employé le magnétisme pour traiter une demoiselle de ma connaissance âgée d'une quarantaine d'années, qui était tourmentée d'un squire depuis très-longtemps, et qui, pendant la cure, était devenue somnambule. Comme je vis d'abord qu'il ne pouvait pas être question ici de charlatanerie de la part de la malade, je lui témoignai mon désir de la voir dans cet état. Il me promit de me satisfaire; et, comme il la magnétisait à des heures réglées, il m'indiqua le moment où je pourrais la voir chez lui. Elle avait cela de particulier, que chaque fois qu'elle tombait dans son sommeil magnétique, elle croyait se voir au pied d'une montagne, et ce n'était que le travail de son magnétiseur qui pouvait l'aider à gravir cette montagne. Et dès qu'elle avait atteint le sommet, elle jouissait de la manifestation d'une vertu à qui elle faisait des questions relatives aux maladies de quelqu'un. Elle y recevait des réponses. Mais lorsqu'elle faisait des questions de pure curiosité, et qui n'avaient point pour objet le traitement d'un malade, elle ne recevait aucune réponse. Je ne manquai pas de me trouver au rendez-vous. La malade arrivait peu après moi, accompagnée d'une dame française, Mme de Créqui, qui avait aussi une maladie chronique, et qui se faisait magnétiser. Comme il y avait encore quelques personnes de la famille du médecin dans le même appartement, qui était très-spacieux, et que le jour commençait déjà à baisser, je vis que la crisiaque n'avait point fait attention à moi, et que par conséquent elle ne me connaissait pas. Le médecin commença à la magnétiser; et, quelques minutes après, elle tomba, comme à son ordi-

Digitized by Google

naire, dans un profond sommeil. Dès qu'elle fut endormie, je m'approchai d'eux, et je priai le médecin de me mettre en rapport avec elle. Il le fit. Je pris sa place et je commençai à la magnétiser. Je vis d'abord que mon fluide lui faisait mal, apparemment parce qu'il était plus fort que celui de son magnétiseur ordinaire, qui se trouvait plus âgé que moi. Cependant elle se tranquillisa peu à peu. Je lui demandai comment elle se trouvait, et où elle était. Elle me répondit qu'elle était un peu mieux et qu'elle se trouvait au bas d'une montagne, qu'elle cherchait à y monter, mais qu'elle y trouvait bien des obstacles. Je continuai de la magnétiser, et, au bout d'un certain temps, elle me dit qu'elle espérait parvenir au sommet, et, à la fin, elle y parvint; et, d'abord, elle vit sa vertu à côté d'elle, qu'elle me dépeignit très-bien. Je la priai de lui demander ce qu'il fallait faire pour soulager une personne qui m'intéressait et qui me vint à l'idée dans ce moment. La réponse fut qu'il fallait employer la décoction d'une racine et d'une herbe, dont j'ai oublié le nom actuellement, mais que je retrouverai à M..., si cela peut vous intéresser. Comme elle m'a dit le terme technique, j'ai vu d'abord que cette réponse était au delà de sa portée: en revenant à la maison, je feuilletai un vieil auteur de botanique et de médecine, qui a beaucoup de réputation chez nous; c'est Zwinguer, et je trouvai mon herbe décrite parfaitement bien, avec les propriétés que la somnambule m'avait indiquées. Je fis employer le remède, qui soulagea, mais qui ne guérit point. Voilà donc une somnambule qui, par le secours de son magnétiseur, jouissait d'une manifestation. Peut-être que Jeanne Leade a pu tomber, par elle-même, dans un état semblable.

Mais, c'est surtout en traitant les grandes et sublimes vérités de notre régénération que Gichtel est fort et lumineux. Il appuie particulièrement sur le principe que toutes les œuvres doivent être éprouvées par le feu, soit à présent ou dans l'avenir, et qu'il vaut infiniment mieux que cette épreuve se fasse dans ce monde-ci plutôt que dans l'autre. Il appelle le feu d'épreuve de ce monde la huitième forme. Voyez là-dessus la figure de notre ami B. dans sa *Triple Vie;* et il découvre en termes clairs que cette huitième forme est notre âme naturelle ignée : « *Unsere eigne naturliche feuer Seele,* » et que c'est par elle que la lumière émane et se manifeste. Il appuie particulièrement sur la nécessité que notre esprit se revête, pendant cette vie, d'un corps spirituel nouveau, qui seul est capable de résister entièrement à l'épreuve du feu, par laquelle nous sommes obligés de passer, après avoir quitté

Digitized by Google

notre enveloppe terrestre. Sans ce revêtissement de l'humanité sainte et du corps glorieux, notre âme reste toute nue et dépourvue de la défense la plus essentielle.

Voilà une lettre bien longue que je viens de vous écrire, à différentes reprises. Veuillez me mander, si elle vous a été remise, comme je l'espère, c'est-à-dire cachet intact.

Adieu, mon digne et respectable ami. Je vous embrasse de tout mon cœur, et me recommande instamment dans la continuation de vos prières fraternelles.

P. S. Je profite encore de l'espace qui me reste dans ma lettre pour vous mander que je viens de trouver par hasard, dans les œuvres de notre ami B., une théorie de la végétation. Et qu'est-ce que l'on n'y trouve pas? Je me suis beaucoup occupé autrefois de culture et de sa théorie. Vous en trouverez un échantillon dans le journal de l'abbé Rozier, de l'année 1774. Ce sont des expériences que j'ai faites sur le gypse, à la réquisition de notre Société économique. Mais, malgré tous mes efforts, je ne suis jamais parvenu à me former une idée tolérable de la végétation. A présent, je vois que notre âme explique ce mystère parfaitement bien. Plus que cela, la solution qu'il donne s'étend encore par analogie à la végétation intérieure. Voyez là-dessus son traité qu'il a intitulé : *la Clef* (*Clavis*), n°s 110 et les suivants. Dans ce moment, je viens de recevoir des nouvelles intéressantes d'un ami que j'ai à la cour de Munich, duquel je me rappelle de vous avoir parlé. Mais cet objet demande une lettre à part.

LETTRE LXVI

—

Paris, 29 ventôse (19 mars 1795).

Puisque vous savez suffire à tant de choses, mon très-cher frère en Dieu, j'étendrai cette lettre-ci un peu plus que la précédente; et je commencerai par vous dire que votre dernière m'est parvenue très-

Digitized by Google

intacte ; cela n'empêche pas que nos progrès me paraissent bien lents vers la *Freyheit*, et vers les choses nécessaires à la vie. Mais la Providence par-dessus tout.

Je suis au courant de ce que vous mande notre ami D.... au sujet de la doctrine de Swedenborg. J'en ai été témoin dans le même lieu, au culte près, que je n'ai point vu; et j'ai jugé que cette voie ne les mènerait pas loin. Je ne connaissais cependant alors que ma première école. Depuis que je connais B., je n'ai sûrement pas changé d'avis. Le Law dont vous me parlez a toujours passé dans mon esprit pour le traducteur de B.; mais je vois qu'il n'est que l'auteur des figures. J'ai jeté une pierre dans le front d'un des Goliaths de notre école normale, en pleine assemblée; et les rieurs n'ont pas été pour lui, tout professeur qu'il est. C'est un devoir que j'ai rempli pour défendre le règne de la vérité; je n'attends pas d'autre récompense que celle de ma conscience. Mais je vois que nos écoles normales ne se soutiendront pas autant que je l'espérais. Il faut que toutes les voies humaines soient visitées, et puis détruites.

Vous m'engagez à confronter avec Joachim Greulich, un homme dont vous dites que je vous ai parlé, et qui avait été ministre d'un ancien roi. Je n'ai pas le moindre souvenir de cet homme-là, ainsi je ne puis en faire la confrontation.

Quant à nos Strasbourgeois, j'use avec eux de la précaution que vous me recommandez; elle est à sa place.

La teinture dont vous parle Gichtel me paraît un corollaire de ce que dit B. dans *la Triple Vie*, ch. IV, n° 18. Il n'y a qu'une loi; quand on la connaît dans sa racine, on peut la suivre dans toutes ses branches, en se tenant compte des réductions qu'elle doit subir dans son cours. C'est là ce qui fait le charme des sciences spirituelles et divines; car, avec le fil qu'elles nous présentent, il est impossible de s'égarer, quelque compliqués que soient les détours du labyrinthe. Sûrement, la teinture dont parle Gichtel est au-dessus du grand problème physique; mais elle est au-dessus du grand théorème divin, puisqu'elle agit dans le temps. Je vous rends grâces des nouveaux détails que vous me donnez sur l'historique posthume de notre général, et sur son ami Ueberfeld, qui a eu le bonheur d'être son exécuteur testamentaire. Je vous félicite d'être à portée de lire dans les merveilles qu'ils ont laissées; mais j'apprends chaque jour à lire dans les merveilles qui me sont communes avec tous les hommes; et j'ai été assez averti par les

Digitized by Google

secours que j'ai reçus, pour être très-coupable si je ne me lançais pas dans la carrière.

Secondez-moi, mon cher frère, par vos bonnes prières, puisque je ne puis l'être par votre présence et par votre exemple. Ne demandez point pour moi à Dieu de m'accorder de nouvelles grâces; demandez-lui seulement de m'accorder celle de mettre à profit tout ce qu'il a bien voulu faire pour moi jusqu'à ce jour.

Je suis enchanté de ce que dit Gichtel, que toutes les œuvres doivent être éprouvées par le feu, soit à présent, soit dans l'avenir. Il me donne là la formule des épreuves par où j'ai passé quelquefois, et qui, depuis quelque temps, semblent vouloir prendre de l'accroissement. J'y apprends à faire une grande différence entre les feux qui s'emploient à cette opération. Lorsque nous souffrons pour nos propres œuvres, fausses et infectées, le feu est corrosif et brûlant, et cependant il doit l'être moins que celui qui sert de source à ces œuvres fausses; aussi ai-je dit, plus par sentiment que par lumière (dans *l'Homme de désir*), que la pénitence est plus douce que le péché. Lorsque nous souffrons pour les autres hommes, le feu est encore plus voisin de l'huile et de la lumière; aussi, quoiqu'il nous déchire l'âme et qu'il nous inonde de pleurs, on ne passe point par des épreuves sans en retirer de délicieuses consolations et les substances les plus nourrissantes.

J'ose vous avouer, mon cher frère en Dieu, et mon respectable ami dans la vérité, que c'est là l'espèce de service auquel, d'après mainte expérience, j'ai l'espoir d'être employé dans l'armée. Je puis vous dire que les prêtres me font faire en ce genre de bien rudes campagnes; mais la page est au bout; aussi je ne sais pas m'en plaindre. Les sciences, les prodiges d'intelligence qui nous sont prodigués dans nos lectures communes, et même dans mes faveurs personnelles, je ne les compare point à cette voie, et je prie Dieu de faire de ce pivot pour moi un centre d'où émanent et où retournent tous les rayons de ma vie spirituelle. Je lui dirais bien : « Je vois tous les guerriers ambitionner » l'honneur d'aller se faire casser les bras et les jambes pour leurs » maîtres humains, c'est-à-dire, pour participer à la gloire et à la ré- » compense fantastique qu'ils peuvent donner; pourquoi n'ambition- » nerais-je pas l'honneur de servir dans votre armée, et de dévouer » tous les membres de mon âme au sort des combats, pour participer » à la vie que l'on trouve auprès de vous, qui êtes le premier et le » prince des guerriers de l'esprit? » Et cette douce idée m'a fait

Digitized by Google

passer une bien bonne nuit. Enfin, je ne connais pas de plus bel état que celui d'être occupé, comme les Pères de la Merci, à la délivrance des captifs.

Mais, pour revenir à nos feux, je crois, d'après le tableau que je viens de vous en esquisser, qu'ils suivent un ordre inverse à celui des teintures, parce que les teintures aident à construire, et que les feux doivent démolir. Vous présumez bien que je ne parle que de teintures vraies; car les teintures fausses suivent le même ordre que les feux; et le dernier terme de cette progression, en descendant, est que la teinture et le feu soient totalement séparés, ce qui est l'état du démon; au lieu que, dans l'ordre pur et suprême, ils se trouvent toujours dans l'harmonie et l'union la plus intime; ce que notre chérissime B. nous peint si merveilleusement en plusieurs endroits de ses écrits, par l'immortelle alliance qui se trouve entre le feu et la lumière.

C'est aussi une des magnifiques lois que l'esprit humain puisse contempler, que celle qu'il expose sur la végétation, n° 110, *De Clavi*, que vous m'indiquez. Voilà les signes évidents de sa divine intelligence et de sa glorieuse élection. De tels passages suffisent pour mener un homme non-seulement au bout du monde, mais encore au bout de tous les mondes. Amen.

Je n'ai point les lettres de l'abbé Rozier, pour me mettre au fait de ce que vous pensiez autrefois sur cet article de la végétation; mais je vous apprendrai à ce sujet que cet abbé Rozier a péri dans le dernier siége de Lyon. Un soir, il s'offre à Dieu en sacrifice, se résignant à rester sur la terre s'il le faut, mais demandant qu'on l'en retire s'il ne peut être utile à rien, puis il se couche. La nuit, pendant son sommeil, une bombe tombe jusque sur son lit, et le coupe par le milieu du corps.

Quant à tous les détails magnétiques et somnambuliques que vous m'envoyez, je vous en parle peu, parce que ces objets ont été si communs et si multipliés chez nous, que je doute qu'en aucun lieu du monde ils aient eu plus de singularité et de variété; et comme l'astral joue un très-grand rôle là-dedans, je ne serais pas étonné qu'il en eût jailli quelque étincelle dans notre révolution; ce qui a pu influer sur la complication et la rapidité de ses mouvements.

Vous me mandez, mon cher frère, que vous venez de recevoir des nouvelles intéressantes d'un ami que vous avez à la cour de Munich, dont vous m'avez parlé, en effet, autrefois, et que ce sera le sujet d'une

Digitized by Google

lettre à part. Je la recevrai avec un vrai plaisir, comme tout ce qui me vient de vous. En attendant, je vous félicite de ce que vous irez vous délasser à la campagne dans la belle saison. Je ne sais si j'aurai la même permission. Tout dépendra de la tournure de nos écoles, que je regarde comme une perte de temps pour ceux qu'on y a appelés, et comme une perte d'argent pour l'État. Mais je passe par-dessus tout cela, dans l'idée où je suis que tout ceci tient à la démolition de Babel. Ce qui me coûte un peu plus à sacrifier, c'est le bonheur que j'aurais à partager votre loisir et vos études dans la tranquillité de vos champs. Encore dois-je convenir que ce sacrifice lui-même, notre bon maître m'aide à le faire, en m'apprenant qu'il peut suppléer à tous les secours des hommes et des circonstances.

Adieu, monsieur et cher frère. *Ora pro nobis.*

Quand vous tomberez sur d'aussi beaux passages que celui sur la végétation, faites-moi le plaisir de me les indiquer.

LETTRE LXVII

—

B..., le 12 avril 1795.

J'ai tardé si longtemps, mon très-respectable frère, de répondre à votre intéressante lettre du 29 ventôse, parce que mes occupations ordinaires ont été encore augmentées par le renouvellement de notre gouvernement, qui se fait tous les dix ans, où l'on remplace en masse tous les membres décédés.

Notre ami B. connaissait très-bien les écrits du ministre dont je vous ai fait mention dans ma dernière lettre. Voyez son *Erstes Register*, où il est cité et nommé au bas de la 8e page, et vous me direz si le passage des Mémoires dont je vous ai parlé dans ma dernière ne se réfère pas à la manifestation de Joachim Greulich.

Digitized by Google

La pierre jetée dans le front de Goliath m'a fait grand plaisir : aucune action de ce genre ne tombe à terre ; elles deviennent quelquefois des semences dans le cœur de ceux qui en sont les témoins, et toujours sont-elles agréables à celui qui vous les a dictées.

Bien des grâces pour les détails sur les teintures et les différents feux ; je tâcherai d'en faire mon profit.

Le mémoire que j'ai composé, à la réquisition de notre Société économique, et qui se trouve dans le journal de l'abbé Rozier, contient, en outre des expériences certaines, et avec l'indication desquelles vous pouvez être utile à quelqu'une de vos connaissances qui aime la culture des terres. On est sûr, par ce moyen, surtout en mêlant les parties liquides et animales avec le gypse, de tripler au moins le rapport des prairies artificielles. J'en ai vu encore, depuis, les effets en très-grand.

Venons à mon ami de Munich. Il est un phénomène remarquable dans les temps présents. C'est un homme de cour : il joint à une âme très-belle des connaissances rares, qui, par leur étendue, m'ont étonné. Il manie sa langue maternelle avec une supériorité marquée. Mais, plus que tout cela, il marche sur la voie étroite de la vie intérieure. Tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour la bonne cause m'a attaché à lui. Vous jugerez de son degré par la lettre qu'il vient de m'écrire, et que je vous copie verbalement sans la traduction. S'il y a des passages qui vous arrêtent, mandez-le-moi. J'aurais une satisfaction bien grande si la Providence m'avait choisi pour l'unir à vous. Il mérite de l'être. Je lui ai dit que je jouissais de l'avantage de votre correspondance et de votre amitié, et, dans une lettre précédente, il m'a mandé qu'après bien des travaux et des souffrances, il était à la fin parvenu au terme, et qu'il était gratifié d'une manifestation bien remarquable. Elle me semble d'une nature à mériter toute notre attention.

Je lui ai demandé comment il y était parvenu ; et la lettre ci-jointe contient la réponse. Il me tarde beaucoup d'avoir votre avis sur cette lettre.

Ce serait l'accomplissement d'un vœu bien cher à mon cœur, si la Providence voulait permettre notre réunion dans ma patrie.

En attendant, ne m'oubliez point dans vos prières.

P. S. La paix entre la France et la Prusse a été signée à Bâle, le 5 de ce mois, à cinq heures du soir, par le citoyen Barthélemy et le comte de Hardenberg.

Digitized by Google

München, den 19 marz 1795.

Theuerer Freund!

Das Sie mit dem Verfasser des *Tableau naturel*, in Verbindung stehen freuet mich sehr, weil ich diesen mann (dessen Schriften ich gewiss einige funfzig mal gelesen habe) sehr verehre, und ihn als einen wahren Weisen betrachte, als einen Agenten der *cause active et intelligente*. Zu der Manifestation, von deren ich Ihnen schrieb, bin ich bloss durch die Liebe dieser *cause active et intelligente* gelanget, den sie alleine besitzet den Schlüssel aller Geheimnisse. Seit einigen Monaten erhiet sich verschiedenn Belehrungen von Oben; — und seit dem 15-März werden diese täglich merkwürdiger; ich habe in unserer Sprache keine Worte zu erklären wie das geschieht, denn die Geheimnisse der pneumatischen Welt können, durch den Verstand, ohne Anschauung, nicht begriffen werden. — Der Mensch denkt nur durch Vergleichung der Ideen, — und in dieser Welt giebt es neue Ideen und Sprachen; — neue Gegenstände; neue Arbeiten: — doch da Alles in der reinsten Vernunft gegründet ist, — kan man einen durch Thatsachen überzeugen — denn hier ist alles voll Kraft und Wahrheit. Alles was ich kan ist dass ich Ihnen die Belehrung mittheile, die ich erhielt.

Bisher, ward mir die geistige *Communication* mit oben mitgetheilet; ich fühle eine höhere Gegenwart; mir ist es erlaubt zu fragen; und ich erhalte Antworten und Anschauungen. — Der Stuffengang wie ich hiezu durch die Gnade des Herren gelanget, war fur mich folgender:

Ich lernte 1° Die Einheit kennen.
2° Die drey Kraft dieser Einheit.
3° Das ausgesprochene Wort.
4° Den Namen Gottes mit 4 Buchstaben.
5° Die Drey-Kraft in der Vier-Kraft, — oder $\frac{3}{7} = 4$
6° Die *cause active et intelligente*.
7° Den heiligen Namen dieser Cause.
8° Die Art wie man diesen Namen ansprechen müsse.
9° Die 2 Tafeln des Gesetzes.
10° Die Völle des Gesetzes.

Und so giengs immer weiter und weiter. Mit Ihnen, theuerer Freund, der Sie über diese Sachen gedacht haben, — der sie auf dem Weg des Herrn wandeln, kann und darf ich über Gegenstände so reden: die Welt wurde mich

Digitized by Google

als einen Schwärmer verlachen. — O Freund! Gott ist so nahe bey uns, und wir suchen Ihn ausser, da er doch nur in uns ist und seyn will. — In unseren Herzen allein komt Er in sein Eigenthum, und wenn wir Ihn aufnehmen, so giebt er uns Gewalt Gottes Kinder zu werden.

Einige Aufschlüsse die Ihnen gewiss *interessant* seyn werden, will ich Ihnen übersenden, aber ehevor bitte ich Sie, schreiben Sie mir auch was Sie in Erfahrung gebracht haben. Eine Aufrichtigkeit erfordert die Andere. Wir nähern uns einer merkwürdigen Zeit : Und wenn Sie ganz ohne Ruechaltung für mich sind, so werde ganz eines fur sie seyn.

VON ECKARTSHAUSEN.

La prière suivante était jointe à la lettre Eckartshausen, qui l'a composée lui-même :

Ewiges Licht! das in den Finsternissen leuchtet, und das die Finsternisse nicht begriffen haben! Das in sein Eigenthum Kam, und von den Seinigen nicht aufgenommen ward! Dir, heiliges Licht! öffne ich mein Herz zum Tempel. Reinige es, und mach es dir zu einer heiligen Stätte des Wohlgefallen. — Mein eigener Wille sey von heut an abgedankt, nur dein Wille sey mir heilig. — Dieser geschehe auf Erden wie im Himmel. Licht der Geister! sey du meine Leuchte. — Durch dich, heiliges Wort! soll sich die Gottheit in mich aussprechen. Nehme mich in dich wieder auf, der ich von getrennet war — Beseele durch deinen Geist den todten Buchstaben der in mir liegt; und nach deinem Verheissen gieb mir Gewalt Gottes-Kind zu werden, das aus DIR GEBOHREN IST; lass dein WORT IN MIR FLEISCHE WERDEN, und in mir wohnen : damit ich Seine Herlichkeit sehe, eine Herrlichkeit des Eingeborhnen Sohns voll der Gnad und Wahrheit! Amen.

LETTRE LXVIII

Paris, le 9 floréal.

Je ne trouve pas, comme vous, mon cher frère, de rapport entre le passage de votre ministre Daniel et Joachim Greulich, si ce n'est dans

Digitized by Google

la mort de deux personnages dont ils parlent; car le sujet, le nœud, le dénoûment et les suites de ces deux tragédies sont entièrement différents, sans compter la différence des seconds rôles. Mais cela serait trop long à traiter par écrit.

Nos écoles normales sont à l'extrémité; on les enterre le 30 de ce mois. Probablement, je m'en retournerai chez moi, à moins que je ne me gîte dans les environs de Paris, ce qui a été de tout temps mon envie. Mais dans les secousses où nous sommes encore, peut-on former aucun projet? Vous avez le temps de m'écrire, avant mon départ, pourvu que vous n'en perdiez point. Et surtout, mandez-moi de nouveau où je puis vous adresser le petit écrit que je vous ai promis, et qui sera imprimé lorsque votre réponse arrivera; je n'ai pas, sous les yeux, l'adresse de Bâle que vous m'aviez envoyée, et je ne sais si elle tient toujours.

Lorsque je serai plus à moi, je chercherai les mémoires de l'abbé Rozier où il est question de vos expériences.

Vous me faites un vrai plaisir avec le portrait et la lettre que vous m'envoyez de Munich. Je l'ai passablement bien entendue, et elle me donne la meilleure opinion de son auteur. Plût au ciel que je pusse me rapprocher de vous et de lui dans votre bon pays, afin d'y cheminer ensemble dans une route aussi douce et aussi féconde que celle que nous suivons! Mais je retiens toujours mes désirs, comme vous savez, tant j'ai peur de les mettre en place de la volonté de la Providence. D'ailleurs, nos finances, dans l'état où elles sont, arrangent mal les petits rentiers comme moi, et dans le vrai, il faudrait peut-être vendre tout mon bien pour pouvoir vivre un an ou deux, dans les pays étrangers. Si la Providence me destine cette consolation, elle saura bien aplanir les routes.

Un de vos compatriotes, qui connaît beaucoup votre famille, et qui connaît aussi beaucoup votre ami de Munich, m'a été amené, ces jours derniers par une personne liée avec moi et lui. Il m'a dit du bien de l'auteur de la lettre de Munich, quoiqu'il ne soit pas dans le cas de l'entrevoir dans le degré où il est aujourd'hui, car il l'a vu, autrefois, dans des mesures bien inférieures. Je ne lui en ai parlé qu'en raccourci, et je n'ai montré ni la lettre, ni n'ai fait connaître où est celui qui l'a écrite, n'aimant point les indiscrétions. Ce compatriote a vécu dans le grand monde, et a été un peu imbibé de ses futilités; mais je ne l'ai point trouvé gâté autant qu'on l'est par le grand monde, quand on se laisse

Digitized by Google

gangrener par les systèmes philosophiques et destructeurs qui y règnent. Il veut le bien, il le cherche, il a lu et lit souvent mes ouvrages; mais je l'ai traité comme vous, en le renvoyant tout de suite à notre chérissime B., dont il ne sait pas seulement le nom, et qui, je crois, est un peu fort pour lui; mais c'est Dieu qui sème, qui arrose, et qui fait croître où il lui plaît et comme il lui plaît. Il s'est mis en recherche pour se procurer les ouvrages de notre ami, et comme c'est en vain, il vous prie, par mon organe, de vouloir bien les faire chercher de votre côté, et les lui procurer, si vous pouvez. Vous attendez sans doute que je vous le nomme: c'est le baron de Krambourg; il a perdu une femme à laquelle il était tendrement attaché; il reste en France par la raison des assignats, car au moment de la révolution, il a transporté toute sa fortune de la banque d'Angleterre sur celle de France; et malgré la cherté de tout chez nous, il vit encore mieux ici qu'il ne le ferait chez vous, vu les épouvantables sacrifices qu'il lui faudrait faire pour se procurer du numéraire. Il connaît parfaitement votre nom, mais comme vous êtes plusieurs, il m'a chargé de vous demander si, indépendamment du surnom de Liebistorf, vous n'avez pas celui de Gothzhal; si vous n'avez pas épousé une demoiselle de Diesbach; et si la terre de Morat, que vous avez, ne vous vient pas de cette alliance. Je m'acquitte de ma commission. Du reste, il a pour vous toute l'estime que j'ai dû lui en donner, en faisant votre portrait.

Adieu, mon cher frère, je me recommande à vos bonnes prières et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXIX

—

M., le 11 mai 1795.

C'est hier, mon cher frère, que j'ai reçu votre lettre du 9 floréal. Je l'ai trouvée, en passant par Berne, à mon retour d'un voyage fait pour le service de la république.

Digitized by Google

L'adresse pour l'ouvrage que vous voulez avoir la bonté de me communiquer est la même, par le coche de Berne à Morat, sous le couvert de M. le colonel Oser, par la diligence de Bâle. Vous ne pouvez avoir trop bonne opinion de mon ami de Munich. Pour les vœux sur les objets qui nous intéressent, c'est là où ils se trouvent le mieux.

Vous avez donc vu M. de Krambourg? je souhaite du fond de mon âme que son retour au bien soit sincère, et surtout permanent, et que ses résolutions ne ressemblent pas aux caprices d'un homme blasé qui, après s'être rassasié du vin que le monde lui a offert, veut encore boire les liqueurs fortes du merveilleux. Il n'a jamais été à même d'apprécier mon ami de Munich, malgré le séjour qu'il a fait dans ce pays; et je vous suis très-obligé pour la discrétion avec laquelle vous avez usé, quant à la lettre. Tout ce qu'il me mande, il l'a confié dans le sein d'un ami, et ce que je vous en ai écrit, était écrit pour vous, entièrement pour vous, et rien que pour vous.

M. de Krambourg a eu, je ne sais s'il les a encore, des relations intimes avec des gens qui sont exactement nos antipodes. Ces gens savent que je leur suis en chemin partout, et que je ne crains pas d'avouer, si l'occasion l'exige, que je suis le disciple de notre maître. M. de Krambourg pourrait facilement, et même sans autres intentions que de débiter une nouvelle, leur mander tout ce qu'il a découvert de notre liaison : vous jugez bien quel excellent plat cela ferait pour ces messieurs; ce serait de bien bonnes bases pour élever un édifice de calomnie, d'enthousiasme, de fanatisme et de ridicule, etc., etc., et vous savez ce que c'est que la majeure partie des hommes, etc., etc.

Quoique je sache apprécier ces messieurs, la prudence ordonne cependant, surtout, lorsqu'on a une vocation de travailler pour le public, de ne pas entraver nous-mêmes nos propres opérations par des confidences précipitées. Dans les temps actuels, on ne saurait être trop soigneux d'apprendre à connaître et de choisir son monde avant que d'entrer dans des détails qui peuvent compromettre nos amis, par l'abus que les curieux font ordinairement du dépôt qu'on leur confie. Je veux supposer pour un moment que M. de Krambourg soit bien intentionné : qui peut nous garantir qu'il le sera toujours? Il faut au moins lui faire passer un noviciat, avant que de lui confier la nomenclature de vos amis.

Quoique M. de Krambourg, dans ce moment-ci, ne soit pas mon compatriote, parce qu'il a, par une incartade énorme, perdu tous ses droits

Digitized by Google

dans sa patrie, et qu'il n'y rentrera pas, avant d'avoir obtenu sa grâce, que je ne lui conseille pas de demander dans ce moment-ci, cela ne ralentirait, en aucune façon, mon empressement de lui procurer les ouvrages de notre ami, si j'étais persuadé de lui faire quelque bien par là; mais, outre leur rareté, vu que les personnes qui les possèdent ne les cèdent pas, craignant des désagréments, car, l'ennemi a si bien pris ses mesures, qu'en Allemagne et en Suisse, chaque individu qui laisse seulement entrevoir qu'il connaît les ouvrages de notre ami, est d'abord inondé d'un déluge de calomnies; il y a encore une autre raison qui rend la demande de M. de Krambourg complétement inutile pour lui, c'est qu'il serait à mille lieues pour les comprendre; il ne comprendrait pas même un ouvrage sérieux ordinaire écrit en allemand, d'un style un peu serré et réfléchi. Si ses intentions sont véritables, il faut qu'il lise *le Nouveau Testament* et *l'Homme de désir* : il aura assez d'occupations, s'il veut mettre en pratique le contenu de ces deux livres.

Rappelez-vous quelquefois de notre ami, du général Gichtel et de ses trente disciples. Le docteur Raadt, quant à sa versatilité, pourrait bien ressembler un peu à M. de Krambourg. S'il veut traiter nos idées comme un amusement, il est perdu. Pour savoir s'il est de bonne foi, examinez s'il ne désire réellement que sa conversion, toute sa conversion et rien que sa conversion; s'il a horreur de lui-même, de sa vie et de ses écarts. En attendant, ce qu'il y a de mieux à faire vis-à-vis de lui, ce me semble, c'est de ne jamais lui parler de l'OEuvre, et le moins possible de mon ami et de moi; et cela, toujours en termes très-généraux, s'il désire devenir chrétien, à la bonne heure; mais attendez qu'il le soit devenu, avant de vous ouvrir à lui.

Adieu, mon cher et respectable Frère, ne cessez pas de prier pour moi, surtout à présent, pour les secours et le soutien de notre D. M.

Digitized by Google

LETTRE LXX

—

Paris, le 3 prairial.

Votre silence m'inquiétait, mon cher frère, je commençais à craindre que ma lettre ne se fût perdue. Quant à notre ami de Munich, soyez tranquille sur mon attachement pour lui; ce que j'en ai appris par vous est marqué d'un trop bon coin pour que mon attrait ne soit pas entièrement pour lui, et pour que nos liens ne soient pas indissolubles, quand même nous ne nous verrions jamais dans ce bas monde. Mon intention, dans le moment de l'impression de mon petit écrit, a été de lui en faire passer par vous un exemplaire. Ainsi, vous en recevrez deux par les adresses que vous me donnez. Ce ne sera point par la diligence de Bâle, le paquet étant trop peu volumineux pour n'être pas plutôt du ressort de la poste aux lettres; ce sera, par la voie de l'ambassadeur de Suède ici, qui se chargera de le joindre au premier message qu'il aura à envoyer à Bâle. Si j'eusse reçu votre lettre plus tôt, le paquet serait déjà parti, parce que l'ambassadeur faisait alors un envoi. J'espère qu'il s'en présentera bientôt un autre et que vous n'aurez pas longtemps à attendre.

Quant à M. de K..., je le vois infiniment peu, vu la distance de nos logements, et la différence de nos liaisons sociales. Je vous ai mandé ce que je pensais de ses moyens intellectuels; ce qui ne m'a pas empêché de lui parler de Böhme, sauf, à lui, à y prendre ce qu'il pourrait. Je m'applaudis plus que jamais de ne lui avoir laissé voir ni connaître pas une idée, pas un mot de la lettre en question, qui a été, et qui sera, je vous jure, entièrement et exclusivement pour moi.

Malgré cela, je me reproche sincèrement de n'avoir pas poussé plus loin la discrétion en lui taisant des noms qu'il était très-inutile de lui faire connaître; et mon cœur souffre de la peine que j'ai pu faire au vôtre par cette légèreté sur laquelle je me condamne, et dont je vous

Digitized by Google

demande sincèrement pardon. Au demeurant, pour rendre ma grâce moins difficile à obtenir, je vous proteste que mes conversations avec M. de K... n'ont jamais roulé un instant sur le merveilleux; que mes liaisons avec vous et vos liaisons avec l'ami de Munich, je ne les lui ai présentées que sous le rapport des richesses et des profondeurs philosophiques que la simple voie ferait découvrir à tous les hommes qui sauraient s'étudier eux-mêmes. Vous savez mes opinions sur le merveilleux, et l'éloignement que j'en ai ; aussi, je me suis montré avec M. de K... comme je me suis montré avec vous; excepté que son peu d'instruction ne m'a pas mis à même de raisonner si creux avec lui, ni de lui faire autant d'ouvertures que je vous en ai faites. Aussi rien ne me paraît plus aisé et plus naturel que de suivre avec lui la route que vous me tracez par votre réponse; et, pour vous donner une idée précise de tout ce que je lui disais, et absolument de tout ce que je lui dirai de vous, c'est que vous ne m'avez répondu qu'un mot, étant trop occupé par les affaires publiques de votre pays et de votre place; que vous vous occupez avec zèle de lui chercher l'ouvrage en question; mais qu'il ne doit compter sur un succès ni prompt ni assuré, vu la rareté de l'ouvrage et les difficultés que font ceux qui le possèdent de s'en dessaisir. Je vous répète, mon cher frère, que passé ces mots-là, il n'en sortira pas un de ma bouche qui vous concerne, vous et votre ami, et encore moins qui vous compromette. En conséquence, ce que vous me dites de l'Évangile et de l'*Homme de désir*, je les lui dirai même comme venant de moi. Pour toutes les questions sur votre famille et votre nom, je dirai, comme ci-dessus, que vous ne m'avez dit qu'un mot, et que vous ne m'en avez seulement pas parlé. A ce prix, mon cher frère, j'espère que votre bonne amitié pour moi dissipera tous les nuages que ma précipitation avait pu élever dans votre esprit. Cette leçon-ci me servira le reste de mes jours, et je vous remercie de tout mon cœur des bonnes vérités que vous me dites sur cet article.

Je pars au plus tôt pour mon pays. Ce n'est pas sans regret, car, je n'y ai aucune liaison dans mon genre, et ici, j'en ai plusieurs, quoique de nature bien différente. Mais, j'écoute tout, je vois tout ce qui se présente, éprouvant, selon le précepte, tous les esprits. Il y en a qui m'avaient peint d'avance, et presque au naturel, la secousse que nous venons d'éprouver, et où j'ai vu de nouveau l'empire de l'heureuse et puissante étoile qui préside à notre révolution. Il y en a d'autres

Digitized by Google

qui me peignent des choses d'un ordre supérieur et dont la confirmation se montre aussi assez souvent. Tous sont animés de la foi la plus vive et de la plus entière confiance dans les vertus et l'esprit de notre divin Réparateur, ce qui me rend leur commerce doux et salutaire.

Mais en partant, j'ai promis à mes amis de revenir, lorsque j'aurai terminé chez moi quelques affaires, et lorsque les subsistances seront devenues moins rares pour la récolte. L'un me facilitera même, par un arrangement que nous avons fait, le moyen d'avoir ici une existence plus gracieuse que je ne l'ai depuis cinq mois, et qui me détourne moins de ma besogne. Je vous dirai cela dans le temps; je n'en dis encore rien à personne, non plus que des objets ci-dessus que je viens de vous confier; je n'aime à les confier, ces objets, qu'à ceux qui sont au-dessus; or, le plus grand nombre des hommes est même au-dessous.

Adieu, mon cher frère. Aimez-moi encore et priez pour moi.

Mon adresse est désormais *à Amboise, place de la République, département d'Indre-et-Loire*. Le tout jusqu'à mon retour.

Vous m'avez dit d'adresser mon paquet à Bâle, d'où l'on vous l'adressera par le coche à Morat; mais, pour mes lettres, vous ne me donnez aucune direction; ainsi, je vous adresserai celle-ci à Berne comme à l'ordinaire.

Il y a un mot de votre lettre que je ne comprends point; c'est lorsque vous me dites, dans l'avant-dernier alinéa : « Rappelez-vous quelquefois de notre ami, du général Gichtel et de ses trente disciples. » Le docteur Raadt, etc. » C'est ce dernier mot que je ne peux concevoir et dont je vous demande l'application et l'explication.

LETTRE LXXI

Morat, le juin 1798.

Je crains, mon cher frère, de vous avoir occasionné un sentiment pénible par ma dernière lettre; soyez très-persuadé que cette occurrence

Digitized by Google

n'a pas diminué mon attachement pour vous. J'ai été à même d'apprendre à connaître un état de choses qui rend la réserve au sujet de nos idées véritablement urgente.

L'incrédulité s'est formé actuellement un club très-bien organisé : c'est un grand arbre qui ombrage une partie considérable de l'Allemagne, qui porte de bien mauvais fruits, et qui pousse ses racines jusques en Suisse. Les adversaires de la religion chrétienne ont leurs affiliations, leurs observateurs et leur correspondance très-bien montée; pour chaque département, ils ont un provincial qui dirige les agents subalternes; ils tiennent les principaux journaux allemands dans leur manche : ces journaux sont la lecture favorite du clergé qui n'aime plus à étudier; dans ces journaux, ils prônent les écrits qui donnent dans leur sens et maltraitent tous les autres; si un écrivain veut s'élever contre ce despotisme, il a de la peine à trouver un libraire qui veuille se charger de son manuscrit. Voilà les moyens pour la partie littéraire; mais ils en ont encore bien d'autres pour affermir leur puissance et abaisser ceux qui soutiennent la bonne cause.

S'il y a une place vacante d'instruction publique quelconque, ou s'il y a un seigneur qui ait besoin d'un instituteur pour ses enfants, ils ont trois ou quatre personnages tout prêts qu'ils font présenter à la fois par des voies différentes; moyennant quoi, ils sont presque toujours sûrs de réussir. Voilà comme est composée l'Université de Gœttingue, qui est la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Allemagne, et où nous envoyons nos jeunes gens pour étudier. Ils intriguent aussi pour placer de leurs affiliés dans les bureaux des ministres, aux cours d'Allemagne; ils en ont même dans les dicastères et dans les conseils des princes.

Un second grand moyen qu'ils emploient, c'est celui de Basile... la calomnie. Ce moyen leur devient d'autant plus aisé, que la majeure partie des ecclésiastiques protestants sont malheureusement leurs agents les plus zélés; et comme cette classe a mille moyens de s'immiscer partout, ils peuvent à leur gré faire courir des bruits qui portent coup, avant qu'on ait eu connaissance de la chose et le temps de se défendre.

Cette coalition monstrueuse a coûté trente-cinq ans de travail à son chef, qui est un vieil homme de lettres de Berlin, et en même temps un des libraires les plus célèbres de l'Allemagne. Il rédige, depuis 1765, le premier journal de ce pays; il s'appelle Frédéric Nicolaï. Cette *Bibliothèque germanique* s'est aussi emparée, par ses agents, de l'es-

Digitized by Google

prit de la gazette littéraire d'Iéna, qui est très-bien faite et se colporte dans les pays où la langue allemande est connue. Nicolaï influence, outre cela, le journal de Berlin et le Museum allemand, deux ouvrages très-accrédités. L'organisation politique et les sociétés affiliées furent établies, lorsque les journaux eurent suffisamment déployé leur venin. Rien n'égale la constance avec laquelle ces gens ont suivi leur plan. Ils ont marché lentement, mais d'un pas sûr; et, à l'heure qu'il est, leurs progrès sont si effrayants et leur influence si énorme, qu'il n'y a plus aucun effort qui puisse y résister; il n'y a que la Providence qui ait le pouvoir de nous délivrer de cette peste.

Au commencement, la marche des Nicolaïtes était très-circonspecte; ils associaient les meilleures têtes de l'Allemagne à leur *Bibliothèque universelle*; les articles des sciences étaient admirables, et les rapports des ouvrages théologiques occupaient toujours une partie considérable de chaque volume. Ces rapports étaient composés avec tant de sagesse, que nos professeurs en Suisse les recommandaient dans leurs discours publics à nos jeunes ecclésiastiques. Mais, petit à petit, ils glissaient du venin, quoique avec beaucoup de ménagement. Ce venin fut renforcé avec adresse. Mais, à la fin, ils jetèrent le masque, et en deux de leurs journaux affiliés, ces scélérats osèrent comparer notre divin Maître au célèbre imposteur tartare Dalaï Lama (Voy. l'art. de *Dalaï Lama*, dans Moreri.) Ces horreurs circulaient chez nous, sans que personne, dans toute la Suisse, donnât le moindre signe de mécontentement. Alors, en 1790, je pris la plume, et, dans une gazette politique, à laquelle était jointe une feuille de mélanges, je réveillai l'indignation publique contre ces illuminants, *Aufklärer*, ou éclaireurs, comme ils s'appelaient. J'appuyais sur l'atrocité et la profonde bêtise de ce blasphème.

Les désordres ecclésiastiques, dans les États du roi de Prusse, quant à l'irréligion, étaient devenus si grands, que le roi d'à présent fut obligé de casser le consistoire de Berlin, et de remettre le choix des candidats au ministère, à un de ses favoris, M. de Wöllner, et à deux hommes sûrs, MM. Hillmer et Woltersdorf. En 1788, le roi avait publié un édit par lequel aucun ecclésiastique n'osait prêcher ou enseigner une autre religion que celle qui était tolérée; mais cet édit fut traîné dans la boue par tous les journalistes affiliés, et persiffié dans une pièce de théâtre publiée *ad hoc*. Un des auteurs de cette pièce, le docteur Bahrt, fut arrêté, et pendant qu'on lui fit son procès, M. de

Digitized by Google

Wöllner, qui était le plus maltraité dans cette satire, lui envoya de l'argent pour nourrir sa famille. Le roi se contenta de le faire enfermer quelque temps à Magdebourg. Il est mort actuellement. C'était un auteur fécond, et un des plus enragés promulgateurs de la doctrine des Nicolaïtes. Comme alors, j'avais un peu plus de loisir qu'à présent, je suivis la marche de ces gens, et surtout leurs progrès dans notre pays. J'entrai, à peu près dans ce temps, en correspondance avec notre ami de Munich, dont les connaissances, et surtout son amour pour la religion, me donnèrent la satisfaction la plus douce. Il connaissait très-bien la physique; et, par ses expériences neuves et adaptées au goût de son prince, il gagna sa bienveillance. Je lui communiquai mes observations sur la grande ligue qui se formait contre la religion chrétienne; il devint attentif, et fit des observations de son côté. Il en découvrit tant, qu'il mit les armes à la main. Il composa un mémoire pour réveiller la sollicitude des gouvernements. Je lui conseillai une audience secrète avec l'électeur. Il l'eut, fut approuvé, et son mémoire passa à Vienne sous la protection de la cour. Je renouvelai connaissance avec le chevalier de Zimmermann, à Hanovre, un vieux lion, qui était une des meilleures plumes de l'Allemagne. Il entra dans toutes mes idées, et rédigea un mémoire qu'il fit parvenir par un de ses amis à l'empereur. Cet ami était un professeur de Vienne, que l'empereur admettait souvent chez lui. Léopold approuva notre vigilance, fit un très-beau cadeau à M. de Zimmerman, et voulut prendre des mesures sérieuses, de concert avec la cour de Berlin, lorsqu'il mourut subitement, et qui sait de quelle manière? Les éclaireurs jetèrent des cris de joie à l'occasion de sa mort, et avouèrent ingénument, dans les journaux affiliés, qu'ils l'avaient échappé belle. Nicolaï et sa *Bibliothèque germanique* furent chassés de Berlin; mais il la continue, à l'heure qu'il est, dans une autre province d'Allemagne. Depuis lors, les choses vont toujours de mal en pis. Cependant, j'ai découvert qu'en plusieurs endroits les honnêtes gens se liguaient contre ces brigands; à Bâle, où le clergé est encore intact, il y a un centre de réunion d'une société répandue dans différents pays, qui publie un ouvrage fait avec soin pour maintenir le christianisme; et il y a six semaines que j'ai reçu une lettre d'un professeur de l'université dans la Hesse, qui m'annonce aussi qu'il s'était formé une société nombreuse d'hommes instruits dans toutes les classes, pour résister aux efforts des éclaireurs. Dans ce moment, ces gens font encore moins de mal par leurs écrits que par

Digitized by Google

leurs affiliations, par leurs intrigues et par leurs accaparements de places; de sorte que la majeure partie de notre clergé, en Suisse, est gangrené jusqu'à la moelle des os. Je fais, de mon côté, tout ce que je puis pour retarder du moins la marche de ces gens. Quelquefois je réussis; mais quelquefois mes efforts sont impuissants, parce qu'ils sont très-adroits, et que leur nombre s'appelle légion.

Je vous prie, après votre retour à Paris, de parler à vos nouveaux amis de cette situation affligeante des choses; d'aviser avec eux, et de me mander leurs résultats.

C'était une satisfaction bien grande pour moi d'apprendre que vous avez trouvé de vrais adorateurs de notre divin Maître. Je les respecte du fond de mon âme.

Je suis actuellement à Morat; mais toutes mes lettres adressées à B..... me parviennent; ainsi, continuez la même adresse, jusqu'à de nouveaux renseignements.

Adieu, mon cher et respectable frère. Ne doutez jamais de mon attachement inaltérable pour vous, et ne m'oubliez pas dans vos bonnes prières.

Que dites-vous des nos 5 et 8 de la *marche graduelle*, *Stuffengang*, de notre ami de Munich, qui se trouve dans la lettre que je vous ai communiquée? Ne trouvez-vous pas qu'ils sont frappés au meilleur coin possible? Qui aurait cherché ces connaissances chez un conseiller effectif de la cour de l'électeur palatin, et chez le secrétaire de ses archives?

LETTRE LXXII

—

Le 30 prairial.

Je vous remercie, mon cher frère, des renseignements que vous me donnez sur la société en question. Il y a longtemps que ce système cherche à s'étendre, et depuis soixante ans, nos philosophes l'ont assez

Digitized by Google

provigné en France. Je suis convaincu que nos écoles normales, sans tenir à cette société, avaient le même but. Ainsi, je l'ai dit et je le répète, je regarde comme un effet de la Providence que ces écoles-là soient détruites.

Je ne fais aucun doute que la société dont vous me parlez ne finisse par avoir le même sort; et ne croyez pas que notre révolution française soit une chose indifférente sur la terre; je la regarde comme la révolution du genre humain, ainsi que vous le verrez dans ma brochure; c'est une miniature du jugement dernier, mais qui doit en offrir tous les traits, à cela près que les choses ne doivent s'y passer que successivement, au lieu qu'à la fin, tout s'opérera instantanément. La France a été visitée la première, et elle l'a été très-sévèrement, parce qu'elle a été très-coupable. Ceux des pays qui ne valent pas mieux qu'elle, ne seront pas épargnés, quand le temps de leur visite sera arrivé. Je crois plus que jamais que Babel sera poursuivie et renversée progressivement dans tout le globe; ce qui n'empêchera pas qu'elle ne pousse ensuite de nouveaux rejetons qui seront déracinés au jugement final; car, à l'époque actuelle, elle ne sera pas visitée jusqu'à son centre, attendu qu'heureusement pour nous, son centre est encore caché; et malheur à ceux qui seront présents lorsque ce centre répandra son infection!

Quant à la marche à tenir contre ces doctrines infernales qui se répandent en Allemagne, je crois que celle que vous tenez est la meilleure; des écrits et de la conduite sont là les seuls remèdes à opposer à ce venin. Lorsqu'il se développera davantage, la Providence suscitera, sans doute, des moyens équivalents pour en faire le contre-poids. Il me vient une idée sur cela, je vous la soumets; c'est après que vous aurez lu ma petite brochure, de vous prier de vous secueillir dans votre intérieur et de vous consulter pour savoir si vous croiriez qu'elle fût capable de concourir en quelque chose au bien que vous voudriez procurer à vos contrées germaniques. Si cela était, je m'avancerais jusqu'à vous engager à en faire la traduction dans votre langue et à la publier. Vous avez le travail facile; quelques jours de votre loisir en feraient l'affaire. Les frais ne seraient pas consi lérables dans votre pays; dans le mien, cette bagatelle, qui, dans d'autres temps, m'aurait coûté cinq ou six louis, m'a coûté près de mille écus. Et quoique je ne compte pas en retirer mes frais, vu que ces matières-là sont bien creuses pour la légèreté de mes concitoyens; quoique même je

Digitized by Google

doive m'attendre à des huées plutôt qu'à des applaudissements, je me suis senti, dans ma conscience, pressé de jeter ces idées-là au jour. Alors je n'ai pas hésité, et je m'en réjouis de tout mon cœur, bien persuadé que celui pour qui je l'ai fait saura bien un jour m'en donner une récompense qui vaudra mieux que celle des hommes. Vous me direz ce que vous aurez pensé de l'idée que je vous communique; quelque parti que vous preniez sur cela, je le croirai le meilleur.

Quant à M. de K., si c'est relativement à cette société germanique qu'il a pu vous causer quelque ombrage, je croirais qu'il est sans fondement, je ne lui crois aucune relation de ce genre; je le crois trop peu propre au travail de la plume pour suffire à ce que de pareilles correspondances exigeraient de sa part. Il est simplement dans la classe du monde frivole et ignorant; un peu empêtré par les systèmes des philosophes; ayant cependant acquis depuis quelques mois (non pas par moi) de la croyance sur quelques points importants. Si je le vois à mon retour à Paris, comme il m'en a témoigné beaucoup d'envie, je ferai en sorte de le nourrir dans le sentier de la foi et dans celui de sa génération; du reste, fiez-vous à ma parole pour ne jamais plus vous compromettre, ni votre ami, et encore moins l'Œuvre.

Les numéros 5 et 8 de votre ami m'avaient frappé comme vous, d'autant que ce $\frac{m}{7}$ se lie merveilleusement avec mes nombres, selon ma première école.

Le numéro 8 en est le développement actif, en ce qu'il lui a fait réellement retrouver la parole perdue. L'esprit de Dieu souffle où il veut. Je ne suis point étonné que ces lumières aient germé dans la cour d'un prince; Isaïe était de race royale. Je ne le suis pas davantage que ces hautes doctrines se soient trouvées chez un cordonnier comme notre ami B., et chez le prophète Amos, qui n'était qu'un pâtre.

Je suis bien convaincu que ce simple pâtre a été un des plus avancés dans la connaissance de la parole. Dieu ne fait acception de personne, il n'y a que nos amis qui soient de son royaume. Toutes les caricatures et les arlequinades dont nous bariolons ce bas-monde, sont étrangères à l'œil de la Providence, et forment comme un règne à part, comme des fantômes sur lesquels sa vue n'a point de prise. Lisez les numéros 13 et 14 de cette XLVIIe lettre de B., qui était si chère au général Gichtel, et vous verrez en quoi consiste la vie, et où se trouve réellement la

Digitized by Google

fontaine de Jouvence, ou la connaissance du nom de Dieu et de la parole qui peut vous le transmettre. Ce sont ces lettres qui forment en ce moment ma lecture.

Je suis pour quelque temps à la campagne, chez le peu de parents qui me restent. J'y répare, dans le repos et avec des aliments sains, ma santé physique, qui avait considérablement souffert de mon séjour à Paris. J'y répare encore plus ma santé spirituelle, par la lecture de notre ami, de nos Écritures saintes, et par la prière.

Quant à mon écritoire, je la laisse un peu reposer, tant j'ai peur de marcher sans mon guide, et tant j'aurais envie de ne me jamais séparer de ma base et de ma source, ni dans ma pensée, ni dans ma parole, ni dans mes actions. Enfin, je voudrais n'avoir plus de volonté, et je sens combien je suis encore loin. Il n'en est pas moins vrai que c'est là le but. Aidons-nous l'un et l'autre à nous y porter le plus que nous pourrons; voilà la vraie fraternité.

Ceux de Paris, à qui vous m'engagez de parler de vos affaires d'Allemagne, lors de mon retour, ne sont pas dans le cas d'y apporter d'autre remède que par leurs prières; ce sont des gens simples, sans lettres; et même les faveurs dont ils jouissent sont bien loin d'avoir généralement ma confiance.

L'astral paraît y jouer un grand rôle; et puis cela ne tombe que sur des objets très-secondaires. Les hautes connaissances et la belle logique spirituelle leur sont étrangères; mais ils ont des vertus, ils viennent me chercher, je ne repousse personne, et j'éprouve tout, selon mes petits moyens.

Adieu, mon cher frère; vous ne m'aviez fait aucune peine par votre précédente lettre; jamais un frère ne peut en faire, il n'y a que ma faiblesse et ma légèreté qui m'en font; pour vous, vous ne me faites jamais que du plaisir. Je me recommande toujours à vos bonnes prières. Sitôt que ma brochure sera entre vos mains, ne manquez pas de m'en accuser réception. Je crains les lenteurs des personnes que j'avais chargées de la commission auprès de l'ambassadeur de Suède, je viens de leur récrire en conséquence.

Adressez toujours vos lettres à Amboise, quoique celle-ci parte de Tours, qui est la ville la plus proche de la campagne où je suis; et même, ayez soin de mettre ces mots : *place de la République*, dans le corps de l'adresse. On les avait mis, dans votre dernière, au-dessus du mot *Amboise*, avec ceux qui indiquaient le département. Les gens

Digitized by Google

de la poste, qui sont des machines, ne voyant que le nom de la ville, ont envoyé votre lettre à un de mes concitoyens, à la campagne, à deux lieues d'Amboise, lequel porte le même nom que moi, mais qui n'est nullement de mes parents, ni par le sang, ni par les idées. La lettre n'a point été ouverte par lui, parce qu'il a mieux lu l'adresse que les facteurs de la poste; mais cela a occasionné un retard considérable.

LETTRE LXXIII

—

Morat, le 1er juillet 1795.

Je viens de recevoir, mon cher et respectable frère, votre intéressante lettre du 30 prairial. Notre ami B. croit, comme vous, que Babel sera poursuivie et détruite; et, ce qui est remarquable, il a prédit que ses écrits resteraient, et qu'il viendrait un temps où l'on y cherchera la *perle*. A l'heure qu'il est, je connais plusieurs libraires à B., qui assurent qu'on les demande souvent, et avec empressement; il y a pourtant près de deux siècles qu'ils furent composés. Où est l'ouvrage de théologie, de sciences et de philosophie, duquel on puisse en dire autant? Je ferais avec bien du plaisir ce que vous me mandez touchant votre ouvrage; je suis très-désireux de le recevoir, et dès que je l'aurai reçu, je ne manquerai pas de vous répondre en détail sur cet article.

Quant à M. de K., dont le nom véritable est Frisching, qui est une famille patricienne et consulaire chez nous, vous ferez une bien bonne œuvre, si vous rallumez chez lui l'étincelle du bien qui paraît reluire dans son âme. Il a été séduit, dans sa jeunesse, par sa figure qui était élégante, et par la fortune qui, s'il l'avait ménagée, aurait passé de beaucoup tous ses besoins raisonnables. Ce sont les femmes qui l'ont gâté et particulièrement sa mère, qui en raffolait. Il a passé une partie de sa jeunesse en France. Toutes ses facultés se sont alors concentrées

Digitized by Google

à devenir un homme à bonnes fortunes et un agréable. Ainsi, les femmes ont rapetissé son esprit, car, je crois qu'il aurait pu devenir quelque chose de mieux. Son premier instituteur était un homme de bien qui croyait à la religion; peut-être qu'il lui a laissé quelques semences qui, à présent, comme il ne peut être que dégoûté du monde, commencent à germer. Son malheureux penchant pour les femmes lui a fait faire un écart qui passait toute borne, mais dont il est inutile à présent de vous ennuyer. Je suis persuadé, non-seulement qu'il n'entretient point de correspondance au sujet des affaires de la société germanique, mais qu'il ignore même son existence; ce que je présumais, était une correspondance d'affaires d'intérêt qu'il entretint autrefois avec un ecclésiastique chez nous, qui possède ce qu'on appelle de l'esprit, qui, néanmoins est un très-mauvais sujet, et auquel il aurait pu mander notre liaison, en place d'une nouvelle, pour remplir un coin de sa lettre.

Je suis parfaitement de votre avis, que les croix, les rubans, les parchemins, les casques et les blasons, dont nous bariolons ce bas monde, sont des ornements de théâtre, qui d'abord deviennent ridicules aux yeux du sage, dès l'instant que celui qui s'en décore y attache une valeur intrinsèque. Tous ces hochets n'ont d'autre utilité réelle que de maintenir, parmi la multitude, une certaine subordination mécanique, qui tourne quelquefois au profit de l'ordre; mais qui souvent peut devenir la source de beaucoup de désordres. Quant aux connaissances et aux élections supérieures, cela s'entend qu'elles ne se règlent pas sur la bizarrerie de nos rangs. Ce que je voulais dire de la cour où notre ami demeure était relatif à l'ordre, ou, pour parler plus clairement, au désordre moral qui y domine. Un homme tel que mon ami, à cette cour, est à peu près le même phénomène qu'un ananas qui pousserait des racines au haut du Saint-Gothard, où il n'y a non-seulement plus de végétation, mais pas même de la terre pour enterrer les morts; c'est-à-dire qu'il n'y a que des rochers et de la neige. Avec cela, le prince qui règne à cette cour est un homme doux, qui serait fort aise que tous ses sujets fussent heureux.

Quant à notre ami, je ne suis pas sans sollicitude pour lui, et cela à l'occasion d'un travail qui est une nouvelle preuve de l'excellence. Par amitié pour moi, ou, pour m'exprimer plus correctement, par le désir de contribuer à la gloire de la cause active et intelligente, il prit la résolution d'avoir une entrevue de deux ou trois jours avec moi; il

Digitized by Google

désirait de me communiquer verbalement la connaissance de la parole perdue. Nous nous donnâmes rendez-vous dans une ville frontière. Il sortait d'une incommodité assez grave; et, en chemin, entre Munich et la Suisse, il tomba malade, de sorte qu'il fallut le transporter chez lui, sans que j'eusse eu le plaisir de le voir. Il m'écrivit son accident, dans l'espérance d'en être bientôt remis, et dans le dessein de reprendre son projet d'entrevue le plus tôt possible; il m'envoyait en même temps un ouvrage de sa composition, qui venait de quitter la presse. Sa lettre était du 6 juin. Mais dès lors je n'eus pas une syllabe de sa part; de sorte que je ne suis pas sans inquiétude sur l'état actuel de sa santé. Son livre est l'ouvrage le plus étonnant qui ait paru en Allemagne depuis les écrits de notre ami B. Il a exécuté, mais avec des moyens bien supérieurs aux miens, un projet que, d'après quelques traits épars dans les écrits de Leibnitz et de Wolf, j'avais conçu, à l'âge de dix-neuf ans, étant encore au service; et je me rappellerai toujours avec plaisir les moments agréables que je passais au fort de Saint-Pierre, à une demi-lieue de Maestricht, où j'étais en détachement, avec les écrits d'un de vos compatriotes, aussi né dans la Touraine, où je trouvai, dans son *Traité de la Méthode*, que son esprit sentit les mêmes besoins que le mien. A l'âge de vingt-quatre ans, je vis Daniel Bernouilli à Bâle, qui m'encouragea; et, un an après, Lambert publia son *Novum Organum*, qui me confirma derechef des lacunes que les penseurs dans différents pays apercevaient dans la route qui doit conduire à la vérité. Dès lors j'employai mes heures de loisir à ce travail, et je crois vous en avoir parlé dans une de mes lettres. Mais voici mon ami qui, avec une assiduité sans exemple, perça, dans beaucoup moins de temps, tout l'échafaudage d'une dizaine de routes, que nos philosophes et notre corruption humaine ont bâties les unes sur les autres pour nous cacher la vérité. Il emploie aussi un instrument nouveau ou du moins méconnu; et cet instrument, qui n'était pas le mien, sont *les nombres*. Après avoir établi les principes, il emploie publiquement son instrument pour la solution de beaucoup de problèmes dans des genres tout à fait différents. Le tout est habillé dans le costume de la philosophie moderne, pour confondre d'autant mieux les prétendus précepteurs de ce siècle, dont l'un, nommé Kant, de Königsberg, a produit depuis dix ans une espèce de révolution métaphysique qui a fait un vacarme prodigieux en Allemagne.

Je crois bien que *le Tableau naturel* l'a mis sur les voies; outre

Digitized by Google

cela, il a trouvé dans Marsilius Ficinus, *de Secretis numericis*, et dans beaucoup d'autres plus anciens encore, des traces qui l'y ont confirmé; je n'en citerai que quatre passages : « *Paucissimi vivunt in » terris qui profunda numerorum intelligunt arcana.* » Plato. « *Mi- » rantur profunda, nescientes quibus principiis nos in operatione » mirandorum utamur. Derident nos; nos autem hæc de nobis judi- » cantes propter eorum ignorantiam non miramur.* » Mars. Fic., *de Secret. numericis.*

« *Numeri ratio contemnenda nequaquam est, quæ in multis sacrarum scripturarum locis quam magis sit æstimanda elucet diligenter intuentibus; nec frustra in laudibus Dei dictum est : Omnia, mensurâ, pondere et numero fecit.* » August., *Civ. Dei. II.*

« *Numerorum imperitia, multa facit non intelligi translatè et mysticè posita in scripturâ.* Id., *in Doctr. Christ. L.* 2.

Étant en chemin pour les frontières, j'eus une rencontre de laquelle il faut que je vous parle en passant. J'ai trouvé, dans une auberge, un Français établi ci-devant à Lyon, nommé Gabriel Magneval. Comme il apprit que j'étais en relation avec un de ses amis intimes de Bâle, qui était présent, il devint très-ouvert. Nous parlâmes de Lyon en 1784 et 1785. Il était un des premiers directeurs et contribuants à cette espèce de temple qui leur a coûté 130,000 francs. Je ne lui cachai pas mes doutes touchant la solidité de leurs voies; doutes qui étaient principalement fondés sur l'immoralité et le manque de foi chrétienne de leur maître. Il convint de bonne grâce de la nullité, et surtout de l'orgueil effréné de leur instituteur; mais il m'opposa que la vérité pouvait, comme les dons de la prêtrise dans l'Église romaine, passer par des canaux impurs sans rien perdre de sa valeur; qu'eux étaient de bonne foi et pénétrés de respect pour notre divin Réparateur. Je découvris, par ses discours, que leur maître, malgré l'abjection de son état moral, avait opéré par la parole et qu'il avait même transmis à ses disciples la connaissance d'opérer de la même façon pendant son absence. Je lui observai qu'ils avaient peut-être produit des formes qui n'étaient que l'effigie et non la réalité des objets. Il me demanda avec quoi je croyais donc que l'on pouvait distinguer les manifestations réelles d'avec celles qui n'étaient que singées? Je lui répondis que je croyais que le meilleur guide là-dessus étaient les dispositions intérieures perfectionnées. Notre conversation fut interrompue; mais le fait est toujours remarquable qu'un imposteur comme Cagl. ait été en possession

Digitized by Google

de la parole. Connaissez-vous personnellement le citoyen Magneval, et qu'en pensez-vous ?

Vous lisez actuellement les épîtres de notre ami B..., et moi aussi; je les lisais, lorsque je reçus votre lettre. Je trouve que notre auteur y manifeste surtout la beauté de son âme. J'ai lu dans la lettre XLVIIe, n°s 13 et 14, que vous me recommandez. La base de ces numéros me semble consister dans le précepte de ne rien vouloir sans la volonté de Dieu. Je crois aussi que le doux penchant qui nous attire à lui est l'attrait du Père, en confirmation de ce que Jésus-Christ dit : « Personne ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon père. » Mais il y a loin encore de cet attrait à la connaissance de la parole ou du nom sacré. Notre auteur semble donner une vertu particulière à la prononciation de ce nom, tout comme si la vibration de l'air, occasionnée par la voix, en prononçant les quatre grandes lettres du saint nom J. H. V. H., emportait avec elle une vertu ou une force sensible qui, en se joignant à la vertu et à la force qui n'est pas sensible, produirait les effets qui doivent combler nos désirs ! J'avoue que ceci est un mystère impénétrable pour moi ; et d'après les ouvertures de mon ami de Munich, il doit y avoir encore une manière particulière de prononcer ce nom : c'est une nouvelle profondeur où mes idées se perdent. Suivant la doctrine du n° 13, l. 6 et 7, on serait tenté de croire que la volonté divine se sert de la voix humaine comme d'un organe pour conduire à la lumière à travers le feu.

Si vous avez la permission de m'ouvrir votre pensée sur cet objet en termes clairs et distincts, je vous en serai obligé ; sinon, dites-moi, avec la même simplicité, que vous ne le pouvez pas.

Adieu, mon cher et respectable frère. J'espère que le séjour de la campagne et le régime dont vous me parlez raffermiront votre santé. J'attends toujours vos lettres avec empressement, et je vous prie de ne point m'oublier dans vos prières. J'ai fait part à notre ami de Munich des choses obligeantes dont vous m'avez chargé pour lui.

Digitized by Google

LETTRE LXXIV

—

Le 27 messidor.

Je ne suis point étonné, mon cher frère, que l'on recherche les ouvrages de notre ami, ainsi qu'il l'a annoncé ; mais je doute que les fruits que l'on en retirera soient en grand nombre, vu que, malgré leur simplicité, ils sont si profonds, que peu de gens en poursuivent la lecture, ou les prendront dans un sens qui n'en dégrade pas la dignité. Et moi-même je doute que j'eusse pu m'y plaire autant que je le fais, si je n'y avais pas été préparé par vingt-cinq années de merveilles, tant dans les œuvres que dans l'intelligence. J'ai fini ses lettres.

Dans sa dernière, n° 8, l. 4, il y a : « *Als schosse man ein Kohr ab*, » que je ne peux entendre, parce que mon dictionnaire n'a point le mot *korh*, et que je n'ai personne pour me l'expliquer. Je vous serai obligé d'y suppléer.

A présent, que j'ai fait la lecture rapide de tous nos ouvrages, je les reprends par sous-œuvres et je les étudie. J'ai lu, ces jours-ci, les 13, 14 et 15e ch. des *Trois Principes*, c'est-à-dire que je les ai étudiés. Mon étonnement s'étend à un degré inexprimable, quand je vois que de semblables prodiges sont au monde. L'esprit de l'homme court après la clef des petites vérités de son atmosphère rétrécie, ou de cet univers physique et borné ; et dans les développements et les bases qu'offre notre ami, on trouverait les clefs de tous les univers et le principe de toutes les clefs. Quand plaira-t-il donc à la Providence que je me trouve auprès de gens à qui je puisse communiquer ces trésors ! Mais sa volonté soit faite ! Cette étude à laquelle je me donne nuira un peu à mes projets de traduction ; car je trouve bien plus d'utilité pour moi à cette besogne-là qu'à l'autre. D'ailleurs, mon égoïsme se trouve même excusé par les circonstances, vu que, quand même j'aurais traduit tout l'ouvrage, il faudrait aujourd'hui au moins cent

Digitized by Google

mille écus pour en faire faire l'impression, et je n'aurais pas ces moyens-là. Je me bornerai donc, probablement jusqu'à nouvel ordre, à traduire pour moi les matières les plus importantes; et encore ne serait-ce que dans le cas où je me verrais condamné, par l'état des choses, à vivre, comme je fais, loin de secours en fait de langues étrangères; car mes yeux s'en vont grand train, comme je crois vous en avoir parlé je ne sais plus quand; et si avec le temps ils s'en allaient tout à fait, comme cela peut arriver, et que je ne me trouvasse environné que de Français, je pourrais au moins me faire lire quelque chose de notre ami dans ma langue, sans quoi il serait tout perdu pour moi. Vous voyez quels calculs je suis obligé de faire. Remerciez donc la Providence d'être dans un pays libre, dans une position tranquille et environné d'hommes de désir. Je sens par la privation de ces avantages combien ils sont précieux.

Votre comparaison, pour me peindre votre ami à la cour, me plaît beaucoup, et explique parfaitement votre idée. Je serais bien fâché que l'accident qui lui est arrivé eût de mauvaises suites. Lorsque vous aurez de ses nouvelles, faites-moi le plaisir de m'en instruire, car il m'intéresse plus que je ne puis vous le dire. Si vous pouvez me procurer son ouvrage, vous ne doutez pas combien je serai empressé à le lire; quant au mien, je suis surpris qu'il ne vous soit pas encore parvenu. Je vais écrire à Paris une troisième fois. Le sien, dites-vous, emploie un instrument étranger à une semblable entreprise, formé par vous dans votre jeunesse: ce sont les *nombres*. Et vous croyez que le *Tableau naturel* l'a mis sur les voies. Voici ce que j'ai pensé autrefois, et ce que je pense aujourd'hui plus que jamais sur les nombres. Ils m'ont rendu et me rendent de temps en temps des sortes d'intelligences; mais je n'ai jamais cessé de croire qu'ils n'exprimaient que l'étiquette du sac, et ne donnaient pas communément la substance même de la chose. J'ai senti ce vide dès les premiers pas dans ma première école. L'ami Böhme est venu justifier ce pressentiment, en me donnant en nature la substance même de toutes les opérations divines, spirituelles, naturelles, temporelles de tous les testaments de l'esprit de Dieu; de toutes les Églises spirituelles anciennes et modernes; de l'histoire de l'homme, dans tous ses degrés primitifs, actuels et futurs; du puissant ennemi qui, par l'astral, s'est rendu le roi du monde, etc. Et sous ce rapport, je dis qu'il m'a donné plus que les nombres ne m'auraient jamais donné, quoique les deux branches se lient parfaite-

Digitized by Google

ment l'une à l'autre, et soient même comme inséparables. J'ai remarqué hier, avec grand plaisir, soit dit en passant, qu'il appuyait, ce me semble, le point de doctrine admis dans ma première école, sur la possibilité de la résipiscence du démon, lors de la formation du monde et de l'émanation du premier homme. C'est dans le 15e chap. des *Trois Principes*, n° 7, l. II : « *In Hofnung sie würden*, etc. » Joignez-y le n° 12 du même chapitre où l'homme est mis à la place de ce démon, dans laquelle place il ne devait seulement porter que le même esprit du *fiat* qui l'y établissait, et vous verrez combien ces deux doctrines ont de rapports. Je ne pousse pas plus loin les autres réflexions que cette étude m'a fait naître, le papier n'y suffirait pas. Je connais de nom seulement le citoyen Magneval : je n'ai même aucune notion de sa marche dans la carrière qu'il a suivie. Quant au pouvoir de la parole dans des organes impurs, on ne peut nier le fait, ne fût-ce que par l'exemple du prophète Balaam, car, je ne compte pas la prétendue transmission de l'Église de Rome qui, à mon avis, ne transmet rien comme Église, quoique quelques-uns de ses membres puissent transmettre quelquefois, soit par leur vertu personnelle, soit par la foi des ouailles, soit par une volonté particulière du bien. Mais ce pouvoir ne rend pas plus respectable l'instrument qui lui sert d'organe. C'est dans ses mains un pouvoir très-casuel et qui le devient encore plus dans les autres, quand il le veut transmettre dans leurs mains. Ainsi, ce n'en est pas moins une nécessité absolue de recourir uniquement à la vraie source, quand on en a la connaissance ; et ceci me mène à votre question sur la prononciation du grand nom. Mon usage est de peu méditer sur cet objet, parce qu'étant persuadé que cette fontaine doit tirer d'elle-même tout son prix, nous ne pouvons en toucher les eaux par nos froides et humaines spéculations, sans nuire à leur limpidité. Je ne pense guère que c'est ce que vous faites en ce moment ; et je vais, en frère, vous dire communément tout ce qui me vient là-dessus.

Je vois que la parole s'est toujours communiquée directement et sans intermède depuis le commencement des choses. Elle a parlé directement à Adam, à ses enfants et successeurs, à Noé, à Abraham, à Moïse, aux prophètes, etc., jusqu'au temps de Jésus-Christ. Elle a parlé par le grand nom, et elle voulait si bien le transmettre elle-même directement, que, selon la loi lévitique, le grand prêtre s'enfermait seul dans le Saint des Saints pour le prononcer ; et que même, selon quelques traductions, il avait des sonnettes au bas de sa robe, pour en cou-

Digitized by Google

vrir la prononciation aux oreilles de ceux qui restaient dans les autres enceintes. Je crois que la transmission qui s'en faisait dans les ordinations sacerdotales, lorsque le grand prêtre les prononçait sur les candidats, devait avoir plutôt pour objet de faire réveiller en eux cette source assoupie dans tous les hommes par le péché, que de leur enseigner le mode matériel de cette prononciation. Cette méthode vivifiante était à l'abri de toute erreur et de toute profanation; c'est à mesure que les grands prêtres s'en sont écartés, que la méthode mécanique en a pris la place. Aussi, je crois très-fort que dans cette première méthode d'ordinations, on pouvait prononcer bas le grand nom sur les candidats, et que ce n'est que dans les ordinations postérieures à celle-là, qu'on en aura voulu transmettre haut la prononciation. Rappelez-vous à ce sujet, les voûtes d'acier et le trépignement des pieds dans certaines cérémonies maçonniques. Lorsque le Christ est venu, il a rendu encore la prononciation de ce mot plus centrale ou plus intérieure, puisque le grand nom que ces quatre lettres exprimaient, et l'explosion quaternaire où le signal crucial de toute vie; au lieu que Jésus-Christ, en apportant d'en haut le ש des Hébreux, ou la lettre *S*, a joint le saint ternaire lui-même au grand nom quaternaire, dont trois est le principe. Or, si le quaternaire devait trouver en nous sa propre source dans les ordinations anciennes, à plus forte raison, le nom du Christ doit-il aussi attendre de lui exclusivement toute son efficacité et toute sa lumière. Aussi, nous a-t-il dit de nous enfermer dans notre chambre, quand nous voudrions prier; au lieu que dans l'ancienne loi, il fallait absolument aller adorer au temple de Jérusalem; et ici, je vous renverrai aux petits traités de notre ami sur la pénitence, la sainte prière, le vrai abandon, intitulés : *Der Weg zu Christ*; vous y verrez, à tous les pas, si tous les modes humains ne sont pas disparus, et s'il est possible que quelque chose nous soit transmis véritablement, si l'esprit ne se crée pas en nous, comme il se crée éternellement dans le principe de la nature universelle, où se trouve en permanence l'image d'où nous avons tiré notre origine, et qui a servi de cadre au *Menschwerdung*. Sans doute, il y a une grande vertu attachée à cette prononciation véritable, tant centrale qu'orale de ce grand nom et de celui de Jésus-Christ qui en est comme la fleur. La vibration de notre air élémentaire est une chose bien secondaire dans l'opération par laquelle ces noms rendent sensible ce qui ne l'était pas. Leur vertu est de faire aujourd'hui et à tout moment ce qu'ils ont fait au commencement de toutes choses pour leur

Digitized by Google

donner l'origine ; et comme ils ont produit toute chose avant que l'air existât, sans doute qu'ils sont encore au-dessus de l'air, quand ils remplissent les mêmes fonctions ; et il n'est pas plus impossible à cette divine parole de se faire entendre auditivement, même à un sourd et dans le lieu le plus privé d'air, qu'il n'est difficile à la lumière spirituelle de se rendre sensible à nos yeux même physiques, quand même nous serions aveugles et enfoncés dans le cachot le plus ténébreux. Lorsque les hommes font sortir les paroles hors de leur vraie place, et qu'ils les livrent par ignorance, imprudence ou impiété aux régions extérieures ou à la disposition des hommes du torrent, elles conservent sans doute toujours de leur vertu, mais elles en retirent aussi toujours beaucoup à elles, parce qu'elles ne s'accommodent pas des combinaisons humaines; aussi ces trésors si respectables n'ont-ils fait autre chose qu'éprouver du déchet, en passant par la main des hommes; sans compter qu'ils n'ont cessé d'être remplacés par des ingrédients ou nuls ou dangereux, qui, produisant aussi des effets, ont fini par remplir d'idoles le monde entier, parce qu'il est le temple du vrai Dieu, qui est le centre de la parole.

Voilà, mon cher frère, un abrégé de ce que vous m'avez valu par votre question. Je me sens tellement incliné pour le culte intérieur de la parole, que si un homme venait m'offrir tout à l'heure la vraie prononciation des deux grands noms qui sont la base des deux Testaments, je crois que je la refuserais, tant je crois qu'elle ne peut m'être réellement appropriée qu'autant qu'elle naîtrait en moi naturellement et comme sortant de sa propre tige ou de sa propre racine, qui est celle de mon âme. Cela ne m'empêcherait pas que je me trouvasse dans la meilleure compagnie du monde auprès d'un homme qui serait parvenu pour son compte à ce haut degré de faveur, et que je ne profitasse, avec une joie que je ne puis vous peindre, de l'heureuse influence qu'une pareille atmosphère doit répandre autour de soi. Aussi, Dieu sait combien je payerais le bonheur d'être auprès de votre ami de Munich. Mais je me bornerais à m'unir humblement à son esprit, et à me nourrir bien soigneusement de tout l'onctueux qui doit sortir de toute sa personne; et je m'attacherais exclusivement à ne mettre aucun obstacle à ce que les salutaires engrais fermentassent utilement ma terre et la missent en état de produire ses fruits à son tour, et de devenir comme la sienne une terre vivante; chose que nous n'obtiendrons jamais, je le répète, que par la communication directe et sans l'intermé-

Digitized by Google

diaire de l'homme. Je vois bien les apôtres transmettre l'esprit par leurs ordinations, et même par leur simple prédication, comme fit saint Pierre; mais je ne vois pas, par l'histoire de leur temps, qu'aucun de leurs candidats ait poussé bien loin la merveille de cette transmission. Je n'en peux pas dire de même de la transmission directe qui s'est faite de Jésus-Christ à ses apôtres, et surtout de celle qui s'est faite directement à saint Paul sur le chemin de Damas, quoique ensuite il ait été assujetti à l'opération d'un autre homme, qui, comme organe de l'esprit, devait le purifier de ses substances étrangères avant qu'il fût en état de remplir l'élection qui venait d'être semée en lui.

Tous ces témoignages me confirment de plus en plus dans mon opinion. Je vous la soumets; mais je ne vous cache pas que je croirai avoir fait quelque chose pour votre santé, et par conséquent pour votre bonheur, si je parviens à vous la faire adopter. J'ajouterai encore un petit témoignage en faveur de ce principe.

Prenez l'*Exode*, ch. III, 14, 15, etc.; vous y verrez comment le grand nom est communiqué directement à Moïse, et ensuite par lui à tout le peuple, et même aux roi des Égyptiens, savoir : à Moïse, comme puissance; aux Israélites, comme instruction; et à Pharaon, comme jugement. Voyez ensuite le même *Exode*, ch. VI, 3, etc.; vous y verrez que Dieu s'est communiqué à Abraham, l'a comblé de promesses et a fait alliance avec lui sans que, cependant, il lui ait transmis son grand nom, quoique ce soit seulement par ce grand nom qu'il opérât secrètement cette élection. Rapprochez cela de la solitude du grand prêtre dans le Saint des Saints, lorsque la loi lévitique fut établie. Rapprochez cela de saint Matthieu, ch. XIII, 17, où la voix se fait entendre d'en haut sur le Sauveur après son baptême, et où l'officiant ne fit, par sa cérémonie, qu'ouvrir la base d'attraction enveloppée dans l'homme-Dieu ; et vous verrez avec quelle variété, mais en même temps avec quelle sagesse, ce grand nom se module lui-même dans ses diverses opérations, et par conséquent combien nous serions imprudents de ne pas nous livrer aveuglément à son administration. Le plus grand déchet que nous éprouvons de cette fausse conduite, c'est qu'il n'y a pas une formule qui ne soit au détriment de la foi, et qu'au contraire, la foi demanderait de tenir lieu de toutes les formules. Aussi cette espèce de foi est-elle le dernier terme de toute la loi; et c'est, en conséquence, la seule chose que notre divin maître s'est attaché à prêcher et à inculquer dans le cœur de l'homme, parce qu'il savait bien qu'en

Digitized by Google

lui inculquant cette vertu-là, il lui inculquait toutes les autres.

Je m'arrête, mon cher frère, parce que j'ai promis de ne me point laisser aller à l'attrait de ma plume, et que je sens que, dans ce moment-ci, elle m'entraînerait plus loin que mon âge spirituel ne me le permettrait. Je terminerai par quelques faits personnels à quelqu'un qui me touche de près et qui, je m'en doute bien, seront pour vous comme le café du petit banquet que je vous envoie ; car vous tenez encore un peu au sensible, et je ne vous en fais point un crime, pourvu que cette affection soit dans sa mesure. Sachez donc que ce quelqu'un qui me touche de près connaît sensiblement la *Couronne* depuis dix-huit ans ; et non-seulement il ne la possède point encore, mais même qu'il ne la comprend que depuis peu d'années, c'est-à-dire dans ses vrais rapports substantiels, quoiqu'il la comprît par ses rapports numériques dès les premières accointances. Sachez en outre que, depuis près de vingt-cinq ans, il connaît la voix de la colère et la voix de l'amour ; et que ce n'est que, depuis bien peu de mois, qu'il les distingue, soit pour le son, soit pour l'impression, soit pour le côté : et encore est-il loin d'avoir aujourd'hui sur cela les clartés qu'il espère en obtenir chaque jour de plus en plus.

Ce petit récit, joint à tout ce qui précède, peut vous aider à prendre une idée solide et sage des gradations et de la main respectable qui doit seule les diriger : *vigila et ora*. Voilà tout ce que nous devons apporter dans le contrat ; le contractant se charge du reste.

Il y a longtemps aussi que vous ne m'avez parlé de vos Zurichoises. Vous ne vous doutez pas combien j'y prends d'intérêt, et je crois, en sûreté de conscience, pouvoir vous demander une longue lettre en retour de l'in-folio que je vous envoie aujourd'hui.

Ainsi, ne craignez point d'y multiplier les matières ni de les étendre : tout ce qui me vient de vous, et tout ce qui me vient sur ces objets, m'est toujours précieux.

Adieu, mon cher frère. Je me recommande à vos bonnes prières. Je ne vous dis rien du B. de K., sinon qu'à son historique près, que je ne pouvais pas connaître, j'avais de son moral à peu près l'idée que vous m'en donnez. Je ferai usage de votre avis lorsque je le verrai, et je n'aurai rien à lui dire d'ici à mon retour à Paris, car je ne suis point en correspondance avec lui. Au reste, ce retour n'est rien moins que fixé ; et même tout est si en l'air encore chez nous, et mes jouissances pécuniaires si arriérées par l'état des choses, qu'il ne nous est presque

Digitized by Google

plus permis à nous autres Français que de vivre au jour le jour. Si je ne calculais qu'humainement, je pourrais aussi voir très-noir dans nos affaires publiques en ce moment; mais j'ai toujours *in petto* ma confiance que cette révolution est menée par la Providence, et qu'ainsi elle ne peut manquer d'arriver à son terme. Néanmoins, cela n'est pas plus commode pour ceux qui se trouvent sur son chemin.

LETTRE LXXV

—

Morat, le 29 juillet 1798.

Bien des remercîments, mon cher et respectable frère, pour votre excellente lettre du 29 messidor. Les soins que vous avez pris de m'écrire d'une manière aussi détaillée a excité toute ma gratitude.

Rien n'est plus vrai que ce que vous dites de la profondeur des écrits de notre ami B.; mais heureusement, ils ont cela de commun avec nos livres sacrés, que les plus simples, pourvu qu'ils y portent l'attention nécessaire, y trouvent des passages qui peuvent servir à les nourrir et à les fortifier. Mais, pour pénétrer ces écrits tout à fait, il faut un secours extraordinaire, beaucoup de temps et une grande pureté d'esprit. Gichtel, quoique très-éclairé, a travaillé bien des années avant que d'arriver jusqu'au fond.

Il s'en faut infiniment que je sois arrivé à ce degré. Je dois néanmoins rendre grâces à la Providence que plusieurs parties qui me paraissaient des énigmes indéchiffrables, il y a un an ou deux, me semblent aujourd'hui non-seulement claires, mais encore lumineuses, et propres à jeter du jour sur ce qui les environne.

Quant au n° 8 de sa dernière lettre, qui vous arrête, et qui n'est qu'un accessoire, je suis d'autant mieux en état de résoudre votre difficulté,

Digitized by Google

que je possède un dessin de la ville de Görlitz, où la maison de notre ami est indiquée. Une des extrémités de la ville est terminée par une rivière, par la Neiss ; la rive opposée de ce fleuve est bordée par un faubourg qui communique à la ville par un pont, et c'est dans ce faubourg, près du pont, que notre ami demeurait. Il a vu, d'après le n° 8 de sa lettre, qu'un des piliers et une partie du pont ont été enlevés par l'eau avec la rapidité de l'éclair. Il compare cet enlèvement à l'effet d'un coup de fusil. Au lieu de *Kohr* il faut lire *Rohr;* et *Rohr* signifie quelquefois un roseau et quelquefois le canon d'un fusil ; c'est dans le dernier sens qu'il faut accepter ce mot-ci.

Personne ne désire plus que moi la fin heureuse du grand drame qui se joue dans votre pays; et je suis persuadé, comme vous, qu'il sera terminé pour le mieux, à voir les choses en grand : l'état de la France, suivant ma faible vue, est actuellement si pénible pour ses habitants, qu'il me semble impossible qu'il puisse durer plus longtemps ; et j'ai vu, avec une satisfaction bien vive, que l'esprit de votre gouvernement actuel a fait de grands pas vers son amélioration : les secours sur une mer aussi orageuse sont aussi inévitables ; mais, la Providence saura bien conserver les siens. En attendant la paix, dont le besoin doit se faire sentir à toutes les bonnes têtes chez vous (et vos comités qui sont au timon des affaires n'en manquent pas), je vous prie de ne pas vous lasser de me communiquer, comme vous venez de le faire, par écrit, vos observations sur nos objets d'étude.

Il y a une vingtaine d'années que je me suis aperçu, comme vous, que mes yeux s'affaiblissaient. D'après l'exemple et le conseil de notre grand médecin Haller, je n'ai bu que de l'eau, je n'ai plus travaillé à la chandelle ; et lorsque j'étais forcé, par ma vocation, de lire ou d'écrire la nuit, je me suis servi d'une bougie avec un écran : je me suis lavé la tête, hiver et été, avec de l'eau fraîche, et je ne mange point de viande salée ; avec ces précautions si simples, dont la plus essentielle est sans doute de ne pas boire de vin et de ne pas travailler la nuit, mes yeux se sont rétablis.

Quant à notre jeune Zurichoise, je n'en reçois jamais de nouvelles directement ; c'est son amie, Mlle S..., née et demeurant à Bâle, qui m'en donne quelquefois. Mlle L... s'est mariée ; je la crois jusqu'ici formée dans les bons principes. Mlle S..., depuis peu, est aussi entrée expérimentalement dans la bonne voie, à ma grande satisfaction. Outre cela, elle m'a mandé une nouvelle qui m'a fait plaisir et qui sert à con-

Digitized by Google

firmer ce que nous avons déjà conjecturé *a priori* sur l'école du Nord. Voici ce qu'elle m'écrit : « *Une* dame de Cop... (la comtesse de Rowenslow), disciple de l'école du Nord tout comme L..., avait mandé au dernier que, dégoûtée des contradictions qui se trouvaient dans cette école, elle avait tout quitté ; qu'elle s'estimait fort heureuse d'avoir cherché et trouvé une voie plus simple. J'espère que cet avis aura un peu dessillé les yeux à L.; aussi a-t-il servi à confirmer nos deux jeunes personnes dans la bonne voie. »

Revenons à présent à notre ami de M., qui vous intéresse à si juste titre. J'ai eu de ses nouvelles depuis. Sa santé va un peu mieux, quoiqu'il m'écrive encore des lettres toujours trop courtes pour moi. Il envisage et emploie les nombres comme des échelons pour monter plus haut. Il m'a paru qu'ils sont entre ses mains un instrument intermédiaire pour communiquer avec les *vertus*. Il les indique dans son livre pour résoudre des problèmes de tous les genres; je crois même que, par eux, il reçoit des réponses articulées qu'il traduit dans notre langue vulgaire. Ce n'est pas que, de temps à autre, il ne jouisse, à ce qu'il m'a paru, de quelques faveurs plus immédiates, et qu'il ne voie directement, sans intermédiaire, dans le monde pneumatique; ce qui correspond au second principe de notre ami B. Il appelle cela, dans une de ses lettres, « la toile levée. » Alors les idées et la langue ne ressemblent plus à nos idées et à notre langue vulgaire. Je vous ferai passer avec bien du plaisir son livre; mais avant, je dois vous avertir que ce sont deux gros vol. in-8°, écrits exprès dans le style et les expressions de la philosophie allemande la plus moderne, c'est-à-dire avec la nomenclature de *Kant*, qui ne se trouve dans aucun dictionnaire, et qui coûte aux Allemands mêmes au moins une année de travail, avant que de la comprendre. Cette terminologie est postérieure à tous nos dictionnaires; et mon projet était, dans mon ouvrage dont je vous ai parlé, de faire précéder le livre par un volume de définitions et d'explications de la langue employée aujourd'hui par les penseurs en Allemagne. Vous voyez que la lecture de l'ouvrage de notre ami de M.... vous emploierait un temps immense et bien précieux, et qu'au bout de cette pénible carrière vous n'apprendrez que ce que vous savez déjà. Si, nonobstant, vous désirez recevoir l'ouvrage de notre ami de M.. je vous l'adresserai par la voie accoutumée. Moi-même je ne prévois pas pouvoir achever son livre cette année.

Vous m'avez mandé dans votre précédente lettre, au sujet de

Digitized by Google

$\frac{3}{7}\frac{4}{}$, que ces chiffres se lient fort bien avec les nombres que vous avez appris dans votre première école. Sans doute que chacun de ces nombres 3, 4, 7, représente une idée; mais vous savez que le même nombre a plusieurs significations différentes, et je vous prierai, pour avoir au moins une notion de ce que mon ami de M.., veut dire, de me mander quel sens il attache dans cette occasion à chaque nombre en particulier, et quel est l'avantage du mode par lequel il les combine? Au reste, sans vouloir déprécier les nombres en aucune manière, parce qu'il ne m'appartient point de juger d'une chose que je ne connais pas, j'espère de venir, en tous cas, au bout de ma carrière sans eux. Le principal avantage qu'il me semble que mon ami de M... en retire, est qu'après avoir attaché certaines idées à chaque nombre, il traite alors par des additions ces mêmes nombres, comme un calcul arithmétique, et le résultat de son addition est encore simplifié par une réduction; c'est-à-dire, quand il a obtenu, par exemple, 2. 7. 2. par une addition, il réduit ce nombre par une nouvelle addition à 11, et ce nombre 11 à 2, et ce 2 lui indique la réponse qu'il demande, c'est-à-dire l'idée primitive qu'il a liée avec le nombre 2.

Venons à présent à la partie de votre excellente lettre qui traite de la prononciation du grand nom. « Rien ne peut nous être transmis véritablement par aucun moyen humain, si l'esprit, la parole (logos) et le père ne se créent pas en nous. » Voilà une vérité fondamentale qui a tout mon assentiment; c'est la base de la doctrine de notre ami B. Ma seule surprise, mon seul étonnement où mon esprit se perdait, comme je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre, roulait uniquement sur l'importance que notre ami B. lui-même paraissait attacher à la prononciation matérielle du grand nom; car, ce que je vous mandais le 1er juillet que, dans cette prononciation, le sensible se joignait à l'insensible pour agir de concert, se trouve indiqué et exprimé en toutes lettres dans la troisième question théosophique de notre ami B., et que chaque mot prononcé devient substantiel, et agit comme substance, et cesse d'être seulement l'expression de notre pensée. Voyez son *Myst. mag.*, c. XXII. C'est cette doctrine seule qui peut expliquer le pouvoir de la prononciation du grand nom: *Quand la pensée, qui nous l'a dictée, sort du principe second.* Par contre, les pensées devenues substantielles par la prononciation sortant des deux autres principes, ont chacune des effets marquants qui dénotent leur origine.

Notre ami B. indique aussi le pouvoir énorme des mots prononcés

Digitized by Google

par notre bouche dans les nos 23, 24 et 25 de la cinquième question théosophique, comparés avec l'épître de saint Paul aux Romains, 10, 8. Joignez à cela une volonté bien décidée, à laquelle tout est possible, si l'on emploie la nature dans son ordre, pour produire une œuvre (*Myst. mag.*, XI, 9). En réunissant ces dates, il ne reste plus de difficultés pour expliquer ce mystère. Le voici suivant la doctrine de notre ami B.

« Si le feu sacré de l'amour divin se joint au feu du mouvement naturel de l'homme, qui se manifeste par l'action de la voix et de la parole dans laquelle sa volonté s'écoule et devient comme substantielle, c'est alors qu'il aura atteint la prononciation véritable. » Voy. *Quest. theos.*, 3, 31, 32, comme supplément à mon opinion; veuillez relire p. 260, l. XVI, et suiv. de la clef particulière, qui se trouve à la suite de la grande clef de notre ami B. C'est la sixième forme, qui indique la prononciation, et la septième produit l'œuvre, qui en est une suite. Quoique mon ami de M. ne m'ait jamais dit qu'il ait lu les écrits de notre auteur favori, je suis cependant persuadé que c'est aussi sa doctrine ; et ce n'est pas pour l'enseignement des actes purement matériels que nous nous sommes donné rendez-vous aux frontières. Je l'ai manqué à mon grand regret ; mais notre ami B. vient d'y suppléer par les passages que je vous indique, et que je n'ai trouvés que dans le moment où je vous écris cette lettre. J'espère que mes principes, fondés sur ces bases, approcheront de votre opinion, que vous avez eu la bonté de me communiquer, et je m'en féliciterai. Encore un mot sur l'adhésion au sensible, à l'occasion duquel vous avez la bonté de me citer un fait pour lequel je vous remercie. Je ne connais rien aux rapports numériques, comme vous savez ; et la langue française, comme le petit nombre d'autres que je connais, ont un écueil commun : c'est celui de confondre quelquefois le genre avec l'espèce. Nous ne pouvons l'éviter, qu'en déterminant l'espèce de laquelle nous voulons parler. Il y a une espèce de sensible pour lequel je n'ai aucun penchant du tout, pendant qu'il en existe un autre que je regarde comme la fontaine d'eau vive. Par exemple, le sensible matériel n'a pour moi aucun attrait que quand il me sert de moyen ; dès qu'on l'envisage comme but, je le crois nuisible. Les gens, par exemple, qui ne mangent que pour goûter le plaisir de la bonne chère, ne seraient jamais une société agréable pour moi ; je ne me sers des ananas que pour mes comparaisons, mais jamais pour ma table ; je ne bois d'autre café que celui que mes amis m'en-

Digitized by Google

voient dans leurs lettres; car celui du Levant me brûlait le sang : je l'ai quitté, il y a plus de trente ans. Les jouissances matérielles, qui me tiennent lieu de délassements, sont les plaisirs de la vue et quelquefois ceux de l'ouïe; les sites variés de notre pays et le spectacle de la nature végétative, qui offre tant de merveilles, me procurent les uns, et les essais, quoique très-imparfaits de ma fille, qui touche du clavecin, me fournissent les autres.

Mais, il y a le sensible spirituel, dont la recherche présentement occupe et attire tant de monde. Vous l'avouerai-je? il n'a pas plus de charmes pour moi que le premier, et, pour parler nettement, encore beaucoup moins. Mais expliquons-nous. J'entends, par cette espèce de sensible, le spirituel qui offre des attraits si piquants à notre siècle, le *merveilleux subalterne*, c'est-à-dire la manifestation extérieure et physique des puissances produites par des milieux ou sans milieu. J'ai connu des adeptes dans l'un et dans l'autre genre; il n'aurait tenu qu'à moi d'entrer dans cette carrière, plusieurs années avant que la Providence me procurât votre connaissance et celle de notre ami B.; mais, le possesseur de cet arcane, qui m'offrait l'introduction dans ce domaine, et qui était non-seulement mon compatriote, mais encore membre de notre gouvernement, avait une conduite si légère et des mœurs si inconséquentes, que j'ai évité même les conversations qui me menaient à ce chapitre. Outre que la chose en elle-même me semblait partir d'une source fort équivoque, vous sentez bien que la lecture des écrits de notre ami m'a encore fortifié dans mon éloignement pour ce genre. Mais il y a un troisième sensible, que j'appellerai le sensible central, qui fait le charme de ma vie et me procure souvent des jouissances délicieuses; il est au milieu des trois principes : ce n'est pas Sophia; mais si l'âme reste fidèle, cette teinture devient la demeure de Sophia : peut-être, cette puissance est-elle la même que celle que vous appelez la COURONNE..... Mais c'est assez bégayer de ces mystères; je finis et vous prie de me continuer toujours vos bonnes prières et votre amitié fraternelle.

Digitized by Google

LETTRE LXXVI

—

Le 2 fructidor an III.

Je sens comme vous, mon cher frère, combien l'intelligence de notre ami B. demande d'étude et de persévérance. Au reste, il nous avertit assez lui-même du terme auquel nous devons tendre pour que nous parvenions à nous passer de livres. Cependant, fussions-nous à ce haut degré, je serais encore pour la recette du général Gichtel, que la prière est le manger de l'âme, et que la lecture en est le boire; et sûrement la meilleure boisson que nous puissions prendre, c'est le trésor que notre ami B. a mis au monde. Je vous remercie de vos éclaircissements sur la dernière de ses lettres. A peine eus-je fait partir la mienne que je m'étais aperçu de mon erreur sur le mot *Rohr* que j'avais mal lu. Cela vous fait voir que je suis le plus étourdi des écoliers. Je vous remercie aussi de vos détails sur l'école du Nord et sur les productions de votre ami. D'après ce que vous me dites de la grosseur de son dernier ouvrage et de son contenu, je crois inutile pour moi d'en entreprendre la lecture. Quant à ses nombres, qu'il regarde avec raison comme une échelle, je crois que, s'il ne les manipule que par addition, il les prive de leur plus grande vertu, qui se trouve dans la multiplication. Je ne puis m'étendre sur ses procédés, qui me sont inconnus. Les miens, dont je ne m'occupe jamais que dans l'occasion, m'apprennent que chaque nombre exprime une loi, soit divine, soit spirituelle, bonne et mauvaise, soit élémentaire, etc., comme vous pouvez le voir dans le livre des dix feuilles (allégorie imprimée dans mes ouvrages), que ce qui distingue les mêmes nombres dans ces différentes classes, ce sont les racines dont ils dérivent; que ces racines ne se connaissent que par la multiplication, parce qu'elles y font le rôle de facteur, tandis que l'addition, donnant simplement un produit, nous laisse dans l'incertitude à quelle classe

Digitized by Google

ce produit doit appartenir : par exemple, dans l'ordre divin, 3 est le ternaire saint, 4 est l'acte de son explosion, et 7 l'universel produit et l'infinie immensité des merveilles de cette explosion. Dans cette classe-là, ces nombres se refusent à toute opération de la main de l'homme; et, quand j'arriverais à quelqu'un d'eux par le résultat de mes manipulations, je ne peindrais pas pour cela ces nombres divins, parce que leurs racines naissent de leur propre centre, et doivent s'épanouir au lieu de se rassembler par des additions. Dans l'ordre spirituel, particulièrement dans l'ordre de l'homme, ces nombres s'éloignent déjà de la sphère divine : aussi nous pouvons les manipuler, et ils nous rendront toujours la représentation des mêmes merveilles; mais simplement comme images, et comme les *Akarim* des Hébreux, c'est-à-dire, comme marchant après. Je ne parle ici que des droits de l'homme; car son essence étant l'œuvre continuelle de la Divinité, je n'oserai pas me permettre non plus de la calculer, ce qui m'a fait dire que nous avions avec Dieu quelque affinité dans le nombre. Mais, quant à nos droits, le nombre 3 ne nous appartient que par le nombre 12 réuni ou additionné; le nombre 4 ne nous est connu que par sa propre explosion ou multiplication qui nous donne 16; et le nombre 7, qui est la réunion ou l'addition de ce 16, nous peint notre suprématie temporelle et spirituelle, ou l'immensité de notre destinée d'homme, sans que pour cela nous méritions le reproche de nous égaler à Dieu, puisque, malgré notre superbe similitude avec lui, nous avons cependant aussi avec lui une différence incommensurable; différence que nous ne pourrions affecter, si nous nous peignions tout uniment comme lui, par des nombres que nous regarderions comme primitifs, tandis qu'ils ne sont que résultats. Ce petit échantillon peut vous donner une idée de la vaste carrière des nombres, puisque leurs propriétés, leurs vertus, et leurs différences s'étendent et se multiplient autant que les classes où l'on peut les appliquer. Mais, vous avez raison de dire que vous pouvez arriver heureusement au terme de votre carrière, sans ces connaissances : seulement, je tâche de vous montrer que, comme dit le proverbe : *Tout ce qui reluit n'est pas or.*

J'ai relu tous les passages que vous me citez au sujet de la prononciation. Il n'en est aucun que je n'approuve de tout mon cœur, de même qu'il n'en est aucun qui détruise ce que je vous ai mandé à ce sujet. Au contraire, j'en trouve un qui plaide pour moi, c'est celui du *Myst. Mag.*, chap. II, n° 9, où il est dit que le *fiat* est toujours

Digitized by Google

en création : si cela est vrai pour le *fiat* temporel, à plus forte raison, cela le sera-t-il pour le *fiat* spirituel; et plus son activité est en permanence, plus je me sens porté à attendre de lui directement mon activité personnelle. Quoique ce qu'un homme me transmettrait, pût être substantiel, puisque le principe des noms doit avoir un privilége qui appartient dans le vrai à tout ce qui sort de nous, cependant, je ne croirais pas devoir en attendre autant de fruits, que si ce nom rompait lui-même le sceau qui scelle encore, 5e quest., n° 25. Enfin, Nature ! Nature ! voilà ce que j'aime dans tous les genres, et voilà ce que je ne cesse de recommander à tout le monde. D'ailleurs, je ne sais, si on ne ferait pas tort à ce grand nom, en le réduisant à une prononciation uniforme. Peut-être se varie-t-il selon les dons qu'il veut déployer en nous; raison de plus pour appuyer mon idée. Mais ce n'est qu'une simple conjecture sur laquelle je n'ai rien d'arrêté. Tout ce que l'homme a à faire c'est de nourrir en lui, et de ranimer dans les autres le *Starke Begierde*, qui est tout le secret de la magie. *Myst. Mag.*, chap. II, n° 9, et cette clef lui fera ouvrir toutes les portes. Vous voyez que B., vous et moi, n'avons qu'une idée sur cela, par le beau passage que vous m'envoyez : *Si le feu sacré de l'amour divin*, etc.

Quant aux diverses sortes de sensible, j'admets volontiers vos descriptions. Le sensible du fait que je vous ai cité est de deux genres qui marchent toujours de concert. Le sensible intérieur ou l'amour, et en outre, le sensible visible, mais encore intérieur, n'appartient point au troisième principe. Ce qui empêche la personne de se défier de ce sensible visible, quoique non élémentaire mixte, c'est : 1° qu'il est venu naturellement et sans recherche humaine; 2° qu'il est devenu régulateur, et comme le thermomètre du premier sensible intérieur, au point que la rectitude ou l'inclinaison visible de l'un est toujours parfaitement d'accord avec le bon ou le mauvais état de l'autre. Je regarde le second comme le produit de la ramification du premier, et si l'homme y avait mis la main, je n'y aurais pas autant de confiance. Il en est de même de la voix de l'amour et de la colère : elle est aussi venue naturellement; elle est aussi régulateur exact pour l'esprit et pour l'intelligence, comme l'autre l'est pour le cœur. Elle est sensible aussi sans être le fruit des éléments, et elle sert souvent pour confirmer extérieurement l'opinion ou plutôt le tact de la personne sur les pensées qui lui viennent et sur les paroles qu'elle émet; elle est

Digitized by Google

si brève et si simple qu'elle ne la fatigue pas beaucoup; le côté, l'espèce de son de cette voix, et la manière d'être de cette personne sont trois points qui se correspondent toujours. Je ne dirai rien de plus sur cette voix; mais je vous ferais peut-être quelque plaisir en vous disant que la figure de la COURONNE en question se trouve, aux ornements près, dans la page 184 du *Myst. Mag.*, car, le triangle en fait le fond. Jugez de la joie de la personne qui, après dix-huit ans de jouissance, le trouve ainsi dans l'ami B. avec des développements si intéressants. Aussi, si Dieu continue à jeter sur cette personne un œil de miséricorde, elle doit espérer un jour de grandes consolations. Amen.

Je vous remercie de tout mon cœur, mon très-cher frère, de la bonne recette de votre grand docteur Haller pour les yeux. A cela près de l'eau sur la tête que je n'emploie point, je ne manque presque à aucun des articles que vous me transmettez. Je n'ai pas travaillé, peut-être, dix fois à la lumière depuis trente ans; je ne mange presque jamais de viandes salées, ou au moins, en si petite quantité, que ce n'est pas la peine d'en parler; je prends très-rarement du café, et encore, c'est en le noyant dans un baquet de lait, que j'aime beaucoup; quant au vin, il m'est contraire, même à en boire comme les petits buveurs, mais l'eau pure ne me vaut guère mieux, et, depuis que je me connais, ma boisson n'est exactement que de l'eau rougie. Si je dois attribuer l'affaiblissement de ma vue à quelques violations du régime ci-dessus, j'en peux imputer aussi une partie à la *chétivité* de mon physique, qui, quoique payant assez de mine, est cependant au-dessous d'un enfant pour la force, et qui, par cette raison, ne doit pas soutenir, autant qu'un autre, l'effort rongeur du temps. Je ne puis m'empêcher de compter encore dans ceci mon dernier séjour à Paris pour quelque chose; et depuis mon retour, menant une vie moins contrainte, et ayant de meilleure nourriture, je m'aperçois que mes yeux, ainsi que toute ma personne, en retirent quelque profit selon leurs moyens.

Je vous félicite d'avoir sous votre toit une image de vous-même qui récrée vos oreilles par son harmonie. Si le sort permet que nous nous voyions jamais, je serai peut-être assez audacieux que de lui offrir de l'accompagner avec mon violon. Car je m'en suis mêlé dans ma jeunesse; et quoique ce qui m'en reste soit bien peu de chose, je me traîne cependant encore un peu dans l'occasion, et il n'en est aucune qui m'animât autant que celle de contribuer à votre récréation.

Digitized by Google

On me mande de Paris que le paquet est parti pour Bâle depuis longtemps, et que dans la crainte qu'il ne se soit perdu, on va en expédier un second. Je crois qu'il serait bon que vous prévinssiez le colonel Oser, afin qu'il fît des recherches et des démarches auprès des personnes que l'ambassadeur de Suède envoie à Naples.

Adieu, mon cher frère; je me recommande toujours à votre bonne amitié et à vos bonnes prières.

Avez-vous réfléchi à la huitième planète découverte par Herschell? Je serais bien aise que vous me dissiez votre avis sur la manière de concilier cette découverte avec le système 5re des planètes suivi par tous les savants, et même aussi par notre ami B.

LETTRE LXXVII

—

M..., le 9 septembre 1795.

Votre lettre détaillée du 2 fructidor m'a causé une satisfaction bien réelle. Je me réunis aussi à vous, mon cher frère, et au général Gichtel, qui regardait la lecture comme le boire de l'âme. La lecture des livres dictés par le bon esprit, est un moyen que la Providence emploie pour notre avancement : profitons de cette faveur. Notre ami s'est trouvé dans une position différente, quoique le soleil ne luisait pas toujours pour lui non plus; car, à de certains moments, il avait peine à comprendre ses propres ouvrages. Voyez Ép. XII, 11.

Je vous remercie aussi pour les détails sur les nombres que vous avez pris la peine de me communiquer. Vous me confirmez dans mes idées : le général G. n'a jamais su un mot des nombres; et notre ami B. a acquis ses connaissances avant qu'il ait ouï parler des nombres. Ép. XII, n° 6, l. II.

Digitized by Google

Quant à mon ami de M..., je pourrais un jour vous donner quelques lignes sur ses principales idées; mais je vous avoue volontiers que je ne me sens aucun goût décidé pour l'étude de ses nombres. Supposons pour un moment, d'après sa façon d'envisager la chose, que la connaissance des signes primitifs, l'ayant conduit à des formes, à des milieux, un de ces milieux (*medium*) lui ait procuré une manifestation, soit; mais l'ennemi n'a-t-il pas aussi un *medium?* ce *medium* n'est-il pas l'esprit du monde? et ce dernier ne se joint-il pas très-volontiers au *medium* de l'opérateur, etc., etc., etc. Ce sont là mes conjectures; mandez-moi, si je me trompe.

Outre que ces voies donnent ordinairement encore ce que l'on ne demande pas, et dont on ne sait que faire, je sais qu'il y a aussi des personnes qui travaillent tout à fait élémentairement, en laissant tomber un rayon de soleil sur dix verres de cristal mystérieusement rangés: alors elles obtiennent, par la réfraction de ce rayon, à ce qu'elles prétendent, la manifestation des vérités et des vertus immuables. Avez-vous ouï parler de cette voie? Il y a quinze ans qu'une expérience semblable aurait excité toute ma curiosité; à présent, je ne sais comment je suis fait, elle excite toute mon indifférence.

Toutes ces choses semblent éloignées du vrai chemin : bien loin de vouloir opérer au dehors, il faut même que nous renoncions d'opérer au dedans, c'est-à-dire, que nous devons nous dire à nous-mêmes que, pour réussir, il faut que le bien se fasse, non par nous, mais par celui qui habite en nous; que pour nous bien diriger, il ne faut pas que nous nous dirigions par notre volonté et par nous-mêmes, mais uniquement par la volonté de celui qui demeure en nous; que les vérités dont la connaissance est nécessaire pour opérer notre salut ne soient pas trouvées et pensées par nous, mais par celui qui perfectionne et redresse notre pensée; que nos prières même, quelque zélées qu'elles puissent être, n'ont aucune force, aucune efficacité, et n'agissent que dans la source d'où elles dérivent; si nous ne désirons, si nous ne demandons pas d'obtenir, par la volonté et par la force du Tout-Puissant, et non d'après notre volonté et notre pouvoir.

Comment et jusqu'à quel point les prières propriétaires quoique ferventes sont exaucées, c'est ce que nous voyons par deux exemples bien frappants, et que plusieurs personnes pourraient prendre, au premier abord, pour des faits miraculeux, quoique, dans le fond, elles ne dérivent que d'un merveilleux très-subalterne. Le premier exemple se

Digitized by Google

trouve dans la vie du général Gichtel, dont je vous ai communiqué un abrégé : c'est la prière fervente de la veuve; prière qui est montée aussi haut que la source d'où elle est descendue, et qui a produit la manifestation qui devait décider le général à épouser la veuve. Mais celui-ci a bientôt vu que tout cela ne descendait pas d'un point fort élevé, et ne s'est pas laissé dévoyer.

Le second exemple est un fait connu de tous les hommes instruits en Angleterre, et se trouve déposé dans un excellent ouvrage que Leland a publié contre les déistes. La chose est arrivée au lord Herbert de Cherbury, un adversaire célèbre de la Religion Chrétienne; il l'a raconté lui-même. Lord Herbert était en doute, s'il devait publier son ouvrage favori, son livre *de Veritate*. Seul dans sa chambre, un jour d'été, l'horizon n'étant couvert d'aucun nuage, et l'air agité par aucun vent, sa fenêtre se trouvait ouverte contre le sud, et la nature était dans un calme parfait. Herbert prit son livre *de la Vérité* dans sa main, il se met à genoux, et prie Dieu, en cas que la publication de son traité ne puisse servir à sa gloire, de lui donner un signe d'approbation, sinon qu'il ne le publierait pas. A peine avait-il fini de prononcer ces mots, qu'il entendit des sons clairs et doux, qui ne ressemblaient à aucun son de la terre, et qui venaient du ciel, d'un endroit qu'il pouvait parfaitement distinguer. Herbert se leva, crut sa prière exaucée, et il atteste devant Dieu, dans son ouvrage, de la vérité du fait.

Leland ne le nia pas, mais il ne sut pas l'expliquer, et crut que c'était une production de l'imagination échauffée d'un auteur prévenu de la bonté de son ouvrage. Mais je crois que, si le général Gichtel avait eu la connaissance de ce fait, il l'aurait expliqué tout autrement.

Le grandissime point dans l'œuvre de notre régénération, est de parvenir, ce me semble, à dompter, à l'aide de Dieu, tout ce qui ne vient pas de lui. Mais gardons-nous bien de détruire son ouvrage; et notre raison graduellement éclairée par lui est aussi son ouvrage.

Je viens à l'endroit de votre lettre, où vous avez eu la complaisance de me communiquer vos réflexions sur la prononciation. Je signe de tout mon cœur et de toute mon âme le passage où vous me dites : « Je » ne croirais pas en attendre autant de fruits que si ce nom rompait » *lui-même* le sceau qui le scelle encore. Cela correspond parfaitement » avec mon axiome. Pour qu'une chose, dans ce genre, soit bien faite, » il faut que Dieu la fasse lui-même. Les créatures ne doivent pas ou- » blier qu'elles ne sont que des instruments, car, dès qu'elles veulent

Digitized by Google

» devenir des faiseurs, l'ouvrage alors porte leur empreinte. »

Ce que vous me mandez du sensible visible est bien différent de celui dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre, sous le nom de merveilleux subalterne. Il est venu, naturellement, sans recherche humaine, il accompagne toujours le sensible intérieur. Parlez-moi souvent, je vous prie, de cette personne et de son état. Le sensible intérieur a-t-il d'abord, et dès les années de son premier développement, été accompagné du sensible visible? Dites-moi aussi, s'il vous plaît, comment cette personne est arrivée à cette couronne. L'origine était sans doute l'anéantissement; ce néant n'a-t-il pas été conduit dans la représentation du plaisir attaché à la vue intérieure; de cette représentation, il n'y a qu'un pas à vouloir jouir de ce plaisir; ce vouloir aura produit des désirs, et les désirs auront produit les formes; tout cela mérite non-seulement l'attention de ceux qui réfléchissent sur ces matières, mais encore la connaissance de la personne qui jouit de cette faveur. *Die Starke Begierde*, de laquelle vous me parlez, aura, sans doute, eu la meilleure part à la formation de ce trésor. Je lui souhaite du fond de mon âme toutes les consolations de notre bienfaiteur auxquelles elle doit naturellement s'attendre.

Ce serait une jouissance bien douce pour moi si le sort permettait une fois que nous pussions nous voir; et ma fille serait fort heureuse de vous accompagner de son clavecin.

J'ai écrit au colonel Oser. Il m'a répondu qu'il n'avait jusqu'ici pu découvrir aucune trace d'un paquet à lui adressé de Paris. Le plus sûr, peut-être, serait d'envoyer le paquet de M. Oser depuis Paris, sous couvert de l'ambassade française à Bâle.

La découverte d'Uranus, par Herschell, n'a pas occasionné une grande sensation chez moi. Je suppose que cette découverte se confirme, c'est-à-dire, qu'Uranus appartienne à notre système planétaire et à aucun autre, ce qui, peut-être, exigera encore quelque temps avant qu'on puisse l'affirmer avec certitude, alors, c'est une planète de plus. Notre ami, n'ayant pas fait des observations lui-même, a pris le nombre observé par ses contemporains. Ce nombre ne me semble pas être assez important pour avoir mérité une révélation supérieure, aussi peu que le système de Ptolémée et celui de Tycho. Les saintes Écritures parlent d'après celui qui frappait les sens, d'après l'empirique, pour se faire comprendre, et non d'après le scientifique, qui était pourtant le vrai, mais que personne de ce temps n'avait compris.

Digitized by Google

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher et respectable frère, et vous prie de ne point m'oublier dans vos bonnes prières.

P. S. Il y a un sujet sur lequel je serais charmé d'avoir votre avis. Croyez-vous qu'avec les principes de notre ami B., l'on puisse, je ne dis pas conjecturer, mais prouver que les âmes, après leur séparation du corps, correspondent entre elles, et que celles du même genre continuent les liaisons qu'elles ont eues dans ce monde? C'est une opinion généralement établie que l'on reverra ses amis dans un autre monde. Mais, jusqu'ici, je n'ai trouvé que des vraisemblances, sans autre preuve, ni dans l'Écriture sainte, ni dans les œuvres de notre respectable ami B., qui pût mettre cette opinion en sûreté. Bien entendu que l'époque dont je parle est celle qui précède le jugement dernier, et qui commence après notre décès. Comme la certitude de cette opinion tient à beaucoup de choses, je vous prie d'y réfléchir sérieusement.

LETTRE LXXVIII

—

Amboise, le 26 fructidor an III.

Je vous écris à la hâte, et sur le premier chiffon que je trouve, mon cher frère, pour vous prévenir que M. de Wit, ministre plénipotentiaire des États-Généraux auprès des cantons helvétiques, est chargé, par l'ambassadeur de Suède, des deux exemplaires de ma brochure, et qu'il est parti pour Berne, où il se rend en droiture. Faites maintenant vos diligences pour vous procurer le paquet.

Je vous ai écrit, il y a quelque temps, et je vous ai envoyé quelques détails sur les nombres, sur les divers sensibles et sur la COURONNE. Je serais bien aise de savoir s'ils vous sont parvenus.

Je suis revenu dans mon lieu natal, pour y assister à nos assemblées

Digitized by Google

primaires. Quelque chose que j'aie pu dire et faire, pour éviter d'être électeur, je suis du nombre, ce qui m'amuse peu ; mais, s'il y a quelques inconvénients dans cette affaire-là, il n'y a pas au moins celui d'y être par ma volonté, et cela me console de tout. D'ailleurs, être électeur, cela n'est pas être député, et je ne serai employé que pendant huit ou dix jours. Depuis mon retour, je n'ai pu m'empêcher d'aller visiter la bibliothèque à laquelle j'avais travaillé l'année dernière, et de dire un petit bonjour à la sœur Marguerite du Saint-Sacrement.

C'est vraiment un prodige de vertu que cette personne-là, comme notre ami B. est un prodige de lumières. Je passe même bien volontiers à cette bonne religieuse toutes les momeries de son état, quand je vois la perle et l'or pur au fond du creuset. Elle a été aussi général d'armée, comme l'ami Gichtel, et elle a repoussé les armées ennemies qui avaient pénétré en Bourgogne, et qui menaçaient la ville de Beaune, où était situé son monastère. Du reste, nombre de communications du plus haut genre, et dont tous les rayons qui percent dans l'ouvrage, qui n'est qu'un abrégé, sont conformes à tous nos grands principes. Dans l'ordre exécutif, je crois cette personne au degré le plus sublime, comme notre ami y est pour l'ordre instructif.

Adieu, mon très-cher frère, prions et reprions. Si vous saviez comme nous sommes loin, nous autres savants, d'être avancés dans la prière comme l'était ma bonne Marguerite ! j'en rougis de honte.

J'ai cherché cet ouvrage chez tous les libraires de Paris, et je n'ai pu le trouver.

LETTRE LXXIX

—

Veuilly, le 10 octobre 1796.

J'espère, mon cher et respectable frère, que vous aurez reçu ma lettre du 9 septembre, par laquelle je vous accusais la vôtre du 2 fruc-

Digitized by Google

tidor, en y joignant quelques questions sur lesquelles j'attends vos éclaircissements, avec le désir et l'empressement qui précède toujours la réception de vos lettres.

Par celle du 26 fructidor, vous m'annoncez deux exemplaires de votre ouvrage, avec l'arrivée de M. de Wit chez nous. Dès que j'appris son arrivée à B., je donnai commission à une personne de confiance de lui demander mon paquet; mais M. de Wit, ayant d'abord terminé sa mission, est reparti pour la Hollande au bout de trois jours, et avant que mon commissionnaire ait pu lui demander ce que je voulais de lui; ainsi mon attente a déjà essuyé plusieurs contre-temps. La voie de l'ambassadeur de Suède à celle de France à Bade, et, de là, par M. le colonel Oser, à moi, me semble encore plus sûre, car tous les ambassadeurs ne finissent pas leurs affaires en trois jours de temps.

Je reçois toujours de temps à autre des lettres de mon ami de M..., et il est si content de ses nombres, qu'il faudra, bon gré malgré que j'en aie, me mettre au fait du plus marquant de ce genre pour pouvoir lui parler sa langue. Veuillez me dire, si vous avez quelques moments de loisir, ce qu'il entend proprement par $\frac{2 \text{ ib } 4}{7}$. Il aime les nombres, parce qu'apparemment il leur doit beaucoup. Ce qu'il y a de bien sûr, c'est que notre ami de M... est un homme rare, quel que soit le chemin par lequel la Providence l'ait conduit. Si je n'étais pas surchargé d'affaires, je chercherais à faire un précis de sa doctrine des nombres pour vous l'envoyer; elle est infiniment plus compliquée que ce que je vous mandais. Il m'a assuré dernièrement qu'il n'avait jamais rien appris de personne sur les objets qui regardent la pneumatologie.

Ce que vous m'avez mandé de la COURONNE, dans votre précédente lettre, a laissé des traces chez moi et m'a fait naître le désir d'apprendre par quel chemin la personne dont vous me parlez est parvenue à la possession de ce trésor. Était-ce la volonté forte et permanente d'obtenir cet avantage, ou l'abandon sans volonté distincte, qui le lui a procuré ?

La nouvelle du choix, que votre commune a fait, m'a procuré une véritable satisfaction. Ceci est une bonne marque de l'esprit public qui règne chez vous; des corps électoraux dépend le salut de votre patrie; et l'on me mande qu'à plusieurs endroits les électeurs ont été très-bien choisis. Ainsi l'on peut espérer des députés sages et modérés, car, si l'on désire la paix, comme je dois le croire, il n'est pas douteux que la modération ne renferme la seule possibilité pour la conclure.

Digitized by Google

Bien des grâces pour ce que vous me mandez encore de votre admirable sœur Marguerite. Je serais charmé de faire un peu connaissance avec elle.

Je suis ici pour faire mes vendanges sur la rive du lac, qui est vis-à-vis de Morat, me trouvant tout seul avec mon receveur et un domestique. La vie d'Antoinette Bourignon m'est tombée par hasard entre les mains. Cette vie était accompagnée d'un de ses traités; malgré la mauvaise traduction faite par quelqu'un qui ne connaissait pas du tout la langue allemande, les rayons du fond percèrent à travers tous les nuages, et je vis, contre ce que javais entendu dire au désavantage de cette fille, *que c'était du très-bon.* Je ferai des perquisitions pour avoir ses ouvrages en français. Elle était grande admiratrice de notre ami B. Notre général Gichtel l'a vue à Amsterdam; mais il n'a pu s'arranger avec elle. J'ai découvert le petit coin qui les séparait, et qui n'était qu'un malentendu. Notre général a cru que la vocation de cette fille devait ressembler à la sienne; et c'est en cela, je crois, qu'il s'est trompé. Vous voyez que je l'ai lue bien impartialement, puisque l'autorité du général n'a pu me faire changer sur son compte.

Adieu, mon respectable frère, ressouvenez-vous de moi dans vos bonnes prières; joignez-vous à mes vœux pour que la Providence veuille bientôt faire arriver au port tous les hommes de désir, et leur faire obtenir ce qui seul peut leur donner la vie.

Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

Digitized by Google

LETTRE LXXX

—

Tours, le 28 vend. an IV (18 octobre, v. st.)

J'attendais votre seconde lettre, monsieur, pour répondre à la précédente.

Il faut qu'il y ait un sort sur mes paquets. Pour y remédier, je ne vois d'autre parti à prendre que de vous envoyer un mandat sur l'imprimeur, et vous ferez en sorte de trouver quelqu'un à Paris qui vous le fasse acquitter, et qui se charge de vous faire l'envoi. Le mandat est ci-joint.

Les principes que vous exposez dans votre lettre du 9 septembre sont presque tous reconnus et consentis entre nous deux. Ainsi, je ne reviens ni sur les moyens mécaniques que vous dédaignez avec raison, ni sur ces expériences trompeuses de tant de gens, telles que l'aventure de lord Herbert. Ce qui est une fois arrêté entre nous doit tenir. Votre goût scrutateur vous porte à vouloir sonder l'origine de la COURONNE; je trouve que nous lui ferions tort de la chercher ailleurs que dans elle-même. C'est le cas où la science nuirait à la vérité; et soyons sûrs que plus une science est simple, plus elle est grande. J'admets, si vous voulez, cette généalogie de néant, de représentation, de vouloir et de formes; tout cela n'est pour moi que de l'accessoire, peut-être même que les enveloppes dont la chose voile son opération; le vrai, le profondément vrai, est que cette COURONNE est semée dans tous les hommes, et que comme tout grain porte son fruit, il n'est pas étonnant qu'elle produise le sien dans son temps; et la forme de ce fruit dérive simplement de la nature de sa racine, sans que la main de nos désirs y soit pour rien, si ce n'est pour la déformer. Voyez la réponse à la première des 40 questions.

Dès le commencement, cette COURONNE est désignée telle qu'elle est dans plusieurs autres endroits de notre cher B.... Voilà la racine éter-

Digitized by Google

nelle de notre éternelle plante, dont nous devons nous nourrir dans l'éternité. Amen.

Je ne crois pas que notre ami B. fût indécis, comme vous, sur notre système planétaire. Il en posa le nombre à tant de reprises, qu'il ne laisse sur cela aucun doute; et si vous vous rappelez les *Sieben Eigenschaften* de l'éternelle nature, d'où le système dérive, vous serez de mon avis. Je ne puis, moi, me tirer de la difficulté qu'en n'admettant, comme lui, que sept principes d'opération; mais ne limitant pas pour cela le nombre des organes de l'opération. Ce n'est qu'une idée jetée en avant; elle s'éclaircira peut-être un jour. Quant à votre question sur la correspondance des âmes avant le jugement final, vous vous rappellerez sans doute ce que dit notre ami de celles qui se montrent encore pendant un temps, après leur mort corporelle, tant que la substance sidérique dont elles sont imprégnées n'est pas dissipée. Je ne sais pas dans quel endroit il expose le principe, et je ne puis le trouver ici, n'ayant pas apporté tous ses ouvrages dans un court voyage, où même je n'aurais pas eu le temps de m'en servir; mais je crois que dans ses *Trois Principes*, vous trouverez sur cela quelque chose de satisfaisant. D'ailleurs, il n'est question dans ceci que des amis selon l'esprit du monde; et ce n'est pas là ce qui nous importe, puisqu'au contraire, c'est un malheur que ces connaissances-là se prolongent au-delà du tombeau; il n'en est pas moins vrai qu'à plus forte raison, les autres doivent se prolonger également. Aussi, voyez ce que notre ami B. dit des sociétés des saints dans le paradis; voyez ce que l'Écriture enseigne là-dessus, en nous disant à la mort de chaque patriarche qu'il se réunissait à son temple; voyez, même dans le chapitre xv du livre II des *Macchabées* (en n'y ajoutant cependant que la mesure de foi que vous pourrez), le songe de Judas Macchabée, où le grand prêtre Onias et le prophète Jérémie, morts l'un et l'autre, paraissent cependant dans une sainte union de zèle pour le peuple juif, etc. Je vous donne, monsieur, toutes les preuves testimoniales que je puis avoir sur ce point. Quant au fond de la chose, on n'en peut douter, si l'on a un peu réfléchi sur les principes; et si l'on n'y a pas réfléchi très-mûrement, les preuves testimoniales sont d'un poids médiocre. Venons à votre seconde lettre.

Je vous ai envoyé, dans mon avant-dernière, un petit précis de mon idée sur le $\frac{3-4}{7}$. Notre ami B. a dit tout cela en nous exposant, comme il le fait, l'éternel ternaire éclatant dans quatre, et agissant

Digitized by Google

de concert avec lui dans l'universalité de la manifestation septénaire, qui, par ce moyen, n'est autre chose que lui-même, et le jeu vivant de l'éternelle alliance, par lequel l'éternelle liberté se trouve à la fois au dedans et au dehors. Je ne puis rien vous dire sur les idées de notre ami M., relativement à cette immense base, puisque je ne le connais point. Si, malgré vos occupations, vous avez le temps de jeter sur le papier, même à bâtons rompus, quelques extraits de ces principes sur cette matière, j'en ferai mon profit, et je vous en dirai mon avis. Je ne suis point étonné que ces connaissances lui soient venues naturellement; notre ami B. est dans le même cas.

Vous revenez sur l'origine de la COURONNE; ce n'est point la volonté forte d'obtenir; car, sûrement la personne ne savait pas seulement que cette COURONNE existât. Je ne dirai pas non plus que ce soit par l'abandon sans volonté distincte; car toute sa vie cette personne a eu un profond désir de sortir de l'abîme, et a toujours mis Dieu au-dessus du tout. Mais je vous renvoie à la première page de ma lettre, et je vous répète que c'est une fructification naturelle. Dans cette personne, le sensible intérieur a été longtemps avant le sensible visible. Mais il s'est accru depuis, et il s'accroît tous les jours pour elle; elle espère, avant de mourir, un développement plus considérable encore. La volonté de Dieu soit faite. *Amen.*

Notre besogne électorale est finie à la satisfaction générale. Je retourne incessamment chez moi, non sans projets de quelques autres petites courses. Mais, écrivez-moi toujours à la même adresse, jusqu'à nouvel avis.

J'ai cru pouvoir mettre Marguerite sur la même ligne, pour le moins, que le général Gichtel. Il a repoussé les ennemis; elle a annoncé d'avance la défaite des siens, notamment celle de l'armée autrichienne, commandée par le général Galas, 1636. Il ne dormait guère; elle ne dormait point du tout. Quant à la Bourignon, dont vous me parlez, je crois, comme vous, que c'était du très-bon; et je chercherais aussi à me le procurer, si nous pouvions facilement nous procurer quelque chose. Mais, dans ce moment-ci, c'est impossible; il me faut attendre la restauration de nos affaires, que je me plais à espérer de notre nouvelle constitution et de l'activité de notre gouvernement qu'on nous promet.

Je vous félicite de pouvoir vous promener en paix et à loisir sur les bords tranquilles de vos lacs. Nous, voilà six ans que nous nous pro-

Digitized by Google

menons sur les bords du feu, avec la crainte continuelle de tomber dedans. Mais on m'a assez appris que Dieu est partout, pour avoir le bonheur de ne l'avoir guère perdu de vue pendant les orages en permanence; et j'aime à penser qu'ils seront couronnés pour nous de douces consolations. Disons toujours, néanmoins : Sa volonté soit faite. *Amen.*

Adieu, mon cher frère, secondez-moi dans mon œuvre par vos bonnes prières.

LETTRE LXXXI

M..., le 7 novembre 1795.

Rien de plus vrai, mon cher et respectable frère, que la COURONNE soit semée dans tous les hommes, et que, dans son temps, elle porte son fruit. Sans doute que la main de nos désirs, qui tendent directement à la possession du fruit de cette COURONNE, n'y contribue en rien pour l'obtenir. Cependant, sans notre forte volonté, sans toute notre énergie, et sans toute notre persévérance, nous n'y arriverons jamais. Ceci, au premier coup d'œil, paraît un paradoxe, mais n'en est pas un.

Je suis aussi complétement de votre avis, quoique, dans le fond, mon avis sur ce point ne signifie que très-peu de chose, « que les sept » principes d'opération de notre ami B. ne limitent en aucune ma- » nière le nombre des organes de l'opération. »

Quant à ma question sur la correspondance, elle ne sera résolue d'une manière pratique que lorsque nous aurons déchiré le voile qui sépare un principe d'avec l'autre; mais cela exige de l'énergie. XL. *Fragen*, 26, 13.

Digitized by Google

Bien des grâces pour les précis de l'explication de l'hiéroglyphe $\frac{\text{ᴇ-ᴀ}}{\text{ᴛ}}$. Je vois à présent que cela veut dire en français, que Dieu dans l'homme et avec l'homme produit toutes les véritables manifestations. C'est un principe qu'aucun de nous n'a jamais mis en doute. Mon ami de M., devient tous les jours plus intéressant, surtout depuis qu'il me répond en bel et bon allemand, et qu'il ne s'enveloppe plus d'énigmes. Dans sa dernière lettre il me dit, entre autres choses, « que le nom qui est au-dessus de tous les noms est différent de celui de *Tetragrammaton*, et de celui de J. H. V. H. » A l'occasion de ces grands noms, il loue beaucoup le passage de votre *Tableau naturel*, t. II, p. 98, 99 et 143, que dans ce moment je n'ai pas sous les yeux. Quant à moi, dans mon étroite sphère, je crois que le nom dont il est fait mention dans l'Exode, VI, 3, et celui que mon ami me fait entrevoir, sont les mêmes; et que nous trouvons ce nom sublime dans les livres sacrés, puisque saint Pierre le prononça en toutes lettres. *Actes*, III, 6, *It.*, chap. IV, 10, 11, 12.

Peut-être que, dans très-peu de jours, je ferai connaissance avec votre intéressante sœur Marguerite. Vous ne sauriez croire combien, depuis quelque temps, les richesses de ce genre s'accumulent dans mon cabinet. J'ai fait encore tout récemment la découverte des écrits d'un homme qui est de la même force que notre général. La confrontation de ces différents témoins qui, chacun de son côté, éclairent un coin nouveau de la grande doctrine, m'est aussi utile que satisfaisante.

Je vous félicite d'avoir achevé votre travail électoral. La France n'a rien de trop à la réunion de l'énergie de tous les membres bien pensants et modérés de la Convention.

Comme M. de Wit, après son départ, s'est sans doute ressouvenu qu'il avait encore un paquet pour moi, je viens de recevoir et de lire avec une égale satisfaction votre ouvrage que vous appelez une brochure : c'est le livre le plus profond qui ait jamais été écrit sur la révolution française; une page de ce livre contient plus de vérités importantes que six mille volumes qui ont peut-être fatigué pour et à l'occasion de cet événement. Vous avez donné la solution des plus grandes difficultés dans la théorie de l'ordre social; vous l'avez donnée surtout, avec la sagesse nécessaire, pour ne pas trop blesser les préjugés.

Et quant aux grands principes religieux, j'ai admiré aussi que vous n'ayez pas employé les livres sacrés comme les preuves fondamen-

Digitized by Google

tales : il était bien plus convenable de les présenter comme des confirmations nécessaires.

La partie politique de votre ouvrage contient des vérités grandes et lumineuses. C'est surtout pour l'état présent de la France qu'il s'y trouve des consolations et des remèdes admirables. Mais, après mûre et solide réflexion, je ne pourrais, en aucune manière, vous conseiller de choisir l'époque actuelle pour le faire traduire en allemand. Le monde, sans doute, est un grand hôpital où chaque nation occupe une salle ; mais, quoique tous les appartements soient infectés de maladies du même genre, ces maladies et les individus qu'elles tourmentent ne sont cependant pas de la même espèce ; et surtout ces maladies ne se manifestent-elles pas dans le même degré d'intensité : ainsi le même remède qui produirait des merveilles dans une partie du bâtiment, occasionnerait un effet tout opposé dans un autre coin de cette maison d'invalides. Il faut bien de la circonspection avant de donner le conseil de bistouriser un abcès mortel. Un État en crise a besoin d'un régime différent de celui qui est nécessaire pour un pays qui ne l'est pas encore. Mais à voir les choses en grand, et en réunissant tous les rayons de la circonférence au centre, où vraisemblement à la suite des temps ils aboutiront, j'admire, comme vous, les décrets de la Providence.

Je ferai passer, à la première occasion, un exemplaire à mon ami de M...

Adieu, mon cher et respectable frère. Prions toujours les uns pour les autres. Pour moi, c'est un devoir qui est devenu cher à mon âme.

LETTRE LXXXII

Amboise, le 7 frimaire an IV.

Non, mon cher frère, il n'y a point de paradoxe dans votre première proposition. Sans nos désirs, nous ne pouvons rien obtenir ; mais nos désirs doivent porter exclusivement sur notre union à Dieu, et sur

Digitized by Google

l'accomplissement de sa volonté. Quand ensuite il juge à propos de se servir de nous ou de nous accorder quelque faveur, il n'est pas embarrassé sur les moyens. Ainsi, c'est de ces moyens-là que nous devons nous inquiéter.

Lisez dans les *Trois Principes*, ch. XXVII, n° 20. Vous y trouverez, ce me semble, quelque chose qui vous aidera sur les correspondances, et qui me paraît venir à l'appui de ce que je vous ai dit dans ma dernière.

L'hiéroglyphe $\frac{3-4}{7}$ est le texte de cette proposition, dont vous dites qu'aucun de nous n'a jamais douté; et je trouve qu'il est doux de pouvoir lire dans les textes de ces hautes vérités qui ont tant perdu, en étant resserrés dans nos langues vulgaires et dans les simples régions des idées courantes.

Votre ami de M... m'intéresse aussi beaucoup d'après vos récits. Ce qu'il dit sur les noms divins va peut-être plus loin que vous ne pensez. Le nom dont parlent les Actes est au-dessus du Tetragrammaton, je n'en fais aucun doute; mais aussi je suis persuadé qu'il y en a un qui nous attend et qui sera encore au-dessus de celui des Actes. Celui des Actes est la voie exclusive de la libération. Il nous faudra ensuite celui de la jouissance; c'est celui qui est promis dans l'Apocalypse, c'est ce nom seulement que personne ne connaît que celui qui le reçoit. Marchons bien respectueusement, mon cher frère, dans cette haute carrière: notre raison, nos connaissances s'évanouissent là, devant la grande lumière.

Je vous avoue que j'éprouve d'ardents désirs de voir cet ami de Munich, ainsi que vous. Peut-être la France approche-t-elle de la clôture de ses terribles épreuves, et peut-être la bonne Providence me fournira-t-elle des moyens de me satisfaire; car, pour moi, je n'en vois aucun, vu la ruine totale de nos assignats, qui fait, qu'avec un bien assez considérable pour un petit particulier comme moi, j'ai de la peine à avoir de la chandelle et des souliers. Mais enfin, si le beau jour se levait pour nous, mes premiers pas se dirigeraient sûrement vers vos cantons; car, la conversation de personnes instruites me profiterait plus que mes lectures solitaires. Dites-moi, je vous en prie, si votre ami de M..., parle le français? je sais si peu d'allemand, et surtout de l'allemand qu'il faut pour parler, que je compte ce que j'en sais comme rien

Je vous félicite de vos découvertes journalières. La sœur Marguerite vous intéressera sûrement par ses vertus, si ce n'est pas par ses connaissances.

Digitized by Google

Quant à mon écrit sur la politique, il n'a encore jamais reçu autant d'honneur que celui que vous lui faites ; à peine l'a-t-on regardé dans mon pays. Ma nation n'est pas plus mûre que les autres pour les profondes notions ; aussi, je n'ai exposé les miennes que par condescendance pour un ami qui me pressait d'écrire ; mais je sentais bien qu'en mettant en avant la pierre de l'angle, il fallait qu'elle fût rejetée. Je n'en crois pas moins avoir fait une bonne œuvre, dont le grand maître se souviendra, et c'est tout ce qu'il me faut. J'approuve votre réserve sur la traduction en allemand. Je crois, comme vous, qu'il n'est pas temps ; et cela serait plus dangereux chez vous que chez nous, où, par la suite de notre révolution, nous pouvons tout dire, n'ayant d'autre peine à subir que de n'être pas lus, si l'on ne goûte pas. Quoique vous ayez reçu le paquet, vous pouvez toujours vous servir du mandat que je vous ai envoyé, si vous le voulez, et si vous rencontrez sur votre chemin quelque personne à qui cette lecture convienne. Je pensais ce matin au Zurichois, mais je ne sais si cela serait de son goût.

Je pensais aussi à la main étrangère dont vous vous servez pour m'écrire ; car plusieurs de vos lettres, et notamment la première, ne sont pas de cette même écriture. Avez-vous la mesure de l'intelligence de cette main étrangère pour l'employer ? et croyez-vous, sans inconvénient, la faire participer aux merveilles qui nous occupent l'un et l'autre ? C'est à votre sagesse à en décider.

Je vous prie, mon cher frère, de me dire si le mot *Schiemen*, 40 *Questions*, I, 216, veut dire *ombre*. Je ne le trouve point dans mon dictionnaire, et c'est là le sens que lui donne l'anglais.

Adieu, mon cher frère, que Dieu vous comble de plus en plus de ses bénédictions.

Digitized by Google

LETTRE LXXXIII

—

13 décembre 1795.

J'aurais répondu sur-le-champ, mon cher et respectable frère, à votre lettre du 4 frimaire, si je n'en avais été empêché. Je suis de retour dans la capitale, et les affaires pleuvent sur moi. Notre ami B., dans les *Trois Principes,* chap. XXVII, n° 20, parle de l'impossibilité d'une communication entre des âmes hétérogènes, dont l'une, après son dépouillement terrestre, se trouve dans le sein de l'Éternel, et l'autre, qui est vicieuse et qui rampe encore sur la terre, *et vice versa.* Mais, la communication qui faisait le sujet d'une de mes lettres, regardait la possibilité d'une communication entre deux âmes homogènes, douces et aimantes, dont l'une a passé dans un meilleur monde, sans que la partie restante ait diminué son attachement pour elle, et sans que le temps ait produit son effet ordinaire; au contraire, semble avoir resserré ces liens. Notre ami B. penche fortement pour l'affirmative des communications du dernier genre. Les principes généraux semblent venir à son appui, car, si nous entrons dans ce qu'il appelle le second principe, alors la toile qui nous dérobe la vue des habitants de ce principe se lève et nous donne la liberté des communications. Aussi mes doutes ne roulaient-ils pas sur ce point de la question, mais bien sur la possibilité d'une communication entre une âme dans son enveloppe terrestre, qui n'est pas encore arrivée au degré d'un développement suffisant pour voir la toile levée, et une âme dégagée de son enveloppe terrestre, et qui, par conséquent, se trouve dans une région différente. Je ne vois d'autre possibilité de réussite pour l'habitant d'ici-bas que l'état de sommeil. Cette question intéresse mon cœur; mais je tâche de supprimer cette volonté comme toutes les autres, pour les soumettre entièrement à celui qui doit seul en être l'arbitre. Quand même je devrais, le reste de ma vie, ne pas faire un pas de plus

Digitized by Google

dans notre carrière, je croirai avoir tout obtenu, si j'obtiens de soumettre mes volontés, mes désirs et mes répugnances sur tous les événements de la vie. Mais je suis encore un bien petit apprenti dans cette école. Tout me rit au dehors, pendant que j'essuie des chagrins domestiques cuisants; outre que, par un enchaînement de circonstances, votre révolution m'a porté un coup terrible duquel je ne reviendrai jamais.

Mon ami de Munich est encore une énigme pour moi, sûr est-il qu'il possède une lecture étonnante : il a lu les ouvrages les plus rares et les plus précieux sur les nombres et sur l'usage du grand nom; il fait grand cas de Sanckoniaton. Mais je ne trouve pas chez lui cette prévision, cette netteté, cette justesse d'esprit à laquelle j'étais accoutumé par vos lettres; et j'ai de la peine à me persuader qu'il soit aussi avancé qu'il s'imagine l'être. Il ne m'appartient pas de juger; mais il n'est pas impossible que, faute d'épurement intérieur, il soit encore retardé dans la pratique. Peut-être aussi s'est-il trop pressé d'écrire et de se faire imprimer; car il est d'une fertilité extrême dans ce genre; il ne se contente pas d'écrire sur cet objet, il écrit sur vingt tons très-différents les uns des autres. Il a une facilité sans égale, et, par là, il est devenu un des auteurs les plus abondants de l'Allemagne. A l'heure qu'il est, il semble avoir bonne opinion de l'école du Nord, de laquelle il a eu connaissance. Il me mandait qu'il avait de l'estime pour notre ami B. Mais je ne me suis pas aperçu qu'il l'ait étudié, au contraire. Il forme aussi des questions sur lesquelles il obtient des réponses qu'il estime venir de la plus haute source. Je le répète, il est une énigme pour moi. Dans cette incertitude, je suspends mon jugement, et me renferme dans ma coquille. Je deviens tous les jours moins curieux de sciences; je ne suis empressé que pour celles qui m'apprennent à me renoncer, à me dépouiller, le reste viendra, quand notre grand Bienfaiteur le voudra.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je désire autant que vous que la bonne Providence nous réunisse. La fin des épreuves de votre patrie ne peut pas être bien éloignée; en attendant, malgré mes désirs, je comprends que vous ne pouvez pas la quitter dans ce moment. Comme l'or est fort haut chez vous, j'ai fait une tentative par le présent courrier de vous faire passer dix louis dans une lettre séparée. Je serais enchanté que vous pussiez, par ce moyen, vous procurer quelques aisances.

Digitized by Google

J'ai communiqué aujourd'hui votre ouvrage à un magistrat de mes amis, qui est à même de l'apprécier. Le Zurichois n'y entendrait rien. Je n'ai pas encore vu votre sœur Marguerite, mais je possède l'ouvrage d'un grand témoin, qui a paru en Allemagne, d'abord après notre ami B. Il porte tous les caractères de l'authenticité, et son ouvrage renferme des choses intéressantes. Il s'appelle Engelbrecht.

Tranquillisez-vous sur la main étrangère, et songez au canard de Vaucanson, qui sûrement ne savait pas ce qu'il mangeait, outre que vos lettres ne sont vues de personne; ainsi, vous pourrez m'écrire aussi clairement que vous le jugerez à propos.

Le mot suranné *Schiemen*, signifie, dans la première *Question*, n° 216, simplement *Wiederschein*, ou reflet d'un objet dans l'eau.

Adieu, mon cher et respectable frère, mon cœur aurait souvent besoin de votre présence : en attendant, n'oubliez pas de songer à moi dans vos prières.

LETTRE LXXXIV

Amboise, le 8 nivôse, an IV.

Je reçois, dans ce moment, mon cher frère, les dix louis en or que votre attentive bienveillance a jugé à propos de me faire passer, et cela, sans attendre de savoir si cet honnête procédé me conviendrait. C'est la première fois que de l'argent étranger paraît chez moi, quoique j'aie souvent été autrefois dans la détresse. Aussi, mon premier mouvement a été de vous renvoyer sur-le-champ cette somme, non-seulement, parce que je n'en ai réellement pas besoin, mais que le jour même où votre lettre d'avis m'est arrivée, un de mes fermiers m'a payé une partie de sa ferme en métal, ce qui me met au-dessus des premières néces-

Digitized by Google

sités. Un second mouvement m'a retenu. La fierté de votre ancien ami Rousseau, en pareille circonstance, m'eût paru plus dans la mesure, si elle eût été fondée sur la haute foi évangélique, qui donne et crée les moyens de ne connaître aucun besoin; mais, quoique sa fermé philosophie me paraisse toujours très-estimable, sans s'élever à ce point, elle ne m'a pas paru conséquente; car, s'il prêche tant l'exercice des vertus et de la bienfaisance, il faut donc aussi leur laisser un libre cours, quand elles se présentent, sans quoi, sa doctrine deviendrait nulle. C'est là ce qui m'a arrêté. Je reçois donc votre argent, que je n'ai et n'aurais sûrement jamais demandé. Je le reçois, étant sûr de n'en avoir jamais besoin; et mon âme trouve une satisfaction à vous laisser jouir des fruits de votre bonne action. C'est là ce que ma délicatesse m'a indiqué; à des mouvements doux comme ceux qui vous ont dirigé, j'ai senti qu'il fallait une récompense du même genre; et ma reconnaissance vous met à même de recueillir cette juste rétribution. Je vous envoie ensuite, pour votre sûreté, le récépiscé nécessaire, et en papier timbré, selon les formes légales de mon pays. Puissé-je être dans le cas d'aller bientôt le retirer en personne, et de porter moi-même le remboursement du précieux gage que vous me donnez aujourd'hui de votre amitié! Mais Dieu sait quand cet heureux moment arrivera.

En attendant, je joins ici une petite image de ma figure matérielle. Quoique j'aimasse peu à me faire peindre, un parent exigea de moi cette complaisance, il y a quinze ans, et je cédai. Dernièrement, un ami a fait deux copies de ce dernier portrait, et depuis lors, j'ai toujours eu le projet de vous en adresser une; elle est un peu plus âgée que le portrait, mais beaucoup plus jeune que ma figure naturelle; cependant elle me ressemble encore assez pour que tout le monde m'y reconnaisse. Ne voyez dans ceci que ce qu'il y a, l'envie de frayer comme je peux avec un ami; et ne vous arrêtez pas à l'ouvrage même, qui n'est que l'œuvre d'un barbouilleur en peinture. Si vos occupations vous permettent de me payer de retour, je serai charmé d'avoir ce moyen-là d'anticiper sur la connaissance que j'ai tant de motifs de désirer de faire personnellement avec vous. Passons à nos objets essentiels.

Je crois que vous trouverez la solution de votre difficulté sur les communications, dans la 26e des 40 *Questions*. Il y a beaucoup à prendre là. Joignez-y ce que je vous avais dit en partie sur le rapport des vivants; joignez-y cette observation, que nous les cherchons dans les

Digitized by Google

principes sensibles où ils ne sont plus, et qu'eux nous cherchent dans le principe divin et spirituel où nous ne sommes pas encore. Enfin, joignez-y ce que dit J. C. : « Qui sont mes frères, ma mère, etc.? Ce sont ceux qui font la volonté de mon père. » Et nous apprendrons là où il faut chercher ceux que nous aimons.

Votre ami de M... est, dites-vous, encore une énigme pour vous? Peut-être y a-t-il du mélange en lui; mais aussi, par cette raison, il doit y avoir du bon. J'attends, pour vous en dire mon avis, que vous m'ayez envoyé le précis de ses opinions que je vous ai demandé. Je vous ai demandé aussi s'il parlait le français, et vous ne le dites point dans votre lettre.

Vous me parlez de chagrins domestiques, et du coup terrible que vous a porté notre révolution, mon cher frère. Si vous jugez mon âme digne de votre confiance, ouvrez-vous davantage; peut-être y trouverez-vous du soulagement.

Le nom d'*Engelbrecht* ne m'est pas inconnu; mais je ne connais point ses ouvrages. J'ai entrepris, il y a quinze jours, la traduction des *Trois Principes* de notre ami B... C'est une tâche que ce genre d'ouvrage, pour moi; mais l'état de mes yeux et l'incertitude de l'avenir m'y ont porté. Et, d'ailleurs, c'est un de ses plus importants écrits, et dans lequel mes compatriotes pourront peut-être un jour puiser quelques lumières, si je n'ai pas le courage de leur traduire toutes les autres productions de notre chérissime auteur. Je m'aperçois qu'il est souvent un peu verbeux; mais ne nous plaignons pas de ses défauts, remercions la Providence de ce qu'elle a permis qu'il nous parle. Adieu, mon très-cher frère. La poste va partir, je vous quitte en vous embrassant de tout mon cœur.

Un mot sur ma traduction des *Trois Principes*. Dans le titre *Beschreibung der Principien*, etc., il y a, l. V et IV, une vie *durch uns;* je vous demanderais s'il faudrait traduire : pour nous. Cela est audacieux et fort; mais je ne sais que mettre en place.

Digitized by Google

LETTRE LXXXV

—

B., le 28 janvier 1796.

Recevez, mon aimable et respectable ami, toute ma reconnaissance pour la manière amicale avec laquelle vous avez bien voulu agréer la bagatelle que j'ai pris la liberté de vous adresser. Mon intention était de faire une tentative pour sonder cette voie; et dès que l'aurais trouvée sûre, je voulais vous prier de me permettre de vous faire parvenir successivement, à titre d'avances, des moyens pour résister aux circonstances présentes, auxquelles tous les propriétaires, qui ne sont pas cultivateurs eux-mêmes, doivent être exposés actuellement chez vous. Quand même on jouit dans ce moment de 20,000, ou même de 30,000 livres de rente dans votre patrie, dès qu'ils ne sont payés qu'en papier, il n'y a pas de quoi se pourvoir du nécessaire. Veuillez me regarder comme votre fermier, et surtout comme votre frère; ce qui, entre vous et moi, n'est pas un titre vain tel que les gens du monde le distribuent. Je vous prie de vous ressouvenir toujours tel que vous le faites si bien dans votre dernière lettre, du sentiment agréable que vous me procurez, en me mettant à même de vous être bon à quelque chose.

Agréez aussi mes remerciments pour le charmant portrait que vous m'envoyez. Je n'essayerai pas de vous dépeindre la satisfaction que j'ai éprouvée en le recevant. Je joins ici un crayonnage que j'ai fait faire un peu à la hâte des traits de votre ami. Ce portrait sera encore ressemblant dans quelque temps d'ici. Sans doute qu'il y a d'excellentes choses dans la 26e des 40 *Questions* sur l'objet des communications. Le n° 16 surtout est très-consolant, parce qu'il établit la possibilité que les âmes, dégagées de leur enveloppe terrestre, peuvent se voir, participer et se réjouir des sentiments qui leur sont adressés par les habitants de ce bas monde. Mon désir, s'il m'était permis d'en

Digitized by Google

avoir, et auquel je renonce très-volontiers, n'a reçu aucun développement ni révélation scientifique pour but; l'assurance de l'état heureux dont cette âme doit jouir actuellement, remplirait tous mes vœux.

Quant à la partie énigmatique de mon ami de M., elle ne regarde, en aucune manière, ni les qualités de son cœur, ni son attachement pour la religion. J'ai là-dessus des preuves qui me donnent à peu près la même certitude pour celle avec laquelle je suis persuadé que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux angles droits. Ma suspension ne tombait proprement que sur la nature, le genre et le degré de ses connaissances théosophiques.

Depuis son ouvrage sur les nombres, qu'il convient lui-même n'être pas assez clair pour devenir généralement utile, il a publié un autre traité, dont je n'ai encore lu que quelques fragments, mais qui me plaisent beaucoup mieux, parce qu'ils sont beaucoup plus clairs et plus détaillés. Il se propose même de refondre son livre sur les nombres : il m'a communiqué son plan pour savoir si alors il serait intelligible. J'admire son infatigabilité, et je crois que, de cette manière, il deviendrait plus utile. Si vous croyez que notre voie ordinaire, pour vous faire passer un petit paquet soit encore bonne, je vous adresserai son dernier ouvrage, dont je ne connais encore que des fragments, mais qui nous mettront à même de juger de l'enchaînement de ses idées principales : il est écrit d'une façon claire et nette. La nouvelle édition sur les nombres suivra. Dans sa dernière lettre, il me mande qu'il ne connaît notre ami B. que par un extrait. Il existe plusieurs de ces extraits dont les uns sont meilleurs que les autres. Il me paraît dégoûté de sa cour. On a fait des manœuvres pour le chagriner; il est membre d'un tribunal de censure, et, malgré cela, on est parvenu à défendre ses livres. Il les fait présentement imprimer à Leipzig; et il n'est pas impossible qu'un jour il ne cherche à se retirer en Suisse. Je suppose qu'il parle français, parce qu'il a longtemps fréquenté la cour, mais je n'en ai aucune certitude. En Allemagne, on n'accoutume pas, comme chez nous, les enfants qui sont destinés aux affaires, à parler le français; ici nous le parlons tous, tant bien que mal.

Pour vous donner un échantillon d'Engelbrecht, je joins ici un petit extrait d'un ouvrage sur lequel il appuie principalement. S'il y a des passages dans cet extrait qui vous arrêtent, mandez-le-moi. Et, pour vous faire connaître les principes d'Antoinette B., je les joins ici avec ses propres paroles. Vous verrez comme cette fille étonnante, qui était

Digitized by Google

si peu lettrée qu'elle n'avait, suivant l'usage des catholiques d'alors, pas même lu les Écritures Saintes, remplit les lacunes qu'Engelbrecht a laissées dans sa doctrine. Veuillez comparer ses principes avec ceux de notre ami B.

C'est, en lisant les écrits des élus des temps différents, et en les comparant, qu'on obtient le développement de plusieurs points essentiels que les uns ou les autres ont passés sous silence, parce qu'ils les ont supposés connus, ou ne les ont touchés que très-légèrement, sans y appuyer assez pour l'utilité pratique du lecteur.

Par les extraits que je joins ici, vous verrez d'un coup d'œil toute la doctrine d'Antoinette. Je suis surpris que ces ouvrages ne m'aient pas frappé, il y a une quinzaine d'années, lorsqu'ils me sont tombés dans les mains la première fois.

Je suis ravi de vous voir occupé de la traduction des *Trois Principes*. Votre translation est très-bonne. *Durch uns* signifie la même chose que *par nous*. Avec ce passage, j'ai fait comme avec beaucoup d'autres; je ne m'y suis pas arrêté, parce que je ne l'ai pas compris. Si j'avais à traduire les *Trois Principes*, je ferais le titre beaucoup plus court, parce qu'essentiellement il ne fait rien à l'ouvrage, et qu'il ne faut pas éloigner le lecteur du premier abord.

Vous me demandez amicalement plus de détails à l'occasion d'un passage de ma dernière lettre, où je parle des revers que j'ai essuyés. J'espère pouvoir vous communiquer un jour de bouche les détails qui concernent la première partie du passage de ma lettre. Quant à l'influence de la révolution, il faudrait être circonstancié pour vous mettre au fait, et la plaie n'est pas encore bien cicatrisée pour supporter ce récit; mais, dans son temps, je vous promets de vous dire tout, si cela peut vous intéresser. Au préalable, il faut que je vous mande que cela ne porte pas sur l'état actuel des finances françaises; car si demain votre gouvernement déclarait qu'il n'est pas en état de satisfaire à la dette publique, cette déclaration ne me causerait pas un moment de chagrin, parce que j'y suis préparé, et parce que la Providence, depuis six ans, a jugé à propos d'y suppléer; mais j'en serais très-fâché pour mes concitoyens, dont un grand nombre serait mis à la rue par un décret, ou, ce qui revient au même, par une opération semblable. Le choc que j'ai essuyé est d'une nature bien différente. C'est en remplissant mon devoir de citoyen, en contribuant à calmer l'esprit public, au moment où les têtes étaient le plus exaspérées de la journée du

Digitized by Google

2 septembre 1792, exaltation qui aurait pu changer le cours des grands événements de la guerre actuelle, que je me suis porté à moi-même, par mon séjour à la capitale et par mon absence de mon domicile, le coup le plus sensible. Mais toute cette matière exigerait d'être soumise à la confiance d'un entretien plutôt qu'à la juridiction d'une lettre.

J'attends et j'espère toujours le moment où votre patrie sera rentrée dans le calme si désirable, et qui me procurera la douce satisfaction de vous voir dans la mienne.

Adieu, mon respectable ami, prions toujours les uns pour les autres.

P. S. J'ai fait passer, à notre ami de Munich, votre dernier ouvrage sur la révolution française.

Suit un extrait des œuvres d'Engelbrecht. T. II, éd. de 1783. Un ami lui ayant demandé comment l'on pouvait obtenir des réponses divines sur ce qu'il fallait faire ou ne pas faire, voici ce qui lui fut communiqué à ce sujet en 1636 : *Wollet ihr wissen was ihr thun*, etc.

Et un extrait de l'ouvrage d'A. Bourignon, intitulé : la Lumière du monde. Éd. d'Amsterdam, 1679.

Il n'y a que les âmes épurées d'elle-mêmes et de tous les objets terrestres qui entendent la voix de Dieu, etc., etc.

LETTRE LXXXVI

Le 8 ventôse an IV.

Et moi aussi, mon cher frère, je vous remercie de votre cadeau. Vos traits m'annoncent la maturité et la sensibilité dont vos lettres sont remplies, et me donnent encore plus d'envie de connaître person-

Digitized by Google

nellement le modèle ; mais, quand cette époque viendra-t-elle ? et même viendra-t-elle jamais ? Mes années avancent, et les infirmités sont du voyage, surtout pour moi qui ai été constitué beaucoup plus chétif qu'un autre. Je ne parle point des coups que la révolution a portés à ma fortune, et qui s'aggravent encore par la perte que je viens de faire d'un neveu à moi, dont la mère va me rester sur les bras pour sa vie ou la mienne. Si la paix venait, et que les chemins fussent libres, j'aurais de quoi suffire à tout ; et ne vous avisez pas, sur ce que vous venez de lire, de me faire un autre envoi d'argent, je n'en ai nul besoin. Celui que vous m'avez fait est dans son entier, et je l'y laisserai religieusement comme un monument de votre amitié. Mais je vois avec peine que notre horizon public se débrouille bien lentement, et que l'esprit de ce monde ne laissera concilier les puissances belligérantes qu'après les avoir saignées au blanc. Je n'en crois pas moins assurée l'issue de notre révolution qui tient, comme je l'ai exposé dans ma brochure, à des bases inconnues à ceux qui, dans ce grand drame, ont été actifs ou passifs.

Ne m'envoyez pas non plus, jusqu'à nouvel avis, les ouvrages de votre ami de M...; je suis trop occupé dans ce moment, pour m'y livrer. D'ailleurs, comme il s'y agit principalement des nombres, j'ai, dans ce genre, une ample provision qui me permet d'attendre des temps de loisir.

Je sens comme vous que le titre *des Trois Principes* est trop long ; surtout, par ce que, ce qu'il contient est répété cent fois dans l'ouvrage ; mais je m'attache à ne rien passer dans ma traduction, sauf amendement dans la révision. Le *durch uns* même y tient sa place, et je crois que je pourrais m'en rendre compte ; mais le public ne le pourrait pas.

Mon cœur sera toujours ouvert pour recevoir les confidences de votre amitié sur les torts que vous a faits la révolution : je laisse à votre sagesse à choisir le moment et le comment.

J'ai parfaitement entendu le passage allemand d'Engelbrecht que vous m'envoyez. La doctrine en est pure. Elle ne paraît pas profonde au premier coup d'œil, surtout pour ceux qui désirent des guides sensibles qui, par des marques extérieures et fixes, les dispensent de tout autre travail que celui de consulter une formule sans cohérence avec leur être. Mais ici, c'est le développement de notre être même, qui doit servir de formule ; et quand on a le bonheur de l'ouvrir assez pour cela, on y trouve des formules et des guides beaucoup plus sûrs que

Digitized by Google

tout ce qu'il y a de plus sensible, parce que ces formules et ces guides sont la chose en nous, et nous la montrent par le même acte, tandis que les autres se contentent de nous la montrer, et qu'après cela, le tout reste encore à faire.

J'ai été aussi fort content de l'extrait d'A. Bourignon; seulement j'aurais voulu qu'elle eût substitué le mot *naturel* au mot *matériel*, qu'elle applique aux choses postérieures à la régénération; elle eût moins repoussé les délicates intelligences, et elle eût parlé plus vrai. Quant à moi, je lui passe tout cela, parce que je suis bien sûr que ce n'est qu'un défaut d'expression, et qu'elle l'a rectifié elle-même, en disant que tout cela ne sera point fait de main d'homme, mais élaboré par la puissance de Dieu. D'ailleurs la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. C'est un ouvrage que je désirerais bien avoir que celui de cette fille intéressante, qui était sans instruction et sans lettres. Je l'ai cherché à Paris, l'hiver dernier, comme je vous l'ai mandé; ç'a été en vain. Je me propose de recommencer mes tentatives.

Je ne vous ai point dit que, dans mon pays natal, je me trouve de temps en temps à portée d'y faire mon métier de philosophe religieux. Il y a quelques petits poulets qui viennent de temps en temps me demander la becquée, et je ne crois pas devoir la leur refuser, selon mes moyens. Ce sont des âmes neuves en comparaison des âmes gangrenées du grand monde et des grandes villes; et sous ce rapport, j'y trouve un double avantage, celui d'avoir à détruire, et plus à attendre de la récolte. L'un d'eux est celui qui a peint le petit dessin que je vous ai envoyé. Il m'a dit qu'il craignait que le voyage n'eût gâté ce dessin, qui n'est qu'au crayon; dites-moi si cela est, comme il le craint, et il m'offre de recommencer et de prendre des précautions contre cet inconvénient.

Adieu, mon cher frère en Dieu, et unissons-nous toujours à lui de cœur et d'esprit, et la paix sera parmi nous. Amen.

Digitized by Google

LETTRE LXXXVII

—

B..., le 5 avril 1796.

C'est avec bien du regret, mon cher frère, que j'ai été obligé de remettre d'un courrier à l'autre le plaisir de vous écrire; mais, outre mes occupations ordinaires, que vous connaissez, l'on m'a encore chargé d'un nouveau comité, qui n'a été formé que pour un travail particulier, et ne sera pas permanent, à ce que j'espère. Je pense de retourner bientôt à Morat, pour jouir de l'air de la campagne et pour vaquer à mes études.

Je suis charmé que le petit dessin soit arrivé à bon port. J'ai omis d'y joindre le nom; le voici : *Nicolas-Antoine Kirchberger de Liebisdorf,* ancien bailli de Goltstadt, né à Berne, le 13 janvier 1739. Le vôtre est arrivé parfaitement bien conservé, et il faut que je me trompe fort, ou celui qui l'a fait a, non-seulement du goût, mais encore de la précision et de la sensibilité. Je suis charmé pour vous et pour lui qu'il goûte les grandes vérités qui sont si consolantes et si conformes à notre grande destination.

Je suis fort aise que vous ayez goûté l'extrait d'Engelbrecht; et la distinction, que vous faites entre sa doctrine et celle qui dérive de l'emploi des nombres (auxquels je ne veux rien ôter de leur mérite), me semble très-juste. Mais, en dernière analyse, les grandes questions se concentrent toujours dans celle qui demande après le plus court chemin, ou plutôt après les moyens de suivre ce chemin, qui conduit à l'*ouverture*, au *développement* de notre être.

Je suis impatient de secouer toutes les attaches qui me lient aux affaires temporelles, pour vaquer à l'unique nécessaire. J'ai encore acquis de nouveaux domaines dans ce genre; et il n'est question que de les travailler, pour les mettre en valeur. J'espère, avec soumission et résignation cependant, que le moment viendra un jour où je serai

Digitized by Google

non-seulement riche en fonds de terre, mais que je jouirai encore de mes revenus.

Antoinette est vraiment une fille intéressante. En lisant ses ouvrages, vous serez surpris de sa profonde connaissance des hommes, de sa fermeté et de l'élévation de son caractère; elle marchait son chemin avec une justesse et une inflexibilité rares. Elle faisait grand cas de notre ami B., de même que d'Engelbrecht, desquels ses amis lui auront sans doute parlé, car, je n'ai rencontré aucune trace qu'elle lisait quelque chose. Ses amis ont eu véritablement de la vénération pour elle, mais elle a été toute sa vie au-dessus de tout attachement charnel et terrestre, et dès l'instant qu'elle lisait dans l'âme de ceux qui l'approchaient des mouvements de ce genre, elle rompait sans retour commerce avec eux. Poiret, le célèbre Poiret a fini ses jours en Hollande, uniquement pour être à portée de la voir et de l'entendre. Vous trouverez ses ouvrages plutôt à Lyon qu'à Paris. J'en possède plusieurs, mais je suis encore à la poursuite de quelques autres qui me manquent.

Quant au passage en question, je pense comme vous que c'est un défaut d'expression, d'autant plus que je suis persuadé que ce sont ses idées et ses sentiments, et non pas ses paroles, qui lui ont été inspirées : au lieu de *matériel*, elle voulait dire *corporel;* ce qui serait conforme à l'idée que je me forme qu'il y a des corps célestes et des corps terrestres, des corps spirituels et des corps matériels. I, *Cor.* XV, 40, 44.

Quant à sa persuasion du royaume de notre divin Maître, pris au sens littéral, je la trouve fondée sur beaucoup de passages de nos Écritures saintes. entre autres *Cor.* XV, 23, 28; *Sagesse*, III, 8; *Actes*, I, 6, 7, — III, 19, 20, 21; *Apoc.*, XX, 2, 10; V, 10; XI, 15; XXI, 1, 4; — XXII, 1, 5; *Luc.* I, 32, 33; *Isaïe*, XI, 7. J'omets une foule d'autres; j'en ai compté une fois jusqu'à cent soixante-quatre. Heureux ceux qui, dès cette vie, se laissent entièrement gouverner par lui, et qui se nourrissent substantiellement de son corps glorifié, pour qu'ils puissent, par son pouvoir, surmonter tous ses ennemis. Nous ne pouvons, mon cher frère, nous entretenir d'une matière plus importante que du chemin qui conduit sans détour à celui dont le royaume n'est pas de ce monde. Que ne puis-je espérer que ces conversations deviennent bientôt verbales, au lieu d'être restreintes par des traces qui n'expriment qu'imparfaitement mes idées, de même que les sentiments d'attachement et de respect que j'ai pour vous.

Digitized by Google

P. S. Je joins ici un petit échantillon des nombres de M. d'E..., qu se trouvait à la fin de sa dernière lettre. Il me mande que si, d'après la doctrine des nombres, je joignais au chiffre de l'année courante le nombre 9, symbole de la sensualité, alors j'obtiendrais le tableau suivant :

15 — 6
18 — 9
16 — 7
10 — 1

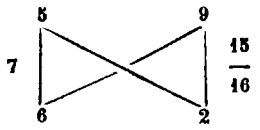
59 23

11 14 — 18 5

2 5 9

Je comprends comment, par ce calcul, il est parvenu au nombre 5; mais, je ne vois pas d'où il a fait dériver les deux chiffres qui avoisinent 14; c'est-à-dire 11 et 18.

Il ajoute les mots suivants : « 5 *ist eine fürchterliche Kreutz-Zahl; die Zahl der moralischen Faülniss und inneren Gährung der Gemüther, eine zahl* rigoris divini judicis. *Wer Rühe unter den Stürmen sucht, setze der Zahl.* 59—62, *entgegen.* »



Par quelle raison il a opposé 62 au chiffre 59; c'est ce que j'ignore complétement.

3 pps; ch. xx, v. 93. *Ein solch fromm Kind* u. s. w. *fromm* doit être une faute.

id. sie Kannten 91 en bas.

id Gelffen 121

Digitized by Google

LETTRE LXXXVIII

—

Le 2 mai 1796.

Je vous félicite, mon cher frère, de ce que vous allez incessamment jouir du plaisir d'être avec vous-même, dans vos champs. Je vous féliciterais bien aussi de vous trouver entièrement libre des affaires de ce monde, pour ne vous occuper que de la grande, comme c'est votre désir et votre projet. Enfin, combien ne me féliciterais-je pas moi-même d'aller partager quelques moments vos loisirs. Mais le roi de ce monde, qui n'a qu'un sceptre de fer, ne s'occupe qu'à briser ses sujets, ou plutôt ceux qui ne veulent pas l'être; et nous sommes continuellement obligés de nous réfugier dans un autre royaume que le sien, pour trouver la paix et la liberté, au milieu même de toutes les privations. Nos puissances temporelles, qui ne sont que ses mannequins, ne me paraissent pas près de se concilier. Je me persuade qu'elles ne croient pas de leur gloire de se reposer dans leurs brigandages, avant de s'être saignées au blanc; et la paix me paraît impossible, à moins que nos derniers succès en Italie ne leur fassent faire des réflexions. La volonté de Dieu soit faite; sa bonté m'a fait tant de grâces, que je ne dois pas me plaindre, quel que soit le prix dont il me les fait acheter.

J'ai écrit à Lyon pour les ouvrages dont vous me parlez; mais, quelles que soient nos prévisions sur ce genre, vous savez, ainsi que moi, le mot de l'énigme d'aujourd'hui, qui consiste, comme vous le dites, dans l'*ouverture* et le *développement* de notre être. *Amen*. Je passe tout de suite aux nombres de votre ami de M..., et je crois avoir trouvé la solution des difficultés qui vous arrêtent.

Il vous dit que, d'après la doctrine des nombres, vous joignez 9 à 1796, etc. Vous auriez, etc.

Je trouve que cette addition de 9 n'est pas nécessaire : 1° Il ne la donne pas lui-même, puisqu'il se contente de mettre 1796 en colonne,

Digitized by Google

sans y joindre 9, et qu'il ne l'ajoute pas non plus à l'addition qu'il fait de cette colonne; 2° quand il l'ajouterait, cela ne changerait rien au résultat final, parce que le nombre 9, qu'il appelle le symbole de la sensualité, est, dans notre école, celui de l'apparence; aussi sa propriété est tellement nulle, que de l'ajouter ou de la retrancher des autres nombres quelconques, n'opère en eux aucune différence. Comme vous pourrez vous amuser à vous en convaincre, je vais copier son exemple pour répondre à ses deux questions :

		15	—	6
		18	—	9
		16	—	7
		10	—	1
		59		23
11	14	—	18	5
2	5		9	

Vous ne comprenez pas comment il est parvenu à 11 et 18; c'est tout uniment en remontant de 5 aux deux rangs de chiffres qui le surmontent, et en faisant entrer 5 successivement dans les deux additions ; en cette sorte :

59	—	5	—	9
14	—	1	—	4
5	—	5	—	5
11	18	11		18

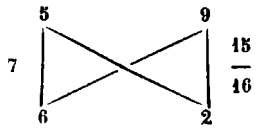
C'est là ma réponse à votre première question.

Il a raison de présenter 5 comme un nombre redoutable et terrible, et comme celui de la corruption; mais, selon les lois de la grande sagesse, le bien se tire toujours du mal, et le remède se trouve dans la plaie même; ainsi, c'est par ce même nombre 5, que notre divin Réparateur a pansé toutes nos blessures, puisque c'est le cinquantième jour après sa résurrection que sa promesse a été accomplie, et que le rafraîchissement de l'Esprit a coulé sur les apôtres dans toute l'abondance de sa plénitude. Il est vrai qu'il a composé le quinaire curatif

Digitized by Google

avec d'autres éléments que ceux qui étaient entrés par le crime dans la formation du premier quinaire, c'est là où l'on voit et où l'on admire l'industrie divine; et j'ai eu le bonheur de recevoir sur cela des magnificences que je me ferais un grand plaisir de partager avec vous, mais qui ne peuvent s'exposer convenablement dans les bornes d'une lettre, ni même peut-être par écrit.

Venons à votre seconde question. Vous ne comprenez pas pourquo il a opposé 62 à 59 en cette sorte :



La raison de cette opposition est que le nombre 8 que donne 62 est le nombre correctif de toute irrégularité; c'est, dans notre école, le nombre de la double puissance quaternaire; c'est l'abrégé du dénaire, c'est la concentration de l'unité universelle; et si vous voulez que je vous le dise, nous prouvons que ce huiténaire est numériquement le même que celui qui a tout ouvert aux apôtres ; et c'est cette preuve qui demanderait la facilité de se montrer verbalement. Votre ami l'a donc opposé avec justice à 59, qui est à la fois l'abomination et l'apparence. Mais voyez que, pour opérer cette rectification, il a combiné par un accroissement, qui est le nœud de toutes les choses, les éléments respectifs de ces deux divers nombres; ainsi 5, qui, dans 59, n'est que l'abomination, devient un nombre spirituel ; 7, par son addition avec 2, a 9, qui n'est que l'apparence neutre dans le mode actif d'opération universelle, qui est 5, ainsi qu'il l'établit $\frac{15}{6}$; par là, tout se tempère et l'ordre renaît. Voilà, mon cher frère, ce que j'ai à répondre à votre seconde question.

Ce n'est pas que le 8 n'ait des éléments bien meilleurs que le 62; et même je ne me permettrais jamais de l'employer comme a fait votre ami. J'en dis autant du nombre 7, qui est bien loin de n'avoir d'autre origine que celle qu'il lui donne; ce qui me fait croire que, s'il a des aperçus sur les nombres, il ne les tire pas encore par leur vraie racine. Mais je me suis conformé à son langage, et vous pourrez toujours marcher sur le petit exposé que je vous présente. Au reste, mon cher

Digitized by Google

frère, toutes ces merveilles numériques ne sont que l'écorce des choses; c'est par notre intérieur que nous pouvons, et que nous devons travailler virtuellement à en établir en nous la substantialité. A présent, s'il vous plaît, un petit mot de grammaire.

Trois Principes, p. 5, ch. xx, n° 93, 1re ligne : *Ein solch fromm Kind.* Je crois que *fromm* est ici une faute, car il veut dire *pieux*, et ce n'est pas le cas.

Id., n° 21, 4e ligne : *Gelffen.* Je ne peux pas trouver ce mot. Venez, je vous prie, à mon secours, mon cher frère, pour ces deux difficultés. Adieu, mon cher frère. *Ora pro nobis.*

J'oubliais de vous parler de mon jeune peintre. Vous l'avez parfaitement caractérisé : c'est une âme douce et sensible; il prend goût à nos affaires; il partage son temps entre cette étude et les études municipales, car, il est fonctionnaire public. Le temps qui lui reste, il l'emploie à cultiver ses champs et à son ménage : il est marié et père d'un très-jeune enfant. Il se trouve si heureux, qu'il n'en parle qu'en pleurant de joie. Nous sommes assez proches parents.

LETTRE LXXXIX

—

12 mai 1796.

Je m'empresse, mon cher frère, de répondre à votre lettre du 2 mai, avant mon départ pour la campagne, qui, heureusement, est fixé au 17 de ce mois. Je crains fort que vous n'ayez que trop bien jugé les motifs qui font continuer cette sanglante guerre; cependant il me reste encore quelque lueur d'espérance pour la paix. Nous croyons ici à celle que le roi de Sardaigne fera avec la république française; peut-être qu'elle entraînera celle avec l'Empereur. Si vos papiers publics

Digitized by Google

vous parlent d'une tentative que fera l'armée de Condé pour entrer en France par le canton de Bâle, n'en croyez rien; non-seulement la nature du terrain s'y refuse, mais nous avons encore des assurances supérieures officielles et positives du contraire; et l'armée de Condé ne peut pas faire un pas sans les ordres du général autrichien, M. de Wurmser. Je ne fais cependant aucun doute que cette idée n'ait germé dans quelques têtes écervelées de cette armée de Condé.

Mais passons à vos questions grammaticales, mon cher frère, c'est toujours une satisfaction pour moi, quand je puis contribuer à lever quelques obstacles qui vous arrêtent dans votre traduction.

Trois Principes, ch. xx, n° 93. *Fromm* signifie, comme vous le dites, *pieux*, ce qui ne va pas là, et cependant n'est pas une faute. Voici l'énigme : une tournure ordinaire dans notre langue, surtout dans la conversation familière, c'est de placer un adjectif précisément dans le sens opposé au vrai, lorsque les autres qualifications indiquent suffisamment les mauvaises dispositions du sujet. Cette forme ironique rend la chose plus saillante, et contribue à réveiller l'attention; elle évite aussi les adjectifs qui pourraient outre-passer le mal que l'on serait fondé de dire d'une personne.

Id., n° 121, 4e lign. *Gelffen* est un mot ancien, et signifie le bruit que fait un petit chien lorsqu'il veut aboyer. Il est synonyme avec *glapir*, *japper*.

Ce que vous dites de notre jeune peintre m'intéresse beaucoup pour lui. Je suis charmé que vous ayez la douce consolation de faire du bien à son âme. Dites-lui que je regrette que nous soyons à cent cinquante lieues l'un de l'autre.

Bien des grâces pour la complaisance avec laquelle vous m'avez expliqué les nombres de M. d'Eckartshausen. Je commence à regarder la science des nombres comme une espèce d'algèbre, qui a ses règles de calcul, par lesquelles on parvient à des formules qui expriment une vérité générale. Si ces formules ne procurent pas la chose que l'on désire, elles indiquent cependant plus ou moins le chemin que l'on doit suivre pour l'obtenir. Le grand point est de bien fixer la véritable signification et la valeur des chiffres que l'on emploie, pour ne pas faire un calcul faux; et ce calcul, s'il est juste, a cela d'intéressant qu'il nous indique une conformité entre les plus importantes et quelques combinaisons des chiffres arabes. Autant que j'ai pu m'apercevoir, l'on attache à chaque chiffre un sens différent, suivant la classe des objets

Digitized by Google

que nous soumettons à ce calcul; les objets physiques, intellectuels et divins forment chacun une classe séparée.

Le nombre 1, dans la première classe, est, suivant mes faibles aperçus, le type du grand principe;

2, une émanation du grand principe;

3, le ternaire sacré;

4, l'homme; ce qui est conforme à une petite découverte que j'ai faite, sans y penser; j'ai réduit le nombre 145867 à ses éléments, et j'ai obtenu 4.

$$\left.\begin{array}{r}1\\4\\5\\8\\6\\7\end{array}\right\}$$
$$\begin{array}{r}31\\\hline 4\end{array}$$

5 est l'abomination;

6 le mode actif d'opération;

7 le spirituel devenu *Wesentlich*, comme dit notre ami B;

8 le nombre correctif de toute irrégularité, la double puissance quaternaire, la concentration de l'unité universelle, un nombre bienfaisant qui doit renfermer de grandes choses.

Le nombre 9 est celui des illusions causées par les sens, celui de l'apparence.

Vous me mandez que le 8e est numériquement le même que 50; je serais charmé d'avoir là-dessus les éclaircissements qui peuvent être du ressort d'une explication écrite. Le nombre 50 me semble ne pouvoir devenir intéressant que par les éléments de 6 fois 8, et de l'adjonction 2; car pris collectivement, il n'offre qu'un 0 joint à l'abomination; ainsi l'objet principal, dans cette explication, serait, suivant ma supposition, une analyse complète du nombre 8.

Pardonnez, mon cher frère, mon importunité. L'attention que vous avez portée aux nombres a excité l'intérêt que j'y prends actuellement. Comme j'aurai un peu plus de temps à Morat, je tâcherai de mettre mes idées au net sur cet objet, si cela est dans mon pouvoir; car je vous avoue que je n'ai presque pas regardé le gros ouvrage de M. d'Eck. Il a sans doute rassemblé beaucoup de connaissances sur cette matière; mais il faut qu'elles n'aient pas encore acquis chez lui le degré de maturité nécessaire, car, il m'a soutenu des applications de sa doctrine qui sont manifestement erronées. A côté de cela, il a quelquefois des idées sublimes; mais, ce mélange m'a arrêté tout court, et

Digitized by Google

m'a empêché d'entamer une étude suivie de cet objet, qui demandait, outre cela, du loisir.

Si la science des nombres est fondée, comme je le présume, quoique je n'aie vu encore aucune base solide dans l'ouvrage de M. d'Eck., elle se présente sous un point devenu important; elle prouverait que la Providence a permis que plusieurs vérités majeures et cachées au vulgaire, aient été déposées dans une langue générale, qui est à la portée de toutes les nations : plus que cela, elles prouveraient qu'il existe une langue qui, par la combinaison des signes qui la composent; peut conduire à de nouvelles découvertes.

La première question sur la solidité de cette science, roule sur l'authenticité des significations de chaque nombre; sur quoi repose-t-elle? La seconde question roule sur le mode de calculer, et sur les objets que l'on soumet au calcul : Pourquoi ce mode, plutôt qu'un autre? Et quelle est la raison qui nous autorise, par exemple, de soumettre les années de l'ère chrétienne à ce calcul que fit M. d'Eck.? La troisième question est la plus importante, sans doute; elle regarde les résultats, les formules obtenues : A-t-on trouvé, par la science des nombres, des résultats, que la logique, la raison ordinaire n'aurait pas trouvés, ou des vérités d'un plus haut degré, qui n'aient pas été révélées dans les saintes Écritures? Ou bien a-t-on produit par ces formules, des effets dans le monde physique et intellectuel qui surpassent les forces ordinaires de l'homme? Y a-t-il jamais eu une manifestation pure produite par les directions d'une formule? Ce sont des réflexions qui se présentent tout d'abord et que je vous communique avec ma franchise ordinaire.

M. d'Eck. m'a mandé encore dans une autre lettre, que le physique, le spirituel et le divin, ont chacun leur $\frac{1-4}{1}$; que l'on peut connaître les deux premiers, et, croire que l'on connaît le dernier, et se tromper, et que, sans la connaissance du dernier, les deux autres sont imparfaits, parce que le mal peut s'introduire par l'imagination. Mais, quand le troisième $\frac{1-4}{1}$ y est joint; c'est alors que l'on a atteint le sommet de la perfection $\frac{7\cdot 7\cdot 7}{\frac{1}{2}}$, que l'on ne peut obtenir que par le Réparateur; ce n'est que par lui que nous recevons les 7 dons de la plus pure lumière ou de la raison; les 7 dons de l'amour ou de la volonté; et les 7 dons de l'Esprit-Saint : c'est alors que nous recevons le véritable $\frac{1-4}{1}$; c'est alors que s'élèvent sept églises dans notre intérieur, et sept sceaux s'ouvrent, sept intelligences se manifestent, sept cornes

Digitized by Google

d'abondance versent l'huile d'en haut et sept lampes brûlent dans notre intérieur. Le Réparateur couvert de la robe blanche de la pureté, marche alors dans son temple au milieu de ces dons; et ce temple est le cœur du régénéré, le véritable $\frac{5-4}{7}$ $\frac{37}{14}$ $\frac{14}{5}$ par la séparation du mal d'avec le bien, par la X = 5 par $\frac{5-4}{7}$ naît le grand symbole de la croix avec ses mystères. Jusque-là M. d'Eck., par la dernière figure qu'il égalise et compare avec 5, il paraît qu'il fait allusion au double chiffre romain V, qui compose X.

J'ai appris par mon correspondant de Lausanne, que la sœur Marguerite est à la fin en chemin pour moi; je suis très-désireux de faire sa connaissance.

Mais, quelles que soient nos provisions en ce genre, il reste toujours le travail et la réussite du mot de l'énigme, *l'ouverture* et le *développement* de notre être. Dans ma petite sphère, je ne vois que deux moyens, qui, réunis, doivent nous conduire à ce succès; d'un côté nous *détacher*, et de l'autre nous *attacher* : le plus ou le moins d'énergie (*Ernst*) que nous apportons à cette opération, me semble être la mesure de nos progrès dans cette carrière.

Il est indubitable que le germe, le principe le plus sublime, est en nous-mêmes ; il n'est question que de percer, de détruire, d'enlever les obstacles qui nous cachent son éclatante lumière. Mais faut-il pour remplir cette tâche, que les *vertus* supérieures se présentent visiblement à l'homme, et qu'elles viennent à son secours, pour l'aider de leur influence et de leurs conseils ? N'est-il pas plus apparent que les manifestations pures soient, non pas des précurseurs, mais une suite du développement de la lumière même ? Il y a une troisième position possible : c'est que l'homme, lorsqu'il a développé son être jusqu'à un certain point, trouve alors les *guides*, qui le mènent plus loin, et lui aident d'achever l'ouvrage; mais, dans cette supposition, qui pourrait étouffer le désir de connaître le type, la formule universelle par laquelle nous pouvons communiquer avec les agents particuliers et bienfaisants qui sont à même de nous aider pour finir l'œuvre? Si toutes ces vertus bienfaisantes ne sont ordonnées par le grand principe que pour coopérer à la réhabilitation des hommes ; si elles ne sont détachées que pour nous ; si elles ne sont exposées à la nudité, au froid et à la faim que pour l'amour de l'homme, n'a-t-il pas une vocation directe, un devoir imposant de revêtir celles qui se sont dépouillées pour lui, de faire entrer celles qui sont dehors, et de donner à manger

Digitized by Google

et à boire à celles qui souffrent la faim et la soif? Et puisque nous ne faisons rien sans les avoir pour témoins, sans en être vus, entendus et touchés, qu'est-ce qui nous empêche de les voir, de les connaître aussi bien et aussi intimement qu'elles nous voient et nous connaissent nous-mêmes? Serait-ce uniquement manque d'une volonté ferme et continue, ou manque de connaître le grand nom qui déchirerait le voile qui les couvre? Mais je m'arrête. Je crains de sortir de la profonde humilité et résignation qui est l'état de l'homme qui lui convient le plus. Adorons la divine Providence, et que sa volonté soit faite en la terre comme au ciel : que nous soyons éclairés, ou que nous restions aveugles, n'importe, pourvu que notre cœur s'attache à elle, et que notre premier soin soit de n'avoir d'autre volonté que la sienne.

Adieu, mon cher frère, ne m'oubliez jamais dans vos bonnes prières.

LETTRE XC

—

Le 7 juin 1796.

Les nombres ne sont point une algèbre, mon cher frère, ce sont les hommes qui les ont ravalés quelquefois jusque-là : ils ne sont que l'expression sensible, visible ou intellectuelle, des diverses propriétés des êtres qui proviennent tous de l'unique essence. L'instruction théorique traditionnelle nous peut transmettre une partie de cette science; mais avec le danger d'y voir le faux autant que le vrai, selon la mesure où se trouve le docteur : la régénération seule nous dévoile les bases; et là, sans maîtres, nous recevons la clef pure; toutefois, chacun dans le degré qui lui est propre.

Digitized by Google

Voyez notre ami B. Qui est-ce qui lui appris les sept formes de la nature universelle? Qui est-ce qui lui a appris le nombre du Ternaire manifesté par la croix au moyen de la volonté reconnue? Qui est-ce qui lui a appris les dix miroirs au bout desquels la fin cherche le commencement, etc., etc.? C'est la source même qui lui a donné ces connaissances, soit que cette source soit entrée en lui, soit qu'il ait monté vers elle. Il a laissé là l'homme terrestre, qui ne voit qu'erreurs et ténèbres, malgré ses sciences et sa raison; et il n'a cherché à vivre que dans son homme divin, qui naturellement doit réfléchir toutes les lumières, parce qu'elles ne meuvent point, et qu'il en est le miroir par naissance et par adoption. Le nombre des formes universelles de l'Esprit étant 7, comme des milliers de raisons me l'attestent, on peut le suivre dans son cours, que j'appelle un cours végétatif, parce que tout en doit être vivant. Or, ce n'est que par l'élévation des racines à leur puissance que j'ai une image de la vie des propriétés : aussi, c'est en multipliant cette racine que l'on découvre les fruits qui sont 49, produit de 7 × 7. Mais, quoique j'arrive ainsi à ce produit, la racine qui l'engendre ne change point de nature pour cela; elle ne fait que s'étendre et pulluler en conservant toujours son caractère radical. Ainsi 49 est toujours 7 pour moi, mais 7 en développement; au lieu que dans sa racine, il n'est 7 qu'en concentration. Néanmoins, le développement lui est nécessaire pour aller à 8, qui est le miroir temporel du dénaire invisible et incalculable pour nous. Or, en même temps qu'il passe de 7 à 8 au moyen de la grande unité à laquelle il se joint, il passe aussi de 49 à 50 par le moyen de cette même unité; et il entraîne dans cette réunion le 4e ou l'âme humaine, en lui faisant traverser et abolir le 9e de l'apparence, qui est notre borne et la cause de notre privation. Voilà, mon cher frère, une petite esquisse de la manière dont 5 vaut 8 et dont 8 vaut 5 dans la grande merveille que le divin Réparateur a opérée pour notre régénération. C'est une chose qui a été directement à mon intelligence, et que je ne tiens d'aucun homme. Je souhaite qu'elle vous rende ce qu'elle m'a rendu.

Vous ne pouvez pas former 50 de 8 + 2, parce que vous emploieriez là pour élément le nombre 8 qui n'existe pas encore, et qui ne doit se trouver qu'après l'opération; le nombre 6, qui n'est pas un nombre actif, mais seulement l'organe par où la vie passe; enfin le nombre 2 qui est le nombre de l'iniquité, et qui ne peut se trouver dans les nombres constitutifs du Réparateur, puisqu'il est dit qu'il a appris tout de

Digitized by Google

l'homme, excepté le péché. Je n'entre point dans toutes les autres questions que vous me faites sur la signification de chaque nombre, sur le mode de calculer, sur les formules et sur les résultats. Outre que des volumes ne suffiraient pas pour remplir convenablement une pareille tâche, je vous ait tout dit en vous répétant déjà, que c'est dans la régénération, et dans la régénération seule que nous découvrons en ce genre quelque chose de sûr. Il y a plusieurs degrés dans cette régénération, il y en a aussi plusieurs dans les voies ténébreuses de la raison humaine ; ma vie entière ne suffirait pas pour toiser toutes ces limites ; et si je me livrais de moi-même à cette entreprise, je courrais le risque de ne donner encore que des choses aventurées. J'ignore pourquoi votre ami soumet l'année de l'ère chrétienne à son calcul ; n'ayant point sa donnée, je ne puis dire s'il a tort ou raison. Il y a dans cet ordre de choses une incommensurable immensité de points de vue qui sont donnés à chacun ; et ce n'est que dans des explications réciproques et par la confrontation des principes, que l'on peut s'assurer de la nature de l'arbre, ainsi que de la nature de ses fruits.

Vous connaissez le vrai but, mon cher frère, en disant qu'il faut d'un côté nous *détacher*, et de l'autre nous *attacher ;* et tout l'emploi que je puis exercer auprès de vous, c'est de vous encourager ; car je suis encore bien loin de pouvoir vous instruire. Oui, il ne nous manque, comme vous le dites, qu'une volonté ferme, et de sortir comme Loth de notre Sodome, qui n'est susceptible que de la colère, et de l'esprit du soufre, pour rentrer dans l'air libre et pur de la protection divine. Et avant que le grand nom puisse tout nous apprendre, il faut que nous commencions par nos efforts, notre foi et notre constance, par nous rapprocher de ce grand nom, qui, quoiqu'il agisse et parle sans cesse, n'est cependant ni senti ni entendu par l'être bestial qui nous renferme. Lisez B. sur cela ; c'est le docteur des docteurs.

J'espère que vos conjectures politiques se réaliseront, vu les étonnants succès en Italie. Je n'ai jamais eu d'inquiétude sur l'armée de Condé ; je l'ai toujours crue trop peu redoutable pour qu'elle pût former de grands projets. Je la regarde comme une figure d'armée dont on voudrait au moins faire un épouvantail.

Adieu, mon cher frère, je me recommande toujours à vos bonnes prières.

Ma lettre partira de Tours, parce que je suis pour cinq ou six jours dans ma campagne, qui en est plus près que d'Amboise. Mon adresse est toujours la même.

Digitized by Google

J'ai fait de nouvelles recherches pour Antoinette Bourignon, et je n'ai rien pu découvrir encore. Si vous étiez plus à portée que moi de réussir, je vous prierais de ne pas m'oublier.

Le temps serait-il venu pour vous de vous mettre aux traductions dont nous avions parlé? J'ai fini celle des *Trois Principes* et de la *Triple Vie*. J'en ai une, quoique mauvaise, de la *Signatura Rerum*, et celle de *Weg zu Christo*, que vous m'avez donnée. Choisissez dans le reste ce qui vous agréera le plus. J'ai quelque envie de commencer incessamment les *Six Points* et les *Neuf Textes* qui les suivent; et de là je pourrai bien passer aux *Quarante Questions*. Pardonnez, si je choisis ainsi : j'ai cru qu'il y aurait là moins de fatigue pour moi, et en vérité, je suis obligé d'y regarder. Je ne pourrais guère me charger de la traduction des lettres, parce que, dans ma traduction anglaise, elles ne se trouvent pas comprises, et que je craindrais de ne pouvoir pas toujours m'en tirer sans cet appui.

LETTRE XCI

M... le 18 juin 1796.

J'arrivais ici, mon très-cher frère, comme je vous l'ai mandé dans ma dernière lettre, le 17 du mois passé ; mais à peine étais-je arrangé un peu, et que je commençais à jouir de ma tranquillité, qu'il me fallait partir pour visiter nos salines, qui se trouvent près des frontières du Valais. Ce voyage me prit douze jours. J'ai cependant mis à profit chaque quart d'heure qui restait à ma disposition, pour m'occuper de notre grande affaire. On dirait que le roi de ce monde ne perd pas de vue ceux qui veulent s'échapper de son royaume, et qu'il est fertile en ressources pour les distraire de leurs projets : le même jour que je retournais à M..., je reçus votre excellente lettre du 7 juin.

Digitized by Google

Je suis très-satisfait de ce que vous me dites sur les nombres; ils expriment et dénotent les rapports et les propriétés des êtres. L'origine de toutes les choses existantes, *l'origine* de leurs rapports et de leurs propriétés, est sans contredit le grand principe, l'être des êtres, l'unité invisible; tout découle de cette source, et tout s'appuie sur cette base. Mais la manière dont les êtres crées sont découlés de cette source, la manière dont ils se développent, la manière dont ils peuvent se perfectionner et se pervertir, leur action et réaction entre eux est établie sur des lois constantes et invariables, et pour le bonheur des hommes, sur des lois *analogues*. De sorte que, si une fois ils possèdent bien la connaissance de la liaison de quelques chaînons, cette connaissance, n'eût-elle pour objet que quelques parties de la nature élémentaire, peut leur servir d'image, de guide et de règle pour découvrir la liaison des autres chaînons. Ainsi, la véritable science se trouve, suivant mes aperçus, dans la connaissance des lois du plus sublime Législateur, pour lequel aucune langue n'a un nom qui puisse exprimer suffisamment l'élévation, la sagesse et la bonté; et si nous pensons à lui, il ne nous reste qu'à couvrir notre face et à nous prosterner devant cette source éclatante de lumière et de pouvoir.

Or, je me représente que les élus qui se sont habituellement abreuvés de cette source, et qui ont attiré les rayons de cette lumière par leurs désirs et la pureté, ont appris à connaître *ces lois*, et qu'ils ont saisi les rapports qui existent entre la sagesse et les hommes; de même que les rapports de l'homme avec les êtres intermédiaires qui, dans l'enchaînement de la création, existent pour établir et former la liaison des extrêmes. Pour exprimer ces rapports et ces lois par des signes visibles, ils se seront vraisemblablement servis des nombres; ils auront exprimé l'unité invisible, la source de tous les êtres, par l'unité visible, la source de tous les nombres. Ils auront exprimé les autres êtres suivant les rapports qu'ils ont avec l'unité invisible, par des nombres auxquels ils auront trouvé des rapports semblables avec l'unité visible; ils auront choisi quelques nombres pour exprimer des êtres, et d'autres nombres pour exprimer seulement des propriétés et des rapports; ils auront peut-être nommé les uns des nombres actifs, et les autres des nombres passifs; mais il résulte de mes aperçus que la science des nombres proprement dite est la suite plutôt que l'introduction à l'œuvre.

Ces nombres expriment nos connaissances, mais ils ne nous les donnent pas. Cette science n'est vraie et solide qu'à mesure que nous

Digitized by Google

avons acquis des lumières préalables de la source même. A l'initié et au propriétaire qui a acquis ses richesses intellectuelles à la sueur de son front, les nombres servent d'inventaire de sa fortune ; mais pour l'homme pauvre, ils ne sont que l'inscription que l'on attacherait à un coffre-fort pour indiquer son contenu. Le nécessiteux peut lire cette inscription et la comprendre même jusqu'à un certain point, et rester pauvre également.

De là, je conclus que celui qui veut faire des progrès dans notre carrière ne doit pas commencer par l'étude des nombres; et cela, par la raison toute simple, que l'on ne peut pas inventorier des richesses que l'on ne possède pas encore. Plus que cela, je crois qu'il est même très-dangereux d'intervertir l'ordre de notre marche, et de vouloir se servir de nombres comme échelons ; car nous avons besoin de lumières, et des forces directes et réelles sans lesquelles les formules les plus admirables, qui n'en sont que le reflet, risqueraient de nous égarer, parce que nous ne possédons pas encore ces forces et ces lumières en elles-mêmes. Je soupçonne que c'était l'écueil de M. d'Eck. Il a recueilli beaucoup de détails théoriques et traditionnels sur les nombres; il a voulu les appliquer pour résoudre des questions sur tous les objets quelconques. Je vis du premier abord qu'il s'était trompé, et c'est ce qui m'a empêché d'étudier son ouvrage. Il n'a cependant pas laissé d'exciter mon étonnement pour son immense travail, et par les traits de lumière qui perçaient çà et là de ses lettres.

Quoique je suspende l'étude, ce retard ne diminue en aucune manière ma reconnaissance pour ce que vous avez eu la bonté de me révéler dernièrement. Comme je conserve toutes vos lettres avec soin, il viendra un temps, si la Providence le permet, où je pourrai m'en servir utilement.

Je savais bien, mon cher frère, que vous n'étiez dans aucune inquiétude pour votre patrie, sur les bruits qui couraient touchant le passage de l'armée de Condé par le canton de Bâle ; mais si vous êtes tranquille là-dessus, votre gouvernement ne l'était pas, et j'espérais qu'en cas que vous eussiez parlé à quelques-uns de vos amis de la nouvelle officielle que je vous mandais, que de bouche en bouche elle aurait pu passer jusqu'à lui, et contribuer peut-être à le rassurer; car l'inquiétude du Directoire à ce sujet n'aboutirait qu'à rassembler une armée Suisse sur les frontières; et cette armée achèverait le canton de Bâle, qui n'a déjà que trop souffert des malheurs du temps. Je souhai-

Digitized by Google

Je suis très-satisfait de ce que vous me dites sur les nombres; ils expriment et dénotent les rapports et les propriétés des êtres. L'origine de toutes les choses existantes, *l'origine* de leurs rapports et de leurs propriétés, est sans contredit le grand principe, l'être des êtres, l'unité invisible; tout découle de cette source, et tout s'appuie sur cette base. Mais la manière dont les êtres crées sont découlés de cette source, la manière dont ils se développent, la manière dont ils peuvent se perfectionner et se pervertir, leur action et réaction entre eux est établie sur des lois constantes et invariables, et pour le bonheur des hommes, sur des lois *analogues*. De sorte que, si une fois ils possèdent bien la connaissance de la liaison de quelques chaînons, cette connaissance, n'eût-elle pour objet que quelques parties de la nature élémentaire, peut leur servir d'image, de guide et de règle pour découvrir la liaison des autres chaînons. Ainsi, la véritable science se trouve, suivant mes aperçus, dans la connaissance des lois du plus sublime Législateur, pour lequel aucune langue n'a un nom qui puisse exprimer suffisamment l'élévation, la sagesse et la bonté; et si nous pensons à lui, il ne nous reste qu'à couvrir notre face et à nous prosterner devant cette source éclatante de lumière et de pouvoir.

Or, je me représente que les élus qui se sont habituellement abreuvés de cette source, et qui ont attiré les rayons de cette lumière par leurs désirs et la pureté, ont appris à connaître *ces lois*, et qu'ils ont saisi les rapports qui existent entre la sagesse et les hommes; de même que les rapports de l'homme avec les êtres intermédiaires qui, dans l'enchaînement de la création, existent pour établir et former la liaison des extrêmes. Pour exprimer ces rapports et ces lois par des signes visibles, ils se seront vraisemblablement servis des nombres; ils auront exprimé l'unité invisible, la source de tous les êtres, par l'unité visible, la source de tous les nombres. Ils auront exprimé les autres êtres suivant les rapports qu'ils ont avec l'unité invisible, par des nombres auxquels ils auront trouvé des rapports semblables avec l'unité visible; ils auront choisi quelques nombres pour exprimer des êtres, et d'autres nombres pour exprimer seulement des propriétés et des rapports; ils auront peut-être nommé les uns des nombres actifs, et les autres des nombres passifs; mais il résulte de mes aperçus que la science des nombres proprement dite est la suite plutôt que l'introdu[illegible] l'cou[illegible]

Ces nombres expriment [illegible] donnent pas. Cette sci[illegible]

Digitized by Google

[illegible] acquis des lumières préalables de la source même. A [illegible] propriétaire qui a acquis ses richesses intellectuelles à la [illegible] son front, les nombres servent d'inventaire de sa fortune : [illegible] l'homme pauvre, ils ne sont que l'inscription que l'on attachera [illegible] coffre-fort pour indiquer son contenu. Le nécessiteux pour [illegible] inscription et la comprendre même jusqu'à un certain point [illegible] pauvre également.

De là, je conclus que celui qui veut faire des progrès [illegible] carrière ne doit pas commencer par l'étude des nombres [illegible] la raison toute simple, que l'on ne peut pas inventoriser [illegible] que l'on ne possède pas encore. Plus que cela, je [illegible] très-dangereux d'intervertir l'ordre de notre marche [illegible] servir de nombres comme échelons ; car nous avons [illegible] et des forces directes et réelles sans lesquelles [illegible] admirables, qui n'en sont que le reflet, risquent [illegible] parce que nous ne possédons pas encore ces [illegible] elles-mêmes. Je soupçonne que c'était l'écueil [illegible] beaucoup de détails théoriques et traditionnels [illegible] voulu les appliquer pour résoudre des [illegible] quelconques. Je vis du premier abord [illegible] qui m'a empêché d'étudier son ouvrage [illegible] d'exciter mon étonnement pour son [illegible] de lumière qui perçaient çà et là [illegible]

Quoique je suspende l'étude, [illegible] nière ma reconnaissance pour [illegible] véler dernièrement. Comme je [illegible] viendra un temps, si la Providence [illegible] vir utilement.

Je savais bien, mon cher [illegible] tude pour votre patrie, sur [illegible] de l'armée de Condé par [illegible] quille là-dessus, votre [illegible] cas que vous eussiez [illegible] officielle que je vous [illegible] pu passer jusqu'à lui [illegible] quiét[illegible] du Directoire [illegible] sur les [illegible] déjà [illegible]

[illegible] ni. [illegible] eux [illegible] n de [illegible] uré la [illegible] partie, [illegible] quelque [illegible] rance, on [illegible] ces écoles [illegible] oute connu, [illegible] ez Pasqualis. [illegible] et très-avancé ; [illegible] *Sophia*, pas même [illegible] *e active* et *intelli-* [illegible] tout cela, me voilà [illegible] votre ancienne école :

Digitized by Google

terais fort de n'avoir pas conjecturé en vain en faveur d'une paix prochaine; mais, si on laisse échapper le moment présent, je ne croirai plus qu'elle se fasse de sitôt; on ne propose jamais mieux la paix que lorsqu'on est victorieux; les armes sont journalières, et je ne me fie pas entièrement à la permanence des succès en Italie.

J'ai fait écrire, d'abord après la réception de votre lettre, à mon correspondant de Lausanne, pour faire de nouvelles recherches touchant les écrits d'Antoinette. Soyez persuadé que je ne négligerai aucun soin pour vous procurer les écrits de cette excellente fille.

A la fin, j'ai eu le plaisir de faire connaissance avec votre sœur Marguerite. Cette fille est un ange sous une forme humaine. Je trouve que sa vie est très-instructive, soit pour la confirmation des vérités connues, soit en faisant naître des idées nouvelles. J'admire la diversité des genres parmi les élus mêmes. Antoinette ne ressemblait point à votre sœur, ce sont deux belles fleurs dans le même jardin, mais bien différentes l'une de l'autre.

J'ai fait aussi des provisions pour l'hiver. J'ai pu obtenir une éd. de B. in-4°, imprimée en gros caractères, d'après l'éd. du général G. de 1682.

Quant à mon loisir actuel, il n'est que précaire jusqu'à la paix faite. En attendant, je mets autant de moments de ma vie en sûreté qu'il m'est possible; et, au bout de l'année, ces moments dérobés ne laissent pas que de faire une somme. Je ferais volontiers un essai pour traduire les lettres. Dans un sens, c'est l'ouvrage le plus aisé, et dans un autre, le plus difficile de notre auteur. Il est aisé, parce que le style en est clair, et difficile, parce qu'il suppose la connaissance de tout le système de notre B dont il est l'appendice. Ainsi, qu'il faut de préparatifs pour entreprendre cette tâche d'une manière tolérable!

J'envisage les ouvrages de notre ami comme faisant deux parties distinctes : l'une ascétique et l'autre scientifique. La première est la plus nécessaire; elle est la clef pour la seconde, et le *sine quâ non* pour l'œuvre. La seconde a aussi son utilité : elle fournit une réaction de lumière à la première; et il faut que l'auteur l'ait crue recommandable, et qu'il ne l'ait pas envisagée seulement comme une suite immédiate de la première, qui se serait écoulée nécessairement sans aucun secours humain de la régénération; car, dans cette supposition, il ne l'aurait pas écrite, et se serait contenté d'enseigner la partie ascétique dans tous ses détails. Il paraît aussi que la Providence ait adopté cette

Digitized by Google

voie d'instruction pour les livres, puisque le sien, et plusieurs autres dans ce genre, qui portent le caractère de la bonté et de la vérité, existent.

Pour découvrir les vérités contenuès dans ces livres, il faut les étudier, et pour les étudier avec fruit, il faut commencer par les plus clairs et les plus faciles. Or, pour ma façon de voir et de saisir les vérités de ce genre, je ne trouve pas de meilleure introduction à la partie théorétique des œuvres de notre ami B. que les préceptes de *votre ancienne école*. Je viens de jeter un coup d'œil sur le livre *des Erreurs et de la Vérité*, et sur le *Tableau Naturel*, et j'y ai vu une infinité de choses qui m'ont échappé, il y a cinq ou six ans. C'est ce qui m'a fait prendre le parti de me préparer à la lecture de notre ami par les deux ouvrages que je viens de vous citer.

J'ai trouvé entre autres un précepte remarquable dans le second volume du *Tableau*, p. 109, qui dit : « que c'est un des plus grands se-« crets que l'homme puisse connaître que de ne pas aller à la *sagesse* « tout de suite, mais de s'occuper longtemps du chemin qui y mène. » (Vous comprendrez aisément le vrai sens des mots soulignés.) Mais avant que d'aller plus loin dans cette lecture un peu plus soignée que celle que je fis autrefois, il faut que je vous demande si les passages guillemetés dans le *Tableau*, éd. d'Édimbourg, 1782, sont d'une main que vous adoptez. Outre cela, je serais très-aise de savoir si, dans la nomenclature de ces deux ouvrages, il se trouve une dénomination synonyme avec deux mots bien essentiels dans le système de notre ami. Je veux parler de *Sophia* et du *Roi de ce monde;* ou bien ces deux êtres ont-ils complétement échappé à votre école? J'ai quelque raison de soupçonner le dernier, car notre ami D., dont vous m'avez procuré la connaissance, et qui me paraissait assez bien orienté dans cette partie, ne connaissait pas une syllabe de *Sophia;* je ne sais s'il a eu quelque notion du *Roi*. Il est possible que, dans aucune école en France, on n'ait prononcé ces deux noms; mais cela n'empêche pas que ces écoles n'aient joui d'éclatantes magnificences. Vous aurez sans doute connu, dans le temps, un théosophe portugais, nommé Martinez Pasqualis. D'après ce que j'ai ouï dire, c'était un homme profond et très-avancé; j'ai cependant des soupçons qu'il n'a jamais connu *Sophia*, pas même de nom; aurait-il confondu *Sophia* avec la *cause active* et *intelligente*, et le *Roi* avec le *mauvais principe?* Avec tout cela, me voilà décidé de me familiariser avec les préceptes de votre ancienne école :

Digitized by Google

mais, comme je me trouve avec la langue française à peu près dans la même relation que vous avec la langue allemande, vous me permettrez de vous adresser de temps à autre quelques questions grammaticales.

Par exemple, *Tableau*. T. 2, p. 61, l. 11. « Pour servir *d'organe* aux *vertus* supérieures qui devraient y descendre. » Je ne comprends pas la signification du mot d'*organe* pris dans ce sens. Est-ce que les vertus supérieures auraient besoin d'un organe pour descendre, et quel est-il?

P. 108 du même vol., § 2, l. 3 : « Et non lorsque nous en pénétrons les *vertus*. » J'ignore dans quel sens le mot de *vertus* est pris ici. Est-il question des propriétés de la nature élémentaire, ou bien d'une substance intellectuelle différente de la matière ?

Idem, p. 233, § 3, l. 4 : « Faites attention qu'à l'exemple de l'action universelle *de la vie*... » Dans quel sens le mot *vie* est-il pris ici?

Idem, p. 235, § 3, 1er l. : « Lorsque les *agents sensibles*, etc. » Il y en a sans doute plusieurs, mais j'ignore quels sont ceux dont l'auteur veut parler dans ce passage.

Un autre mot important que je ne comprends pas, c'est celui qui se trouve t. 2, p. 239, l. 5 : « A mesure que nous resserrons les *canaux intellectuels*. » Vous me ferez grand plaisir de me mander ce que vous entendez par *canaux* intellectuels que l'on peut ouvrir et resserrer à volonté.

Adieu, mon cher frère. Veuillez excuser ma longue lettre, me communiquer vos idées, et vous souvenir de moi dans vos bonnes prières.

(Confronter *Trois principes*, ch. XIII, v. 2, 13 et 25. *Sur les os d'Adam*, ch. XV, v. 13, *als dann*. (A la fin, 6, p. c. 1, v. 58. *Gericht*.)

Digitized by Google

LETTRE XCII

—

Le 11 juillet 1796.

Je suis fort content, mon cher frère, que vous regardiez les nombres comme exprimant les vérités, mais comme ne nous les donnant pas. Je désire que vous y ajoutiez que les hommes n'ont point choisi, mais aperçu les nombres dans les propriétés naturelles des choses. Ils n'ont pas dû avoir d'autres guides pour que leurs pas fussent assurés; car les vraies sciences sont celles où l'homme ne met rien du sien. Les chiffres mêmes qui ne sont que les expressions matérielles des nombres ne tiennent pas primitivement à l'arbitraire et à la convention humaine autant qu'on pourrait le croire, d'après l'usage fantastique où les arts et les sciences extérieures les ont amenés; ils ont plusieurs sources, soit dans la voie des langues qui ont employé des lettres pour chiffres, soit dans la voie de la nature qui nous a donné des chiffres arabes. Car, enfin, il est bien clair que depuis la chute nous n'avons rien, et par conséquent il faut que tout nous ait été donné; ensuite nous avons abusé de tout, et nous en abusons tous les jours, en nous croyant de grands docteurs, surtout dans nos ténébreuses académies; car c'est notre qualité éminente que celle d'abuseurs; et, depuis Adam, nous n'avons pas fait autre chose. Mais cet objet est trop vaste pour une lettre.

Combien nous aurions épuisé de notions, si nous avions pu nous voir quelques moments depuis que nous écrivons! A votre campagne surtout, où nous aurions été plus à nous! Vous savez mieux que moi quand les circonstances seront opportunes, et je laisse cet article à votre sagesse. Tout ce que je sais, c'est qu'actuellement les passe-ports ne sont nullement difficiles à obtenir de notre gouvernement pour aller dans votre patrie. En attendant, vous faites bien de suspendre cette étude, puisque vous sentez vous-même par où la connaissance doit vous en venir pour être sûr.

Digitized by Google

Votre confidence politique m'a frappé dans le temps; mais n'ayant dans ma patrie aucune correspondance en ce genre, étant à plus de cinquante lieues de notre Directoire, il se serait passé un temps plus considérable avant que j'eusse pu lui faire parvenir votre avis, si toutefois mes mouvements sur cela eussent pu parvenir jusqu'à lui; et dans ces longueurs, les plans qu'on pouvait avoir auraient eu plus que le temps nécessaire de se former et de s'exécuter : vous le voyez assez clairement par nos dernières opérations militaires dans votre voisinage. Si j'eusse été à Paris, j'aurais agi davantage pour l'utilité de votre patrie, d'autant que je crois que c'eût été en même temps pour l'utilité de la mienne.

Vous me dites que votre loisir actuel n'est que précaire en attendant que la paix soit faite. Il peut y avoir sous ces paroles quelque chose d'important que j'ignore, et que vous m'apprendrez quand vous voudrez. Il me vient une idée; plût au ciel qu'elle se réalisât. Serais-je assez heureux pour que votre pays envoyât un ambassadeur dans le mien, et que cet ambassadeur fût vous! Vous verrez peut-être ici un délire de mon imagination, mais c'est aussi celui de l'amitié. Venons à mes ouvrages.

Notre première école a des choses précieuses. Je suis même tenté de croire que M. Pasq..., dont vous me parlez (et qui, puisqu'il faut le dire, était notre maître), avait la clef active de tout ce que notre cher B... expose dans ses théories, mais qu'il ne nous croyait pas en état de porter ces hautes vérités. Il avait aussi des points que notre ami B... ou n'a pas connus ou n'a pas voulu montrer, tels que la *résipiscence* de l'être pervers, à laquelle le premier homme aurait été chargé de travailler; idée qui me paraît encore être digne du plan universel, mais sur laquelle, cependant, je n'ai encore aucune démonstration positive, excepté par l'intelligence. Quant à *Sophia* et au *Roi du monde*, il ne nous a rien dévoilé sur cela, et nous a laissés dans les notions ordinaires de Marie et du démon. Mais je n'assurerai pas pour cela qu'il n'en eût pas connaissance; et je suis persuadé que nous aurions fini par y arriver, si nous l'eussions conservé plus longtemps; mais à peine avons nous commencé à marcher ensemble, que la mort nous l'a enlevé. Ainsi le silence de notre ami D... sur ce point ne prouvera rien, d'autant que cet ami n'a nullement marché par notre école, et n'a jamais connu notre maître; il n'a frayé qu'avec quelques-uns des disciples; il a marché par la lecture des livres de ce genre, par les voies somnambuliques et

Digitized by Google

magnétiques, où il avait de la virtualité, et qui lui ont donné des clartés malgré les nuages qui les environnaient; enfin, par la bonté de son âme, et par les heureux dons de sa nature. Il résulte de tout ceci que c'est un excellent mariage à faire que celui de notre première école et de notre ami B... C'est à quoi je travaille; et je vous avoue franchement que je trouve les deux époux si bien partagés l'un et l'autre, que je ne sais rien de plus accompli : ainsi prenons-en ce que nous pourrons; je vous aiderai de tout mon pouvoir.

Les passages guillemettés de *Tabl. N.*, *Édimb.* 82, sont de moi. L'éditeur crut n'y voir pas assez de cohérence avec le reste de l'ouvrage, pour ne pas prévenir sur cela les inquiétudes que les lecteurs pourraient avoir; je l'ai laissé faire.

Nous ne pouvons nier que dans le temps de la loi ancienne ou de rigueurs, les vérités supérieures ne se fussent assujetties à des localités, à des formules, à des sacrifices sanglants, etc.; et que toutes les parties et cérémonies du Temple ne leur servissent réellement d'organes. La loi de la liberté est sûrement au-dessus de cela; mais on n'y était pas alors; il ne faut pas confondre les temps. C'est là la réponse à votre question sur l'*Organe*, p. 61.

En général, le mot *Vertus* souligné dans tout l'ouvrage, veut dire *Eigenschaften*. Ce mot *Propriété* va à tout, soit dans l'élémentaire, le spirituel, le démoniaque, le divin, etc.

La Vie, p, 233, veut dire ici, comme partout, le centre et le cœur de Dieu, dont l'enlèvement, dans la douce joie, fait le bonheur de tous les êtres, selon notre ami B...

Les *Agents sensibles*, p. 235, veulent dirent ici les agents élémentaires qui, en effet, sont chargés de notre première purification ou initiation; ce que nous voyons prouvé par le baptême, et par le feu qui, à la fin, doit tout éprouver et purger, sans compter aussi les droits que la terre exerce sur nous pendant notre vie et dans notre tombeau.

Nos *canaux intellectuels*, p. 239, sont les portes de notre âme que nous ouvrons et fermons à notre volonté, par nos désirs, notre imagination, le travail interne plus ou moins fort ou négligé, notre bonne ou mauvaise conduite, etc.

A présent, à mon tour : *Trois Principes*, ch. XIII, n° 2, l. 5. *Zu dieser Stunde wurd sein himmlischer Leib Zu Fleisch, und seine starke Kraft Zu Beinen.* Et même chap., n° 13 tout entier, et n° 35 à la fin. Il me semble voir là une contradiction sur les os d'Adam, qui,

Digitized by Google

dans le premier exemple, se transforment tout de suite, et dans les suivants ont une autre marche. Faites-moi le plaisir de m'aider sur cela. Je vous prie de me dire aussi comment il faut traduire le mot *Gericht*, qui se trouve dans les *Six points. Erst Puncte*, ch. 1er, nº 50.

Adieu, mon chère frère.

LETTRE XCIII

—

M. le 27 juillet 1796.

Bien des grâces, mon cher frère, pour la communication de la manière générale d'envisager les nombres. Ils étaient des guides pour les hommes de désir, mais des guides qu'ils ne s'étaient pas choisis eux-mêmes; j'en ai rencontré des traces dans des ouvrages écrits depuis plus de 550 années avant l'ère chrétienne. Mon ami de M. me mande dernièrement qu'il venait d'achever la refonte de son grand ouvrage sur les nombres : son infatigabilité semble lui mériter quelques succès.

Personne, mon cher frère, ne sent plus que moi combien nous aurions pu épuiser de matières, si nous avions pu nous voir depuis le temps que nous nous écrivons; aussi j'espère que le moment est actuellement arrivé où l'accomplissement d'un de mes plus chers désirs va vraisemblablement s'effectuer. La nouvelle de la facilité avec laquelle votre gouvernement accorde des passe-ports pour ma patrie, m'a causé la plus vive satisfaction : ne tardez pas d'en profiter, mon cher frère; venez au sein de l'amitié jouir en paix du plaisir de vous entretenir de vos idées favorites. J'ignore la forme que le gouvernement chez vous donne à ses passe-ports; mais ayez soin que votre non-

Digitized by Google

émigration y paraisse clairement par votre qualité indiquée d'homme de lettres, dont le dessein est de voyager en Suisse pour les progrès des sciences physiques, économiques et mathématiques. J'ai d'abord, après la réception de votre lettre, écrit à notre gouvernement. Je vous ai annoncé sur ce pied, pour que vous puissiez voyager d'autant plus agréablement; j'ai indiqué votre nom et le lieu de votre naissance; et le tribunal chargé de la surveillance sur les étrangers, a répondu fort obligeamment à mes souhaits. Il est nécessaire dans les temps actuels, de fixer l'opinion; et j'espère bien aussi qu'il résultera de nos entretiens un progrès pour moi dans les connaissances relatives aux vues physiques, à l'économie de l'œuvre, et à l'arithmétique de Pythagore. Comme je suis président de la Société économique et physique de Berne, il serait à propos, sous différents rapports, que vous tâchassiez d'obtenir, soit du comité de l'Instruction publique, soit du ministère qui signe les passe-ports, une recommandation pour les sociétés physiques qui se trouvent en Suisse; vous motiverez cette demande par la facilité que vous obtiendrez de poursuivre vos études dans notre pays, qui réellement est intéressant, soit par sa culture, soit par ses productions qui sont du ressort de l'histoire naturelle : j'ai alors ordre du comité de notre gouvernement, dont je viens de faire mention, de lui communiquer les attestations et les papiers relatifs à l'objet de votre voyage. Cette mesure de prudence est la suite d'une réquisition de votre Directoire qui a insisté par son ambassadeur, M. Barthélemy, sur la sortie des émigrés français hors de notre territoire; moyennant quoi, ceux que des motifs d'humanité n'exceptent pas, sont obligés de partir; et notre gouvernement est très-vigilant pour ne pas accorder des habitations à des personnes qui ne sont pas avouées par le vôtre; ainsi il faut non-seulement un passe-port; mais encore que l'indication des buts des voyageurs qui font quelque séjour chez nous, soit attestée par quelques-unes de vos personnes en place. Mais rien ne vous sera plus aisé que de prendre ces précautions avec lesquelles vous vivrez aussi tranquillement chez moi, à Morat ou à Berne, que si vous étiez dans la plus profonde solitude. Et quoique ma maison à Morat, soit enclavée dans les murs de cette petite ville, vous y séjournerez sous la verdure, et vous jouirez de la vue du lac sans sortir de chez moi; tout comme si vous étiez enfoncé à vingt lieues dans la campagne.

Notre ami D..., que je croyais en Afrique, à la suite d'un envoyé du pays où il a séjourné, m'a procuré (peu de temps après ma dernière

Digitized by Google

dans le premier exemple, se transforment tout de suite, et dans les suivants ont une autre marche. Faites-moi le plaisir de m'aider sur cela. Je vous prie de me dire aussi comment il faut traduire le mot *Gericht*, qui se trouve dans les *Six points. Erst Puncte*, ch. 1er, n° 50.

Adieu, mon chère frère.

LETTRE XCIII

—

M. le 27 juillet 1766.

Bien des grâces, mon cher frère, pour la communication de la manière générale d'envisager les nombres. Ils étaient des guides pour les hommes de désir, mais des guides qu'ils ne s'étaient pas choisis eux-mêmes; j'en ai rencontré des traces dans des ouvrages écrits depuis plus de 550 années avant l'ère chrétienne. Mon ami de M. me mande dernièrement qu'il venait d'achever la refonte de son grand ouvrage sur les nombres : son infatigabilité semble lui mériter quelques succès.

Personne, mon cher frère, ne sent plus que moi combien nous aurions pu épuiser de matières, si nous avions pu nous voir depuis le temps que nous nous écrivons; aussi j'espère que le moment est actuellement arrivé où l'accomplissement d'un de mes plus chers désirs va vraisemblablement s'effectuer. La nouvelle de la facilité avec laquelle votre gouvernement accorde des passe-ports pour ma patrie, m'a causé la plus vive satisfaction : ne tardez pas d'en profiter, mon cher frère; venez au sein de l'amitié jouir en paix du plaisir de vous entretenir de vos idées favorites. J'ignore la forme que le gouvernement chez vous donne à ses passe-ports; mais ayez soin que votre non-

Digitized by Google

émigration y paraisse clairement par votre qualité indiquée d'homme de lettres, dont le dessein est de voyager en Suisse pour les progrès des sciences physiques, économiques et mathématiques. J'ai d'abord, après la réception de votre lettre, écrit à notre gouvernement. Je vous ai annoncé sur ce pied, pour que vous puissiez voyager d'autant plus agréablement; j'ai indiqué votre nom et le lieu de votre naissance; et le tribunal chargé de la surveillance sur les étrangers, a répondu fort obligeamment à mes souhaits. Il est nécessaire dans les temps actuels, de fixer l'opinion; et j'espère bien aussi qu'il résultera de nos entretiens un progrès pour moi dans les connaissances relatives aux vues physiques, à l'économie de l'œuvre, et à l'arithmétique de Pythagore. Comme je suis président de la Société économique et physique de Berne, il serait à propos, sous différents rapports, que vous tâchassiez d'obtenir, soit du comité de l'Instruction publique, soit du ministère qui signe les passe-ports, une recommandation pour les sociétés physiques qui se trouvent en Suisse; vous motiverez cette demande par la facilité que vous obtiendrez de poursuivre vos études dans notre pays, qui réellement est intéressant, soit par sa culture, soit par ses productions qui sont du ressort de l'histoire naturelle : j'ai alors ordre du comité de notre gouvernement, dont je viens de faire mention, de lui communiquer les attestations et les papiers relatifs à l'objet de votre voyage. Cette mesure de prudence est la suite d'une réquisition de votre Directoire qui a insisté par son ambassadeur, M. Barthélemy, sur la sortie des émigrés français hors de notre territoire; moyennant quoi, ceux que des motifs d'humanité n'exceptent pas, sont obligés de partir; et notre gouvernement est très-vigilant pour ne pas accorder des habitations à des personnes qui ne sont pas avouées par le vôtre; ainsi il faut non-seulement un passe-port; mais encore que l'indication des buts des voyageurs qui font quelque séjour chez nous, soit attestée par quelques-unes de vos personnes en place. Mais rien ne vous sera plus aisé que de prendre ces précautions avec lesquelles vous vivrez aussi tranquillement chez moi, à Morat ou à Berne, que si vous étiez dans la plus profonde solitude. Et quoique ma maison à Morat, soit enclavée dans les murs de cette petite ville, vous y séjournerez sous la verdure, et vous jouirez de la vue du lac sans sortir de chez moi; tout comme si vous étiez enfoncé à vingt lieues dans la campagne.

Notre ami D..., que je croyais en Afrique, à la suite d'un envoyé du pays où il a séjourné, m'a procuré (peu de temps après ma dernière

Digitized by Google

lettre) une surprise bien agréable; et cela par son entrée dans ma maison à Morat, à son passage pour Lausanne où il allait trouver ses parents. Ma joie fut bien plus grande encore, lorsque je vis, au bout de quelques minutes d'entretien, que la semence que vous avez répandue par la recommandation des œuvres de notre ami B..., etc., qui a passé par mes mains, a non-seulement germé, mais qu'elle a encore porté du fruit chez cet excellent jeune homme. Quoiqu'il ne sache pas l'allemand, heureusement pour lui il savait l'anglais; et la Providence mit aussi entre ses mains un résumé du système de notre ami, fait par *Law*, duquel il m'a dit beaucoup de bien; bref, il ne s'est presque entièrement occupé que de cette étude pendant son absence. Il fit aussi la rencontre d'un grand disciple de notre ancien maître. Si dans la rapidité de notre conversation, j'ai bien retenu son nom, c'était l'abbé Fournier. Vous jugez bien que notre ami en a tiré parti. Ils parlèrent beaucoup de nous, et l'attachement de D... pour vous a acquis encore un nouveau degré d'accroissement. Il a quelque velléité de traduire en français le résumé de *Law;* et je l'ai encouragé d'entreprendre cette traduction. Il me promit de me revoir au bout de quelques semaines; mais, quelques jours après son départ de Morat, parut la proclamation de notre état contre les émigrés français. Cependant, comme sa famille est sortie de France avant la révolution, j'espère qu'il obtiendra une exemption, et je n'ai rien négligé pour la lui procurer. — La chose a été remise à une commission, qui ne fera son rapport, vu la multiplicité des réclamations, et les vacances actuelles, qu'au mois de septembre. Quant à ma confidence politique, qui à l'époque de ma première lettre, serait venue à temps, le gouvernement de Bâle a marché sur les mêmes idées que moi; et pour mettre sous les yeux du Directoire les preuves matérielles qui pouvaient le tranquilliser, il a envoyé son grand tribun à Paris. Sa mission a eu tout le succès désiré, et a dissipé les nuages que des intrigants ont voulu élever entre le gouvernement français et la république de Bâle, pour faire rappeler M. Barthélemy, dans la probité duquel nous avons pleine confiance. Le passage du Rhin des troupes françaises a alors achevé de rendre les prétendus projets de l'armée de Condé, moralement et physiquement impossibles.

Quant au passage de ma lettre, où je dis que mon loisir n'est que précaire, et qui a fait naître chez vous des idées bien flatteuses pour moi, parce qu'elles portent l'empreinte de votre amitié, il se rapportait à d'autres distractions, quoique du même genre; à l'âge où je suis, je

Digitized by Google

n'ambitionne plus rien que le repos, parce que tous les moments qui me restent me sont infiniment précieux.

Je suis bien charmé que vous soyez de mon avis sur l'union des deux écoles. J'ai depuis peu obtenu encore des secours qui peuvent m'aider dans ce but; non-seulement je possède un ouvrage rare et très-clair, d'un élu du XIVe siècle, de Rusbrock, le maître de Taulerus; mais j'ai encore découvert dans les extraits des œuvres de Schwenkfeld et de Weigel, qui l'un et l'autre ont précédé notre ami B..., des traces frappantes; ainsi la vérité a eu une suite de témoins dans les temps les plus reculés. Mais ce qui surtout me fait plaisir par rapport à votre première école, c'est que votre *Nouvel Homme* m'est à la fin tombé entre les mains; j'espère faire une bonne récolte dans cet ouvrage. Vous voyez comme je suis riche en fonds de terre; si la Providence le permet, je le deviendrai un jour en revenus. Je serais l'ingratitude même, si je ne reconnaissais pas tous les bienfaits dont elle me comble : les instructions que les livres peuvent me fournir m'entourent dans mon cabinet.

La communication du secret, n° 2, p. 6, ligne dernière du *Nouvel Homme*, est vraiment consolante et encourageante. Connaissez-vous quelque passage dans les ouvrages de notre B..., qui vienne à l'appui de cette communication? L'aurait-il ignorée, ou a-t-il transporté les offices de l'esprit aux fonctions de *Sophia*? Un mot là-dessus, de votre part, me ferait plaisir.

Bien des grâces pour les explications sur le *Tableau naturel*. Les *vertus* soulignées, sans doute signifient des propriétés; mais n'y a-t-il pas aussi des cas où elles signifient des substances? Ou bien, lorsque les vertus se manifestent, ces manifestations ne seraient-elles que des propriétés, des substances, et non les substances elles-mêmes, rendues sensibles à nos organes, soit intellectuels, soit externes?

Venons à présent à notre cher B... *Trois Principes*, ch. XIII, n° 2, l. 5, n° 13 tout entier, et n° 35 du même chapitre à la fin. La contradiction dans ces passages, n'est qu'apparente; elle se dissipe lorsqu'on envisage la gradation de la métamorphose. Dans le n° 2, elle n'était qu'ébauchée, quoique ce pas était immense depuis le corps spirituel et glorieux jusqu'au corps matériel; mais les os, dans l'époque du changement n'avaient pas encore reçu cette dureté qu'ils acquirent par après; ils ne se trouvaient pas encore entièrement consolidés, mais contenaient encore une partie des forces et de la vertu de l'enveloppe glorieuse que notre premier père venait de perdre. Ève fut créée de ce reste de force

Digitized by Google

concentrée, qui, par après, forma les côtes ; mais cette ossification matérielle ne se fit qu'au moment où Ève mangea de la pomme et en donna à Adam ; c'est au moment où les deux époux tombaient dans le péché, que la matérialisation, dont le germe se trouvait déjà chez eux, acheva de se déployer : avant ce moment ils étaient encore des êtres mixtes entre l'état glorieux et l'état humiliant où nous nous trouvons actuellement. Adam, même après sa chute, ne perdit pas entièrement sa virtualité corporelle, puisqu'il vécut neuf cent trente ans. Vous trouverez la confirmation de cette façon de voir la chose dans le n° 13 et à la fin du n° 35.

Venons aux *Six points : 1er point*, ch. 1er, n. 50. (On ne peut presque pas approcher de ces *six points* sans être ébloui de la majesté qui les a dictés.) La première volonté, que l'auteur appelle père veut se délivrer des tourments que les ténèbres, avec leur acerbité, font éprouver à l'âme ; cette volonté veut être libre, elle veut sortir des ténèbres, elle veut une révélation qui la puisse tirer de sa prison ; mais cette révélation elle ne la trouve point en elle-même, elle ne peut l'obtenir qu'à l'aide des *vertus* : ainsi elle désire les *vertus*. Si alors la volonté prend le change, et qu'elle choisisse les *vertus* qui se trouvent dans la circonférence, alors cette volontée égarée tourne, comme une roue, d'un objet à un autre ; il n'y a point d'accroissement dans son bien-être, sa vie est une vie d'anxiété et d'amertume : plus elle boit de l'eau bourbeuse, plus il faut qu'elle en boive. Mais la seconde volonté, qui a fait un meilleur choix, cherche la lumière dans le centre ; cette seconde volonté possède la parole de la vie en elle-même ; elle est posée et dirigée vers le centre de la nature.

Notre ami B... a exprimé le mot *diriger* par *Gericht*. Aujourd'hui on dit *Gerichtet*, qui vient du verbe *richten*. *Seine Gedanken auf etwas richten*, veut dire diriger ses pensées vers quelque objet. Je vous détaille mes idées sur ces numéros des *Six points*, pour me redresser, si je me suis trompé.

J'espère, mon cher frère, que votre première lettre m'apprendra votre résolution d'arriver en Suisse. Le plus court chemin pour venir chez moi n'est pas d'entrer dans notre pays par Genève ou Neufchâtel, mais bien par la route de Pontarlier, d'où vous allez à Yverdun et Payerne, qui n'est plus qu'à quatre petites lieues de Morat.

Adieu, mon cher frère. J'attends votre première lettre avec empressement.

Digitized by Google

P. S. Comme votre cachet me dérobe quelquefois le bout de vos lignes, veuillez lui accorder un peu plus de place pour qu'il n'empiète pas sur mes jouissances.

J'ai oublié de vous dire qu'un astronome allemand a soutenu à Herschel, que son Uranus n'était pas une planète, mais une étoile fixe que l'on n'avait pas découverte auparavant. Le temps éclaircira le fait.

LETTRE XCIV

—

Le 13 août 1796 (25 thermidor, an 4).

Les passe-ports contiendront toutes les notes dont vous me parlez, mon cher frère ; j'espère, en outre, avoir des recommandations de quelques personnes en place et des lettres particulières pour notre ambassadeur, de façon que toutes nos vues à cet égard seront accomplies. Ce n'est point le gouvernement même qui donne ces passe-ports, ce sont les administrations départementales, sur l'avis et les visas des administrations municipales. Je travaille de tous les côtés à la fois, mais cela demande un peu de temps. En outre, depuis ma dernière lettre, j'ai pris l'engagement d'aller visiter quelques amis que je n'ai pas vus depuis quatre ans, et notamment cette respectable prisonnière de Marseille, qui, après avoir été déposée à Moulins, depuis sa prison, est enfin auprès Paris, non à sa terre, mais chez d'anciens amis où elle est heureuse et contente, et où il me sera impossible de ne pas m'arrêter quelques moments; ce qui me fait craindre de ne pouvoir aborder vos cantons avant le commencement d'octobre, et peut-être plus tard. Or, des personnes qui les ont habités pendant deux ans m'assurent que ce n'est pas le moment favorable pour faire un pareil voyage; et tout le monde m'engage à le remettre au printemps, d'autant qu'alors j'aurai

Digitized by Google

un peu plus de moyens pécuniaires qu'à présent, et que j'en profiterai pour commencer ma tournée par Strasbourg où j'ai une liaison intime, de là chez vous, et puis rentrer en France par Lyon, où j'aurai aussi des amis à voir avant de revenir à Paris, et ensuite dans mon pays. Si je ne prenais pas cette ligne circulaire, et que j'allasse en droiture en Suisse, j'aurais, au retour, à multiplier trop mes courses pour remplir mes autres objets. L'espoir de voir dans votre pays l'ami D... me stimule beaucoup; mais, d'après les lois du moment, son sort sera décidé avant que je puisse être arrivé, quand même je partirais tout à l'heure : ainsi, s'il part, je le manquerais, et s'il reste, je le trouverai au printemps comme à présent. Au reste, je prendrai toujours mes passe-ports et autres papiers quand ils seront prêts; je me mettrai en route, et je ferai une pause, dans ma campagne, à une vingtaine de lieues d'ici, chez des amis avec qui je dois désormais demeurer à Paris; je me rendrai de là auprès de l'illustre prisonnière dont je vous ai parlé, et je me tiendrai prêt, soit à partir pour la Suisse, si mes observations ne sont pas fondées, soit à attendre dans la capitale la fin de l'hiver pour commencer mon pèlerinage, si mon plan vous paraît raisonnable. Vous pouvez toujours m'écrire ici jusqu'à nouvel avis. On me renverra vos lettres où je serai. Si mes papiers vieillissaient, il serait facile de les rafraîchir. Ce qui me fait encore pencher pour le printemps, c'est que j'espérerais alors être encore moins indigne de me présenter devant vous.

Je serais bien charmé que D... traduisît l'extrait de B... par Law : je vous assure que cela ralentit un peu mon zèle pour les traductions que j'avais entreprises, parce que je crois que cet endroit sera plus que suffisant pour le public qui m'occupait un peu; et, en outre, je me trouve avoir tant d'autres occupations, que celle de traducteur m'est véritablement bien à charge sous plusieurs rapports.

Mon *Nouvel Homme* que vous avez n'est pas ce qui vous rendra le plus; c'est une bagatelle en comparaison des autres richesses que vous possédez. Relisez mes anciennes lettres, et vous verrez ce que je vous en ai dit dans le temps.

Je ne connais cependant rien dans B... qui exprime positivement la communication dont vous me parlez, page 6, ligne dernière. Je ne crois pas pour cela qu'il l'eût condamnée, mais sa grande idée de la voie exclusive de la régénération, et de notre renaissance dans la source du second principe, l'a tenu souvent au-dessus de quelques vérités

Digitized by Google

secondaires et plus rapprochées du commun état des hommes. D'ailleurs, si la Divinité ne demande qu'à reposer sa tête en nous, et qu'elle ait la douleur de n'y pouvoir atteindre (ce qui est, je crois, le vrai sens de l'Évangile) il ne serait pas étonnant que les esprits fussent dans le même cas : la seule différence, c'est que l'un ne nous cherche que pour nous apporter sa lumière, et les autres pour l'y venir chercher; mais il n'y a pas moins souffrance et désir de chaque côté. Enfin, B... nous dit que l'univers n'existe que pour manifester les merveilles de Dieu, qui, sans cela, n'auraient pas été connues des anges; il dit, en outre, que l'homme devrait être l'ouvreur de ces merveilles; il me semble que c'est parler assez clairement comme nous, puisque les anges doivent attendre que l'homme ouvre.

Le mot Vertus peut aussi signifier substance, si l'on veut; mais ce ne sera toujours, comme vous le dites, que relativement aux propriétés et manifestations de ces substances, ce sera une construction de langage: le mot Vertus dit tout, et dans toutes les classes.

Je vous remercie de ce que vous me dites sur les *Trois Principes* et sur les *Six points;* cela me convient beaucoup.

J'avais déjà ouï parler de l'opinion de votre astronome allemand au sujet d'Uranus. Je crois aussi que nos astronomes lui font quelques difficultés; mais je n'ai rien de certain sur cela. Au reste, *non hic opus.*

En attendant que j'aie le plaisir de vous embrasser, soit cette année, soit la suivante, je vous envoie une petite pièce de vers qui avait déjà été imprimée il y a quinze ans, mais avec beaucoup de fautes, quant à la forme et quand au fond. J'ai tâché de la raccommoder de mon mieux, il y a quelques semaines, et je vous en fais part comme à quelqu'un qui aime tout ce qui le ramène à son principe; ne voyez que le but et tolérez les imperfections de l'artiste.

Adieu, mon cher frère. Je me recommande toujours à vos bonnes prières. J'espère que la paix qui, dit-on, se prépare pour nous, influera aussi sur la tranquillité et le bien-être de votre patrie.

Ne croyez pas que mon plan pécuniaire de la première page signifie que je sois dans le besoin; et ne pensez nullement à venir à mon secours. Je ne manque de rien; mais j'espère dans six mois manquer encore moins. Et les routes à faire permettent ces calculs et ces réflexions.

Suivent des stances sur l'Origine et la destination de l'Homme. Voyez OEuv. posth.

Digitized by Google

LETTRE XCV

—

M., le 27 août 1796.

Quoique le temps qui me reste de ma carrière, mon cher frère, soit incertain et court, et que j'espérais de vous voir encore cet automne, je ne suis cependant pas assez égoïste pour ne pas sentir la convenance de votre plan. Outre qu'il est vrai, encore, que généralement l'arrière-saison n'est pas favorable pour les voyages en Suisse, cette règle néanmoins souffre des exceptions; ce qui me console un peu, c'est que je jouirai d'un plus grand plaisir au printemps qu'au mois d'octobre.

Pendant la course que vous projetez vous serez à même de jeter un coup d'œil sur les progrès de l'édifice, dans les différentes contrées que vous allez visiter. Moi qui ne bouge pas de place, je découvre de temps en temps quelque nouvel ouvrier. Outre mon ami de M..., il y a un professeur, à Marbourg, qui possède l'agrément nécessaire pour se faire lire d'un public nombreux, et qui, par des fictions ingénieuses, donne de grandes secousses à ses lecteurs. On s'arrache ses productions. Il s'appelle *Joung* et il écrit sous le nom de *Stilling*. Il vient d'achever une allégorie piquante, une histoire en quatre volumes, sous le nom de *Heimweh*, mal du pays, qui est bien propre pour exciter en nous le véritable *Heimweh*. Outre cela, j'ai rencontré encore des ouvriers en sous-ordre qui me mandent que des ouvrages intérieurs sont traduits en italien et en espagnol, à Rome même, et je crois vous avoir mandé déjà, qu'il existe une société secrète à Bâle pour propager le christianisme.

Je suis charmé que vous soyez à même de voir votre illustre amie. Vous savez combien elle m'a intéressé, il y a quatre ans, mais ses malheurs ont encore augmenté cet intérêt. De sorte que je ne forme pas non-seulement des souhaits, mais des vœux ardents pour son développement; et, si je ne craignais pas de vous paraître extraordinaire, je vous dirais qu'un mouvement impérieux m'attache à son âme.

Digitized by Google

Notre ami D... dont le sort politique momentané n'est pas encore fixé, voyage actuellement en Suisse, avec un Anglais, auquel il communique peu à peu ses principes. Mais pendant longtemps cette vie ambulante l'empêchera de faire sa traduction, je me charge d'entreprendre pour elle la translation de mon extrait : mais je n'ai pas besoin d'ajouter que, vu mes circonstances, cette entreprise exigera du temps.

Votre *Nouvel Homme*, de même que les écrits que vous avez composés d'après votre première école, me serviront pour la confirmation de beaucoup de choses. La confrontation de nos auteurs favoris, surtout la comparaison des lettres de notre général avec le texte de B..., me procure des ouvertures journalières. Outre ces avantages, je viens de faire une découverte importante : il ne s'agit de rien moins que d'un traité de notre ami B..., qui ne se trouve pas dans l'édition de 1682 : car le général reçut des manuscrits encore après 1682 : c'est ce qui le mit à même de rassembler une édition plus complète, qui fut publiée après sa mort, en 1715. Ce nouveau traité est un second livre très-intéressant sur le baptême.

Si vous écrivez à votre connaissance de Strasbourg, mandez-lui qu'il y a une excellente introduction aux œuvres de Pordage à la tête de sa Métaphysique et que cette introduction, théosophe et fort claire, qui remplit tout un volume, est écrite par le comte de Metternich, élève de madame G..., et père spirituel de Saint-George de Marsais, dont vous avez un traité. Dans le recueil des lettres de madame G..., en cinq volumes, il y en a plusieurs qui sont adressées à M. de Metternich, ministre et envoyé du roi de Prusse, lorsqu'il était question d'obtenir la souveraineté de la comté de Neuchâtel.

Je suis bien aise que vous approuviez les notes que je vous ai communiquées à l'occasion des papiers nécessaires. J'ai tous les jours occasion de me confirmer dans ma croyance, que la majeure partie des enfants de notre malheureux siècle, guidés par leur maître, détestent, abhorrent et tâchent d'abolir l'édifice. Pour y parvenir, ils ne trouvent pas de voie plus sûre que de calomnier et de suspecter les ouvriers. Si jamais le précepte de notre sublime instituteur est nécessaire, c'est bien dans l'époque présente : « *Ego mitto vos sicut oves in medio luporum : estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.* » L'ennemi est allé si loin, qu'il a donné une dénomination respectable, qui ne devait être employée que pour désigner les élus, à

Digitized by Google

une clique hideuse, qui travaille à la destruction de la religion chrétienne et de tous les gouvernements civils; ce sont les anarchistes et les désorganisateurs de l'Allemagne, qui ont aussi leurs affiliations chez nous. *Ces hommes criminels*, étant plus développés qu'on ne l'est communément, attaquent les hommes avec des faits, au lieu que, jusqu'à présent, on ne les a presque attaqués que par des discours. Ces empoisonneurs, qui répandent une doctrine *de mots*, ne haïssent rien tant que les véritables élus.

J'ai même eu l'idée qu'il ne serait peut-être pas inutile de joindre le nom d'une de vos campagnes au vôtre, ce nom territorial vous servirait alors comme un habit de voyage, le vôtre étant trop beau pour être porté tous les jours.

Bien des grâces pour les détails sur ma question touchant la sixième page du *Nouvel Homme*. La grande masse des hommes, dont une partie très-considérable n'a pas même entendu parler du régénérateur, a besoin d'un aide, d'un guide, qui soit toujours à portée d'être consulté, et ce guide est parfaitement indiqué dans le *Nouvel Homme*. Je crois que son nom vulgaire s'appelle *Conscience*. L'existence de cet esprit n'est sûrement pas condamné par B... Voyez dans son *Myst. magn.* Le commencement de la seconde ligne du n° 9., ch. VIII.

Recevez mes remercîments pour le beau cadeau que vous avez inséré dans votre lettre. Sans doute que vous avez composé ces stances sublimes d'après une *vue physique*, elles en portent l'esprit, la splendeur et l'empreinte. L'élévation de notre origine est une idée si belle, qu'il est surprenant qu'elle soit en général si méconnue. C'est là-dessus que notre ami B... m'a donné de grands coups de jour; entre autres, dans son *Aurora*, chap. XXII, n° 46, *item*, chap. XXIII, n° 4. Si les hommes étaient capables d'attention, ils auraient dû être réveillés sur ce point par les actes des Apôtres, 19, 27, 28. Les païens même ont eu déjà des notions là-dessus, tout comme sur l'esprit du Nouvel Homme, page 6. Sénèque a sur l'un et l'autre un beau passage dans sa 42e épit. « *Propè est à te Deus. Tecum est et intus est. Ita dico Lucili, sacer inter nos spiritus sedet, malorum bonorumque nostrorum observator et custos; hic prout a nobis tractatus est, ipse tractat. Bonus vir sine Deo nemo est.* »

Mais vos stances expriment cette belle idée avec bien plus de force; ce n'est non-seulement le *Tecum*, mais l'identité qui rend l'idée tout à

Digitized by Google

fait sublime. Et les efforts pour regagner notre première place, sont on ne peut pas mieux dépeints dans le dixième stance. Rien de plus touchant encore que la quinzième sur les moyens, les seuls qui existent pour nous élever à notre grande destination. La seizième renferme le succès, l'accomplissement de nos desseins, la fin de l'œuvre.

Adieu, mon cher frère. Joignez vos prières aux miennes, pour que tous vos amis puissent atteindre ce but glorieux.

Vous terminez votre lettre par une remarque qui se rapporte à une expression de la première page. J'espère, mon cher frère, que toutes les fois que les circonstances apportent de la lenteur dans la marche des secours ordinaires, vous voudriez bien m'en avertir. Je me fie complétement à votre amitié à cet égard. Tout ce qui dépend de moi est toujours à votre service.

Avant que de finir ma lettre, permettez-moi encore une question grammaticale. Il y a une expression qui m'arrête dans le deuxième volume du *Tableau naturel*, page 230, ligne 22. Il est question de la terre. Veuillez avoir la bonté de me dire ce que vous entendez par l'expression : « Elle est le *creuset* des âmes autant que celui des corps. » J'ai été frappé de la beauté de tout le n° 21, qui commence à la page 204.

LETTRE CXVI

—

Le 26 septembre.

Vous êtes plus sage que moi, mon cher frère, de rester ainsi à votre place; aussi toutes les curiosités viennent vous chercher. Le Heimweh est un beau sujet. Cette maladie me travaille depuis longtemps, et chaque jour elle s'augmente, et sûrement, si je n'étais pas encore un

Digitized by Google

peu Français, je me tiendrais dans mon petit coin et j'y travaillerais fructueusement à mon œuvre. Cependant, comme je n'ai point d'autre envie que de voir de bonnes âmes avec qui pouvoir traiter de l'avancement de la vérité, je me permettrai encore cette petite escapade, et ensuite je reviendrai me concentrer dans mon pays avec quelques amis. Je trouve de la douceur dans la perspective de rendre quelques petits rayons de la vie spirituelle à la terre natale qui m'a donné la vie temporelle.

Ce n'est pas plus pour mon amie que pour le public que je désirais la traduction dont vous me parlez, et à laquelle je vous invite fort. D'ailleurs je vous avouerai que je crois la nourriture de B. un peu forte pour elle. Les vertus morales, de la piété, voilà son genre. Quant aux instructions, elle en a pris de toutes les couleurs, mais sans aucun régulateur pour les mettre en œuvre; et je crois qu'il serait un peu tard aujourd'hui d'essayer du B., qui demande, pour ainsi dire, des gens faits exprès, et qui aient été préparés autrement qu'elle, tant par son éducation de cour que par son éducation spirituelle. Ce n'est pas moins le meilleur cœur que l'on puisse connaître, et je ne suis point étonné des rapports que le vôtre se sent avec le sien.

J'ai mandé à Strasbourg ce que vous me dites de madame de G. Quand nous nous verrons, je prendrai connaissance de toutes vos richesses. En attendant, je tâche de m'enrichir dans ma racine et par ma racine, et je ne cesse de penser que ce sont les seuls moyens qui nous soient vraiment propres et profitables à jamais.

Je verrai à prendre le nom qu'il faudra sur les lieux. Mais dans mes papiers, je ne pourrai ni changer, ni ajouter rien à mon vrai nom; les conséquences en seraient importantes, tant pour mes biens que pour mes droits de citoyen. Nos lois sont sévères sur ce point.

Vous me faites vraiment plaisir de me citer les anciens qui ont parlé si dignement du principe et de l'esprit qui est parmi les hommes: dans tous les temps la vérité a été près d'eux. Elle ne connaît ni temps, ni espace; ce sont eux qui font l'un et l'autre par leurs imprudences et leurs crimes.

Je vous remercie de nouveau de vos offres obligeantes. Je ne suis point dans le cas d'en faire usage, ayant tout le nécessaire philosophique.

Le passage cité : « la terre est le creuset des âmes autant que celui des corps, » veut dire que la terre étant notre théâtre d'expiation,

Digitized by Google

c'est en y passant que nous y purgeons notre âme, de même que nous recouvrons notre corps glorieux, si nous suivons les lois de la sagesse qui doivent être le guide et la boussole de nous autres pauvres voyageurs dans ce bas monde.

Quoiqu'il soit probable que je ne tarderai pas à me mettre en route, vous pouvez cependant m'écrire jusqu'à nouvel avis ; vos lettres viendront me chercher où je serai, en attendant que je vous donne mon adresse à Paris.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse de tout mon cœur, et je me recommande à vos bonnes prières.

J'ai relu ces jours-ci la réponse à la première des quarante questions, et j'ai vu combien il fallait être du métier pour mettre à profit toutes les merveilles qui y sont contenues. Pour moi, qui marche dans tout cela depuis trente ans, j'ai besoin de toutes mes facultés pour pouvoir suivre notre ami dans le profond de son ouvrage ; et je vous avoue que je suis obligé quelquefois de me traîner loin après lui.

LETTRE XCVII

—

M., le 8 octobre 1794.

En mettant tout l'intérêt personnel de côté, mon cher frère, je suis toujours obligé de convenir que votre projet de voyage est très-respectable ; car le bien que vous pouvez faire par vos entretiens, par votre présence, peut s'étendre au delà du petit espace de temps dans lequel nous végétons : un seul mot de conversation peut quelquefois avoir des suites incalculables : ainsi gardez-vous bien de changer de résolution, et de m'appeler sage, parce que je reste à ma place ; si j'étais à la vôtre, je ferais tout comme vous.

Digitized by Google

Outre le bonheur de travailler dans la vigne de notre Maître, vous aurez vraisemblablement plusieurs occasions de voir par vous-même si, dans les différentes contrées, l'ouvrage du Temple s'avance, puisque moi, qui ne bouge pas de chez moi, je m'en aperçois ; mais ce n'est pour la majeure partie, que par ouï dire, que je m'en aperçois, à un petit nombre d'exemples près que j'ai sous mes yeux. Vous, par contre, vous pouvez en voyageant envisager l'édifice sur un horizon plus étendu; vous pouvez aider vous-même à dresser quelques colonnes, etc.

Partout, mon respectable frère, que ce soit dans votre patrie ou ailleurs, il sera doux à votre cœur, j'en suis sûr, de jeter des rayons de lumière dans les âmes disposées à les recevoir. Je conviens que tous les terrains ne sont pas également propres pour la culture de de cette rare semence ; mais partout où ces sublimes vérités peuvent prendre racine, partout où elles ont déjà germé, mais où elles risquent de se dessécher et d'être foulées aux pieds par l'ennemi, il est instant, il est urgent même de les semer, de les arroser et de les fortifier; il faut même tâcher de laisser de bons et laborieux cultivateurs après nous.

Je possède l'ouvrage de Law, grâce aux bontés de notre ami D. Ce n'est pas proprement un extrait de B., mais un excellent traité de piété écrit dans l'esprit et avec une grande connaissance de B. Mon plan serait un peu différent : je voudrais faire un précis de toute la doctrine de B. Je voudrais mettre cette doctrine à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs.

Lorsqu'on n'a point passé par une école semblable à celle de votre premier maître, il faut une persévérance rare pour parvenir seulement à une médiocre connaissance des écrits de notre ami ; outre qu'il désirait lui-même que de ses différents traités il n'en fût fait qu'un.

Mon but serait aussi de donner une forme à mon ouvrage, qui pût engager à la lecture ceux qui ordinairement ne s'occupent point d'études aussi abstraites.

Notre ami B. contient des vérités si essentielles, et qui aujourd'hui paraîtront si neuves, qu'il y aurait bien du malheur, ce me semble, si l'on ne parvenait pas à les faire lire. Mon projet est de leur donner une enveloppe historique, parabolique même : ce que *Télémaque* est pour la morale et la politique, je voudrais que mon livre le fût pour la vie spirituelle, quand même cette forme serait au-

Digitized by Google

dessous de son modèle, n'importe, pourvu qu'elle soit suffisante pour réveiller et soutenir la curiosité du lecteur ; je tâcherai qu'il ne s'aperçoive qu'à la fin du livre qu'il vient de lire un précis de J. B., car il y a des milliers d'hommes qui ne connaissent pas notre ami, pas même de nom. J'esquisserai tout cela, et je recevrai vos avis, soit sur le fond, soit sur la forme, quand j'aurai le plaisir de causer avec vous tout à mon aise.

Notre ami D. est reparti pour le pays natal de son compagnon de voyage ; je reçus avant son départ votre lettre qui contenait les stances. Je les lui communiquai. Il en fut enchanté, et il m'écrivit à ce sujet, depuis Berne, les lignes suivantes : « Je vous remercie de m'avoir en-
» voyé la pièce de vers de M. de S. Voici ce que je vous prie de lui
» dire à ce sujet : En lisant ces vers, j'ai éprouvé dans mon âme quel-
» que chose de si marquant et de si particulier, que je veux le lui ex-
» poser simplement. Il me semblait que ma tendresse pour lui se ré-
» veillait d'une manière plus vive, et en même temps j'éprouvais
» comme si quelque chose se mettait entre lui et moi, ou plutôt l'ar-
» rachait de moi, de manière à me causer un sentiment vraiment dou-
» loureux. »

Il termine ce passage avec les paroles énigmatiques suivantes : « O vérités ! ô lumière ! ô vie ! la mort seule a entendu le bruit de
» votre renommée. »

Il me charge aussi de vous prier de dire mille choses tendres de sa part à votre ami B., et qu'il lui sera attaché même au delà des bornes de cette vie. Il désirerait aussi beaucoup d'avoir des nouvelles de la C. J., et lui faire savoir qu'il l'aime de tout son cœur.

Comme il m'écrira aussitôt qu'il sera arrivé à sa destination, je pourrai lui faire parvenir tout ce que vous et vos amis jugeront à propos.

Je suis fort content du volume de Law qu'il m'a laissé. Pour vous donner un échantillon de la façon de penser de cet auteur, je vous insère ici un passage de son livre, qu'il a intitulé : *Spirit of Prayer*, et qui est écrit en forme de dialogue. Après avoir fait l'énumération des vices et défauts ordinaires des hommes, il dit :

« This is the fallen human nature, and this the *old man*, which is
» alive in every one, tho' in various manners, till he is born again from
» above. To think therefore of any thing in religion or to pretend to
» real Holyness, without totally dying to this old man, is building

Digitized by Google

» Castels in the air, and can bring forth nothing but *Satan* in the
» form of an Angel of light would you know, whence it is that so
» many false spirits have appeared in the world, wo have deceived
» themselves and others with false fire and false light, laying claims
» to inspirations, illuminations, and openigs of the divine life, pre-
» tending to do wonders and extraordinary calls from God. It is this
» *they, have turned to God, without turning from themselves*, would
» believe in God, before they were dead to their own nature, a thing
» as impossible in itself as for a grain of wheat to be alive before it
» dies. »

Les richesses littéraires que je possède sont un bienfait de la Providence ; c'est elle qui m'a donné la bonne pensée de vous écrire, et c'est vous qui, par un mot, m'avez donné envie de connaître Böhm ; et c'est B. qui m'a mis en connaissance avec le général G. et tous nos autres amis. Ces richesses, à la vérité, ne sont que des matériaux complétement inutiles, qui tourneront à notre charge, si nous ne les mettons pas en œuvre ; mais en même temps, ce sont des grâces de la Providence, car elle se plaît à instruire les hommes quelquefois médiatement, quelquefois *immédiatement*. Veuillez lire à ce sujet la dernière ligne de la première page de la préface qui est à la tête des *Quarante questions*.

Le premier chapitre de ces questions est sans doute très-profond, et il n'appartient pas à un petit apprenti tel que moi d'en parler ; il est lié avec tout le système de l'auteur. Je trouve que ce système, à mesure que l'on s'approche de lui, présente des trésors, des rapports, des analogies, des raisons et des soutiens réciproques admirables. C'est à mesure que l'on marche dans les routes de B. qu'elles se simplifient. Une distinction très-délicate, et en même temps très-importante et très-vraie, c'est celle que l'auteur fait partout entre *la volonté* et *le désir*. Une vérite neuve qu'il nous apprend, c'est que, dans toute l'étendue du domaine pneumatique, sans exception quelconque, le désir fait substance « *Wesenheit.* » Une vérité bien importante encore, c'est que tous les êtres intelligents désirent s'unir à une substance naturelle pour s'en former une habitation et une nourriture. Votre ami applique toutes ses prémices (id e. toutes ses prémisses) à l'œuvre d'une manière frappante ; dès que nous tournons notre volonté et nos désirs vers le Réparateur, nous avons la foi, et si nous résistons à l'ancienne volonté terrestre, nous recevons l'esprit du régénérateur. Mais comme

Digitized by Google

tous les esprits attirent ou produisent une substance naturelle qui leur est analogue, l'esprit du régénérateur attire et s'entoure du corps glorieux, composé de l'élément pur caché dans les autres éléments, qui, animé par l'esprit de J. C., devient le sang et la chair sacrés dont la nourriture nous est si nécessaire et si indispensable. Dès que l'âme goûte de cet aliment céleste, elle brise l'obscurité de sa mort et allume le feu de l'éternité en elle-même. De ce feu luit la lumière de la *charité*, de la *douceur* et de la *résignation;* cette même douceur attire alors le feu de l'âme, l'absorbe, l'engloutit, le mortifie ; mais de cette mort ressuscite la vie, l'esprit glorieux, l'image de la sainte trinité. Le grand objet consiste, ce me semble, que l'âme humaine se nourrisse, se revête de l'élément pur et que nous évitions d'être revêtus par le corps spirituel impur, qui est produit par les désirs et les imperfections terrestres, car les désirs sont des substances analogues à leur nature; la doctrine de l'élément pur me paraît une pierre angulaire dans la doctrine de notre ami. Dans tout cela, on ne saurait assez admirer combien B. a développé la grande vérité qu'il faut des milieux pour passer d'un état à l'autre, une autre partie de Böhm qui me frappe d'admiration, ce sont ses analogies. Personne, ce me semble, n'a prouvé mieux, que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut.

J'ai quelquefois pensé que si l'on voulait comparer B... avec les auteurs ordinaires, on n'en trouverait aucun qui eût la hardiesse et le génie de traiter à la fois, avec les mêmes paroles, le grand œuvre divin et le grand œuvre physique, aussi profondément qu'a fait notre ami B. dans la *Signatura rerum.* Plus je me familiarise avec ses écrits, plus mon étonnement d'y trouver des richesses sans nombre s'augmente avec la pleine conviction néanmoins, que je ne suis encore qu'à la porte de quelque antichambre.

Votre observation touchant le nom à prendre sur les lieux est on ne peut plus juste, parce qu'elle n'engage à aucun changement dans les papiers et vous garantira néanmoins de l'importunité de vos compatriotes et de la haine des faux frères, la peste de notre siècle, qui n'ont pour eux qu'un nom emprunté et qui sont les plus cruels adversaires et persécuteurs de nos vérités. Les honnêtes gens ne sont pas toujours assez connaisseurs pour ne pas confondre le strass avec le diamant, ainsi qu'il faut tâcher, dans l'extérieur, d'éviter tout ce qui pourrait occasionner des méprises funestes.

Digitized by Google

Bien des grâces pour le passage cité du tableau naturel. Je trouve des choses bien élevées et bien consolantes dans la dix-neuvième section du tableau naturel. J'y remarque une grande conformité sous une nomenclature différente avec les idées de notre ami B.; mais comme je n'ai pas eu l'avantage de passer par la même école préliminaire que vous, mon cher frère, j'y trouve de temps à autre quelque expression qui me paraît encore un peu plus obscure : par exemple, au bas de la page 171, t. II, se trouve la phrase suivante : « et que s'ils « voulaient l'être, ils n'auraient *qu'à parler.* »

Il y a bien des sens que l'on peut attacher à ce mot parler ; mais je souhaiterais d'en avoir le vôtre : entendez-vous *un nom* seul, ou une suite de désirs exprimés par des mots? L'une et l'autre de ces explications peut avoir ses côtés vrais. En attendant votre réponse, je me rappellerai ce qu'un élu écrivait au commencement de l'Église chrétienne : « *Sine intermissione orate.* »

Continuez-moi toujours votre amitié, mon cher frère, et ne m'oubliez pas, je vous en supplie, dans vos bonnes prières.

LETTRE XCVIII

—

Le 1er Octobre.

Je goûte fort votre projet à l'imitation de *Télémaque*, mon très-cher frère, et je suis persuadé qu'il n'en résultera que du bien. Je goûte aussi beaucoup le passage de Law : « *They have turned to God without turning from themselves* ; » ce doit être un trésor que cet ouvrage. Vos observations sur les différents passages de notre ami B. sont aussi très-justes. C'était une lumière universelle que ce grand homme, il n'est pas étonnant qu'il éclaire toutes les régions qu'il parcourt.

Digitized by Google

Quant au passage de mon *Tableau naturel*, il *n'aurait qu'à parler*, c'est, je vous l'avoue, une espèce de jeu de mots qui n'est peut être pas trop digne de la grave matière dont il s'agit. Ce mot parler ne veut dire que *verber*, faire usage du Verbe qui ne cherche qu'à s'unir à nous et qu'à nous remplir de lui-même pour aplanir devant nous tous les obstacles. Cette manière de m'exprimer pouvait être un voile à cette vérité que toutes les oreilles n'entendent pas et sont toujours prêtes à profaner. Mais cela pouvait être aussi un tribut que je paye à la gaieté, pour ne pas dire à la légèreté de ma nation, qui joue sur tout. Cependant je vous avoue aussi qu'en l'écrivant je me rappelle très-bien que le premier motif m'influençait plus que le second. Venons à mes stances.

Le peu de mots que l'ami D. vous écrit m'a frappé. J'y ai vu l'état du monde mort, qui entend en vain les vérités résonner autour de lui; mais j'y ai vu aussi mon état de pécheur, qui empêche les mêmes vérités d'entrer en moi aussi profondément que je devrais les y faire entrer, et c'est à ce dernier sens que je m'arrête pour veiller sur moi encore plus soigneusement que par le passé. Je remercie l'ami D. de cet avertissement, et je me recommande à ses prières. Vous voudrez bien lui faire passer la lettre ci-jointe, en lui écrivant, et me faire passer sa réponse. Vous deviendrez notre commissionnaire, et c'est un service que vous me rendrez, car je lui suis tendrement attaché.

Je compte partir dans deux jours pour Paris, où je serai rendu à la fin de la semaine, c'est-à-dire le 5, sauf les occurrences si casuelles de ce monde, mais je n'en prévois point qui m'empêchent de statuer là-dessus; en conséquence, vous pouvez désormais m'adresser vos lettres : *maison Corberon, rue Barbette, n° 473, au Marais, à Paris.* Je ne m'arrête pas en route, comme je vous l'avais mandé, parce que les personnes chez qui je devais aller passer quelques moments seront rendues elles-mêmes à Paris plus tôt qu'elles ne comptaient, au moyen de quoi je vais les joindre en droiture.

Adieu, mon cher frère. Je me recommande toujours de plus en plus à votre bon souvenir et à vos bonnes prières. Vos réflexions m'encouragent au sujet de mes voyages; cependant, mon âge et les développements dont la Providence me gratifie journellement, m'apprennent aussi que ce ne serait pas être insensé que de rester chez moi. Aussi, cette course finie, il est probable que je reviendrai au gîte pour n'en plus sortir.

Digitized by Google

LETTRE XCIX

M..., le 16 novembre 1796.

C'est avec bien du plaisir, mon cher frère, que je serai votre commissionnaire vis-à-vis de notre ami D..., sachant d'avance que je lui en ferai un très-grand par là. Il m'a promis de me donner son adresse d'abord après son arrivée; alors je lui enverrai votre lettre sans aucun retard. J'espère toujours que, lorsque la paix sera faite, il viendra dans ma patrie; alors je suis certain qu'il passera une bonne partie de son temps chez moi.

Je suis entièrement décidé d'entreprendre l'ouvrage en question. Il faut, cependant, que je vous prévienne que je n'ai pas la présomption de vouloir lutter avec l'auteur de *Télémaque;* je regarde ce livre comme un chef-d'œuvre, indépendamment de son mérite moral; et quand même je n'aurais certainement pas le loisir d'essayer seulement de donner cet intérêt historique, ce charme des tableaux, cette richesse des images, cet ensemble dans la narration et cette décoration extérieure à mon ouvrage que le poëme de M. de Fénelon possède à un si haut degré. Il approchera, quant à ce point, au style près, qui est au-dessus de ma portée, plutôt *du Voyage du jeune Anacharsis* qu'à *Télémaque;* c'est-à-dire qu'il y aura nécessairement beaucoup de passages dénués d'intrigue et entièrement didactiques, mais, quant à l'utilité, l'élévation et l'importance du sujet, il les surpassera l'un et l'autre.

L'ouvrage de Law me procure, dans ce moment-ci, une satifaction très-grande, et, pour vous faire partager mon plaisir, je vous tracerai encore un passage qui suit immédiatement celui qui se trouve dans ma dernière lettre.

« You may now see, Academians with what great reason I have » called on you at your first setting out, to this great point the *total* » *owing to self,* as the only foundation of our soul. Prety all the fine

Digitized by Google

» things you heard or read of an inward and spiritual life in God, » all your expectations of the light and holy spirit of God, will become » a false food to your soul, till you only seek for them thro' Death » to self.

» Observe, Sir, the difference which cloaths make in those, who » have it in their Power to dress as they please: some are all for » shew, colours and glitter; others are quite fantastical and affected » in their dress: some have a grave and solemn habit; others are » quite simple and plain in the whole manner. Now all this difference » of dress is only an outward difference that covers the same poor » carcase, and leaves it full of all its own infirmities. Now all the » truths of the Gospel when only embraced and possessed by the *old* » *man*, make only such superficial difference, as is made by cloaths. » Some put a solemn formal, prudent outside carriage; others appear » in all the glitter and shew of religious colouring, and spiritual » allaniments; but under all this outside difference, there lies the » poor fallen soul, imprisoned, unhelped, in its own fallen state. » And thus it must be, it is not possible to be otherwise, till the spiri- » tual life begins at the true root, grows out of *Death*, and is born in » a broken Heart, an Heart broken of from all its own natural life.

» Then self-hatred, self-contempt, and self-denial, is as suitable to » this new born spirit, as self-love, self-esteem, and self-seeking, is » to the unregenerate man. Let me, therefore, my friend, conjure » you, not to look forward or cast about for spiritual advancement, » till you have rightly taken this first step in the spiritual life. All » your future progress depends upon it: For this depth of religion » goes no deeper, than the depth of your malady; for sin has its root » in the bottom of your soul, it comes to life with your flesh and » blood, and breathes in the breath of your natural life; and therefore » till you die to nature, you live to sin; and whilst this root of sin is » alive in you, all the virtues you put on, are only like fine painted » fruit hung upon a bedtree.

» *Acad.* Indeed, *Theophilus*, you have made the difference between » true and false religion as plain to me, as the difference between » light and darkness. But all that you have said, at the same time, » is as new to me, as if I had lived in a land, where religion had never » been named. But, pray, Sir, tell me how I am to take this *first* » *step*, which you so much insist upon.

Digitized by Google

» *Theop.* You are to turn wholly from yourself, and to give up
» yourself wholly unto God in this or the like twofold forms of words
» or thoughts.

» *O my God, with all the strength of my soul, assisted by the grace,*
» *I desire and resolve to resist and deny all my own will. Earthly*
» *tempers, selfish views, and inclinations; every thing that the spirit*
» *of this world, and the vanity of fallen nature, prompts me to. I*
» *give myself up wholly and solely unto thee, to be all thine, to have,*
» *and do, and be, inwardly and outwardly according to thy good*
» *pleasure. I desire to live for no other ends with another design*
» *but to accomplish the work which thou requirest of me, and humble*
» *obedient, faithful, than full instrument in thy hands, to be used as*
» *thou pleasest.*

» You are not to content yourself, my friend, with now-and then, or
» even many times, making this oblation of yourself to God. It must
» be the daily, the truly exercise of your mind; till it is wrougth in
» to your very nature, and becomes an essential state and habit of
» your mind, till you feel yourself and habitually turned from all your
» own will, selfish ends, and earthly desires, as you are from stealing
» and murder; till the whole turn and bent of your spirit points as
» constantly to God, as the needle touched with the loadstone does
» to the north. This, Sir, is your first and necessary step in the spiri-
» tual life; this is the key to all the treasures of heaven; this unlocks
» the sealed book of your soul, and makes room for the light and
» spirit of God to arise up in it. Without this, the spiritual life is but
» spiritual talk, and only assists nature to be pleased with an holyness
» that it has not. »

Vous pouvez juger par cet échantillon, mon cher frère, ce que Law apprend sur la pratique. Il est non moins intéressant sur la théorie; il enseigne, par exemple, tout comme notre ami Böhme, qu'il fallait un élément primitif et intermédiaire entre la puissance créatrice et les choses temporelles. Vous avez, mon cher frère, entrevu cette grande vérité, qui est d'une fécondité merveilleuse, longtemps, à ce que je conjecture, avant que d'avoir lu les écrits de B. Je le juge par un beau passage qui se trouve à la page 60 du 1er volume du *Tableau naturel.* Mais vous serez surtout content de la manière dont Law explique, d'après notre ami B., toutes les difficultés du sujet traité dans les premiers paragraphes du n° 6 du *Tableau.* D'après la belle

Digitized by Google

et lumineuse explication de Law, nos idées de la bonté permanente de Dieu restent, par rapport à cet événement, dans toute leur intégrité. Ce n'était ni une tentation, ni une punition arbitraire qui suivit la transgression de la loi; cette loi était un avertissement paternel, et la punition une suite prédite et inévitable; mais la bonté divine versa d'abord l'huile salutaire dans cette plaie : *By the seld of the Woman.* Toutes les mesures de cette rédemption étonnante, la seule possible, furent prises au moment même pour tirer l'homme de cette chute, sur laquelle aucune langue n'a aucune expression assez forte pour en exprimer la grandeur.

Dans ce même n° 6 du *Tableau naturel*, il y a un passage remarquable p. 94, où il est parlé dans le dernier paragraphe de l'identité des lois entre la lumière élémentaire et la lumière intellectuelle. Cette découverte est claire; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est le passage qui suit : « Ce n'est pas sans raison que la lumière élémentaire est au » rang des plus admirables phénomènes de la nature matérielle, puis- » qu'elle ne peut être complète dans son action et dans ses effets, sans » exercer et mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création » universelle. » Or, veuillez me dire ce que vous entendez par exercer et mettre en jeu les quatre points cardinaux de la création universelle.

Je suis charmé de ce que vous ayez pris le parti d'aller à Paris directement, vous avez évité par là de voyager dans la mauvaise saison, et quoique mon impatience de vous voir ait souffert par la rémission de votre projet, je me veux cependant du bien de ne vous avoir pas engagé de voyager au mois d'octobre. Il était chez nous, cette année, brumaire, frimaire, ventôse et pluviôse tout à la fois; outre que j'avais reçu ordre de commander un régiment d'infanterie, en cas que l'on eût augmenté les troupes que notre république avait le long de nos frontières sur le Rhin, pour faire respecter la neutralité helvétique pendant la retraite du général Moreau. Mais j'espère que rien ne pourra vous détourner de votre projet de voyage pour le printemps prochain. Je me fie d'autant plus à votre résolution à ce sujet, que je vois, par votre lettre, que vous n'avez reçu aucun développement qui eût pu vous déterminer pour le contraire; outre que je suis persuadé qu'un voyage entrepris dans la bonne saison est plutôt utile que nuisible à la santé, et la fortifie, si l'on fait des séjours en chemin comme vous; et je vous prie même, dans ce but, de ne pas prendre la réso-

Digitized by Google

lution de ne plus faire de voyage après celui dont il est question; moi qui suis plus âgé que vous, je vous promets que j'irais vous voir, si j'étais aussi libre que vous.

Adieu, mon cher frère, ne m'oubliez point dans vos bonnes prières pour m'aider à terminer ma course; je vous en sollicite.

LETTRE C.

Le 1er novembre 1796.

Lorsque vous écrirez à notre ami D..., mon cher frère, vous pourrez lui dire que j'ai vu ici l'une de ses deux amies, la plus illustre et celle qui a été la plus malheureuse; elle me charge de lui dire mille choses. Elle est venue à Paris pour l'arrangement de ses affaires qui sont toujours délabrées et fort incertaines, l'autre amie est restée à Meaux, et je ne l'ai point vue; mais je sais qu'elle se porte bien, et qu'il est aussi cher à l'une qu'à l'autre.

Le passage de Law que vous m'envoyez, me pénètre par sa justesse et sa vérité. J'en trouve plusieurs de semblables dans mademoiselle Bourignon. Je vais tous les jours lire quelques morceaux de ses ouvrages à notre Bibliothèque nationale, je ne peux les trouver nulle part ailleurs dans tout Paris; et j'ai chargé un commissionnaire de librairie d'écrire en Hollande pour me les procurer. J'ai écrit en vain à ce sujet à Lyon et à Strasbourg. Si, dans vos cantons, ils se trouvaient plus facilement, je me recommanderais à vos bons soins pour cela.

Autant notre ami B... me paraît utile à nos lumières, autant Bourignon me paraît utile à notre salut. Dernièrement, en bouquinant ici sur un quai, j'ai trouvé un volume dépareillé de ses ouvrages, contenant la moitié de la *lumière* née *en ténèbres*. Le volume

Digitized by Google

ne m'a coûté qu'un sol ; ce n'était pas la peine de s'en passer : et assurément, tout dépareillé qu'il est, le marchand ne m'a pas attrappé ; et s'il a été content, je l'ai été aussi. Je ne le suis pas autant de mon séjour de Paris. Je ne puis vous peindre la suffocation que mon esprit a éprouvée en y arrivant, et, depuis que j'y suis, j'y trouve le moral si altéré, qu'il me semble voir l'accomplissement du treizième chapitre d'Isaïe sur Babylone. Les hommes que je vois courir les rues et remplir la ville, me paraissent autant de dragons, d'oiseaux de nuit et de bêtes sauvages. Malgré mon désir d'aller vous voir, et malgré vos engageantes instances, je dois vous dire que des raisons puisées dans des réflexions plus profondes encore que mes désirs, paraissent suspendre ce projet ou au moins le différer. Je m'en affligerais davantage, si je ne vous savais pas l'intention de vous retirer des affaires, et la possibilité, par conséquent de remplir la résolution où vous seriez de venir me trouver, si vous étiez libre. J'espère toujours que j'aurai le plaisir de vous voir, et ce plaisir sera bien vif pour moi. Je ne serai probablement plus à Paris, alors, car j'y souffre trop, l'air lui-même me paraissant infecté, en comparaison des bords si purs de ma Loire : Aussi, lorsque j'aurai terminé quelques entreprises qui m'y ont amené, je retournerai bien vite dans mon pays natal, où j'ai goûté des joies bien douces et bien vives, selon l'esprit. Mais quoique j'y aie à peine un gîte pour moi, mon désir de vous bien recevoir, me rendra industrieux pour qu'il ne vous manque rien.

Vous faites fort bien de persister dans votre projet d'ouvrage, je crois qu'il sera utile. Pour moi, j'enraye chaque jour en fait d'écritures : je me sens entraîné à une autre ligne d'occupation, et je me borne désormais à faire des notes.

Ce que vous me demandez au sujet de la lumière qui n'a lieu que par le concours des quatre points cardinaux, cela tient au développement actif du grand quaternaire qui est le pivot de toutes choses. Remontez au principe de l'ami B... sur la quatrième forme qui est l'explosion du feu, et vous verrez que lui et moi avons dit absolument la même chose, excepté qu'il porte son idée dans la région radicale même, au lieu que je n'ai peint ce phénomène que dans l'ordre physique; mais il est bien clair qu'il n'y a qu'une simple et même loi pour toutes les régions ; et comme cette lumière est en un balancement alternatif avec les ténèbres, cela vous montre le sistole et le diastole de la nature, qui n'est lui-même que l'image de l'alliance indissoluble. Chacune de ces

Digitized by Google

idées serait une mine inépuisable, et je laisse à votre esprit le soin d'y fouiller plus avant.

Malgré mon projet de retourner chez moi, vous pouvez toujours m'écrire ici jusqu'à nouvel avis ; je ne partirai pas encore de quelques semaines.

Adieu, mon cher frère, je me recommande toujours à vos bonnes prières.

Quoique je boude contre Paris, je ne boude pas contre les amis que j'y ai retrouvés, et avec qui je passe d'agréables moments; et ce ne peut-être que force majeure qui me fasse céder à ces douceurs.

LETTRE CI.

—

Le 17 décembre 1796.

Le lendemain du départ de ma dernière lettre, que je vous adressai à Paris, mon cher frère, je reçus une lettre de notre ami D..., qui après une navigation pénible, est arrivé en pleine santé à L... Sa lettre est remplie de ce que Law appelle *the spirit of love*. Il me sollicite de lui donner de vos nouvelles, et de celles des personnes en France qui l'intéressent. Le véritable sens du passage de son avant-dernière lettre. « O vérité, ô lumière, ô vie, etc. » Il me l'explique par le 28e chapitre de Job, v. 22. Voyez l'explication du livre de Job, de madame G..., qu'il vous est facile de trouver à Paris.

Je lui répondis sur-le-champ, en insérant votre lettre dans la sienne qu'il doit avoir reçue actuellement. Je lui suis infiniment attaché.

Je suis charmé que vous ayez fait connaissance avec mademoiselle Bourignon ; cette excellente fille nous donne de très-bons conseils, et

Digitized by Google

le salut vaut bien les lumières, quoique notre ami B... certainement ne néglige ni l'un ni l'autre, j'ai déjà donné les commissions nécessaires pour vous procurer ses écrits, et je réitérerai mes recherches : avec du temps et de la patience, j'espère réussir.

Ce que vous me mandez de l'état actuel de votre capitale est entièrement conforme à l'idée que je m'en étais faite : cette ville s'incline dans une progression effrayante vers son degré de maturité plénière. Du reste, vous trouverez ce tableau de Paris dans mademoiselle B..., et aussi dans notre ami B..., mais pas avec tant de détails.

Je me plais à espérer que votre projet de voyage n'est que différé et non pas suspendu; car je n'ose pas nourrir l'espoir de vous voir chez vous. Je décous tant que je puis avec mes affaires; néanmoins, il m'en restera probablement toujours assez pour me forcer de rester chez moi.

Au surplus, je ne suis pas en peine que la Providence ne trouve les moyens de nous rapprocher, si elle veut m'accorder ce plaisir que je désire bien vivement.

Bien des grâces pour l'explication des quatre points.

Je suis tous les jours plus content de l'ouvrage de Law. Je me rappelle que notre ami D... me disait, avant son départ de M... *If you desire God you have him.* Voici comme Law développe cette maxime :

» The spiritual life is a truly a *vegetation* as that of plants; and » nothing but its *own hunger* can help it to the true food of life; this » hunger of the soul ceaseth, if contained dies, tho' in the midst of » divine Plenty. Our Lord, to Shew us that the new Birth is really a » state of spiritual vegetation, compares it to a small gum of unstaid » seed, from whence a great Plant arises. Now every seed has life in » itself, or else it could not grow. What is this life? It is nothing else » but an hunger in the seed, after the air and light of this World, » Which *hunger*, being met and fed by the light and air of nature, » changes the seed into a living Plant. Thus it is with the *seed* of » heaven in the soul : it has a life in itself, or else no life could arise » from it. What is this life? It is nothing else but an hunger after » God and heaven; Which no sooner it stirs, or is suffered to stir, but » it is met embraced and quietened by the light and spirit of God » and heaven, as a new plant from a seed in the earth. »

Tâchez, mon cher frère, d'obtenir ce livre, son titre est : *The Spirit of Prayer*, etc.

Digitized by Google

Avant que de finir ma lettre, il faut que je vous cite encore un passage : « No creature can be a child of God, but because the Goodness, » of God is in it; now can it have any union or communion with the » Goodness of the Deity. till his life is a spirit of love. This is the one » only Band of Union betwixt God and the creature. All besides this, » or that is not this, call it by what name you will, is only so much » error, fiction, impurity, and corruptions into the creature; and » must of all necessity be entirely separated from it, before it can have » that purity and holyness which alone can see God, or find the di- » vine life. For as God, is an *immutable Will* to all Goodness, so the » divine Will can unite or work with him only that which is good, » pure : the necessity is absolute; nothing will do instead of this » Will; all contrivances of holyness, all form of religious Piety, » signify nothing with out this Will to all Goodness. »

Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher frère, et vous sollicite de me continuer vos bonnes prières.

LETTRE CII.

—

Paris, le 8 janvier 1790.

Je me suis persuadé, mon cher frère, que si vous receviez des lettres de notre ami D... pour moi, vous n'attendriez pas pour me les envoyer, que vous eussiez reçu ma réponse à votre dernière lettre du 17 décembre; voilà pourquoi je ne me suis pas pressé de vous écrire : sans compter que mes occupations ordinaires me forcent quelquefois, malgré moi, à des détails dans mes correspondances les plus agréables. Si vous écrivez à ce bon ami, vous pouvez lui dire que, depuis ma dernière, j'ai vu la seconde amie, la C^ssse Julie, qui l'aime toujours

Digitized by Google

beaucoup, et à qui j'ai fait grand plaisir de lui donner de ses nouvelles.

Je m'abandonne volontiers à son explication des mots en question, par le 88e chapitre de Job, v. 22; mais je suis peu content de l'explication que Mlle G... donne de ce passage de Job : cela me paraît forcé, et semble sauter quelques degrés intermédiaires entre la lettre du passage et les profondeurs que Mlle G... lui prête. Je suis en général plus porté pour Mlle B..., que pour l'autre; sa souche n'est peut-être pas si douce, mais elle est plus prononcée, et cela dans le sens qui me convient. Je vous remercie d'avance de vos recherches pour me procurer ses ouvrages.

Mes idées sur Paris se soutiennent, et elles sont conformes à tout ce que j'apprends de différents côtés sur le sort qui attend cette grande Babylone. Aussi, je persiste dans le dessein de m'en séparer, non que je renonce à m'en rapprocher un jour et me jeter dans ses environs, projet qui roule dans ma tête depuis longues années, et que je réaliserai quand mes moyens pécuniaires seront revenus. Par là, je serai à même de profiter des secours que cette capitale offre en plusieurs genres; et je ne serai point enseveli dans son atmosphère, qui, au moral, comme au physique, ne me paraît propre qu'à répandre l'infection. Je me plais aussi à croire que mon voyage dans votre pays, n'est que différé; mais j'ignore absolument quand il me sera possible de me satisfaire sur cet article.

Les passages que vous m'envoyez de M. Law, me semblent toujours plus vrais et plus importants; et quoique l'ami B... nous donne ces grandes vérités-là en masse, quoique moi-même j'en aie reçu des traits sensibles dans les voies personnelles, cela fait toujours grand bien de les voir retracées dans d'autres cadres, où elles prennent une nouvelle couleur et un autre caractère. Je voudrais bien être à portée de me procurer cet excellent ouvrage, mais je vois que je serai encore obligé de recourir à vous pour cela. Je crois que c'est l'ami D... qu'il en faut charger; il est sur les lieux, et ne négligera rien pour me rendre ce service. Je voudrais aussi qu'il me procurât ceux des ouvrages de Böhm qui ne sont point compris dans la traduction de M. Law, et qui ont été traduits par d'autres, notamment ses lettres. Il lui sera facile de se procurer ce qui manque dans cette traduction anglaise de Law... Je lui serai obligé de les joindre au *Spirit of Prayer*, de vous faire passer le tout; et j'aurai soin de satisfaire sur-le-champ à tous les frais, par la voie que vous voudrez bien m'indiquer.

Digitized by Google

J'oubliais de vous dire que, parmi les différents sentiers qui se présentent en foule autour de moi, je trouve quelques vestiges de ces sociétés destructives dont vous m'avez parlé autrefois dans vos lettres. Ce n'est pas que celles-ci offrent les mêmes projets, ni surtout la même méchanceté; mais par leur fanatisme, elles me paraissent atteindre le même but : aussi je me tiens à l'écart de ces rudes chrétiens qui ne prennent que la fureur dans une école qui n'enseigne que l'indulgence et l'amour. Je ne finirais point si je vous racontais toutes les différentes annonces, prophéties, révélations; dont je suis inondé de tous les côtés. J'écoute tout, mais je m'en tiens à mon thème, qui est que nous touchons sûrement à une grande époque, mais qu'il faut être bien en garde contre toutes les assertions qu'on nous fait, et sur le mode et sur le temps de son exécution; quant à l'époque, elle est annoncée trop généralement pour ne pas y croire; quant à sa forme et à son heure, elle est annoncée avec trop de variétés pour s'y reposer.

Je n'ai point encore vu le baron de Krambourg, et je ne sais si je le verrai : il ignore que je suis ici, et il est possible que j'en parte avant qu'il le sache.

Cependant, je vous avouerai que j'y suis encore pour quelques moments, et que j'ai probablement le temps d'y recevoir de vos nouvelles.

Il m'est venu des idées assez neuves sur le noyau radical de l'association humaine, pour que je n'aie pu résister à les mettre par écrit; mes amis m'ont pressé ensuite de le publier, et je me suis laissé aller à leurs désirs. On est donc occupé en ce moment à l'impression de cet écrit, qui sera à peu près aussi volumineux que ma *Lettre à un ami sur la révolution française;* mais il n'embrasse pas autant d'objets que cette lettre, qui, peut-être, en embrassait trop : Il aura peut-être un autre inconvénient, celui de ne pas frapper assez fortement les yeux du vulgaire. Au reste, je ne fais cette œuvre que pour acquitter ma conscience, qui se sent portée à propager de son mieux le règne et la souveraineté de Dieu; et quelle que soit l'opinion des hommes et les fruits qu'ils retireront de mes faibles efforts, j'aurai rempli ma tâche, qui, je me plais à le croire, me sera comptée auprès de notre Souverain Maître. Cela me suffit pour m'encourager, et me faire prendre patience sur les événements quels qu'ils puissent être.

Adieu, mon cher frère, conservez-moi toujours votre amitié et vos bonnes prières. Je vous payerai de retour de tout mon cœur, et selon tous les moyens qui sont en moi.

Digitized by Google

LETTRE CIII

—

Berne, le 22 janvier 1797.

Je m'empresse, mon cher frère, de vous adresser une lettre de notre ami D... que je viens de recevoir. Je craignais qu'il n'eût pas reçu la vôtre que je lui avais fait parvenir, et je fus fort aise, lorsqu'il me tira d'embarras. J'ai vu, par sa lettre, qu'il a fait de très-bonnes connaissances à L...., entre autres d'un homme qui connait Law à fond, et dont il m'a communiqué quelques extraits de cet excellent auteur. Notre ami rassemble actuellement ce qu'il peut de Law, et je le chargerai des commissions que vous m'avez données dans votre dernière lettre.

Il est indubitable que l'époque actuelle porte un caractère distinctif que l'on ne peut impossiblement méconnaître. Je m'aperçois plus que jamais, par ma propre expérience, que les bons se recherchent et tâchent de se rejoindre, pendant que les méchants font de même entre eux. Il est encore assez aisé que le zèle s'approche de l'emportement, surtout parmi une nation aussi vive que la vôtre; mais cette disposition est fort éloignée du véritable esprit du Christianisme : *The spirit of love is the one only Band of union bit wixt God and the creature. All beside this, or that is not this, call it by what name you will, is only so much Error, Fixion, Impurity, and Corruption,* dit notre ami Law.

Puisque vous avez reçu tant de tableaux et de précognitions sur l'époque actuelle, il faut que j'en augmente le nombre par l'extrait d'une lettre que je viens de recevoir de notre ami de Munich : « Das » Kommende 1797, Jahr wird ein merkwürdiger Iahr werden, es werden » grosse Zusammentretungen, Coalitionen : Verschwörungen entstehen : » Die Bösen werden sich zusammenrotten, die Güten werden die guten » antsuehen. — Alles was getheilt war wird suchen eine Wesenheit zu

Digitized by Google

» erhalten. — In den mittagegen gegend wird was besonderess vorfal-
» len. Man wird Bauen und Sturmwinde werden die gebande eini-
» werfen; Fundamente wird man legen und die Erde wird unter den
» Steinen weichen. Wunderbare Reformationen werden in project seyn;
» und binnen der Zeit de Babylon bauet, im aussern bauet, wird der
» Geist des Herren im Innarein sein grosses Werken vollenden. »

10	2	4	
		6	
	1	8	
		9	

» Dieses ist das Zahlenbild des 1797 Iahrs. »

24
26
46
18 « Diese Zahlen sind
85 merk wurding. »
21
91
98
96

J'espère que vous voudrez bien me faire passer un exemplaire de otre nouvel ouvrage sur l'origine de l'association humaine. Il pourra passer à Bâle, par la diligence de Bâle à Berne, par le coche, à mon adresse, sous l'enveloppe de : Monsieur le colonel Oser, à Bâle. Je suis dans les mêmes sentiments que vous, touchant les motifs de de notre travail.

Adieu, mon cher frère, je vous embrasse du fond de mon cœur, je me fie à la promesse que vous me faites vers la fin de votre lettre; fiez-vous aussi à la mienne.

Digitized by Google

LETTRE CIV

Le 28 février 1797.

Vous êtes peut-être inquiet, mon cher frère, de la lettre que vous m'avez écrite le mois dernier, et qui contenait celle de notre ami D...., mais il n'y a que ma paresse et mes nombreuses occupations qui m'aient tenu si longtemps dans le silence. Je le romps enfin, pour vous remercier de l'envoi que vous m'avez fait. C'est, en effet, l'esprit de l'amour que ce digne ami. J'espère désormais pouvoir lui écrire sans prendre une voie aussi longue que celle de grand détour; du moins, je m'en flatte : mais si cela ne se pouvait, j'aurais alors recours à vos bontés comme à l'ordinaire. Je vous remercie aussi de la note allemande que vous m'avez fait passer. On ne peut douter qu'elle ne renferme des vérités, puisqu'à peine l'année est-elle commencée qu'il s'en trouve déjà plusieurs de confirmées : jugeons de là ce que nous devons attendre dans le reste de son cours.

Je pourrais bien, à la rigueur, trouver un sens à chacun des neuf nombres conjugués, par où votre ami explique la table numérique qu'il vous envoie; mais je pourrais aussi ne pas trouver son sens véritable : ainsi je m'arrête. Néanmoins, ce que j'aperçois me paraît lié aux principes et se marie assez avec mes idées personnelles; mais vous savez ma réserve dans ces sortes de spéculations, c'est pourquoi je ne vous en parle pas plus amplement.

Un banquier de ce pays-ci s'est chargé de me faire parvenir à Bâle, au colonel Oser, l'exemplaire de l'association humaine que je vous ai destiné. Je ne sais s'il est parti ou non. Vous n'y verrez rien qu'il vous soit bien important de connaître, puisque vous connaissez les bases sur lesquelles je m'appuie. Ainsi, ce n'est pas pour ceux qui se portent bien que j'ai composé cette médecine, c'est pour ceux qui sont malades : le nombre en est grand, et l'hôpital est vaste; je m'en

Digitized by Google

aperçois de plus en plus dans la Babylone que j'habite : la besogne y abonde, et malgré tous mes projets de retourner dans mon pays, il se peut que mon devoir me retienne ici plus que je ne comptais. Comme cela vient me chercher naturellement et que je ne fais, dans ce genre, un seul pas de ma volonté humaine, je crois devoir me laisser guider par les circonstances, surtout, quand elles se présentent de manière à m'employer dans mon genre et pour l'utilité de mon prochain. Sous ce rapport-là, j'ai depuis quelque temps de doux aperçus et j'ai un grand penchant pour m'y abandonner. Ainsi vous pouvez toujours m'adresser vos lettres à Paris, au même endroit, jusqu'à ce que je vous envoie une nouvelle adresse; car, incessamment je serai obligé de quitter la maison où je suis, par une suite d'affaire de la famille qui la possède.

Je voudrais bien qu'il me fût possible de me satisfaire sur le désir que j'aurais d'aller vous visiter; mais, malgré tout mon empressement, pour cette charmante partie, je ne vois encore d'aucune manière, ni quand, ni comment elle pourra avoir lieu : en attendant, je me recommande à votre bonne amitié et à vos bonnes prières.

LETTRE CV

—

Berne, le 13 avril 1797.

Il y a déjà longtemps, mon respectable ami, que j'aurais répondu à votre lettre du 16 février, si je n'avais pas été inondé par un torrent d'affaires de tout genre, et surtout par une multitude d'objets publics, qu'il fallait rédiger et préparer pour être rapportés à notre Grand Conseil. Quoique j'aie pu me défaire de trois comités, il m'en reste encore quatre; entre autres, celui d'une révision de notre procédure

Digitized by Google

criminelle et d'une nouvelle organisation des tribunaux relatifs à cet objet, nécessitée par l'augmentation rapide de notre population. Pendant ce retard, M. Oser m'a fait parvenir l'éclair sur l'association humaine. Permettez, mon cher frère, que je vous remercie du beau cadeau que vous avez fait par cet excellent ouvrage, non-seulement à moi, mais encore à nos amis, les hommes.

Je vous félicite de la forme que vous avez su donner à cet ouvrage ; je la regarde comme un chef-d'œuvre :

Vous avez rendu claires les choses les plus abstraites ; vous avez embelli une étendue immense, par une diction brillante et par une foule d'images; vous y êtes parvenu, sans vous écarter de la logique la plus rigoureuse, et sans étendre votre travail au delà des bornes d'un mémoire; tout en marchant sur les traces de Rousseau, vous l'avez surpassé : mais, ce qui surtout m'a frappé, vous avez dit des choses neuves, entièrement opposées à la façon de penser ordinaire; vous avez remonté à la source du meilleur gouvernement et de la plus sublime religion, sans heurter aucun préjugé.

Voilà, mon cher frère, comment il faudrait écrire pour réveiller et frapper les hommes. Mais, venons au fond de votre ouvrage.

Vous dites très-bien ce qu'aucun publiciste n'a jamais dit : qu'un homme qui ne posséderait rien, ne pourrait, suivant les systèmes ordinaires, jamais devenir membre d'aucune société.

Vous levez ensuite le voile qui couvrait le nœud du pacte social, vous indiquez le véritable défaut des systèmes ordinaires; c'est de vouloir faire dériver l'ordre moral de la seule région des sensations animales.

Vous avez fait voir l'absurdité du principe dont tous les publicistes sont partis, que l'homme avait lui-même les lois à faire suivant lesquelles il devait vivre.

Vous avez réhabilité une idée principale que je signe de tout mon cœur, et que tous les gouvernements ne devraient jamais perdre de vue ; c'est-à-dire, qu'il n'y a de vrai gouvernement que le gouvernement théocratique. Voilà sans doute une grande vérité ; mais ne vous arrêtez pas en si beau chemin, mon cher frère, continuez de montrer aux hommes comment ils peuvent se faire jour à travers les décombres qui les enveloppent et les asservissent ; au nom de ce qu'il y a de plus sacré, enseignez-leur comment ils peuvent déchirer le voile qui leur couvre la lumière qui pourrait encore les diriger dans leur abîme.

Digitized by Google

Vous faites voir, page 38, que notre ami B..., qui n'a jamais lu aucun publiciste, en savait plus qu'eux sur les principes qui doivent servir de bases à la théorie des associations humaines. Mais, je le répète, continuez, mon cher frère, à écarter par vos écrits, à détruire les obstacles qui les empêchent de voir la lumière resplendissante, qui peut et doit leur servir de guide.

Vous me direz que je l'ai déjà fait. Cela est vrai, mais le livre des essences qui contient des vérités admirables, c'est un livre énigmatique, qui n'est à la portée que d'un petit nombre de lecteurs : un imposteur en a donné la clef, qui est presque la suite qu'un escroc a publiée. Le *Tableau naturel*, beaucoup plus clair et mon ouvrage favori, repose sur des bases allégoriques et cachées ; et le temps est venu où il ne faut plus se servir d'allégories, mais prêcher sur les toits et révéler les choses les plus secrètes, lorsqu'elles tendent à la réhabilitation de l'espèce humaine.

Le *Nouvel Homme* est un livre ; mais l'époque présente n'exige qu'un mémoire, écrit avec cette éloquence rapide qui frappe comme l'éclair : Vous me direz qu'il ne faut pas jeter les perles devant les porcs. Cela est vrai; mais les profanes ne vous liront point, que vous soyez clair ou obscur, étendu ou serré. Il n'y a que les hommes de désir qui vous liront et profiteront de votre lumière : donnez-la-leur aussi pure que possible, et aussi dévoilée que possible : la nouveauté même de cette lumière répandra un charme sur vos écrits qui entraînera les demi-décidés par un pouvoir irrésistible.

Indiquez aux hommes, à chaque page, comment ils peuvent s'approcher de la pensée universelle et divine qui doit être l'aliment de l'homme-esprit et qui doit les diriger dans tous les sentiers tortueux de cette vie.

Votre éclair est venu très à propos, dans un moment où les nouvelles élections peuvent contribuer à terminer, à arrêter ce torrent de sang qui inonde l'Europe. Vous dites parfaitement bien en quoi consiste la souveraineté du peuple : elle ne réside sûrement pas dans la chimérique volonté générale; c'est pour cela que nous autres républicains, nous ne l'avons jamais admirée.

Vous révélez, page 84, une idée sublime qui conduit l'homme à juger quel a été le plus sage législateur et le meilleur administrateur de la terre. Recevez aussi mes remercîments pour le beau passage où vous dites que vous entendez planer sur des lacs de sang la voix des

Digitized by Google

nations qui crient : victoire! gloire! liberté! sans laisser à l'oreille le temps de discerner le sens de toutes ces impostures.

Ne vous laissez pas décourager, mon respectable ami ; continuez toujours de montrer, sous des formes différentes, les conditions indispensables pour remonter au terme.

Vous démasquez la fausse doctrine, qui ne regarde la chose religieuse que comme un simple frein politique ; comme un épouvantail que les législateurs font fort bien de montrer au peuple pour l'asservir plus facilement. — *Bravissimo.*

Une chose essentielle, dans le premier écrit que vous publierez, serait d'apprendre à vos compatriotes ce que c'est que le fanatisme ; à l'heure qu'il est, ils l'ignorent.

Je vous embrasse, mon cher frère, pour toute la page 89. Je suis pleinement persuadé de l'arrivée de ce temps. En attendant, je vous exhorte d'aider, par tous vos efforts, à préparer les hommes et à réhabiliter chez eux la chose religieuse dans son intégrité radicale.

Votre présent écrit est un grand coup de jour, un éclair qui peut frapper les hommes de bonne volonté et leur faire voir qu'ils se trouvent dans une nuit profonde : mais, à ce coup de jour, faites luire *une lumière dans les ténèbres*, qui ne disparaisse pas comme un éclair, et qui leur serve de guide pour atteindre leur destination ; enseignez-leur comment ils peuvent mettre en action leur être même pour arriver à la plénitude de leur mesure, et devenir complétement hommes d'esprit ; dites-leur surtout que, pour s'approcher de Dieu, il faut se quitter de soi-même : faites-leur voir ce que c'est que la véritable abnégation, et que cette abnégation ne les empêche en aucune manière de remplir avec énergie tous leurs devoirs dans l'ordre social ; tout au contraire, qu'elle leur prête des forces nécessaires, même pour défendre leurs propres droits avec la dignité convenable ; dites-leur ce que c'est que la raison dont l'homme fait tant de cas ; enseignez-leur combien elle est utile quand elle est dirigée, et combien elle est aveugle, mesquine et frauduleuse, si elle se trouve destituée de la lumière radicale, alors, quand même vous ne vivez pas dans la mémoire des hommes, qui est aveugle et précaire, vous vivrez dans la mémoire de la vérité à qui rien n'échappe, et qui ne glorifie que ce qui doit l'être.

Je veux finir mon épître en vous parlant un mot de la vôtre.

Je suis bien aise, pour notre ami de Munich, que sa table numérique se trouve liée avec les principes. C'est toujours un homme rare que

Digitized by Google

cet ami de Munich, et peut-être un instrument entre les mains de la Providence, dans l'époque actuelle; au reste, je m'abstiens de porter un jugement sur ses ouvrages, parce que je n'ai aucune vocation pour les juger.

Vous vous rappellerez sans doute que, l'année dernière, je vous parlai du professeur Joung, auteur d'un ouvrage intéressant, qu'il intitula *le Heimweh*. Comme nous nous écrivons, je lui mandai que j'avais un ami en France, qui s'appliquait à la langue allemande pour lire B..... dans l'original, et que c'était lui qui m'avait indiqué cet excellent auteur. M. Joung fut enchanté de cette nouvelle, et ne savait assez témoigner son admiration en apprenant qu'on pouvait étudier B..... au milieu de l'orage qui couvrait la France. Il a une grande envie de savoir votre nom, et m'a chargé de vous présenter les sentiments que ce désir de lire B..... lui a inspirés pour vous. Je me propose de lui faire parvenir votre éclair. Mais alors, je vous prierai de m'en envoyer un autre exemplaire pour moi. La voie de M. Oser existe toujours.

Si vous avez quelques moments de loisir, mandez-moi quelles sont présentement vos occupations favorites. Vos lettres seront toujours pour moi un supplément, en attendant que je puisse jouir d'un plaisir plus grand, celui de vous voir en Suisse : c'est une espérance à laquelle je n'ai pas encore renoncé.

Depuis ma dernière lettre, je n'ai rien appris de notre ami D. Quant à moi, je vois approcher avec satisfaction le terme où je retournerai à M., et où je reprendrai les occupations qui me tiennent le plus à cœur.

Adieu, mon cher frère, ne cessons point de prier les uns pour les autres.

Digitized by Google

LETTRE CVI

—

Le 30 Avril 1797.

Vous rendez plus d'honneur à mon ouvrage, vous tout seul, mon cher frère, qu'il n'en recevra de tout mon pays. Nous sommes trop légers sur cette espèce de vérité. On ne lit en ce moment chez nous que les productions qui peuvent avancer un parti contre l'autre : elles se succèdent rapidement et elles sont vieilles au bout de huit jours. Quant à ce qui tient aux grands principes fondamentaux sur lesquels je m'appuie, on n'a plus l'habitude de les regarder depuis que nous avons mis de côté le principe des principes. Aussi mon ouvrage ne fait nulle espèce de fortune, si ce n'est auprès de quelques bonnes âmes comme la vôtre ; le reste rougirait d'y jeter les yeux. Il y a cependant quelques journaux qui en ont dit du bien ; mais c'est une faible recommandation; au reste je m'y suis attendu d'avance; j'ai fait cet ouvrage pour le compte de mon interne et non pour celui de mon externe, et je suis bien tranquille pour mon payement. Je vous en ai adressé trois exemplaires : un pour vous, un pour notre ami D. et l'autre pour qui vous voudrez, parce qu'il est possible que vous trouviez sur votre chemin quelqu'un à qui il convienne. Peut-être vous arriveront-ils en droiture à Berne; cela dépendra des occasions qu'aura le banquier Perregaux qui s'en est chargé.

Vous m'encouragez à poursuivre, mon cher frère, mais je crois avoir fait en ce genre, tout ce qui est de ma compétence, en montrant le but qui doit être semblable à l'origine. Le *medium*, qui doit lier l'un et l'autre, appartient au code de la régénération, et rentre par conséquent dans tout ce qui est écrit sur ce point dans tous les ouvrages théosophiques : le tout serait d'amener les hommes à cette fontaine pour les y faire boire ; or, nous n'avons guère que nos désirs, que nos prières à employer pour cela. Notre bon maître disait lui-même : *Nul ne vient*

Digitized by Google

à moi si mon père ne l'appelle... Demandez au maître de la maison qu'il envoie des ouvriers, etc. Cependant je ne me refuse à rien de ce qui peut être de quelque utilité, si petite soit-elle; et si l'on me proposait dans cette partie du lien social quelques questions à traiter, que je fusse capable de développer, je le ferais volontiers. Mais pour obtenir des hommes qu'ils ne séparent point le moral du politique, c'est, je vous le répète, la pierre philosophale, et il faut que cela leur soit donné d'en haut.

En attendant, pour vous dire à quoi je m'occupe, puisque vous me le demandez, je vous avouerai que j'ai entrepris, un peu pour moi, un peu par la sollicitation de mes amis, un ouvrage qui a pour titre *Révélations naturelles*, dans lequel je rassemble, soit dans mes notes, soit dans ce qui se présente de neuf, plusieurs points de vue qui me paraissent pouvoir être utiles au cœur et à l'esprit de mes semblables. De l'aveu de ceux à qui j'en ai fait part, il s'y trouve déjà quelques eaux salutaires pour rafraîchir de l'ardeur de la soif. Je le continuerai, si Dieu m'en fait la grâce; et quand cela sera fait, si l'on le juge digne de l'impression et que les moyens pécuniaires nous soient rendus, je le publierai. Je vous prie de ne point répandre ce que je vous confie ici.

Votre ami Joung est bien obligeant de m'accorder sa bienveillance pour mon simple désir de lire son compatriote B. Je suis dédommagé de mes peines par les profits que j'en retire. Quant à la surprise que j'aie pu m'occuper ainsi pendant les affreux orages qui ont déchiré ma patrie depuis huit ans, elle cesserait, s'il avait vu, comme moi, les choses de près; s'il savait qu'il y a eu des cantons de la France qui à peine se sont aperçus de l'orage, et que mon pays natal a été du nombre. Cependant, je ne puis nier la surveillance particulière de la Providence à mon égard dans ces temps désastreux; car, premièrement, j'avais mille causes de suspicion et d'arrestation d'après ma ma situation civile, pécuniaire, littéraire, sociale, etc., et pourtant j'en ai été quitte pour un mandat d'arrêt, qui même ne m'est jamais parvenu et que je n'ai appris qu'un mois après la chute de Rob. qui l'avait lancé et qui fut renversé, avant de le pouvoir faire exécuter. En outre, j'ai traversé trois fois toutes les crises; j'ai séjourné sur les lisières de la Vendée pendant une année entière. Vous ne serez donc pas peu surpris, quand je vous dirai que, dans ces infernales agitations, pendant lesquelles je courais partout comme un autre, on a voulu là-haut arranger les choses de manière que, depuis notre révolution, je n'ai pas

Digitized by Google

entendu, à la lettre, d'autres coups de canon que ceux qu'on vient de tirer ici ces jours derniers pour nous annoncer la paix avec l'Empereur. Vous pouvez dire cela si vous voulez à M. Joung, en lui présentant mes tendres compliments. Qu'il ne prenne pas cela pour des miracles; je ne suis pas digne qu'il s'en opère pour moi : ce sont de simples attentions de la bonté divine dont je lui rends grâce.

Adieu, mon cher frère, priez pour moi et faites passer la lettre ci-jointe à l'ami D.....

LETTRE CVII

Berne, le 30 avril 1797.

Vous savez sans doute, mon cher frère, que les préliminaires de la paix entre la France et l'Empereur ont été signés, le 17 de ce mois, au château de Göes dans la Styrie, par le général Bonaparte, par don Gallo, ambassadeur de Naples et par le comte de Marfeld, ministre de l'Empereur. Le comte de Marfeld est général-major au service de l'Empereur, mais, dans ce moment, il a rempli les fonctions de son ministre.

Présentement, j'espère que vous profiterez de la belle saison pour exécuter vos projets de voyage en Suisse. Notre vie est courte et incertaine, et je me flatte que j'aurai le plaisir de vous embrasser cette année dans ma patrie; vous connaissez le prix que je mets à ce plaisir, et je me plais à croire que vous me l'accorderez sûrement, si cela dépend de vous. J'espère que ce voyage fera du bien à votre santé : aucun calcul d'économie ne doit vous empêcher, car j'espère encore de votre amitié que vous permettiez que je me charge des frais de cette petite course. Faites renouveler vos passe-ports sur le pied dont nous

Digitized by Google

sommes convenus l'an passé et donner bientôt de vos nouvelles. En attendant, continuez-moi vos bonnes prières. Dans deux jours, je pars pour Morat, mais mon adresse est toujours la même.

LETTRE CVIII

—

Le 10 mai 1797.

Ce n'est point la guerre, mon cher frère, qui me retenait dans mes projets d'aller m'entretenir avec vous sur l'objet qui nous est commun; c'est la persuasion où je suis, que, depuis le temps que nous écrivons et surtout avec les trésors que vous vous procurez journellement par vos recherches, vos prières et vos études, mes secours deviennent bien peu de chose, pour ne pas dire superflus : puisque, si vous êtes averti sur les péchés de l'homme, sur ses suites et sur l'incommensurable renfort que le cœur de Dieu vous a apporté, vous avez réellement tout ce qu'il faut pour faire votre chemin. C'est en outre une certaine délicatesse qui me tient depuis quelque temps dans les mouvements de ma personne, qui me paraissent, à mesure que j'avance, ne devoir plus être livrés à mon seul goût et à mon seul arbitre; et cependant, je n'ai sur ce projet d'ambulance dans vos climats, d'autre clarté que mon désir, bien légitime sans doute, de m'unir encore de plus près à un ami comme vous, qui m'intéresse sous tant de rapports; quelque vif que soit ce désir, tant que la clarté dont je parle ne sera pas elle-même plus prononcée qu'elle ne l'est, je crois de mon devoir d'attendre le moment où elle le sera assez pour être sûr d'être d'aplomb dans ma démarche. Voilà, mon cher frère, les vrais motifs qui me servent de guide pour le présent ; j'espère que sur cela les développements tant désirés se montreront un jour et qu'alors je pourrai me satisfaire complète-

Digitized by Google

ment, en allant passer près de vous quelques heureux moments. Notre vie temporelle, en effet, est courte et incertaine; mais notre vie spirituelle est éternelle et nous pouvons la commencer dès ce monde-ci en nous remplissant des lumières divines et des vertus de notre principe, en les puisant journellement les uns et les autres dans l'intarissable source qui s'est ouverte dès l'instant du crime, et qui, depuis lors, n'a cessé de couler avec toute son abondance dans nos âmes et dans nos esprits.

Permettez donc que la paix ne change encore rien pour le présent à la marche que je crois devoir suivre; je dois moins consulter la faveur des circonstances temporelles que les considérations supérieures dont je vous parle. Quant à l'article des frais, je ne pourrais jamais prendre sur moi de les laisser à votre charge, ayant assez de moyens pour y suffire; je ne vous ai pas même d'obligation de vos offres généreuses en ce genre; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous avez fait vos preuves; et j'ai toujours sur le cœur certain envoi que vous m'avez fait, que je tiens toujours là en dépôt et que je suis toujours prêt à vous remettre, quand vous le jugerez à propos.

Adieu, mon cher frère, continuez à vous souvenir de moi dans vos bonnes prières.

Le paquet de brochures est parti. Je compte que dans votre première lettre, vous aurez peut-être quelques mots à me dire de votre estimable ami M. Joung.

LETTRE CIX

—

M., le 22 mai 1797.

La dernière fois, mon cher frère, que je vous écrivis, je n eus qu'un moment, et le temps me manquait pour vous mander en détail tout ce

Digitized by Google

que la paix nous offrait d'avantageux au projet de notre entrevue, qui paraissait vous occuper d'une manière intéressante pour moi, vers la fin de l'été passé.

Dans votre lettre du 10 de ce mois, vous envisagez ce projet sous un point de vue contre lequel je n'ai aucune objection à faire ; c'est celui du manque d'une clarté directrice.

Mais, permettez que je vous arrête sur une réflexion qui précède votre vrai motif. Vous me dites que, vu mes progrès journaliers, vos secours deviennent peu de chose, pour ne pas dire superflus! Mais croyez-vous, mon cher frère, que la connaissance de certaines vérités, qui, depuis l'origine des temps a toujours subsisté parmi quelques hommes, se soit transmise de l'un à l'autre par lettres? — J'ignore si la chose est possible : vous pourrez le savoir mieux que moi. Une autre question : voudriez-vous laisser votre œuvre incomplète? c'est-à-dire, voudriez-vous perdre le fruit de six années de correspondance, ou, ce qui revient au même, voudriez-vous ne pas jouir de la satisfaction de voir le grain que vous avez semé arriver à sa maturité plénière? Vous savez combien plus il me reste à acquérir que je ne possède. L'objection des secours supérieurs est plausible, mais elle souffre des exceptions, car vous savez que ce qui peut se faire par l'homme, se fait par l'homme : par conséquent, ce qui peut se faire par un ami, se fait par lui.

Je vous prie de peser tout cela dans votre sagesse; et, si les circonstances présentes ne vous permettent pas le voyage actuel, de me dédommager en partie, au moins, par des renseignements préparatoires, qui me rendent d'autant plus digne et d'autant plus propre de jouir de votre conversation.

Je vous sollicite aussi, pour le bonheur de nos frères, les hommes, de faire main-basse dans l'ouvrage que vous projetez, sur tout ce qui porte l'empreinte du mystère : cachez l'auteur, si la prudence vous l'ordonne ; mais, je vous supplie, ne cachez pas la vérité! ne la cachez pas, ne l'enveloppez pas par ces nuages obscurs qui gâtent tant de beaux ouvrages ; n'imitez pas votre froid compatriote Fontenelle, qui disait à J. J. Rousseau : « Si j'avais la vérité dans le creux de la main, » je n'ouvrirais pas le poing pour la faire voir aux hommes. » Ressouvenez-vous, mon cher frère, qu'un auteur qui parle au public pour l'instruire est un médecin qui entre dans un hôpital, et que ce n'est qu'en prescrivant bien clairement à ses malades les remèdes

Digitized by Google

qu'ils doivent prendre et le régime qu'ils doivent suivre, qu'il peut les guérir. Si vous craignez la profanation, donnez une forme et une étiquette religieuse à votre ouvrage, et tous ceux qui portent la livrée du siècle le laisseront en repos. Insérez dans votre révélation, si vous en avez l'occasion, un morceau très-utile et très-intéressant au commentaire des sections 17, 18, 19 du *Tableau Naturel*.

Enseignez surtout aux hommes comment ils doivent employer tous les droits et toute l'action de leur être pour ratifier, autant que se peut, les milieux qui sont entre eux et le vrai soleil, et que l'opposition étant comme nulle, le passage soit libre, et que les rayons de la lumière arrivent jusqu'à eux sans réfraction. Dites-leur à chaque page de votre ouvrage, je vous en conjure, comment la volonté de l'homme peut s'unir le plus promptement, le plus sûrement et le plus fortement à la volonté de Dieu.

Je viens de faire mention de l'utilité d'une explication faite par vous-même, je la crois d'une importance et d'une influence majeure ; je suis même persuadé que vous rameneriez par là un très-grand nombre de vos frères à la véritable source d'eau vive qui peut les désaltérer.

Une preuve qu'il y a plusieurs passages dans les trois sections du *Tableau Naturel* qui pourraient utilement se détailler davantage, c'est qu'ils paraissent obscurs, encore à moi, malgré l'habitude que j'ai de lire cet ouvrage. Je vais vous les indiquer ; et vous m'obligerez beaucoup de me communiquer le jour nécessaire pour que je puisse me les expliquer à moi-même.

1° En admettant avec vous la sensibilité de notre globe, pages 103 et 104, je ne vois pas encore comment la terre est la base de tous phénomènes sensibles, et encore moins, comment elle peut servir de point sur lequel se réfléchissent toutes ses vertus qui sont destinées à le manifester dans le temps.

2° Vous dites, page 105, § dernier (2° partie) : « Nous vivons habituellement dans les lois de cette seconde classe, puisque nous recevons des pensées journalières qui ne peuvent nous venir que de ceux qui la composent et l'habitent. »

Ceci, sans doute, est parfaitement clair. « Cependant, continuez-vous, comme nous sommes presque toujours passifs dans ces communications, et qu'un culte quelconque annonce de l'activité, on doit présumer que cette seconde classe présente à nos études des ob-

Digitized by Google

» jets plus physiques, plus pressants, plus positifs, et que dès lors, elle » exige des soins plus vigilants et mieux dirigés que ceux qui occupent » la plupart des hommes. » Mais, vous ne dites nulle part, mon cher frère, en quoi ce culte, ces soins consistent, jusqu'à quel point ce culte est légitime, etc.? Comme votre but était sûrement d'instruire vos lecteurs, vous me permettrez que je vous demande ce que vous entendez par ces soins et par ce culte, et en quoi consistent l'un et l'autre.

3° Au bas de la page 126, il y a un beau passage où vous dites : « Il lui apprenait qu'il n'y avait pas un seul être dans la création » universelle, qui ne fût l'image d'une des vertus divines; que la sagesse » avait multiplié ses nuages autour de l'homme, afin que, quand il les » lui présenterait, elle fit à leur aspect sortir d'elle-même une nouvelle » onction; qu'ainsi, elle transmet jusqu'à l'homme tous les secours » dont il a besoin; et que le monde s'unissant à la copie, l'homme » peut les posséder l'un et l'autre. »

Une ligne ou deux d'éclaircissement rendrait ce passage encore plus beau, et surtout plus instructif. Que faut-il que l'homme fasse pour qu'à l'aspect de la copie, la sagesse fasse sortir une nouvelle onction, et que le modèle s'unissant à la copie, l'homme pût les posséder l'un et l'autre? Par exemple, que faut-il que l'homme fasse pour qu'à l'aspect de la lumière et de la flamme matérielles, il puisse obtenir et posséder les vertus qui leur servent de modèles?

Vous dites au bas de la page 167 : « Sans la dépravation de la fai- » blesse de notre volonté, nous ne serions séparés qu'en apparence de » tous ces êtres, de tous nuages salutaires, dont les bienfaits sont con- » sacrés par les différentes traditions; et nous serions près d'eux en » réalité ! » A juger de ce passage, ce n'est non-seulement une volonté corrompue, mais surtout une volonté faible et lâche, qui nous empêche de jouir des manifestations des vertus qui émanent du grand principe et qui nous prive de l'avantage de correspondre avec eux.

Si vous pouvez, mon cher frère, mandez-moi quels sont à côté des intentions pures, les actes de la volonté que vous croyez nécessaires pour faire disparaître le voile qui nous couvre les êtres bienfaisants qui sont ordonnés par le grand principe pour coopérer à la réhabilitation de l'homme? Je connais l'importance de cette question ; aussi n'est-ce qu'au bout de beaucoup de preuves de votre amitié et de votre confiance que je vous la fais.

Digitized by Google

Dans ma première lettre, je vous communiquerai quelques détails sur M. Joung, homme très-intéressant. Je viens de recevoir de ses nouvelles, il connaît vos ouvrages et les chérit, mais au départ de sa lettre, il n'avait pas encore reçu l'*Éclair* que je lui ai adressé par la voiture publique.

Je viens aussi de recevoir une lettre de notre ami D... Il vous remercie des bonnes nouvelles que vous lui avez données, par mon canal, de ses amis de Paris. Il me demande votre adresse, mais dans l'incertitude de l'effet qu'une lettre de L. produirait chez vous, j'attends premièrement vos ordres, afin de la lui donner; dans le courant de sa lettre, il vous prie de lire avec attention le 14e chapitre d'Isaïe, et vous lui ferez plaisir de lui dire ce que vous pensez du 29e verset; votre lettre lui est expédiée.

Adieu, etc., etc.

LETTRE CX

—

Du 19 juin 1797.

L'amitié qui nous lie, mon cher frère, serait un motif bien puissant pour me déterminer à partir, si la clarté directrice daignait sanctionner le voyage; car les raisons philosophiques que vous m'engagez à considérer, ne peuvent plus me paraître péremptoires aujourd'hui comme cela eût été possible par le passé : Les connaissances, qui autrefois pouvaient se transmettre par lettres, tenaient à des instructions, qui tantôt reposaient sur des usages et des cérémonies mystérieuses, dont tout le mérite était plutôt dans l'opinion et dans l'habitude que dans une véritable importance, et qui, tantôt en effet, reposaient sur des pratiques occultes et des opérations spirituelles, dont il eût été dangereux de transmettre les procédés vulgaires, ou à des hommes ignorants

Digitized by Google

et malintentionnés, l'objet, qui nous occupe, ne s'appuyant pas sur de pareilles bases, n'est point exposé non plus à de pareils dangers ; la seule initiation que je prêche et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme, est celle par où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu, et faire entrer le cœur de Dieu en nous, pour y faire un mariage indissoluble, qui nous rend l'ami, le frère et l'épouse de notre divin Réparateur. Il n'y a d'autre mystère pour arriver à cette sainte initiation, que de nous enfoncer de plus en plus jusque dans les profondeurs de notre être, et de ne pas lâcher prise, que nous ne soyons parvenus à en sortir, la vivante et vivifiante racine ; parce qu'alors tous les fruits que nous devrons porter, selon notre espèce, se produiront naturellement en nous et hors de nous, comme nous voyons que cela arrive à nos arbres terrestres, parce qu'ils sont adhérents à leur racine particulière, et qu'ils ne cessent pas d'en pomper le suc. C'est là le langage que je vous ai tenu dans toutes mes lettres ; et sûrement, quand je serai en votre présence, je ne pourrais vous communiquer de mystère plus vaste et plus propre à vous avancer. Et tel est l'avantage de cette vérité précieuse, c'est qu'on peut la faire courir d'un bout du monde à l'autre, et la faire retentir à toutes les oreilles, sans que ceux qui l'écouteraient en pussent tirer d'autre résultat que de la mettre à profit, ou de la laisser là, toutefois sans exclure les développements qui pourraient naître dans nos entrevues et nos entretiens, mais dont vous êtes déjà si abondamment pourvu par notre correspondance, et plus encore par les minutieux trésors de notre ami B... qu'en conscience, je ne puis vous croire dans la disette, et que je la craindrai bien moins encore pour vous à l'avenir, si vous voulez mettre en valeur vos excellents fonds de terre.

C'est, dans ce même esprit, que je vous répondrai sur les différents points que vous m'engagez à éclaircir dans mes nouvelles entreprises. La plupart de ces points tiennent précisément à ces initiations par où j'ai passé dans ma première école, et que j'ai laissées depuis longtemps pour me livrer à la seule initiation qui soit vraiment selon mon cœur. Si j'ai parlé de ces points-là dans mes anciens écrits, ç'a été dans l'ardeur de cette jeunesse, et par l'empire qu'avait pris sur moi l'habitude journalière de les voir traiter et préconiser par mes maîtres et mes compagnons.

Mais je pourrais moins que jamais, aujourd'hui, pousser loin quelqu'un sur un article, vu que je m'en détourne de plus en plus ; en

Digitized by Google

outre, il serait de la dernière inutilité pour le public, qui en effet, dans de simples écrits, ne pourrait recevoir là-dessus des lumières suffisantes, et qui d'ailleurs, n'aurait aucun guide pour l'y diriger : ces sortes de clartés doivent appartenir à ceux qui sont appelés à en faire usage par l'ordre de Dieu, et pour la manifestation de sa gloire ; et quand ils y sont appelés de cette manière, il n'y a pas à s'inquiéter sur leur instruction, car ils reçoivent alors sans aucune difficulté et sans aucune obscurité mille fois plus de notions, et des notions mille fois plus sûres que celles qu'un simple amateur comme moi, pourrait leur donner sur toutes ces bases. En vouloir parler à d'autres, et surtout au public, c'est vouloir en pure perte stimuler une vaine curiosité, et vouloir travailler plutôt pour la gloire de l'écrivain que pour l'utilité du lecteur ; or, si j'ai eu des torts en ce genre dans mes écrits, j'en aurais davantage, si je voulais persister à marcher de ce même pied : ainsi mes nouveaux écrits parleront beaucoup de cette initiation centrale, qui par notre union avec Dieu, peut nous apprendre tout ce que nous devons savoir ; et fort peu de l'anatomie descriptive de ces points délicats sur lesquels vous désireriez que je portasse ma vue, et dont nous ne devons faire compte qu'autant qu'ils se trouvent compris dans notre département et dans notre administration. Cela n'empêchera pas, mon cher frère, que dans cette même lettre, je ne vous dise ce qui sera en mon pouvoir sur tous les points dont vous m'envoyez l'état dans la vôtre, et j'y vais procéder par ordre.

1° *Sur le moyen de la prompte union de notre volonté avec Dieu.* Je vous dirai que cette union est une œuvre qui ne se peut faire que par la ferme et constante résolution de ceux qui la désirent, qu'il n'y a nul autre moyen sur cela que l'usage persévérant d'une volonté pure, moins par les œuvres et la pratique de toutes les vertus, engraissée par les prières, pour que la grâce divine vienne aider notre faiblesse et nous amène au terme de notre régénération. Cette volonté est la véritable propriété de l'homme ; et Dieu a semblé même la respecter, puisqu'en venant nous apporter la bonne nouvelle, il s'est borné à nous faire souhaiter cette bonne volonté par les anges ; et puisque nous voyons que ses propriétés se réduisent toutes à des menaces et à des promesses, laissant à l'homme à faire usage des uns et des autres selon son gré. Ainsi, vous voyez que ce que je pourrais dire sur cet article au public n'aurait infailliblement pas plus de crédit que n'en a eu la parole divine.

Digitized by Google

2° *Sur la sensibilité de notre globe.* Je dirai que c'est précisément là un des points dont j'ai parlé dans la verdeur de ma jeunesse, et que, par cette raison, je n'entreprendrai pas de pousser plus loin, à moins que je ne l'eusse moi-même approfondi davantage, et surtout avant que je n'en eusse reçu l'ordre. Au reste, avec les ouvertures que notre ami B... nous fournit sur la contexture de la nature universellement particulière, il me semble que vous pourrez sur cela vous procurer quelques satisfactions, si vous voulez vous donner la peine de le faire avec quelque attention.

3° *Sur le culte, page* 105. Je vous dirai que celui qui concerne les lois de cette seconde classe est véritablement l'ordre cérémonial confié par Dieu à ses grands élus, dans les diverses époques où il a manifesté sa sagesse et son secours sur la terre pour la restauration des choses. Il appartenait à ceux qu'il choisissait pour cette fin ; les autres en recevaient les fruits. C'étaient autant de diverses instructions spirituelles et divines, comme en ont reçu Énoch, Noé, Moïse, Élie, et tant d'autres qui étaient chargés de ces missions générales. Quant au commun des hommes, ils sont comme nous, chargés seulement de leur restauration particulière ; et c'est assez pour nous occuper : commençons par être fidèles aux petites choses, ce sera à Dieu à savoir ensuite s'il jugera à propos de nous confier les grandes.

4° *Sur l'union du modèle à la copie.* Je vous dirai que, dans les générations spirituelles de tout genre, cet effet doit vous paraître naturel et possible puisque les images ayant des rapports avec leurs modèles, doivent toujours tendre à s'en rapprocher. C'est par cette voie que marchent toutes les opérations théurgiques, ou s'emploient les noms des esprits, leurs signes, leurs caractères, toutes choses qui, pouvant être données par eux, peuvent avoir des rapports avec eux ; c'est par là que marchaient les sacrifices lévitiques ; c'est par là, surtout, que doit marcher la loi de notre initiation centrale et divine, par laquelle en présentant à Dieu, aussi pure que nous pouvons, l'âme qu'il nous a donnée, et qui est son image, nous devons attirer le modèle sur nous et former par là la plus sublime union qu'ait jamais pu faire aucune théurgie ni aucune cérémonie mystérieuse dont toutes les autres initiations sont remplies. Quant à votre question sur l'aspect de la lumière ou de la flamme élémentaire, pour obtenir les vertus qui lui servent de marche, vous devez voir qu'elle rentre absolument dans le théurgique, et dans le théurgique qui emploie la nature élémentaire, et comme

Digitized by Google

telle, je la crois inutile et étrangère à notre véritable théurgisme, où il ne faut d'autre flamme que notre désir, d'autre lumière que celle de notre pureté. Cela n'interdit pas cependant les connaissances très-profondes que vous pouvez puiser dans B... sur le feu et ses correspondances; il y a de quoi vous payer de vos spéculations; les connaissances plus actives sur ce point doivent naître dans les opérations spirituelles sur les éléments; et là-dessus, je n'ai rien de plus à ajouter.

5° *Sur la dépravation ou la faiblesse de notre volonté.* Je vous dirai que vous donnez plus d'importance que je n'en donne moi-même à ce passage. Il rentre absolument sur ce que j'ai dit, numéro 1, ci-dessus; car si la volonté constante, pure et forte, doit, avec la grâce de Dieu, nous faire tout obtenir, la volonté contraire doit nous priver de tout. Ainsi, je ne saurais pas vous indiquer autrement quels sont les actes de la volonté qui sont nécessaires pour faire disparaître le voile. Ce n'est que, dans l'exercice de notre volonté, que nous pouvons apprendre à perfectionner et à virtualiser notre volonté; ce qui se peut dire de toutes nos autres facultés, comme nous le voyons tous les jours dans ce qui ne tient même qu'à nos arts, à nos sciences vulgaires et à nos talents agréables.

Je ne crois pas qu'il soit prudent encore, d'envoyer mon adresse à l'ami D..., et je vous remercie de votre réserve.

J'ai lu le passage d'Isaïe, qu'il m'indique, 14, 29. J'y trouve une vérité fondamentale, qui s'est vérifiée dans toutes les époques où la justice divine s'est manifestée par la main des nations qu'elle a employées pour sa vengeance; cette vérité s'est vérifiée et se vérifiera encore dans notre révolution, comme elle le fera toujours dans de semblables événements; c'est ce qui me fait dire que l'on se tromperait, si l'on voulait appliquer cette vérité-là à une circonstance particulière, pendant qu'elle les embrasse toutes.

Adieu, etc.

Digitized by Google

LETTRE CXI

—

Suisse, le 1er Juillet 1797.

L'essentiel est d'obtenir les secours que nous ne pouvons pas nous procurer nous-mêmes ; et pour les obtenir, il faut les demander ; et en les demandant sincèrement, nous les avons déjà obtenus, suivant notre degré, car notre divin Bienfaiteur ne dit pas seulement : *Petite, et dabitur vobis*, mais ce qui est très-remarquable, il dit encore : *omnis enim qui petit, accipit.* La pétition seule est déjà une preuve que nous avons reçu.....

Adieu, etc.

LETTRE CXII

—

France, le 2 Août 1797.

C'est à la fois un devoir et un plaisir de prier pour nos amis, puisque nous ne pouvons le faire qu'autant que nous y sommes portés par quelques rayons de l'immortelle et inépuisable charité.

Vous me demandez des nouvelles de la personne en qui l'intérieur marche par-ci par-là en rapport avec l'extérieur. Je vous dirai, mon cher frère, que chaque jour il se pose des bases dans cette personne pour un imposant édifice ; mais qu'il en est ici comme lors de la bâtisse du second temple, où les Juifs étaient souvent arrêtés dans

Digitized by Google

leur œuvre par les Samaritains, au point d'être obligés d'avoir la truelle d'une main et l'épée de l'autre : priez pour cette personne, afin que sa foi ne défaille pas. Du reste, d'un moment à l'autre, il est possible que son avancement l'occupe bien; mais, s'il a lieu, il est probable que ce sera de nature à ce qu'elle ne pourra pas même en parler, à moins que ce ne soit par ordre, ou à ceux qui se trouveraient dans le même cas, et employés à la même fonction : et ceux-là se feront connaître d'eux-mêmes.

Adieu, etc.

LETTRE CXIII

(De Saint-Martin. Rien de remarquable.)

LETTRE CXIV

(De Kirchberger.)

. . . . . Si mon ami de M.... m'avait simplement envoyé un calcul dont le résultat eût été le nombre 1800, il ne m'aurait frappé que médiocrement. Mais, c'est en déchiffrant l'hiéroglyphe de notre ami Böhme à sa manière, qu'il a trouvé 1800; car M. d'E...., dans toutes les progressions de ces chiffres arabes ne sort pas un instant de l'hiéroglyphe. Quant à moi, j'étais très-éloigné de soupçonner ce nombre 1800, avant que de l'avoir trouvé au bout de quelques minutes dans le *Mysterium Magnum*, comme je vous l'ai mandé au mois de février 1793, et en-

Digitized by Google

core après, j'étais en doute si le hasard n'avait pas produit ce résultat. Mais aujourd'hui la chose me semble plus apparente. Veuillez, au reste, jeter un coup d'œil sur l'*Irdich und Himlisch mysterium*, 6 text. 4-9, après un calcul bien simple, vous trouverez que, dans le sixième jour dont il parle, nous sommes actuellement après midi, à trois heures et demie passées : et si je dois ajouter foi à un manuscrit dont j'ai vu un extrait en 1788, la septième époque aura acquis toute la hauteur de son développement en 1830 c'est-à-dire à 4 heures précises.

9. Cependant l'homme n'est pas détruit au point qu'il ne soit plus le même qu'il sortit des mains de Dieu, quoiqu'il eût reçu dans sa chute la forme monstrueuse et fragile du troisième principe le plus extrême, et que cette chute lui ouvrît les portes du premier principe, la volonté sévère, qui, sans cela, embrasait déjà ce grand univers, et qui s'allume tout à fait dans les âmes damnées.

10. Le véritable homme que Dieu créa, et qui seul est l'homme proprement dit, reste néanmoins encore caché dans l'homme présentement corrompu ; et s'il se renonce lui-même dans sa forme animale, s'il ne vit pas, d'après les mouvements et les volontés de cette enveloppe grossière et qu'il se livre à Dieu de toute son âme, alors cet homme vit en Dieu, et Dieu produit en lui le vouloir et le faire; tout cela étant en Dieu, le véritable homme saint, qui est caché sous la forme monstrueuse, est aussi bien dans les cieux que Dieu, et le ciel est en lui : c'est-à-dire que Dieu sera en lui et lui en Dieu. Dieu est plus près de lui que l'homme ne l'est de son propre corps; car ce corps animal n'est pas sa patrie; avec lui il est hors du paradis.

11. Le véritable homme régénéré en J. C. n'est pas dans ce monde, mais dans le paradis de Dieu. Et quand même ce corps animal meurt, il n'arrive aucun dommage au nouvel homme; au contraire, c'est alors qu'il sort véritablement de la volonté qui s'opposait à lui et de cette maison de tribulations : pour entrer dans sa patrie, il n'a pas besoin d'une demeure lointaine où il doive être transporté pour goûter le bonheur, il suffit que Dieu se manifeste en lui.

12. L'âme humaine est émanée du premier principe, mais dans ce principe elle n'est pas un être saint ; c'est dans le second principe que les vertus supérieures de l'âme s'ouvrent et se développent, et qu'elle est une créature divine, car c'est dans le second principe que la lumière divine prend naissance. C'est pour cela que, si la lumière ne prend pas naissance en elle, l'âme reste séparée de Dieu ; elle vit seulement

Digitized by Google

alors dans la qualité originaire sévère où se trouve une opposition éternelle. Mais si la lumière prend naissance dans l'âme, alors la créature est pénétrée de joie, de charité et de délices; c'est ce que l'on appelle le nouvel homme, ou l'âme en Dieu : et comment alors n'y aurait-il pas connaissance, quand Dieu pénètre la créature!

13. Aussi ne dépend-il pas du vouloir et du cœur de la créature de connaître les profondeurs de la Divinité, l'âme ignore le centre de Dieu et comment la substance divine s'engendre. La manière dont Dieu veut se révéler à l'homme dépend de la volonté divine; et si Dieu se manifeste, en quoi l'âme y a-t-elle contribué? Elle n'a que le désir d'être régénérée; elle tourne son attention vers Dieu, dans lequel elle vit, et avec lequel la lumière divine devient resplendissante, lumière qui change le premier principe sévère, l'origine du mouvement de l'âme en joie triomphante.

14. On voit par là combien le monde est injuste, lorsqu'il jalouse, dans la fureur de sa passion, la diversité des dons divins. L'homme, que peut-il se donner? La manière de demander ne dépend pas même de lui.....

Adieu, etc.

LETTRE CXV

—

(De Saint-Martin.)

Paris, le 15 octobre 1797.

Nous sommes tous d'accord sur 1800; vous, votre ami de M.... et moi. L'hiéroglyphe du *Myst. Mag.* le donne aussi complétement, comme vous l'avez trouvé et comme je crois vous l'avoir mandé dans le temps.

..... Je sais et je vois que les moments approchent, et que sûrement le nouvel ordre est tout prêt; mais je ne sais rien sur l'époque ni sur l'heure.

Digitized by Google

..... Ce n'est pas tant à cause de mes yeux que par rapport à ma besogne personnelle que j'enraye autant que je peux sur le travail de plume, j'enraye même beaucoup sur le travail de parole.....

LETTRE CXVI

(De Kirchberger.)

Le 7 nov. 1797.

..... Ce qu'il y a de remarquable dans les déchiffrements de l'hiéroglyphe, c'est que M. d'E..... a établi ses calculs sur des bases totalement différentes des miennes; ainsi, par de nouveaux chemins, il est parvenu aux mêmes résultats.

..... Le général Gichtel, auquel les prêtres, en le faisant chasser de chez lui, n'ont laissé que la chemise, et qui, sans revenus, sans salaire, sans travail extérieur, et sans laisser un sou de dette après sa mort, exerçait l'hospitalité et faisait de grandes aumônes, disait de lui-même : *Dass der Glaube und das Gebette ihm helfe sein täglich Brodt ausgebahren.* Si, en traduisant ce passage, on disait que la foi et la prière lui ont aidé à engendrer son pain quotidien, l'on se tromperait. . . . . .

Venons au calcul qui est annoncé dans le sixième texte en partant du principe que mille ans ne sont qu'un jour devant le Seigneur, la naissance de Jésus-Christ est arrivée à la fin du quatrième jour. Le jour a douze heures : en divisant 1,000 par 12, on obtient pour chaque heure 13 ans 1/3; de là je forme les bases suivantes : l'an 1000 était la fin du cinquième jour; en 1500 on se trouvait à midi du sixième jour; en 1750 on était à 3 heures après midi, parce que 83 1/3 multipliés par 3, donnent 250, qui, ajoutés à 1,500, donnent 1750, une demi-heure donne 41 2/3, ainsi qu'en 1791 et 8 mois, on était à 3 heures et demie après midi. . . . . .

. . . . . .

FIN DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE.

Paris. — Typ. Morris et Ce, rue Amelot, 64

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google